NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
8
29 G
15
ROMA

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

8.13.13.

Digitized by Google

Digitized by Google

8. 29. G. 15

SERMONS

SUR

TOUS LES SUJETS

DE

LA MORALE CHRE'TIENNE.

CINQUIE'ME PARTIE.

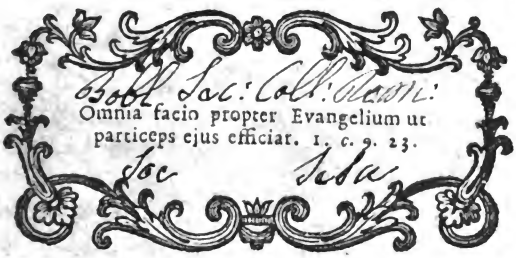
Contenant

LES SUJETS PARTICULIERS.

TOME TROISIE'ME.

Les Sujets propres des Perſonnes qui font profeſſion de vertu.

Par le R. P. * * de la Compagnie de JESUS.



A PARIS,
Chez JEAN BOUDOT, Libraire de l'Academie Royale des Sciences, ruë S. Jacques, au Soleil d'or, prés la Fontaine Saint Severin.

M. DCC.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES SERMONS contenus en ce troiſiéme Tome.

I. Sermon. *Sur la difference des joyes que l'on goûte au ſervice de Dieu, & de celles du monde.* Page 1.

II. *Sermon. Comme on doit accorder les devoirs du monde avec ceux de la Religion.* 31.

III. *Sermon. De la Perfection chrétienne, & qu'il faut toûjours croître en vertu.* 63.

IV. *Sermon. Sur la Preſence de Dieu.* 93.

V. *Sermon. De la Fuite du peché veniel.* 123.

VI. *Sermon. De la Patience chrétienne.* 152.

VII. *Sermon. De la bonne Foy & de la Sincerité.* 184.

VIII. *Sermon. De la vaine Gloire.* 210.

IX. *Sermon. Du ſoin de ſa Reputation.* 235.

X. *Sermon. Qu'il faut vaincre ou corriger ſon humeur pour vivre en Chrétien.* 267.

XI. *Sermon. De la Vie reglée.* 294.

XII. *Sermon. Des mauvaiſes penſées.* 322.

XIII. *Sermon. Des Plaintes & des murmures.* 352.

XIV. *Sermon. De la Science, & de l'uſage qu'on en doit faire pour ſoy, & pour les autres.* 381.

Digitized by Google

XV. *Sermon. De la Retraite & de la Vie retirée.* 410.

XVI. *Sermon. De l'Abandon de Dieu, que doivent craindre ceux qui ſont infideles à ſon ſervice.* 440.

Digitized by Google

Approbation de Monſieur l'Abbé Dumas, Docteur de la Maiſon & Societé de Sorbonne.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Sermons du R. P. ** ſur les Sujets Particuliers.

DUMAS.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné, Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ay reçû de nôtre R. P. General, permets au Pere ** de faire imprimer un Livre intitulé, *Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, cinquiéme Partie, contenant les Sujets Particuliers, Tome troiſiéme, les Sujets propres des Perſonnes qui font profeſſion de vertu*, qui a été vû & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie; en foy de quoy j'ay ſigné la preſente. *Fait à Paris le 20. Septembre.* 1700.

J. DIZ.

Digitized by Google

PREMIER SERMON SUR

La Difference des joyes que l'on goûte au ſervice de Dieu & de celles du monde.

Amen, amen dico vobis quia plorabitis & flebitis vos, mundus autem gaudebit, vos verò contriſtabimini. Joan. 16.

En verité, en verité je vous le dis; vous pleurerez & vous gemirez vous autres, & le monde ſera dans la joye, vous ſerez dans la triſteſſe. *S. Jean. c. 16.*

VOicy ce ſemble (Meſſieurs) un étrange adieu, que le Sauveur du monde fait à ſes Apôtres; de leur laiſſer comme par teſtament, les pleurs, & les perſecutions, pour gage de ſon affection, pendant

que le monde ſera dans la joye & dans les plaiſirs : il y auroit ſans doute de quoy s'en plaindre, ſi ce partage ſi inégal, & ce ſort ſi different devoit être éternel ; mais la ſuite fait bien voir, que cet héritage qu'il leur
Ioann. 16. laiſſe eſt le plus avantageux : *mundus gaudebit, vos autem contriſtabimini, ſed triſtitia veſtra vertetur in gaudium ;* le monde ſe réjoüira ; & pour vous, vous pleurerez ; avec cette difference neanmoins, que vôtre triſteſſe, & vos larmes ſe changeront en joye ; au lieu que les faux plaiſirs du monde ſe termineront à un ſupplice qui n'aura jamais de fin.

Tellement (Chrétiens) que Dieu & le monde ſont aujourd'hui comme deux maîtres, qui tâchent d'attirer tous les hommes à leur ſervice ; l'un nous promet des joyes, des plaiſirs, & tout ce qui flate nos ſens ; & l'autre nous preſente des croix, des peines, & des ſouffrances ; mais permettez-moy de vous dire, que nos yeux & nôtre eſprit ne doivent point s'arrêter tout à fait à l'exterieur de ces promeſſes : le monde nous abuſe & il y a ſi long-temps qu'il en fait le métier, qu'il ne s'en cache plus ; & quoyqu'il en faſſe une profeſſion ouverte, il ne laiſſe pas d'être ſuivi de la plus grande partie des hommes. Dieu, le croiriez-vous bien, ſemble nous tromper auſſi de ſon côté ; parce que ne nous promettant que des croix, & que des travaux à ſon ſervice, il les accompagne de tant de douceurs, que ſes ſerviteurs le préferent à toutes les delices du monde. Or je veux (Meſſieurs) vous détromper aujourd'huy, s'il m'eſt poſſible ; en vous montrant dans

Digitized by Google

la premiere Partie de ce diſcours, qu'au ſervice de Dieu, il y a encore beaucoup moins à ſouffrir, qu'à celui du monde. Et dans la ſeconde, que la joye, & les plaiſirs que l'on goûte dans le monde, ne ſont pas comparables à ceux que Dieu fait reſſentir à ſes ſerviteurs; mais comme les Apôtres n'ont point reconnu ces veritez qu'aprés la venuë du Saint-Eſprit; j'ay beſoin de ſes lumieres, pour vous les perſuader. Demandons-les par l'interceſſion de ſon Epouſe, en lui diſant,

Ave Maria.

POur vous convaincre d'abord, que les peines qu'il faut eſſuyer au ſervice de Dieu, ſont incomparablement plus legeres, que celles que le monde fait ſouffrir à ſes eſclaves; ce ſeroit aſſez (Meſſieurs) d'alleguer le témoignage de la verité même, qui nous aſſure que ſon joug eſt doux, & que c'eſt trouver du repos que de le prendre, & de porter le fardeau dont il charge ſes ſerviteurs. Mais comme les choſes ne paroiſſent jamais davantage, que lorſqu'elles ſont proches de leurs contraires; je veux comparer, & oppoſer dans cette premiere Partie les peines qu'il y a au ſervice de ces deux maîtres; ſoit que nous conſidérions les commandemens, que l'un & l'autre nous font; ſoit la maniere de commander; ſoit enfin la récompenſe, qu'ils nous promettent, & qu'ils nous donnent pour nos ſervices; car ce ſont autant de raiſons qui nous doivent perſuader de cette premiere verité, qui n'eſt connuë que I. Partie.

Digitized by Google

de ceux à qui l'experience la fait connoître.

Premierement pour ce qui regarde les choſes, que l'un & l'autre maître demandent de nous; il ne faut pas avoir un grand uſage du monde pour y apprendre, qu'il n'y a ni état, ni employ, ni condition parmi les hommes, où ſi nous prenons la juſte meſure des devoirs, & des charges qui y ſont attachées, on ne connoiſſe que la difficulté de les remplir, ne ſoit infiniment plus grande, que celle qui ſe trouve au ſervice de Dieu. Ainſi (Meſſieurs) je ne veux rien vous diſſimuler; & comme je ne prétend pas faire la vertu plus auſtere qu'elle n'eſt, ni lui donner un viſage plus affreux, que celui qui lui eſt naturel; auſſi je n'ay garde d'en ſeparer ni la difficulté, ni la peine, ſans laquelle elle ne ſeroit plus vertu. Il y a à ſouffrir au ſervice de Dieu, on ne le peut conteſter; & ce ſeroit une délicateſſe bien honteuſe à un Chrétien, d'y prétendre des diſpenſes, & des privileges, qui ne ſe trouvent au ſervice de nul autre Maître. Il y a donc au ſervice de ce Maître ſouverain des préceptes qui choquent nos volontez & nos inclinations; il y faut porter ſa croix, renoncer à ſoy-même, déclarer ſans ceſſe la guerre à ſes paſſions; tout cela eſt rude, tout cela eſt fâcheux à la nature corrompuë, on n'en peut diſconvenir: mais le monde eſt-il de meilleure compoſition? Fait-il des commandemens plus aiſez? Donne-t-il des Loix plus douces, & plus commodes? Eſt-on vicieux, pour ainſi dire, à ſi peu de frais, & avec ſi peu de peine?

Pour vous convaincre donc de la verité que

j'ay avancée, je ne veux que des épreuves ſenſibles, & priſes même de l'experience des hommes ; car oppoſez ſeulement les Lois de l'un aux Lois de l'autre, les maximes del'Evangile, aux maximes du ſiecle, & les préceptes d'un Dieu aux préceptes du monde. Un homme, par exemple, s'eſt-il fait une idole de l'honneur ? A quoy, je vous prie, ce violent deſir de la gloire ne l'engage-t-il point ? Il faut, ſelon les loix du monde, qu'il ſacrifie ſa vie, & ſon ſang ; qu'il aille chercher cette gloire ſur la breche d'une muraille, & à travers la grêle des coups, & qu'il courre riſque de ſa vie mille & mille fois ; & tout cela pour une petite fumée d'honneur, qui lui échappe ſouvent, & qui s'évanoüit entre ſes mains ? Y a-t-il une Loy dans tout le Chriſtianiſme auſſi rude que celle là ? Non, certainement ; & ce qui paſſeroit pour une action héroïque au ſervice de Dieu, n'eſt que d'un devoir commun, & d'une obligation indiſpenſable au ſervice du monde ; & qui ne le fait pas, n'y ſçait pas tenir ſon rang. Cet autre veut-il s'élever par une ambition déreglée ? Combien ſes deſirs vaſtes, & ambitieux troubleront-ils le repos de ſa vie ? Celui-cy a-t-il entrepris de faire fortune ? Bon Dieu ! que d'inquiétudes, & que de ſoins ? Pour un procés, que de mouvemens ne ſe donne-t on point ? Que de chagrins ne ſe fait-on pas ſouvent pour les moindres affaires ? Y a-t-il rien de ſi fâcheux dans tout ce que Dieu nous commande, ou qu'il demande de nous ? Vous m'avoüerez que non ; je n'en excepte pas même les plus grandes rigueurs, qui ſe

pratiquent dans les plus auſteres Religions; un voluptueux même, avant que de joüir de ſon plaiſir, combien d'amertumes ne goûte-t-il point? De combien de craintes, de tortures, de remords de conſcience ne le paye-t-il point? Ce qui fait que ſaint Auguſtin a bien raiſon de l'appeller un joug de fer, tant pour ſa dureté, que pour la difficulté qu'il y a de le ſecoüer & de le rompre; ce n'eſt donc pas la peine, & la difficulté qu'il y a au ſervice de Dieu, qui nous en doit détourner: *qui fingis laborem in præcepto?* Comme dit le Prophete, ce n'eſt pas que la choſe en ſoy ſoit difficile, puiſque la Loy de Dieu de ce côté-là, n'a rien de ſi incommode, ni de ſi gênant, rien de ſi rigoureux, ni de ſi auſtere, que les loix du monde. *Pſalm. 9*

N'eſt-il donc pas honteux (Chrétiens) qu'on ſe preſſe pour porter la croix des criminels, & que le Fils de Dieu trouve à peine quelqu'un qui porte la ſienne? On ne ſe peut contraindre à paſſer une heure le jour en prieres, & l'on paſſe les jours & les nuits dans un métier penible? Un quart-d'heure de lecture d'un bon livre, ſemble un temps de penitence, & l'on paſſera les journées entieres à lire les pieces d'un procés? L'un eſt-il plus agréable que l'autre? Non, ſans doute; on le fait cependant plus volontiers: c'eſt ce dont je vous demande raiſon; car je n'en vois point d'autre que nôtre inſenſibilité pour les choſes du Ciel; puiſque le monde, ce maître tout fâcheux & tout cruel qu'il eſt, a des Partiſans de toutes les conditions, & des perſonnes qui le ſuivent à travers les épi-

Digitized by Google

nes & les rochers ; & qu'on plaint le moindre pas qu'il faut faire pour Dieu, & que la plus legere difficulté nous rebute, & nous effarouche. Car enfin, ſi l'on faiſoit pour l'un ce que l'on fait pour l'autre, quel amas de merites, & quelle gloire n'acquereroit-on point ?

C'eſt pourquoy le Prophete Royal demande à Dieu, qu'il ſoit un Juge équitable à ſon égard, pour diſtinguer ſes travaux d'avec ceux des gens du monde, & pour rendre juſtice au merite : *judica me, Deus, & diſcerne cauſam meam de gente non ſanctâ ;* à quel propos, je vous prie, faire cette demande ? C'eſt, répond ſaint Auguſtin, parce que nous ne faiſons rien pour Dieu, que les autres ne faſſent pour quelque autre objet. Nous jeûnons, & nous pratiquons l'abſtinence ; mais les avares n'en font-ils pas autant, en ſe privant ſouvent des choſes les plus neceſſaires ? Nous veillons, & nous paſſons les nuits en prieres ; les ſoldats, les artiſans, les gens d'affaires ne le font-ils pas ? Nous nous humilions, & nous nous abaiſſons ſous les pieds de tout le monde : hé ! combien de lâches flateurs en font autant, pour s'élever enſuite, & pour arriver à leurs fins ? Or, grand Dieu, dit ce Prophete, quand vous viendrez à compter nos peines & nos travaux, faites bien diſtinction des uns & des autres ; parce que quoyque les Partiſans du monde faſſent les mêmes choſes, & ſouvent même qu'ils en faſſent incomparablement plus que nous ; il y a neanmoins cette difference, que nous les faiſons pour vous, & qu'eux *Pſalm.* 42.

les font pour leurs propres interêts.

Mais quand toutes les difficultez que l'on ſe forme au ſervice de Dieu, ſeroient encore plus grandes ; quoyque ſouvent ce ne ſoient que des ombres qui nous effrayent ; le prétexte de s'en retirer ſeroit-il juſte pour cela ? puiſque, ſi ce que Dieu nous ordonne eſt incommode aux ſens, du moins l'on ne peut nier qu'il ne ſoit conforme à la raiſon, & fondé la plus grande partie ſur l'équité naturelle, qui nous oblige de nous y ſoûmettre? Que ſi nous conſiderons maintenant la perfection de l'Evangile, où un Chrétien doit aſpirer ; s'il y a de la peine, comme il eſt évident qu'il y en a, n'eſt-ce pas une des premieres veritez de l'Evangile, qu'elle eſt infiniment adoucie par le ſecours qu'il nous donne pour ce ſujet ; ainſi lorſque nous nous retirons du ſervice de Dieu ſous couleur des difficultez qu'il y a d'en accomplir les devoirs, nous reſſemblons à ces eſpions, qui furent envoyez pour viſiter la terre que Dieu avoit promis aux Iſraëlites, ils effrayérent le peuple par le rapport qu'ils lui en firent à leur retour, en diſant qu'ils y avoient vû des Villes, dont les murailles & les fortifications étoient élevées juſques au Ciel, & dont les habitans étoient des monſtres en grandeur, & que c'étoit une pure temerité, d'eſperer en pouvoir faire la conqueſte, puiſque la terre même y devoroit ſes propres habitans. Voilà ce que nous imaginons dans le ſervice du Seigneur, que nous n'aurons jamais la force de vaincre toutes les difficultez que nous y trouverons de la part du Demon,

Digitized by Google

de nous-même, & de la violence de nos paſſions ; ſans penſer aux graces qui ſont attachées à l'état, à l'employ, & à la vocation de chacun, ni des habitudes ſurnaturelles, que Dieu donne pour toutes les vertus en particulier. Et c'eſt par ces ſecours & par ces graces que Dieu triomphe des naturels les plus rebelles ; qu'il rend faciles les choſes les plus rudes ; que la vertu devient aiſée à ceux qui ont aſſez de fidelité, & de perſeverance pour la pratiquer ; que cette voye étroite, par où Dieu nous commande de marcher, s'élargit en quelque maniere, & que l'on fait avec joye dans la ſuite, ce que l'on a commencé avec peine, & avec de grands combats.

C'eſt ce que reconnut ſaint Auguſtin par ſa propre experience : *quàm ſuave*, dit-il, *mihi ſubitò factum eſt, carere ſuavitatibus nugarum, & quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium fuit ?* Quelle douceur ne trouvay-je point tout d'un coup à renoncer aux amuſemens du monde ? Et quelle joye n'eus-je pas de quitter tout ce que j'avois eu tant de crainte de perdre ? Je regardois comme une entrepriſe impoſſible, de me défaire de mes premieres habitudes ; je me figurois que la vie, ſans mes plaiſirs, me ſeroit une mort inſupportable ; & je me perſuadois que c'étoit un deſſein auſſi temeraire, que chymerique, de rompre les attachemens honteux que je m'étois fait moy-même ; c'eſt pourquoy je n'oſois commencer, de crainte de n'en pouvoir venir à bout ; mais je me feignois des monſtres, dont la penſée ſeule m'ef-

l. 9. Confeſſ. c. 2.

frayoit ; mais dés que j'eus mis la main à l'œuvre, ce qui m'avoit paru des obſtacles inſurmontables, me devint aiſé par le ſecours de vôtre grace, ô mon Dieu ! à meſure que je m'efforçois de me vaincre, la difficulté diſparoiſſoit, & mon experience me déſabuſoit de la fauſſe idée, que je m'étois formée de la ſévérité de vôtre Loy, ce fardeau que je croyois inſupportable me devint doux, & leger en le portant.

De ſorte (Chrétiens) que ſi nous prétendons nous retirer du ſervice de Dieu, ſur la difficulté que nous reſſentons dans l'obſervation de ſes Loys, qui gênent, & qui contraignent nôtre liberté, Dieu confondra un jour nôtre lâcheté, & nous fera voir que la faute ne venoit pas de la rigueur de ſes préceptes, mais de la malice de notre volonté ; & que c'eſt avec juſtice qu'il nous condamnera, puiſque les commandemens qu'il nous avoit fait, n'étoient ni au de-là des mers, ni au deſſus des montagnes, comme il parle par ſon Prophete, mais au milieu de nous-mêmes ; qu'ils conſiſtoient à nous acquitter des devoirs, à quoy nôtre propre interêt nous obligeoit déja ; que ſa grace & ſes ſecours ne nous ont jamais manqué, & en un mot, que ſon joug étoit doux, & le fardeau qu'il nous impoſoit facile à ſupporter ; *jugum meum ſuave eſt, & onus meum leve.* *Matth.* 11.

Que ſi cette premiere raiſon, priſe des Loix, & des commandemens que Dieu, & le monde nous font, ne ſuffit pas pour nous convaincre de cette verité ; examinons la ſeconde qui eſt priſe de la maniere, dont l'un

& l'autre maître en uſe à nôtre égard, & de la façon dont il nous commande. Car (Meſſieurs) il eſt conſtant que chaque maître traite ſes ſerviteurs ſelon ſon humeur; un phantaſque, & un imperieux commandera cent choſes tout à la fois, qui ſouvent ſe choquent, & ſe détruiſent les unes & les autres : un avare prendre garde à tout, & demandera compte de la moindre choſe; ſemblable à celui dont il eſt parlé dans l'Evangile, *homo auſterus es, metis quod non ſeminaſti.* Un colere & un emporté ne parlera qu'avec paſſion, accompagnera chaque commandement d'une injure, & voudroit que la choſe fût plûtôt faite, qu'il ne l'a commandée; mais Dieu eſt le maître le plus commode du monde; puiſque, par une douceur engageante, & par une condeſcendance admirable, au lieu de nous obliger de ſuivre ſon humeur, il ſe fait à la nôtre; il étudie le naturel des perſonnes, pour entrer dans leur cœur; il examine les temperamens, & les inclinations differentes des hommes, pour s'y accommoder; il ſçait enfin ménager les eſprits avec tant d'adreſſe & de douceur, que quand il appelle quelqu'un à ſon ſervice; quelque oppoſition que celui-cy ſemble avoir pour la vertu, en ſuivant ſon naturel, Dieu lui fait prendre inſenſiblement le ſien, & ne fait que lui faire changer d'objet. Au lieu (Meſſieurs) vous le ſçavez, qu'il ſe faut faire à l'humeur bizarre, & capricieuſe du monde, ſuivre aveuglément ſes volontez, & ſes coûtumes, prendre ſes ſentimens & ſes maximes : & encore croit-il nous obligez *Luc.* 19.

d'accepter nos ſervices : ainſi donc pour lui plaire, quelle gêne, & quelle contrainte ne faut-il point ſouffrir ? En combien de poſtures ſe faut-il mettre ? Quel perſonnage ne faut-il point joüer ?

Qu'un homme, par exemple, attende ſa fortune d'un autre, n'eſt-il pas obligé d'eſſuyer tous ſes caprices, d'étudier ſes inclinations, de ſe rendre eſclave de toutes ſes volontez ? N'eſt-il pas contraint de le flatter, & d'être dans une continuelle crainte de perdre ſa faveur ? Ne peut-on pas dire du ſervice du monde, ce que ſaint Paul diſoit par rapport à ſa perſonne, de celui de Dieu, *propter te mortificamur totâ die*, je ſuis mortifié depuis le matin juſqu'au ſoir ; je ne fais rien de ce que je veux, je ſuis obligé de ſouffrir mille choſes qui me déplaiſent ; le chagrin me tuë, la crainte me deſſeche, l'inquiétude m'abbat, le trouble m'accable ; il faut que je me déguiſe, que je me contrefaſſe à tous momens, il faut que je reprime toutes mes paſſions, que je diſſimule tous mes reſſentimens ; y a-t-il ſervitude plus inſupportable que celle-là ? Quoy donc ? contez-vous pour rien tous ces égards, tous ſes ménagemens, & cette dépendance continuelle, dans laquelle il eſt obligé de vivre ? Et ne faut-il pas avoüer que cela ſeul rend ce joug plus dur que celui du Fils de Dieu ? Et ce qui eſt plus ſurprenant, c'eſt que ces perſonnes qui ſont ainſi eſclaves de leurs paſſions, & dévoüées par profeſſion au ſervice du monde, baiſent les chaînes qui les tiennent dans cette honteuſe ſervitude, ſoupirent ſous le joug qu'ils craignent de rompre, & ſouvent cho-

Digitized by Google

quent ceux, à qui ils s'efforcent de plaire, par les choſes mêmes, par leſquelles ils devoient davantage leur agréer. Mais ſi je veux être dans la faveur de ce Maître ſouverain, en tout temps on lui peut plaire, & l'on eſt toûjours bien reçû : *amicus Dei ſi eſſe voluero, ecce nunc fio*, comme ſaint Auguſtin rapporte de ces deux courtiſans, qui reſolurent de quitter le monde, aprés avoir lû la vie de ſaint Antoine. *l. 8. Confeſſ. c. 6.*

Ce fut une des conſiderations qui ébranla davantage ſaint Auguſtin même, & qui fit le plus d'impreſſion ſur ſon eſprit, lorſque balançant encore ſur le party qu'il avoit à prendre, & à quel Maître il devoit ſe livrer; Dieu d'une part le ſollicitant puiſſamment par ſes graces interieures, & de l'autre le monde le retenant par les chaînes de ſes habitudes; cette penſée enfin lui frappa fortement l'eſprit, un jour qu'il tentoit tous les moyens d'avoir audience de l'Empereur, & & qu'il ne la pouvoit obtenir. Et quoy ! diſoit il, je ne puis par mille travaux meriter un coup d'œil d'un Prince de la terre; & quand eſt-ce donc que je pourrois parvenir à lui plaire ? Mais pour être amy de Dieu, & même pour entrer bien avant dans ſa confidence, je n'ay qu'à le vouloir; il me recherche d'amitié tout le premier, il m'en porte la parole par la voix ſecrete de ſes graces; & comme ſi nos ſervices lui étoient ſi conſiderables & ſi neceſſaires, qu'il ne s'en pût paſſer, il diſſimule plus avec nous, qu'il ne faut diſſimuler avec les Grands du monde, pour ſe maintenir dans leur faveur : il a pour

nous les tendreſſes d'une mere paſſionnée, les ſoins d'un pere charitable, les empreſſemens d'un amy généreux : il prend interêt à tout ce qui nous regarde, il eſt ſenſible à nos afflictions, il cherche à nous conſoler dans nos diſgraces: c'eſt un amy de toutes les heures, & de tous les momens, toûjours diſpoſé à écouter nos demandes, toûjours prêt à pourvoir à nos beſoins. Ah! puiſque cela eſt ainſi, diſoit-il, je n'auray jamais d'autre maître que Dieu; puiſque le monde reconnoît ſi mal les ſervices que l'on lui rend, & qu'il eſt un maître non ſeulement cruel & phantaſque, mais encore injuſte & ingrat.

Et c'eſt une troiſiéme raiſon qui me convainc, que les peines qu'on ſouffre au ſervice du monde ſont plus rudes que celles qui ſont attachées au ſervice de Dieu; ſçavoir la récompenſe que l'un & l'autre Maître promettent à leurs ſerviteurs, ou qu'ils leur donnent.

Car (Meſſieurs) vous ſçavez qu'il n'y a rien qui adouciſſe davantage les travaux, que l'eſperance de la récompenſe; la couronne que l'on preſente de loin, fait paſſer par deſſus tous les obſtacles : l'eſprit animé par cet objet, au lieu de faire reflexion ſur la peine, s'éleve quelquefois au deſſus de lui-même, & vous diriez que toute la difficulté s'évanoüit, dés-lors qu'on en prévoit le fruit. Je ne veux pas cependant m'étendre ſur la récompenſe de l'autre vie, dont la ſeule conſideration a fait ſuivre à tant de milliers d'ames le chemin étroit de l'Evangile, & fouler aux pieds toutes les grandeurs du monde;

Digitized by Google

c'eſt le ſujet d'un autre diſcours. Je dis ſeulement que Dieu eſt fidele à tenir ſes promeſſes, & juſte dans ſes récompenſes ; au lieu que le monde a deux qualitez toutes contraires ; il eſt infidele, car il fruſtre ceux qui s'attachent à lui, de la récompenſe de leurs peines ; & il eſt ſi injuſte qu'il la diſtribuë ſouvent aux plus indignes, ſans avoir égard ni au merite des ſervices, ni à la grandeur des peines qu'on a ſouffertes en le ſervant.

Car dites-moy, que ne ſouffre-t on point, pour acquerir des biens peu conſiderables ? Quel travail dans l'étude pour parvenir à une ſcience, dont le fruit eſt incertain ? Que de dangers dans la guerre pour une récompenſe peu aſſurée ? Et dans toutes les autres choſes, l'acquiſition n'en eſt-elle pas plus longue que la joüiſſance & la poſſeſſion ? Mais combien même y en a-t-il qui ne les acquierent jamais ? Le monde n'eſt-il pas rempli de gens qui déplorent ſans ceſſe le mauvais ſuccés des peines qu'ils ont priſes pour s'établir ? Combien, qui aprés avoir bien ſué & bien peiné, pour faire fortune dans le monde, meurent dans la pauvreté, qu'ils ont tâché d'éviter par des incommoditez encore plus grandes que celles de la pauvreté même ? Combien qui aprés avoir blanchi ſous les armes, & aprés quinze ou vingt campagnes, n'en ont rapporté que des bleſſûres, & que des miſeres, qui leur ôtent même le moyen de vivre en repos le reſte de leurs jours ? Combien qui aprés mille chicannes, mille intrigues, & mille fatigues, ont conſumé leur bien, ſans conſolation pour le preſent,

Digitized by Google

& ſans eſperance pour l'avenir ? C'eſt que le monde eſt un Maître auſſi infidele qu'il eſt injuſte ; c'eſt qu'il entretient ſes eſclaves d'une eſperance vaine, & chimerique, qu'il demande qu'on faſſe toutes les avances, & qu'il ne tient compte de rien, qu'il paye en paroles des ſervices réels, & des travaux effectifs ; car vous le ſçavez, pour un qui vient à ſes fins, & qui fera fortune, il y en a mille qui ſont naufrage au port, & qui ſont enlevez de ce monde, ſur le point d'y joüir du fruit de leurs travaux.

Mais au ſervice de Dieu, quelle impreſſion ne doit point faire ſur nôtre cœur l'eſperance de la récompenſe qui nous attend, ſi grande, ſi certaine, & tellement au deſſus de nos penſées & de nos deſirs ? C'eſt dans cette eſperance que ſaint Paul, ne veut pas que les peines, & les ſouffrances qui nous accompagnent dans la pratique de la vertu, s'appellent du nom de peine & de triſteſſe,
2. *ad Cor.6.* *quaſi triſtes, ſemper autem gaudentes.* Il ſemble que ce ſoit une triſteſſe, elle ne l'eſt pas cependant, parce que la joye la ſuit ; mais ce qui rend celle du monde une veritable triſteſſe, eſt qu'aucune eſperance de récompenſe ne l'adoucit, & qu'elle eſt au contraire ſuivie de la mort, *ſeculi triſtitia mortem operatur,*
2. *ad Cor.7.* c'eſt à dire qu'elle diſpoſe à une triſteſſe éternelle ; &, ſi j'oſe ainſi dire, qu'elle eſt un enfer anticipé : il n'en faut point d'autres preuves que le propre témoignage des mondains dans le livre de la ſageſſe, où, aprés leur mort, ils reconnoiſſent leur aveuglement, & commencent à ſe plaindre de s'ê-

Digitized by Google

tre laſſez en s'égarant, & d'avoir pris des détours embarraſſez, & difficiles, *ambulavimus vias difficiles.* Aveugles, & inſenſez que nous étions ! hélas ! c'eſt peu d'être tombez dans l'abîme de tous les malheurs, puiſque c'eſt où conduiſent les joyes, & les plaiſirs du monde ; mais d'y être venus par des voyes inégales & penibles, par des routes hériſſées d'épines, & environnées de précipices ; c'eſt être doublement malheureux, *ambulavimus vias difficiles ;* & je ne doute point que ce ne ſoit une des choſes qui cauſe leur regret & leur deſeſpoir ; lorſqu'au milieu de leurs ſupplices, Dieu leur fait connoître, comme avec les mêmes peines, & encore beaucoup moindres, & par les mêmes travaux, & encore plus legers, ils pouvoient ſe rendre éternellement heureux, lorſqu'il leur fait connoître qu'ils ſe fuſſent moins laſſez en allant droit, qu'en s'égarant ; & en un mot, qu'ils euſſent fait leur ſalut à moins de frais, qu'ils n'ont merité leur perte éternelle.

Sapient. 5.

Ibidem.

Aprés un tel aveu (Chrétiens) ſeroit-il bien poſſible que nous fuſſions aſſez mal aviſez, pour préferer le ſervice d'un Maître ſi cruel, ſi bizarre, & ſi injuſte à celui de Dieu ? On accuſe communément les hommes d'imprudence & de folie, de préférer les plaiſirs de la terre à ceux du Ciel ; mais maintenant qu'il y a autant, & plus à ſouffrir pour le monde que pour Dieu, de quel nom appeller ceux qui aiment mieux ſe perdre, en ſouffrant ſans eſperance, & ſans conſolation, & porter la croix du monde & du Demon, que celle du Fils de Dieu, infiniment plus douce

Digitized by Google

& plus legere ? Quand toutes les joyes & toutes les délices seroient d'un côté, & toutes les peines, & toutes les croix de l'autre, encore n'y auroit-il pas à balancer sur le party qu'il y auroit à prendre, Dieu meriteroit d'être préféré à tous les autres Maîtres ; mais si les joyes qu'on goûte à son service surpassent encore infiniment les joyes & les délices du monde, quel prétexte pouvons-nous avoir pour ne nous y pas consacrer ? C'est ce que nous allons voir en cette seconde Partie, où je veux comparer les joyes des Justes, & des serviteurs de Dieu, avec celles des esclaves du monde, comme nous avons fait leurs peines, & leurs croix. Renouvellez, s'il vous plaît, vôtre attention.

II. PARTIE.

Le grand saint Augustin (Messieurs) aprés avoir long-temps cherché, & goûté autant qu'il lui avoit été possible, les joyes, & les plaisirs du monde, en a fait lui-même la plus naïve peinture qui se puisse imaginer ; c'est dans la lettre qu'il écrit à Licentius, où pour détacher ce jeune homme de ces sortes de joyes, il ne lui dit que ces trois mots, *mentiuntur*, *moriuntur*, *in mortem trahunt*. Voilà trois paroles qui nous en representent la nature, les propriétez, & les effets ; & je ne crois pas qu'on en puisse dire davantage en moins de termes : *mentiuntur ;* ces joyes & ces plaisirs nous trompent, car ils n'ont que l'apparence de plaisirs, & ils ne sont pas capables de nous satisfaire : *moriuntur ;* c'est à dire qu'ils passent bien vîte, qu'ils nous échappent bien-tôt : *in mortem trahunt ;* ils

Digitized by Google

ſont la cauſe de nôtre perte, & nous précipitent dans un malheur éternel; c'eſt le caractere, & le portrait le plus juſte, & le plus naturel qu'on puiſſe faire de ces joyes; mais comme il n'eſt qu'en racourcy, permettez-moy de lui donner une plus juſte étenduë; afin de vous faire voir par oppoſition, la ſolidité, la durée, & la grandeur de celles que l'on goûte au ſervice de Dieu. Repaſſons donc, s'il vous plaît, ſur chaque trait en particulier, pour vous en imprimer une idée plus vive, & vous donner plus de loiſir de les reconnoître, par la comparaiſon que je veux faire des joyes du monde, & de celles que Dieu fait reſſentir à ſes ſerviteurs.

Premierement donc, les joyes du monde nous trompent; *mentiuntur*; elles ne ſont que ſuperficielles, ſans pénétrer juſqu'au cœur, & ſans lui donner une veritable ſatisfaction; & pour peu que l'on entre dans le fond des choſes humaines, on en reconnoît auſſi-tôt le foible. C'eſt de quoy les Payens mêmes ont rendu témoignage; témoignage qui eſt bien recevable en cette matiere, puiſqu'ils en parlent ſans préoccupation, & qu'ils ne peuvent être ſoupçonnez d'avoir déguiſé leur ſentiment, qui eſt comme la voix de la verité même, que la nature & la raiſon ont fait paſſer de leur langue & de leur cœur dans leurs écrits, pour nous en inſtruire avec plus de ſincerité. Je vous demande donc avec le Philoſophe Seneque, à quoy vous meſurez le bonheur d'un homme, dont la fortune, & le poſte avantageux où il eſt, vous donne dans les yeux? Vous voyez ſes belles mai-

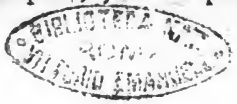
Digitized by Google

ſons, ſes meubles précieux, ſon train magnifique, & la belle dépenſe qu'il fait : mais à quoy vous arrêtez-vous ? Jugez des choſes par elles-mêmes, ſans vous arrêter à ces vaines circonſtances; entrez dans cet homme, & ne regardez pas ce qui l'environne : ô ! ſi vous pouviez pénétrer juſque dans ſon cœur, & là y voir comme il eſt agité de ſes paſſions; comme il a autant de maîtres au dedans, qu'il a de ſerviteurs en ſa maiſon ; comme il eſt déchiré par autant de bourreaux, qu'il a de deſirs : vous concevriez bien tôt qu'il eſt plus digne de compaſſion que d'envie, en voyant que ſon eſprit n'eſt jamais dans une ſituation bien tranquile,& que ſes chagrins & ſes déplaiſirs pénétrent ſi vivement ſon cœur. Il en eſt, ajoûte ſaint Auguſtin, comme d'un homme accablé de chagrin & de triſteſſe, dont il a interêt de diſſimuler la cauſe ; il cherche la retraite, ou bien ſe couvre le viſage, pour ne pas laiſſer appercevoir les larmes qui coulent de ſes yeux. Ainſi ces heureux du ſiecle cachent ſous l'apparence d'une felicité trompeuſe, leurs veritables déplaiſirs, l'amertume de leur cœur, une ame agitée de mille paſſions, un cœur troublé de mille deſirs inquiets ; & ſouvent lorſqu'on les croit au comble du bonheur, c'eſt alors qu'ils ſont les plus malheureux.

C'eſt (Chrétiens) ce que le Saint-Eſprit nous a voulu donner à connoître dans l'Apocalypſe, par la figure de cette proſtituée de Babylone, qui preſente à boire dans une coupe d'or à tous ceux qui ſont ſes eſclaves; mais aprés qu'ils s'en ſont enyvrez, il y

reſte au fond une lie amere, dont elle les empoiſonne : c'eſt une peinture des joyes & des plaiſirs du monde ; les hommes s'enyvrent des douceurs du ſiecle, ils les recherchent, ils les pourſuivent avec ardeur ; mais aprés qu'ils les ont goûtez, que leur en reſte-t-il ? *Verumtamen fex ejus non eſt exinanita, bibent omnes peccatores terræ.* La lie, l'amertume, le regret, le déplaiſir ſe trouve au fond de la coupe ; un homme qui n'a penſé qu'à ſatisfaire ſes ſens & ſes paſſions, eſt-il content aprés cela ? il eſt lui-même bien convaincu que non ; puiſqu'il ne lui en reſte que la confuſion, & que le repentir. Mais je ne m'en étonne pas ; puiſque toute la joye, que ces biens peuvent donner, n'eſt qu'exterieure, & n'a qu'un beau dehors, & une riche apparence. Voluptueux ! homme de plaiſirs ! que tu es donc dans une étrange erreur, de t'imaginer que le bonheur de la vie ſe puiſſe trouver dans tes déreglemens, & dans tes excés, & tu ne vois pas que c'eſt par-là que tu t'en éloigne ; car quoyque tu faſſe, tu ne ſçaurois te dérober aux reproches & aux cuiſans remords de ta conſcience : couvre tant que tu voudras ta table des mets les plus délicieux, permets-toy tout ce que la Loy de Dieu te deffend en matiere de plaiſirs, tu en es ſouvent puni ſur l'heure, par la douleur que te cauſe une conſcience bleſſée ; tu es donc malheureux en tout cela, & au lieu de goûter une veritable joye, tu portes ton malheur par tout, puiſqu'il eſt en toy-même. *Pſalm. 74.*

En effet, qui peut, je vous prie, faire



Digitized by Google

passer la joye jusqu'au cœur, si ce n'est Dieu seul, selon la promesse que le Sauveur en fait à ses Disciples dans nôtre Evangile : *& gaudebit cor vestrum, ut gaudium vestrum sit plenum* ; les Créatures ne sçavent pas comment, ni par où l'on entre dans le cœur, il n'y a que Dieu qui en sçache le chemin ; & quand il daigne le consoler, il n'y a plaisir des sens, ni satisfaction au monde qui merite d'entrer en compataison. Car sans parler des faveurs & des caresses extraordinaires qu'il fait à de certaines ames choisies, je ne veux que ce qui est commun à tous les Justes, sçavoir la joye d'une bonne conscience, que le Sage appelle un festin continuel, toûjours préparé, sans frais, sans dépense, & sans dégoûts. Cette joye se fait ressentir jusqu'au fond de l'ame, c'est un repos doux & tranquile, un contentement solide & inaltérable ; enfin c'est quelque chose de si grand, que l'on peut dire, que s'il y a quelque bonheur en cette vie, & quelque goute de veritable plaisir dans cette valée de larmes, on ne le goûte que dans le témoignage d'une bonne conscience, qui seule peut supléer à la perte ou à l'absence de tous les autres plaisirs ; parce que, comme les gens de bien portent toûjours le calme, & la paix dans leur cœur, par le témoignage que leur rend ce cœur même, il n'y a rien au dehors qui puisse alterer, ou troubler leur bonheur.

Ioann. 16.

C'est pourquoy cette joye des serviteurs de Dieu est exprimée dans l'Ecriture en des termes magnifiques ; saint Jean l'appelle une Manne cachée, que personne ne connoît que

celui qui la goûte : ſaint Paul la nomme une paix incomprehenſible, *pax Chriſti, quæ exuperat omnem ſenſum*, & le Prophete Iſaye, un repos délicieux ; mais le Sauveur l'a exprimée lui-même en un ſeul mot, lorſqu'il l'appelle une joye pleine, *ut gaudium veſtrum ſit plenum.* C'eſt une joye qui non ſeulement entre dans le cœur, mais qui l'inonde, & qui le remplit : *ſuperabundo gaudio*, comme diſoit ſaint Paul ; & pour parler en général, la joye que l'on goûte au ſervice de Dieu, eſt une joye pure, ſans mêlange de chagrin, une joye qui n'eſt point ſujette à ces retours fâcheux, que cauſent les plaiſirs du monde ; une joye paiſible que toutes les traverſes de cette vie, ne ſont pas capables de troubler, une joye ſainte, qui au lieu de ſoüiller l'homme, comme celle des Impies, le rend plus pur & plus agréable à Dieu : *reficis, nec inficis*, comme diſoit ſaint Auguſtin, parce que c'eſt Dieu même qui la verſe dans un cœur.

ad Philip. 4.

2. ad Cor 7.

Que ſi vous doutez de tout cela (mon cher Auditeur) c'eſt à cauſe que cette joye eſt veritablement une Manne cachée pour vous ; mais rendez-vous capable de la goûter, & vous en ſerez convaincu par vôtre experience ; vuidez vôtre cœur, ſi vous voulez que Dieu le rempliſſe, renoncez aux viandes groſſieres de l'Egypte, ſi vous voulez goûter cette Manne, qui ne ſe trouve que dans le deſert ; quittez, en un mot, les plaiſirs de la terre, ſi vous voulez goûter quelque choſe de ceux du Ciel, & vous éprouverez non ſeulement, que cette joye eſt ſolide & pleine, mais encore conſtante & durable ; au

Digitized by Google

lieu que celle que cauſe les biens du monde, n'a pas plus de durée, que de ſolidité.

C'eſt le ſecond deffaut qu'y remarque ſaint Auguſtin, *mentiuntur*, *moriuntur*; ces joyes s'évanoüiſſent, & meurent preſque en même temps qu'elles commencent à naître : c'eſt pour cela, que le ſaint homme Job les compare à un point, qui n'a aucune étenduë, & dont le commencement & la fin ſont joints enſemble, *gaudium hypocritæ ad inſtar puncti.* *Job. 20.* Car enfin (Meſſieurs) quand l'habitude n'en émouſſeroit point les traits, le temps ſeul les affoibliroit, & nous laiſſeroit ſeulement le déplaiſir de les voir paſſées; parce que c'eſt leur nature d'être changeantes comme les objets mêmes qui les cauſent; ſçavoir les biens de cette vie, qui ſont dans un flux & reflux continuel, qui ſe pouſſent & qui ſe chaſſent les uns les autres : ce qui fait dire à l'Apôtre ſaint Paul : *præterit figura hujus mundi*, *1. ad Cor. 7.* que ce monde change ſans ceſſe de face, comme s'il ne ſubſiſtoit que par cette viciſſitude d'objets, d'évenemens, & de nouveaux ſpectacles, qui ſe préſentent à nos yeux; les joyes donc que l'on y prend, tiennent de leur inconſtance; de ſorte que ceux qui s'y attachent, les perdent à chaque moment, elles s'écoulent à meſure qu'ils en joüiſſent, & quelque effort qu'ils faſſent pour retenir ces plaiſirs fugitifs, ils paſſent comme des ombres, & les abandonnent, avant qu'ils ayent quitté le monde eux-mêmes.

C'eſt ce que le plus ſage des hommes a bien voulu nous apprendre, aprés avoir fait tous ſes efforts, aprés avoir employé toute ſa puiſ-

ſance

ſance, & toutes les lumieres de ſon grand eſprit, pour chercher une joye conſtante, & durable dans les choſes de cette vie; il fait cette déclaration publique à tout l'univers, qu'il n'a pû en venir à bout. Mais encore qu'a-t-il fait pour cela? il faut l'entendre lui-même: je commençay, dit-il, par élever de magnifiques Palais, & par amaſſer d'immenſes thréſors, pour fournir à la dépenſe; mais tout cela ne me rendoit pas plus content ny plus heureux; je changeay donc de projets & de deſſeins, *verti me ad aliud*, continue-t-il: Je crus que la gloire, & l'honneur pour leſquels j'étois paſſionné, ſeroient pour moi un objet plus ſatisfaiſant; c'eſt pourquoy je me fis rendre tous les reſpects, & tous les hommages qu'on pouvoit rendre au Monarque du monde le plus fier; mais je n'en étois pas plus ſatisfait, quoyque tout le monde fléchit le genoüil devant moy, & que l'on vint des extrêmitez de la terre, pour me rendre hommage, *verti me ad aliud*; il me fallut encore chercher une autre voye, & tenter un autre moyen; j'éprouvay donc enſuite ſi les plaiſirs propers de mon âge me rendroient plus content, & d'abord tout ce qui ſe trouva ſur la terre capable de me charmer, & de m'attacher, s'offroit à mes deſirs; mais j'y trouvay auſſi peu ce que je cherchois; ainſi je me tournois de tous côtez: je changeois d'objets à tous momens, je paſſois de plaiſir en plaiſir, avec un dégoût qui me les faiſoit tous chercher en général, pour les rebuter enſuite chacun en particulier; je courois enfin aprés une felicité imaginaire que je *Eccleſ.* 9.

ne pouvois attraper, cherchant ſans ceſſe, deſirant toûjours, changeant à toutes les heures, & rebutant en peu de temps ce que j'avois pourſuivi avec le plus d'ardeur; parce que je reconnoiſſois que ce que j'avois le plus eſtimé, n'étoit que l'effet d'une imagination ſeduite. Enfin je n'ay trouvé dans la poſſeſſion des biens de ce monde, que du chagrin, & une ſatieté onéreuſe qui me les a fait mépriſer, *& in his omnibus reperi afflictionem ſpiritûs.* *Eccleſiaſt. 2.*

C'eſt (Meſſieurs) que nôtre cœur eſt fait pour d'autres biens, & pour d'autres plaiſirs, que ceux de la terre, leſquels ne ſont que l'occuper, & l'amuſer, ſans jamais pouvoir le contenter, comme s'écrioit le grand ſaint Auguſtin, *feciſti nos ad te, Deus, & irrequietum eſt cor noſtrum, donec requieſcat in te*; & de-là vient, que quand les paſſions ont jetté leur feu, & ſe ſont ralenties avec l'âge, nous voyons ſouvent des perſonnes laſſées, & dégoûtées du monde, leſquelles aprés avoir couru aprés tous les objets, & n'y avoir trouvé que des chagrins, & que de l'amertume, employent le reſte de leur vie à déplorer leur aveuglement & leur folie, & à chercher dans le ſervice du Seigneur, un contentement plus ſolide & plus durable. *l. 1. Confeſſ. c. 1.*

Enfin (Chrétienne Compagnie) ce qui vous doit davantage détacher des joyes du monde, c'eſt la derniere qualité que ſaint Auguſtin leur attribuë; ſçavoir que non ſeulement elles nous trompent, nous quittent, & nous échappent bien-tôt; mais qu'elles nous entraînent enſuite, & nous précipitent

Digitized by Google

dans un malheur éternel, *mentiuntur, moriuntur, in mortem trahunt:* & c'eſt cette fin, & cette funeſte cataſtrophe qui nous en doit inſpirer le plus d'horreur, comme d'un mets empoiſonné, quelque agréable au goût qu'il puiſſe être; car (mon cher Auditeur) c'eſt à cette mort éternelle que nous conduit ce monde, qui nous plaît, qui nous attire, qui nous charme, qui nous enchante, & qui nous ſéduit; rien de plus riant, rien de plus agréable, rien de plus engageant; mais vous ne voyez pas le poiſon mortel qui eſt caché ſous ces fleurs; vous n'appercevez pas le précipice qui eſt au bout de ce chemin ſi commode & ſi ſpatieux, & vous ne penſez point au terme où aboutiſſent ces joyes criminelles, qui étant une fois paſſées, feront place à des ſupplices, qui par leur éternité & leur rigueur inconcevable puniront ce moment d'une legere ſatisfaction: *momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat*, dit ſaint Bernard, c'eſt la plainte que feront éternellement les mondains au milieu de leurs ſupplices. O Dieu! faut-il avoir achepté ſi cher des joyes qui ſe ſont paſſées ſi-tôt? Ah! cela valloit-il bien la peine de s'engager dans une éternité de tourmens? Eſt-ce donc pour cela que je ſeray éternellement malheureux? *momentaneum quod delectat.* Ces joyes n'ont duré qu'un moment, mais le ſupplice qu'elles nous ont attiré ne finira jamais, *æternum quod cruciat.* N'attendons pas (Chrétienne Compagnie) que nôtre propre malheur nous ait ouvert les yeux; penſons plûtôt que les joyes que l'on ſent au ſervice de Dieu ſont

appellées dans l'Ecriture, une eau vive qui remonte auſſi haut que ſa ſource, *fons aquæ ſalientis in vitam æternam :* comme elles vien-
Ioann. 4. nent du Ciel, elles y retournent, elles y élevent le Juſte, & lui font goûter des plaiſirs dont il joüira éternellement.

Concluſion. Puis donc que Dieu, & le monde ſont deux maîtres qui diſputent, & qui conteſtent à qui nous engagera à ſon ſervice; je vous diray aujourd'huy pour finir ce diſcours; ce qui autrefois le grand Capitaine
Joſue. 24. Joſué dit au peuple d'Iſraël, *eligite vobis hodie, cui potiſſimùm ſervire debeatis.* Il faut aujourd'huy de neceſſité, que vous choiſiſſiez un maître; mais où en trouver un plus commode, & un plus doux que Dieu, qui fait trouver de la facilité à porter ſon joug? Que ſi nous faiſons reflexion, non ſeulement que c'eſt le maître le plus doux du monde; mais encore le plus grand, & qui merite que toutes les Créatures s'immolent, & ſe conſument pour ſa gloire; ce ſera bien en cette rencontre que cette parole de l'Apô-
ad Coloſſ. 1. tre aura lieu, *ut ambuletis dignè Deo*; que nous le ſervions, comme il merite, & autant que nôtre foibleſſe le peut permettre, c'eſt à dire avec un courage & une ardeur, qui nous faſſe courir par où les autres ont peine à marcher. C'eſt ce qui a fait mépriſer autrefois aux Martyrs les tourmens les plus terribles; c'eſt ce qui a fait trouver des délices au milieu des fers & des priſons; c'eſt ce qui donne encore aujourd'huy des charmes à la croix, & aux mor-

Digitized by Google

tifications qu'embraſſent tant de ſaintes ames ; c'eſt ce qui fait enfin que tant de perſonnes de naiſſance, & d'eſprit renoncent aux plaiſirs, & aux grandeurs de la terre, pour ſe conſacrer au ſervice de ce grand Maître, en tant d'auſteres Religions, & ce qui fait trouver de la joye dans les choſes qui paroiſſent aux autres affreuſes & rebutantes.

Mais quoyque Dieu pouvoit exiger tous nos ſervices, & même nous ſoûmettre de pleine autorité par le titre de ſa grandeur, il aime mieux cependant nous avoir librement, & par amour ; c'eſt pour cela qu'il nous invite, & qu'il nous ſollicite le premier ; il ſemble même diſputer, & entrer en concurrence avec les autres Maîtres, qui tâchent en même temps de nous attirer. Le monde nous preſſe, le Demon nous pourſuit, & la chair nous gagne par ſes charmes ; auquel de ces Maîtres nous donnerons-nous ? à qui conſacrerons-nous nos ſervices ? Mais qui les merite mieux que Dieu, ce Maître ſi bon, & ſi grand tout à la fois ? Qui nous recompenſera mieux ? *Mundus clamat deficio*, dit ſaint Bernard, *caro inficio*, *Dæmon conficio*, *Deus clamat reficio* ; le monde nous promet des honneurs, & des richeſſes ; mais il eſt plus indigeant que nous, il ne nous ſatisfera donc jamais, *deficio*. La chair ſoüille nôtre cœur, *caro inficio* : & moy, dit le Demon, je le tuë, & j'en fais une victime pour les flâmes d'enfer ; ne ſoyons pas aſſez malheureux pour ſervir un Maître ſi cruel. Mais Dieu nous conſole ; nous remplit, & nous rend heureux dés

Sed prolixius hæc habet. l. de Conſcient.

cette vie, *Deus clamat reficio.* C'eſt donc lui qu'il faut choiſir aujourd'huy pour nôtre Maître, puiſqu'enſuite il récompenſera nos ſervices durant toute l'éternité, &c.

Digitized by Google

SECOND SERMON

Comme on doit accorder les devoirs du monde avec ceux de la Religion.

Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, & quæ sunt Dei Deo. Matth. 22.

Rendez à Cesar ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui est à Dieu. *S. Matth. c.* 22.

ON n'a jamais douté (Chrétiens) que l'essentiel devoir, & le premier effet de la justice ne fût de rendre à chacun ce qui lui appartient; parce que le droit que cette vertu envisage comme son unique objet, a toûjours pour fondement la droite raison, contre laquelle il n'est jamais permis d'agir. C'est sur ce principe, que dans toutes les contestations, & dans tous les differens, qui peuvent naître parmi les hommes, on suppose

toûjours que l'avantage doit être ajugé à celui, qui a le droit le plus sûr de son côté ; & ce que l'on met en queſtion, pour en faire une diſcuſſion plus exacte, eſt de ſçavoir à qui ce droit appartient. Voicy donc (Meſſieurs) une eſpece de differend, auquel les paroles de nôtre Evangile ont donné lieu, en nous ordonnant de rendre à Ceſar, ce qui eſt à Ceſar, & à Dieu ce qui lui eſt pareillement dû ; & vous ſçavez que par ce mot de Ceſar on doit entendre le monde, & les hommes qui le compoſent, & avec qui nous ſommes liez de commerce & de ſocieté.

Or ce monde, le rang que nous y tenons, l'employ que nous y avons embraſſé, ce commerce dans lequel nous vivons avec les autres hommes, exige de certains devoirs ; les uns de juſtice, les autres de charité, & les autres de bienſeance, dont on ne peut ſe diſpenſer ſans renoncer à la ſocieté humaine, & ne vouloir plus être compté au nombre des vivans. D'ailleurs, Dieu, comme ſouverain de ce monde, & de toutes les Créatures, a ſes droits que nous pouvons appeller de Souverain domaine, à quoy il faut que tous les autres cedent ; de maniere que les Loix qu'il a portées, & intimées aux hommes doivent toûjours être regardées comme les premieres regles de nos devoirs. Ce qui fait donc naître la queſtion, importante ſans doute s'il y en eut jamais, puiſqu'il s'agit de ce que nous pouvons accorder au monde, ſans aller contre les ordres de Dieu, qui a ſi expreſſement deffendu de ſuivre les maximes du monde, & de

ſçavoir juſques où peuvent s'étendre nos devoirs à cet égard : ce qui a déja fait naître la queſtion, ſi quelque autre droit, ou quelque autre interêt, peut entrer en quelque ſorte de conſideration dans nôtre eſprit, & partager en quelque maniere, ce que nous devons à Dieu & aux hommes.

Mais la queſtion eſt aujourd'huy décidée par celui qui eſt la verité même, car il a prononcé définitivement, qu'il faut rendre à Ceſar ce qui appartient à Ceſar. Et quand il ajoûte, qu'il faut auſſi rendre à Dieu ce qui lui eſt dû, il faut toûjours l'entendre en ce ſens ; lorſque le droit de Ceſar n'eſt point oppoſé à celui de Dieu, lorſque les maximes du monde ne ſont point contraires aux Loix divines, & que ce que l'on rend à l'un & à l'autre Maître n'eſt point incompatible. A Dieu ne plaiſe (Meſſieurs) que je prétende accorder Dieu & le monde en ce qu'ils ont de contraire ; mais je prétends vous deſabuſer d'une erreur qui peut avoir de dangereuſes ſuites, ſçavoir que les devoirs qui ſont attachez aux états que la Providence a établi dans le monde, pour y entretenir la ſocieté civile, ſoient incompatibles avec ceux de la Religion. Non, ce n'eſt pas connoître les veritables devoirs de l'homme chrétien, & de l'homme du monde, que de les oppoſer les uns aux autres ; puiſque bien loin que la profeſſion du Chriſtianiſme, combatte les bienſeances de la vie civile, elle nous ſuggere les motifs & les moyens de les accomplir plus parfaitement. Si donc (Meſſieurs) vous me demandez aujourd'hui,

ſi un Chrétien peut accorder les devoirs de ſa Religion avec les bienſeances du monde, c'eſt à dire, s'il peut être honnête-homme, & bon Chrétien tout à la fois, s'il peut ſatisfaire aux obligations de l'état, où la Providence l'a mis, & à celles du Chriſtianiſme, dont il fait profeſſion; ce qu'on appelle rendre à Ceſar, ce qui eſt à Ceſar, en rendant en même temps à Dieu ce qui lui appartient: je réponds qu'il le peut & qu'il le doit; nous en verrons les preuves dans la premiere Partie de ce diſcours, & dans la ſeconde nous apprendrons combien un Chrétien vertueux, & honnête-homme dans ſa profeſſion, fait d'honneur à ſa Religion, par l'accord qu'il fait de ces differens devoirs. Demandons pour ce ſujet important, les graces du Ciel par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

COmme le nom de monde eſt un terme équivoque, auſſi bien dans le langage du Saint-Eſprit, que dans l'uſage ordinaire des hommes; il ne faut pas s'étonner (Meſſieurs) ſi nous voyons dans l'Evangile des maximes, & des propoſitions qui paroîtroient tout à fait oppoſées, ſans la difference idée que nous avons du monde; & ſi la differente ſignification de ce terme n'en juſtifioit aſſez la verité. Nous voyons en effet, que le Fils de Dieu, tantôt n'a que des Anathêmes & des maledictions à fulminer contre ce monde, qui eſt l'objet de ſa haine;

& tantôt qu'il n'eſt venu que pour le ſanctifier, & pour le combler de ſes benedictions; icy il le regarde comme un ennemy qu'il lui a fallu vaincre, qu'il ordonne de fuir, & avec lequel il ne veut pas que ſes Diſciples ayent le moindre commerce; & ailleurs il marque qu'il eſt touché de compaſſion à la vûë de ſes miſeres; & qu'il n'a point de plus ardent deſir, que d'en tarir entierement la ſource. Je ſuis ſurpris quand je lis, d'un côté, que le Sauveur de tous les hommes étant prêt de mourir refuſe de prier pour le monde, *non pro mundo rogo*; & j'ay de la peine à accorder ce ſentiment d'un Dieu miſericordieux avec ſa charité immenſe, qui lui a fait embraſſer tout le monde, & donner ſa vie pour le rachepter. J'ay enfin de la peine à comprendre comme le monde eſt en même temps l'objet de ſa haine & de ſon amour, qu'il le ſauve & qu'il le reprouve, qu'il n'a rien épargné pour lui marquer le deſir ſincere qu'il a de ſon ſalut, & qu'il aſſure cependant qu'il eſt déja jugé & condamné. *Joan.* 17.

Pour accorder (Chrétiens Auditeurs) ces contradictions apparentes, & ces differens ſentimens dans le cœur de cet homme-Dieu, il faut dire que le monde ſe prend auſſi en des ſens tout differens; car tantôt il eſt pris pour l'aſſemblée des Impies, qui vivent ſans Loy, ſans conſcience, & ſans Religion; eſclaves de leurs paſſions, & à qui le plaiſir, de quelque genre qu'il ſoit, tient lieu de ſouverain bien; or en ce ſens on accorderoit plûtôt la lumiere avec les tenebres, que de faire un accord monſtrueux de Jeſus-

Christ avec Belial, comme parle l'Apôtre saint Paul; aussi le Fils de Dieu regarde-t-il ceux qui aiment ce monde corrompu & pervers, comme ses plus déclarez ennemis, & n'a pour eux, que des foudres & des malédictions; parce que ce monde est pris alors pour l'empire du scandale, pour l'école du libertinage & du vice, pour le gouffre de tous les debordemens, & de tous les desordres; mais il y a un autre monde que le Fils de Dieu cherit, qu'il est venu éclairer des lumieres de la Foy, qu'il veut sanctifier par ses graces, & dont l'Evangile dit que Dieu l'a tant aimé, qu'il lui a voulu donner son propre Fils, *sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret*: & ce monde est la societé de ceux qui reconnoissant le Fils de Dieu pour leur Sauveur, tâchent de profiter du bienfait de la redemption, en suivant ses maximes, & en se rendant fideles observateurs de ses Loix. Ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse distinguer une troisiéme espece de monde, si j'ose m'exprimer de la sorte; & c'est celui qui fait comme abstraction de la Religion, pour ne considerer que les qualitez civiles & morales; & ce monde est composé des personnes qu'on appelle honnêtes-gens, qui sont dans l'approbation publique, qui ont une conduite réguliere, & conforme à la droite raison, obligeans, affables, d'une droiture de cœur qui attire la confiance & l'amitié de tous les gens de bien. Or je dis que c'est aux Loix, & aux devoirs de ce monde, qu'il est permis à un Chrétien de s'accommoder, en tout ce qui

Joann. 3.

ne choque point les interêts de Dieu, & de la conſcience ; & que c'eſt en ce ſens qu'il faut rendre à Ceſar, ce qui appartient à Ceſar ; & qu'ainſi il n'y a nul doute, ni nulle difficulté, qu'un Chrétien ne puiſſe être tout à la fois, & parfaitement honnête-homme, & un veritable Chrétien. Ecoutez-en les preuves, qui ſont cette premiere Partie.

Elles ſont priſes des trois choſes qui compoſent ce monde civil, & qui ſont abſolument neceſſaires, pour y être en quelque conſidération, & y paroître avec honneur. Il y a des Loix propres de ce monde, qu'il a fallu neceſſairement y établir, afin d'y maintenir l'ordre, qui ne pouvoit ſubſiſter ſans cela ; il y a des bienſeances pour ſervir de regles dans les devoirs de la ſocieté civile, afin de vivre ſur le pied d'honnêtes-gens, dans chaque état & dans chaque profeſſion : & ces Loix & ces regles ſont, comme vous ſçavez, certaines manieres d'agir avec les hommes, certaines déferences qu'il faut rendre aux uns, & exiger des autres, certains engagemens qu'on ne peut rompre ſans ſe décrier, certaines coûtumes enfin, qu'on ſe fait une Loy, & un point d'honneur de ne point violer. Or je dis (Meſſieurs) que la Religion Chrétienne, bien loin de s'oppoſer à ces Loix, & aux coûtumes établies dans le commerce du monde, les autoriſe, s'y conforme, & nous oblige de les ſuivre. Mais ne vous y trompez pas ; & prenez bien garde que je ne parle que des Loix & des maximes qui ſont pour maintenir la I. PARTIE.

Digitized by Google

bienſeance, & non pas celles, qui portent au vice & au déreglement, & qu'on appelle communement les maximes du monde, les Loix du ſiecle, la voye large & ſpacieuſe qui conduit à la mort. Je ne ſçaurois trop inſiſter ſur ce point, ni prendre trop de précaution, de peur que mon diſcours ne ſoit à l'égard de quelques-uns, une occaſion de ſcandale, au lieu d'un ſujet d'édification.

Je dis donc encore une fois, qu'il n'y a nulle oppoſition entre un Chrétien & un honnête-homme dans ſa condition; qu'un Chrétien peut, & même qu'il doit obſerver les devoirs & les bienſeances de ſon état, de ſon caractere, de ſa profeſſion, & de ſon employ. Il eſt vray que cette propoſition ſemble d'abord combattre le ſalutaire avis, que ſaint Paul donne à tous les Chrétiens en général, de ne ſe pas conduire ſelon les maximes du ſiecle, & de prendre toute une autre regle de leurs actions, *nolite conformari huic ſæculo*; mais je n'ay qu'à vous faire ſouvenir que le ſens des paroles de cet Apôtre eſt tout different, de ce que nous entendons, par ſe conformer aux Loix & aux maximes de nôtre employ ou de nôtre état. Ce qu'enſeigne l'Apôtre eſt inconteſtable, parce que le ſiecle & le monde, au ſens qu'il le prend, ſont contraires à l'eſprit de Dieu, & aux maximes les plus conſtantes de l'Evangile; mais au ſens que nous le prenons, il n'y a rien qui choque, ou qui combatte ce grand principe de nôtre Religion, & de la morale du Chriſtianiſme. Car je vous demande ſi ç'a été le deſſein de l'Evangile, de détruire l'or-

ad Roman. 12.

Digitized by Google

dre établi par la Providence divine, touchant la difference des conditions, & la diverſité des Etats, qui font les Villes & les Royaumes ? Non, me direz-vous, Dieu-même a voulu, & ſaint Paul l'enſeigne, qu'il y eût de la ſubordination entre les hommes, de la ſocieté, du commerce, de la liaiſon ; & par conſequent des regles, des ſtatuts, & des loix, pour les entretenir, & pour vivre dans le monde conformement à l'état où ils ſont appellez. C'eſt ce qui ne peut être conteſté ; car c'eſt ſur ce principe, que le même Apôtre nous ordonne de la part de Dieu, de remplir les devoirs de la juſtice, en rendant l'honneur à celui à qui il appartient, l'hommage & le tribut à qui il eſt dû, & c'eſt par-là que l'on juſtifie le droit que les uns ont de commander, & l'obligation qu'ont les autres d'être ſoûmis, comme étant un ordre établi de Dieu même, & neceſſaire pour maintenir dans ce monde la paix, l'union, & la ſocieté.

Il y a donc une obligation aux Chrétiens qui vivent dans le monde, d'obſerver cet ordre, de s'aſſujetir à ces Loix, & de ſe conformer à ces coûtumes ; afin, dit nôtre Apôtre, de ne donner aucun ſujet de plainte ni aux Magiſtrats, ni aux Puiſſances, ni à nos égaux, ni à ceux mêmes qui nous ſont ſoûmis ; *nemini dantes ullam offenſionem* : & ce qui montre que ce n'étoit pas ſeulement un devoir de juſtice, mais encore de bienſeance, eſt, qu'il recommande d'éviter en ce point toute ſingularité ; de crainte que ceux qui étoient d'une autre Religion n'euſſent

2. ad Cor. 6.

que de l'averſion, ou du mépris des Chrétiens, comme des gens groſſiers, peu ſociables, malhonnêtes, qui ne ſçavoient pas vivre, & qui ignoroient tous les devoirs de la bienſeance. Cette opinion ſi deſavantageuſe qu'on auroit conçû d'eux, eût rebuté tous les honnêtes-gens, & auroit enfin été préjudiciable à la fin de la Religion chrétienne, qui étoit de gagner tout le monde, en ſe faiſant tout à tous, pour les attirer au ſervice du vray Dieu. Or ſi un Chrétien eſt ſoûmis à ces loix tant de la juſtice que de la bienſeance; & ſi ſa Religion, au lieu de l'en diſpenſer, l'oblige de s'en acquitter avec plus d'exactitude, & plus de fidelité, en l'y engageant même par les liens de la conſcience; ce que nulle autre conſideration ne pourroit faire ſi étroitement; ne faut-il pas avoüer, que bien loin d'y mettre obſtacle, elle nous eſt un puiſſant motif de les obſerver; qui n'en tirera donc en même temps cette conſequence, que ſi c'eſt vivre avec honneur, que d'être conſideré ſur le pied d'un homme de probité & de vertu, & ſi c'eſt être honnête-homme, que de ſe mettre au deſſus de la cenſure, de ne donner à perſonne occaſion de ſe plaindre ou de ſe formaliſer, la Religion & la vertu non ſeulement ne ſont point incompatibles avec les devoirs & les bienſeances du monde, mais qu'au contraire elles ont des avantages pour cela, que tous les préceptes de la morale Payenne ne peuvent donner; & que la même difference qui eſt entre la probité d'un veritable Chrétien & celle d'un Infidele, ſe doit mettre dans la ma-

niere d'accomplir les devoirs & les obligations de la vie civile, en quoy l'on fait consister la qualité d'honnête-homme, & la reputation d'homme d'honneur.

Mais qu'eſt-il beſoin de raiſon, quand l'experience parle; je dis l'experience de tous les ſiecles? je dis l'experience de tous les hommes, je dis enfin nôtre experience propre. A la naiſſance du Chriſtianiſme, quoy de plus moderé, de plus humain, de plus affable, & de plus officieux que les premiers Chrétiens? C'étoit une des choſes que ce grand Apôtre leur recommandoit, de ſe prévenir les uns les autres dans les devoirs de la civilité, de ſe rendre mutuellement l'honneur, les reſpects & toutes les déferences que meritoient leur rang, leur vertu, & leurs employs, *honore invicem prævenientes*; il vouloit qu'ils ſe fiſſent part de leurs biens, ou plûtôt que tout fût commun entr'eux, *invicem communicantes*; que leur converſation n'eût rien que d'honnête & que d'obligeant, *gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus, idipſum invicem ſentientes*; que les querelles en fuſſent bannies: & comme rien n'eſt plus contraire à la qualité d'honnête-homme qu'un eſprit de contention, d'interêt, de chicanne, & de procés; cet Apôtre ne déclare-t-il pas que ce n'eſt point auſſi la coûtume des Chrétiens? *nos talem conſuetudinem non habemus.* D'ailleurs comme les flateries, les vaines & ſerviles complaiſances, & les loüanges affectées ſont indignes d'un homme d'honneur; ne leur recommande-t-il pas la ſimplicité & la franchiſe qui ſied ſi bien à

ad Roman. 12.

1. *ad Cor.* 11.

une perſonne du caractere dont nous parlons ; & lorſque ſaint Pierre vouloit qu'ils inſinuaſſent par leurs manieres douces & modeſtes, des ſentimens d'humilité, ne condamne-t-il pas par là, ces délicateſſes ſur le point d'honneur, ces formalitez ſi gênantes, & ſi contraires à ce commerce aiſé que l'on recherche dans l'honnête-homme ? *Humilitatem invicem inſinuate.* 1. *Petri. c. 5.*

Mais de quelle maniere ſe comportoient-ils avec les Payens ? Leur douceur, leur modeſtie, leur charité faiſoient honneur à leur Religion ; puiſque c'étoit aſſez de voir un homme regulier dans ſes devoirs, moderé, charitable, & obligeant, pour juger que c'étoit un Chrétien ; en les voyant prêts de rendre ſervice à tout le monde, on ſe formoit un préjugé avantageux de la Loy qu'ils ſuivoient ; on voyoit qu'elle adouciſſoit les naturels les plus farouches, calmoit les plus emportez, aſſujetiſſoit les plus indociles & les plus intraitables ; de maniere que le Chriſtianiſme leur paroiſſoit une école de vertu & d'honnêteté tout à la fois, où l'on apprenoit en même temps les devoirs de la pieté & de la bienſeance, & enfin à rendre à Dieu ce qui lui eſt dû, & aux hommes ce qu'ils ont droit d'exiger de nous, & c'eſt juſtement, ce que le Fils de Dieu leur a ordonné de rendre, *reddite quæ ſunt Cæſaris Cæſari, & quæ ſunt Dei Deo.* Matth. 22.

Que ſi des Chrétiens des premiers ſiecles, vous paſſez à ceux du nôtre ; n'eſt-il pas vray que ceux qui ſont conſiderez ſur le pied des plus honnêtes-gens, ſont ceux qui

ſont les plus appliquez à leurs devoirs, & qui s'en acquittent le plus regulierement ? je ne parle pas ſeulement des devoirs de Chrétien en fait de Religion ; mais je dis qu'ils ont encore égard à ne manquer à rien de ce qui regarde leur charge, & leur profeſſion. Ils ſont charitables, affables ; bien loin de faire tort à perſonne, ils relâchent même ſouvent de leurs droits & de leurs interêts, en faveur de la paix qu'ils veulent entretenir avec toutes ſortes de perſonnes ; on les appelle gens de bien, honnêtes-gens, gens reguliers ; ſi vous examinez bien tous ces differens termes, vous trouverez qu'ils ſignifient la même choſe, & que l'attachement aux devoirs de la Religion, fait qu'on vit avec plus d'eſtime & de reputation dans le monde. Vous voyez donc par là que ces ſortes de devoirs, bien loin d'être contraires, ou de ſe détruire reciproquement, s'uniſſent & s'accordent parfaitement bien.

N'en cherchez point d'autre preuve que dans vous-mêmes ; ſi penetrez des ſentimens & des veritez de vôtre Religion, vous avez jamais pris la reſolution de changer de vie, de mœurs, & de conduite, ne s'en eſt-on pas auſſi-tôt apperçû dans vôtre maniere d'agir ? N'avez-vous pas paru plus moderé dans vôtre domeſtique, plus attaché à vos devoirs, moins imperieux envers vos ſerviteurs ? La grace a gagné cela ſur vous, du moins durant quelque temps ; vous en êtes donc devenu plus honnête-homme en devenant meilleur Chrétien ; & ſi vous avez perſeveré dans le ſervice de Dieu, vous avez par conſequent

Digitized by Google

renoncé aux débauches & aux déreglemens, où vous vous laiſſiez aller auparavant ; mais comme vous vous êtes mis ſur un autre pied, on a auſſi conçû toute une autre idée, & toute une autre eſtime de vous, que l'on n'en avoit eu juſqu'alors. Vous êtes devenu plus homme de bien, & l'honnête-homme a commencé en vous avec l'homme vertueux & l'homme Chrétien ; auſſi ces deux choſes ſe reglent-elles l'une ſur l'autre, & il eſt aſſez difficile de les ſeparer. Ainſi donc quand vous entendez prêcher ſi ſouvent, que pour vivre en Chrétien, il faut prendre le contrepied des manieres du monde, ou que vous entendez dire que l'Evangile, les Peres, & tous les Saints les regardent comme oppoſées aux maximes du Chriſtianiſme ; n'allez pas inferer de-là, que je prêche une morale toute differente de la leur ; parce qu'ils entendent par les manieres du monde, les fourberies, les fineſſes, les intrigues, la duplicité, & toutes les autres maximes qui l'ont tellement décrié ; mais nous prenons icy tout ce qu'il a de bon & de loüable, ou du moins d'indifferent, & à quoy nous pouvons nous conformer ſans intereſſer les devoirs de la Religion.

Je pourrois m'en tenir là (*Meſſieurs*) & me contenter d'une preuve ſi deciſive en faveur de la verité que je vous prêche, mais en voicy une autre qui n'eſt pas moins concluante ; ſçavoir que comme le monde, pris dans le ſens que nous l'avons expliqué, a ſes Loix qu'il faut ſuivre, & des devoirs qu'on eſt obligé de remplir, il y a auſſi des vertus,

Digitized by Google

qui ſont abſolument neceſſaires pour y vivre avec honneur, & ſur le pied d'un honnête-homme. Je dis des vertus civiles & morales, qui dans toutes ſortes de Religions ont donné le nom d'honnêtes-gens à ceux, en qui elles ont éclaté; telles ſont, la bonne foy dans ſes promeſſes, la ſincerité dans ſes paroles, la conſtance dans l'amitié, la force, la magnanimité, le deſintereſſement, la juſtice, une grande droiture de cœur, & toutes les autres, qui ayant pour objet l'honnêteté des mœurs, ne tendent auſſi qu'à former un honnête-homme, que les Philoſophes mêmes ont confondu avec l'homme vertueux. Cela, me direz-vous, n'eſt pas ce qu'on appelle vertus chrétiennes; puiſqu'elles étoient en uſage parmi les Payens, & delà il ſemble que l'on pourroit conclure qu'on peut donc être honnête homme dans le monde, de quelque Religion que l'on ſoit. Ce ſont de veritables vertus (Meſſieurs) je l'avoüe, même dans les Infideles, auſſi je ne doute point qu'elles ne rendent ceux qui les poſſedent, les plus honnêtes-gens de leur ſecte & de leur nation; mais je ne crois pas auſſi qu'on puiſſe douter que le Chriſtianiſme ne reconnoiſſe & n'adopte les mêmes vertus, qu'il ne les éleve même, & ne les rende plus parfaites, en les rendant ſaintes & chrétiennes; & qu'il n'en ajoûte d'autres, qui ne contribuent pas moins à rendre les hommes honnêtes-gens & Saints tout à la fois; telles ſont l'humilité, l'amour des ennemis, le détachement de cœur des richeſſes, & de toutes les choſes de ce monde. Car enfin ſup-

Digitized by Google

poſons que dans le Paganiſme, il ſe ſoit trouvé, & qu'il ſe trouve encore aujourd'huy parmi les Infideles, des perſonnes équitables, ſinceres, fideles, conſtans & genereux, & que l'on puiſſe traiter avec eux, comme avec d'honnêtes-gens, qui gardent leur parole, & qui ſe font une Loy de ne nuire à perſonne, & de rendre ſervice à tout le monde; pouvez-vous ſeulement douter, que ces mêmes vertus, en devenant chrétiennes, n'en deviennent encore plus parfaites, & que le motif de l'honnêteté morale, qui y eſt renfermé, n'ait encore infiniment plus de force, quand on y joindra les motifs de Religion, c'eſt à dire quand vous les regarderez comme une partie de la Loy que vous avez embraſſée, comme un moyen d'acquerir & de meriter un bonheur éternel, & même comme un engagement que vous avez contracté en vous faiſant Chrétien?

Je me contente donc de vous dire que la Religion chrétienne a donné plus d'étenduë à toutes ces vertus morales, qu'elle les fait pratiquer par des motifs plus puiſſans, & plus élevez, qu'elle veut qu'on les exerce à l'égard de toutes ſortes de perſonnes, ſans en corrompre le merite par quelque bas & ſervile interêt. Il ne faut donc point douter que le Chriſtianiſme ne donne un avantage conſiderable, & même tout ſingulier pour faire un honnête-homme, & que les hommes n'ayent d'autant plus d'eſtime, d'affection & de confiance pour les perſonnes, qu'ils les croiront plus gens de bien, plus fideles à Dieu, & plus portez par les principes de

Digitized by Google

leur Religion, à obliger tout le monde, & à faire du bien à leurs plus grands ennemis. Car enfin le monde même le plus corrompu ne peut s'empêcher de concevoir une secrette estime pour les gens de bien, & d'admirer même, ce qu'il ne veut pas imiter ; il recherche souvent l'amitié de ces sortes de personnes & s'en fait honneur ; s'il faut traiter avec eux, il se fie à leur parole, il fait état de leurs conseils, quoyqu'il ne les suive pas toûjours ; & n'a-t-on pas vû des Princes vicieux & déreglez, honorer les personnes d'une probité reconnuë, & accorder en leur faveur, ce qu'ils avoient refusé à leurs flateurs, & aux confidens de leurs débauches ? Voyez dans l'Evangile en quelle estime étoit le grand saint Jean-Baptiste à la Cour du Roy Herode, comme il étoit reçû, écouté, respecté, *libenter eum audiebat, & audito eo multa faciebat :* il ne faut pas s'en étonner, la vertu a des charmes secrets qui la font aimer, & admirer même des plus vicieux, & des plus déreglez ; de maniere qu'on peut dire d'elle, ce que l'Ecriture dit de la sagesse : *innumerabilis honestas per manus illius*, comme on ne reçoit qu'honnêteté, que de bons offices, & que des bienfaits de la part des gens vertueux ; on n'a aussi que de l'estime, du respect & de la veneration pour eux ; & comme l'honnêteté est inseparable de la vertu, les plus vertueux doivent toûjours être regardez comme les plus honnêtes-gens parmi les hommes ; c'est ce qui les leur doit rendre considerables, c'est ce qui les distingue de la foule ; c'est enfin ce que ni la naiſ-

Marc. 6.

Sapient. 7.

ſance, ni les richeſſes, ni l'eſprit, ni l'adreſſe, ni tous les autres talens naturels ne peuvent ſuppléer; parce que c'eſt le bon uſage qu'on fait de tout cela qui acquiert la qualité d'honnête-homme, & d'homme de bien tout à la fois.

On peut avoir de l'eſprit, de la ſcience, du ſçavoir faire, du credit & de l'autorité, j'en conviens; mais ſi vous croyez que c'eſt cela qui fait un honnête-homme, c'eſt une fauſſe idée que vous vous en êtes formée, la vertu ſeule donne ce nom & cette qualité; quoique j'avoüe que tout cela donne de l'éclat à la vertu, & contribue à faire diſtinguer une perſonne parmi les gens de bien; quand on dit, un tel eſt ſçavant, un bel eſprit, un genie ſuperieur, il peut être connu & conſideré par ces endroits; mais par deſſus tout cela, quand on ajoûte qu'il eſt homme de bien, qu'il s'aquitte auſſi exactement des devoirs de ſa Religion, que de ceux de ſa profeſſion & de ſon état; voilà ce qui fait ſon vray merite; il eſt parfaitement honnête-homme, parce qu'il eſt veritablement homme de bien; & ce qui eſt aſſez ſurprenant, eſt que les perſonnes même qui ne paſſent pas pour les plus reglez, n'eſtiment pas toûjours ce que l'on fait pour le monde; parce que s'ils ont un peu de bon ſens, ils ne peuvent approuver les folles dépenſes, le luxe exceſſif, le jeu ſans bornes & ſans meſures, les débauches outrées & ſcandaleuſes; ce ſont là cependant les plus ordinaires maximes du monde reprouvé, & ils ne peuvent s'empêcher de loüer, d'approuver, & d'admirer même

même ceux qu'ils sçavent les plus éloignez de ces desordres, & qu'ils reconnoissent pour gens de bien. De-là (Chrétiens) apprenez que la meilleure éducation que vous puissiez donner à vos enfans, ou à ceux qui sont commis à vôtre charge & à vos soins, c'est de leur inspirer la pieté, la crainte de Dieu, l'observation entiere & exacte de tous les devoirs de la Religion. Vous prétendez les rendre un jour d'honnêtes gens dans le monde, en les faisant instruire de tout ce qui est necessaire de sçavoir à un honnête homme; commencez donc par leur inspirer la vertu, & les sentimens du Christianisme; c'est le plus sûr moyen de réüssir dans votre dessein, & c'est sur ce fondement que vous devez établir tout le reste; ils sçauront rendre à Cesar ce qui lui appartient, quand ils sçauront rendre à Dieu ce qui lui est dû; & comme la Religion leur procurera de l'honneur, ils feront reciproquement honnneur à leur Religion. C'est ce que je veux tâcher de vous faire voir en cette seconde Partie.

II. PARTIE.

Le Fils de Dieu (Chrétienne Compagnie) pour établir d'abord la Religion chrétienne, & pour faire voir que c'étoit uniquement son ouvrage, s'est servi, comme tout le monde sçait, des moyens qui ont paru à la sagesse humaine les plus contraires à son dessein: car comme saint Paul le fait remarquer, il n'a pas choisi pour cela des personnes considerables & distinguez par leur noblesse, par leur science, par leur credit, ou par leur éloquence, & en un mot ceux qui passoient en

ce temps-là pour les plus honnêtes gens ; il n'a employé au contraire pour ce grand ouvrage, que des gens grossiers, des personnes de la lie du peuple, de nulle autorité, de nulle consideration ; afin que par le peu de rapport des moyens avec la fin, on attribuât toute la gloire de l'execution à une main toute-puissante, & à une sagesse toute divine ; mais le Christianisme étant une fois établi, & cette Religion publiée, l'Auteur d'une si grande merveille a trouvé bon de changer de conduite, & de se servir d'autres moyens pour conserver, pour étendre & pour maintenir cette même Religion ; car ce ne sont plus les personnes les plus mépriſables qu'il employe pour cela, ce sont les honnêtes gens, c'est à dire ceux qui joignent à la pieté & à la vertu les autres qualitez, qui les rendent recommandables, & que le monde estime le plus. Premierement parce qu'ils font voir par leur exemple, que la vertu est honorable, & qu'il est glorieux d'embrasser son parti. Secondement parce qu'en soûtenant par le poids de leur autorité la Religion même contre les maximes des Impies, qui font le monde corrompu, il montrent par une conviction sensible qu'on peut sans rien relâcher des maximes de l'Evangile, ni des devoirs d'un Chrétien, les accorder avec les conditions, qui semblent même les moins avantageuses pour le salut. Examinons ceci en peu de mots.

Je dis donc que les honnêtes gens du monde, & par ce nom j'entends maintenant ceux qui sont considerables par leur rang, par

leur naiſſance, par leur merite, & par quelque endroit que ce ſoit, que ces perſonnes, dis-je, ſont honneur au Chriſtianiſme, & à la Religion, quand ils en rempliſſent les devoirs, & qu'en rendant à Ceſar ce qui lui eſt dû, ils ne manquent à rien de ce qu'ils doivent à Dieu. Ce ſentiment (Meſſieurs) ne vous doit pas ſurprendre; parce que comme un mauvais Chrétien deshonore ſa Religion par ſa conduite déreglée, & donne ſujet de croire qu'elle n'eſt pas plus ſainte que les autres, puiſqu'elle ne lui a pas appris à mieux vivre, ainſi que l'éloquent Salvien s'en plaignoit de ſon temps; l'on peut auſſi dire au contraire, que leurs mœurs irreprochables, leurs ſaintes & vertueuſes actions font connoître en quelle école ils ont été élevez, & de quel maître ils ſont les diſciples; & que par là ils font honneur à l'un & à l'autre. On conçoit en effet que la vertu eſt honorable, lorſque les plus honnêtes gens en font profeſſion, & ſi je l'oſe dire, on efface la tache, dont on s'efforçoit de la noircir dans ſa premiere inſtitution, & que les Payens lui mettoient ſans ceſſe devant les yeux, qu'il n'y avoit que les petites gens, des perſonnes tirées de la lie du peuple, qui l'embraſſoient; que le premier inſtituteur de cette Loy n'en prêchoit les maximes, & n'en reveloit les myſteres qu'aux pauvres, & à des gens groſſiers & ignorans; ce n'eſt pas merveille, diſoit-on, qu'elle enſeigne le mépris des grandeurs, des richeſſes, de la gloire, & de ce que les hommes recherchent avec leplusde paſſion; elle eſt p roportionnée au

génie de ceux qui l'ont établie & publiée, gens nez dans l'obſcurité, des ames baſſes, qui ne peuvent s'élever à rien de grand, ils ont voulu établir la veritable grandeur dans la baſſeſſe, & ſe tracer une nouvelle voye à la gloire, par la croix, & par les ignominies qu'ils ſouffroient.

On jugeoit alors de la Religion chrétienne par les qualitez de ceux qui l'enſeignoient, ou qui l'embraſſoient, & elle a même demeuré aſſez long-temps dans le mépris, & dans l'opprobre des hommes pour ce ſujet; elle n'en eſt même ſortie que depuis que les plus honnêtes gens l'ont ſuivie, & ont été les premiers & les plus fideles à s'acquitter des devoirs qui y ſont attachez. C'eſt ce que j'appelle faire honneur à ſa Religion, lui donner vogue, & faire par là, que les perſonnes du premier rang, ou du premier merite, ſe font honneur eux mêmes d'en pratiquer les maximes, & d'être les premiers à s'y aſſujetir. Or c'eſt ce que font aujourd'hui les perſonnes d'un merite diſtingué, lorſqu'ils s'acquittent conſtamment de tous les devoirs de la Religion, ils conſervent l'éclat & le credit qu'elle s'eſt acquis, ou du moins la tirent de l'opprobre & du mépris où elle eſt encore dans l'idée de bien des gens, qui s'imaginent que la devotion & la pieté ſont comme le partage des petits eſprits, que les maximes de l'Evangile ne ſont propres qu'à maintenir les peuples dans la ſoûmiſſion; au lieu que les honnêtes gens, qui ſont nez pour les grandes choſes, doivent avoir d'autres vûës, & de plus nobles occupations.

Digitized by Google

Etrange illusion, qui marque la corruption du siecle, & l'artifice du Demon ! Que peut-on opposer (Messieurs) à une si préjudiciable erreur, que l'exemple des personnes qui ont quelque distinction, lorsqu'ils ne sont pas moins fideles à Dieu qu'à Cesar ? c'est à dire quand ils sont aussi exacts, & aussi reguliers dans les observances de la Religion, que dans les obligations de leur charge ; quand d'un côté ils s'acquittent de ce qu'ils doivent au monde, & lui rendent ce qu'il peut exiger d'eux avec justice ; mais d'un autre côté, qu'ils s'efforcent de satisfaire à tous les devoirs de la pieté ; ces personnes ne font-ils pas voir par leur conduite, que la pieté doit être une vertu commune à tout le monde ? que les maximes du Christianisme se peuvent observer dans toutes sortes de conditions ; & que si Dieu, dans le choix qu'il fait de ses élûs, n'a pas égard à la naissance, ni aux autres qualitez naturelles, il ne les rebute pas aussi ; & souvent même qu'il se sert de ceux qu'il en a gratifiez pour conduire les autres dans la voye du salut ; de sorte que quand ils sont les premiers à remplir leurs devoirs, comme leurs personnes sont respectables, ou qu'ils ont du pouvoir & de l'autorité, qu'ils sont dans l'estime & dans l'approbation publique, ils procurent du respect, du credit, & de l'autorité à leur Religion.

Quel bonheur ! & quel avantage (Chrétiens) de voir qu'en se rendant honnête homme dans sa condition, & dans son état, on se rend capable de soûtenir l'honneur de sa

Religion, & de la mettre à couvert du mépris des impies & des libertins ; de leur faire voir que Dieu a des ſerviteurs auſſi zelez pour ſa gloire, qu'en ont les Grands & les Souverains de la terre ; & que les engagemens les plus legitimes qui nous attachent au monde, ne nous empêchent point d'être parfaitement unis à Dieu. Voilà enfin ce qui fait honneur à nôtre Religion, de voir que les plus honnêtes gens ſont ceux qui y ſont le plus fortement attachez ; c'eſt même l'unique choſe qui la peut tirer de l'opprobre, quand les Infideles nous reprochent que nôtre vie & nos mœurs ne ſont pas plus reglées que les leurs : en effet n'avons-nous point d'autres témoins à leur donner de la probité du Chriſtianiſme, que les exemples des premiers Chrétiens qui l'ont embraſſée ? Sera-t-on toûjours obligé, pour nous animer nous-mêmes à bien vivre, de nous mettre devant les yeux les anciens Martyrs ? Faudra-t-il ſans ceſſe avoir recours aux Solitaires de la Thebaide, & aux Religieux retirez dans les Cloîtres, & éloignez du commerce des hommes ? Et ne peut-on être veritablement Chrétien & vertueux que dans les Cloîtres, ou dans les Deſerts ? S'il n'y avoit que cela qui ſoûtint le nom de Chrétien, & la ſainteté de nôtre Religion, elle ſeroit bien-tôt réduite à peu de perſonnes, & l'on n'auroit pas une ſi haute idée de ſa ſainteté ; mais quand au milieu du monde, dans les engagemens des charges & des employs, on voit ceux qu'on regarde comme les plus honnêtes gens, être encore les plus vertueux,

Digitized by Google

les plus charitables, les plus reguliers dans l'obſervation de leurs devoirs; voilà ce qui maintient la Religion, ce qui lui fait honneur, & ce qui lui donne de l'éclat.

Ce n'eſt pas cependant le ſeul bien que fait un honnête homme, dans l'eſtime qu'il s'eſt acquiſe d'une probité exacte; car en ſecond lieu il déſabuſe le monde d'une pernicieuſe erreur, où ſont quelquefois même les plus gens de bien, qui eſt de croire que les vertus chrétiennes les plus neceſſaires au ſalut, telles que ſont l'humilité, la mortification des ſens, la pauvreté d'eſprit, le renoncement à ſoy-même, & les autres maximes les plus eſſentielles du Chriſtianiſme, ſont incompatibles avec la grandeur & l'autorité, avec la réputation de brave, de ſage, ou de ſçavant. C'eſt ainſi que Tertulien ſe perſuadoit que les Empereurs & les Souverains ne pouvoient pas être Chrétiens, ſans abandonner l'Empire, ou leurs Etats; & que ſi un Chrétien fût devenu Grand, il lui eût fallu renoncer ou à ſa Religion, ou à ſa grandeur. Cet eſprit élevé, mais accoûtumé à outrer les veritez, & à donner dans les plus grands excés, conſiderant que le Fils de Dieu né dans la pauvreté & dans la baſſeſſe, n'avoit appellé à ſon ſervice que des perſonnes pauvres & de baſſe naiſſance, & que d'ailleurs il avoit fait de l'humilité, le fondement de la Loy évangelique y trouvoit de l'oppoſition avec l'éclat, & la ſoumiſſion que le reſte des hommes leur rendoit. Mais il n'avoit pas remarqué que la vertu chrétienne conſiſte plus dans l'interieur & dans le cœur, que dans les dehors; en

quoy elle eſt diſtinguée de celle des Philoſophes Payens, qui n'en cherchoient que la gloire & le nom : de maniere qu'un Chrétien peut avoir ſous un exterieur brillant un veritable détachement de cœur de toutes les pompes mondaines, un humble ſentiment de ſoy-même, & un eſprit de mortification qui le rend inſenſible à tous les plaiſirs. Or comme du temps de ce zelé deffenſeur des maximes de l'Evangile, il y avoit peu d'exemples de cette vertu interieure, il ne ſe pouvoit perſuader qu'il y en dût jamais avoir à l'avenir.

Mais il n'a pas fait reflexion que le Chriſtianiſme s'accommode à toutes les conditions, & que l'on y peut vivre en Souverain, en Magiſtrat, & en honnête homme, ſans rien relâcher des obligations & des devoirs de ſa Religion ; parce qu'elle n'oblige pas au renoncement effectif des richeſſes, & des honneurs du monde ; mais ſeulement au renoncement interieur, que nous appellons détachement du cœur, & pauvreté d'eſprit. De maniere que comme l'éclat, la magnificence, le reſpect, & la ſoumiſſion des peuples ſont ſouvent neceſſaires pour ſoûtenir ſa dignité, & ſa reputation, afin de vivre en honnête homme dans le monde : la Religion chrétienne ne s'y oppoſe pas ; elle nous avertit ſeulement que cet accord eſt difficile, que l'humilité eſt rare dans l'honneur & dans l'éclat, que la temperance n'eſt pas facile dans les plaiſirs même honnêtes & permis, le détachement des choſes de la terre peu ordinaire, & peu connu dans l'abondance

de toutes sortes de biens ; mais c'est ce que l'exemple des honnêtes gens fait voir dans le Christianisme ; il montre que la possession & la joüissance de ces biens n'empêche point qu'on ne puisse être un parfait Chrétien, puisqu'on a vû des Souverains aussi humbles dans la pourpre, & sur le trône, que des Religieux sous les haires, & des penitens sur la cendre, & dans la confusion ; qu'il s'est trouvé des gens d'affaires, que la multitude de leurs occupations n'a point détourné des devoirs de leur Religion ; & qu'on a vû de grandes Princesses entrer dans les sentimens de la Reine Esther, lorsqu'elle se vit élevée au comble de la gloire, en qualité d'épouse du plus grand Roy de la terre. *Domine tu scis quod abominer signum superbiæ, & gloriæ meæ, quod est super caput meum, in diebus ostentationis meæ . . . & nunquam lætata sit ancilla tua, ex quo huc translata sum, usque in præsentem diem ;* vous le sçavez, ô mon Dieu ! & je n'en veux point d'autre témoin que vous, que je n'ay point recherché avec ambition la couronne que je porte sur la tête, que je n'ay même que de l'aversion pour tout ce faste, & pour ces marques d'orgueil ; qu'étant élevée à cette haute dignité par l'ordre de vôtre Providence, jamais je n'ay été sensible à cette vaine pompe ; que je ne me suis point flattée d'un merite imaginaire, que je n'ay point été aveuglée par l'éclat de cette mondaine grandeur, ni séduite par les charmes des plaisirs ; vous le sçavez, & je vous en prends à temoin, que je vivois mille fois plus contente dans l'ob- *Esther.* c. 14.

ſcurité, & dans la baſſeſſe, d'où vous m'avez tirée, & qu'il n'y a que la ſoumiſſion que j'ay pour les ordres de vôtre divine volonté, qui m'ait fait accepter ce changement d'état. C'eſt l'exemple que donnent les honnêtes gens; ils font voir qu'on peut pratiquer dans le monde les plus auſteres maximes du Chriſtianiſme, qu'on peut être humble dans l'honneur & dans l'éclat, qu'on peut avoir un cœur détaché de tous les biens de la terre au milieu des richeſſes & de l'abondance, qu'on peut être enfin honnête homme, & excellent Chrétien, en rendant à Ceſar ce qui lui eſt dû, & à Dieu ce qui lui appartient.

C'eſt encore une fois, ce que j'appelle faire honneur à ſa Religion, par l'accord qu'on fait des devoirs de ſon état avec ceux du Chriſtianiſme; parce qu'en troiſiéme lieu en vivant comme un veritable Chrétien, dans un ſiecle auſſi corrompu qu'eſt le nôtre, on fait voir que Dieu y trouve encore des ſerviteurs, ſur qui la grace a plus de force pour les conſerver dans le bien, que les charmes du monde n'en ont pour les corrompre; de maniere qu'ils ſont comme autant de miracles de grace, qui font voir ce que ſaint Chryſoſtome dit du ſaint homme Job, un homme juſte & fidele à Dieu, dans un pays idolâtre, & parmi le débordement des vices un eſpece de triomphe de la vertu; c'eſt pourquoy Dieu en fit trophée, & le regarda comme un prodige. C'étoit en effet un ſpectacle qui attira ſes yeux & ſes regards ſur lui, de voir un homme fidele, & attaché à

ſes devoirs, qui ſe roidiſſoit contre le torrent qui entraînoit les autres, & dont l'exemple étoit aſſez fort pour arrêter les deſordres de ceux qui le voyoient, ou qui lui étoient ſoumis. Il étoit conſiderable pour le rang qu'il tenoit, pour ſes richeſſes, & pour ſon autorité : *maximus inter Orientales*, comme parle le Texte ſacré ; dans tout l'Orient il n'y avoit perſonne qui lui fût comparable ; mais il étoit encore plus diſtingué par ſa vertu, juſte & équitable dans les jugemens qu'il rendoit, juſqu'à prendre le party de ſes ſerviteurs dans les plaintes qu'ils faiſoient ; charitable juſqu'à prendre Dieu à témoin, qu'il avoit ſervi d'œil à l'aveugle, de pied aux boiteux, d'aſile à l'innocence, & de reſſource aux plus miſerables. Sa pieté envers Dieu paroiſſoit dans les ſacrifices qu'il offroit tous les jours pour lui-même, & pour ſes enfans ; & ſon zele à faire ſervir & honorer par tout le Seigneur ; voilà ce que ſaint Chryſoſtome & ſaint Ambroiſe appellent le triomphe de la vertu, parmy les crimes & les deſordres qui ſe commettoient alors ; & Dieu même ſembloit ſe faire honneur d'avoir un ſerviteur de ce caractere, qui étant grand dans le monde pour le rang qu'il y tenoit, étoit encore plus grand par ſa fidelité au ſervice de ſon Dieu.

Voilà ce que ſont les honnêtes gens dans le monde ; j'entends par là ceux qui menent une vie Chrétienne, & qui rempliſſent également les devoirs de leur état & de leur Religion. Ce ſont des miracles de grace, qui vi-

vent dans le siecle, sans être infectez de la corruption du siecle : que s'il s'en trouve peu de la sorte, ils en meritent d'autant plus d'éloge & d'admiration, de servir d'exemple aux autres, & de faire voir que l'accord des devoirs du monde, & de la Religion n'est pas incompatible ; mais qu'il faut pour cela un grand fond de vertu & de pieté, une force d'esprit extraordinaire, un grand courage, pour soûtenir cette conduite de vie ; mais c'est aussi ce qui fait leur gloire, leur merite & leur couronne. Car enfin je veux que ce ne soit pas toûjours un avantage, ni le meilleur party, que de demeurer dans le monde sous prétexte qu'on s'y peut sauver, & y vivre en gens de bien ; à cause que la vertu y est plus difficile, les hazards de s'y perdre plus ordinaires, & les piéges que le Demon tend partout à l'innocence, presque inévitables ; c'est cependant une grande gloire & un grand merite à ceux que l'ordre de la divine Providence y a appellez, d'y servir aux autres de modele de vertu & de pieté : & c'est ce que font les honnêtes gens que je vous ay representez, qui font tout à la fois honneur au monde & à la Religion ; au monde en faisant voir que quelque décrié qu'il soit, il s'y trouve des gens de bien, qui montrent qu'on y peut faire son salut ; mais ils ne font pas moins d'honneur au Christianisme & à leur Religion, en faisant voir que malgré le torrent qui entraîne les autres, malgré les occasions délicates de se perdre, & les dangers continuels de se laisser aller au déreglement, on y peut avec avec la grace, & le secours du Ciel, con-

ſerver l'innocence, & demeurer fidele à Dieu.

Ainſi vous voyez (Chrétiens) qu'il y a une maniere d'accorder Dieu & le monde, en rendant à l'un & à l'autre, ce qu'on ne ſe peut diſpenſer de leur rendre; ce que le Fils de Dieu a entendu par rendre à Ceſar ce qui lui eſt dû, & à Dieu ce qu'il exige de nous; c'eſt pourquoy, aprés vous avoir montré que c'eſt cet heureux accord qui fait un honnête homme dans le monde, je n'ay plus qu'à vous dire que quelque diſtinction que l'on mette entre ces devoirs, je ne puis me perſuader qu'on les puiſſe ſeparer en vivant dans le monde, & en commerce les uns avec les autres. Car enfin ſi un Chrétien n'y garde certaines bienſeances, s'il n'eſt exact & fidele à remplir les devoirs de ſon état, de ſon employ, de ſa profeſſion, il ne merite ni l'approbation de Dieu, ni celle des hommes; puiſqu'en cela même il manque à l'un des premiers & des plus importans devoirs de ſa Religion; mais j'ay encore plus de peine à me perſuader qu'il ſoit honnête homme, s'il n'a de grands principes de Chriſtianiſme; parce que quoyque le ſoin de ſa reputation, ou le deſir d'acquerir de la gloire, l'engage à pratiquer de certaines vertus morales, ou à garder de certaines meſures, qui le feront conſiderer ſur le pied d'un homme de probité; il y a cependant des conjonctures ſi délicates, des ſollicitations ſi preſſantes, & des paſſions ſi fortes; que ſans un grand fond de Religion, ſans une conſcience délicate, & ſans avoir enfin la crainte de Dieu fortement imprimée, *Concluſion.*

Digitized by Google

il ſera difficile de tenir contre tant d'attaques, d'être à l'épreuve de toutes les occaſions, & d'être en un mot, aſſez conſtamment affermi dans le bien; car tous ces motifs d'honnêteté, de bienſeance, d'honneur, & de reputation, ne ſont pas toûjours des liens aſſez forts pour nous retenir dans le devoir; & comme il n'y a que dans le Chriſtianiſme où ſe trouvent ces conſiderations priſes du côté de Dieu, pour attacher conſtamment une perſonne à ſes obligations, il n'y a auſſi qu'un veritable Chrétien qui ſoit parfaitement honnête homme, & qui outre la gloire & l'approbation des hommes, merite une récompenſe plus noble & plus glorieuſe dans l'éternité; je vous la ſouhaite, &c.

Digitized by Google

TROISIE'ME SERMON

DE LA PERFECTION CHRE'TIENNE.

Qu'il faut toûjours croître en vertu & en ſainteté.

Jeſus creſcebat ſapientiâ, & ætate, & gratiâ, apud Deum, & homines. Luc 2.

Jeſus croiſſoit en ſageſſe, en âge, & en grace devant Dieu, & devant les hommes. *En S. Luc. chap. 2.*

C'Eſt preſque tout ce que l'Evangile nous dit de la vie, & des actions du Verbe incarné, durant trente années; & ce que lui-même a voulu que nous appriſſions de lui, qu'à meſure qu'il avançoit en âge, il croiſſoit auſſi en ſageſſe, & en grace devant Dieu, & devant les hommes. Sur quoy (Meſſieurs)

Digitized by Google

ſans entrer dans une plus ample diſcuſſion, pour ſçavoir de quelle maniere, & en quel ſens, celui qui poſſedoit tous les treſors de la ſageſſe & de la ſcience, comme parle ſaint Paul, y pouvoit encore croître tous les jours; il me ſuffit de dire avec la pluſpart des Saints Peres, que de cette plenitude de perfections qu'il poſſedoit, il en faiſoit paroître des marques plus ſenſibles, & plus éclatantes, à proportion que la raiſon ſe develope avec l'âge, dans les autres enfans.

Mais ce qui merite une particuliere reflexion, eſt la grande & importante verité, que ce Dieu-homme nous apprend par ſon exemple, avant que de nous l'enſeigner de paroles, qu'un Chrétien doit toûjours croître en vertu, & s'efforcer d'arriver au comble de la perfection, où la Loy de l'Evangile peut l'élever, & dont ce Sauveur s'eſt voulu donner lui-même pour modele; afin que joignant l'exemple au précepte, & aux moyens les plus infaillibles pour y parvenir, nous n'euſſions aucun prétexte de nous diſpenſer de cette obligation, de laquelle même nous avons tant d'interêt de nous acquitter. C'eſt (Chrétiens) ce qui fera le ſujet de cet entretien, aprés que nous aurons imploré les lumieres du Saint-Eſprit, & ſalüé la plus ſainte, & la plus parfaite de toutes les pures Créatures.

Ave Maria.

Digitized by Google

IL y a une grande difference, dit saint Thomas, dans la conduite que Dieu a observée à l'égard des Anges, & celle qu'il tient envers les hommes, pour leur faire meriter la gloire, & le bonheur qui doit être leur récompense; car les Anges ont acquis toute leur perfection tout d'un coup, & en un moment, par un seul acte de leur volonté, & par le merite d'une seule action; au lieu que Dieu y conduit les hommes comme par degrez, par des commencemens, & des progrés qui les avancent, pour ainsi parler, pied à pied, par des merites multipliez, & enfin par plusieurs actions de vertu, qui ajoûtées les unes aux autres, les élevent au comble de la perfection; encore y peuvent-ils toûjours croître, & doivent même s'efforcer de s'élever toûjours plus haut, sans y mettre des bornes, puisque Dieu n'y en a point mis d'autres que la sienne propre, qui est infinie: *estote ergo vos perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* *Matth. c. 5.*

C'est pourquoy l'Ecriture compare celui qui aspire au Ciel, qui est le lieu & le terme de son repos, à un homme qui marche dans un chemin, & qui s'approche pas à pas du terme, où il a dessein de parvenir: *beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.* *Psalm. 118.* C'est même le nom, que l'Eglise & les Saints Peres donnent aux Chrétiens en cette vie, d'être des voyageurs, qui marchent, & qui sont dans un mouvement continuel; parce que nous ne pouvons arriver au Ciel, ni à la sainteté, que par la pratique de plusieurs bonnes œuvres, par l'exercice de plusieurs

travaux, & enfin par le progrés que nous devons faire ſans relâche en toutes ſortes de vertus ; de maniere que croître, avancer, profiter, nous élever toûjours à une plus haute ſainteté, ſans jamais nous preſcrire de point fixe où nous devions nous arrêter, c'eſt le devoir & l'obligation d'un Chrétien ; nous le verrons dans la premiere Partie de ce diſcours, & dans la ſeconde nous examinerons les moyens qu'il faut employer pour faire ſans ceſſe de nouveaux progrés, & devenir toûjours plus Saints & plus parfaits. Commençons.

I. PARTIE. D'abord (*Meſſieurs*) je demande, ſi l'avancement, & le progrés dans la vie chrétienne eſt de précepte ou de conſeil, c'eſt à dire, s'il y a une obligation de croître toûjours en vertu & en ſainteté, & d'avancer ſans ceſſe pour arriver à la perfection ? Car c'eſt ce que je me ſuis propoſé d'examiner dans ce premier Point, où pour ne rien dire que de conſtant, & qui ne ſoit d'un devoir indiſpenſable ; il faut, s'il vous plaît, remarquer que comme le Chriſtianiſme eſt compoſé de divers états, dont les uns ſont plus parfaits que les autres, auſſi cette obligation d'aſpirer à cette perfection eſt differente. L'état Religieux, par exemple, qui en fait une profeſſion expreſſe, eſt obligé d'y travailler, & de faire toûjours quelque nouvel effort pour y atteindre ; & l'obligation qu'il a à cet égard, eſt ſi étroite & ſi indiſpenſable, que ſaint Thomas ſoûtient, que de s'en tenir au terme où l'on eſt, ſans aſpirer

à un plus haut degré de vertu, c'eſt manquer au premier & au plus eſſentiel de leurs devoirs, & que la réſolution de s'en tenir là ſeroit le peché qui attireroit leur damnation.

On ne peut pas, dire à la verité, que tous les Chrétiens ayent le même engagement, ni les mêmes devoirs; mais il eſt pourtant conſtamment vray qu'ils doivent tâcher de ſe rendre parfaits ſelon leur état, & par conſequent, que ne point s'efforcer de croître, & d'avancer en la vertu, c'eſt ſe mettre en évident danger de n'arriver jamais au terme où ils aſpirent tous; puiſque c'eſt la volonté de Dieu, qui s'eſt déclaré expreſſement ſur ce point; que l'état & la condition de Chrétien nous y oblige, & que la foibleſſe, & le panchant que nous avons au mal, demande qu'on faſſe pour cela de continuels efforts; appliquez-vous, je vous prie, à bien penetrer la force de ces trois raiſons.

Premierement (Chrétiens) Dieu veut que nous ſoyons Saints & parfaits, en quelque état que nous ſoyons, & il nous en a fait un commandement exprés; c'eſt donc une obligation qu'il nous impoſe de nous efforcer d'acquerir cette perfection. Et comme elle ne s'acquiert que peu à peu, à force de croître & d'avancer dans la vertu, c'eſt un devoir preſſant à un Chrétien de toûjours croître? *hæc eſt voluntas Dei ſanctificatio veſtra*; c'eſt à tous les Chrétiens que ſaint Paul intime cet ordre de Dieu, qui eſt intereſſé lui même dans ce commandement qu'il leur en fait; parce qu'ayant créé tous les hommes pour ſa gloire, & les ayant ap- 1. *ad Theſſ.* 4.

pellez au Christianisme, pour arriver à cette haute fin, on ne peut douter qu'il n'ait à cœur leur perfection, comme c'est la gloire d'un ouvrier que son ouvrage soit excellent & parfait; & qui ne sçait qu'un ouvrage exquis & achevé, n'acquere plus d'estime à son auteur que mille autres, qui ne sont qu'ébauchez, & ausquels il n'a pas mis la derniere main? Or Dieu, cet admirable ouvrier, n'a pas voulu, en nous donnant l'être naturel, nous donner toute la perfection morale dont nous sommes capables, comme il a fait dans la nature, à tous les ouvrages qui sont sortis de ses mains: *vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona*; mais il a voulu que nous y travaillassions nous-mêmes, & que nous y missions les derniers traits, par les vertus, & les merites que nous pouvons acquerir par son secours, qui ne nous manquera jamais; de sorte qu'étant créez pour sa gloire, autant de degrez de perfection qui nous manquent, sont autant de vols, & de larcins que nous lui faisons de la gloire qu'il attend de nous, en qualité de nôtre premier principe & de nôtre derniere fin, puisqu'il faut que l'être & toutes les actions de ses Créatures s'y rapportent; c'est pourquoy comme il a voulu que tout fût pour lui, & retournât à lui; il s'ensuit, que puisque nôtre avancement consiste à nous approcher le plus prés de lui, & à nous y unir le plus parfaitement; il veut aussi que nous croissions, & que nous avancions sans cesse, & sans donner de bornes à nôtre perfection, afin d'être Saints & parfaits com-

Genes. 1.

me lui, *eſtote & vos perfecti, ſicut Pater ve-ſter cæleſtis perfectus eſt.* *Matth. 5.*

En effet la grace habituelle, en quoy conſiſte proprement la ſainteté, & qui s'appelle ſanctifiante pour ce ſujet, peut toûjours croître juſqu'à l'infini, & elle s'augmente à chaque action de vertu, que nous pratiquons; les graces actuelles, dont Dieu nous prévient, croiſſent en force & en nombre, à meſure que nous y cooperons, & que nous en faiſons un ſaint uſage; la charité, que ſaint Bernard appelle la quantité de l'ame, parce qu'elle la rend plus ou moins grande à proportion de ce qu'elle en poſſede, la charité, dis-je, peut toûjours devenir plus pure, plus parfaite, plus ardente, & enſuite la gloire que Dieu nous deſtine dans le Ciel, n'a-t-elle pas des degrez differens, comme les aſtres ſont differens en lumiere, en grandeur, & en beauté? Et ne peut-on pas toûjours meriter une couronne plus éclatante? C'eſt donc la volonté de Dieu, & un veritable commandement qu'il nous fait de toûjours croître; & quoyque le peché que l'on commet, en allant contre cet ordre, ne ſoit pas diſtingué de celui que renferme l'action même, qui arrête ce progrés, ni que cette obligation ne faſſe pas un précepte ſeparé, comme elle fait à l'égard des perſonnes conſacrées à Dieu par les vœux de Religion, & qui pecheroient mortellement s'ils formoient une volonté directement oppoſée, c'eſt toûjours la volonté de Dieu à l'égard de tous les Chrétiens; parce qu'on ne peut ſatisfaire aux devoirs qui nous attachent à lui, entant que

nôtre Créateur, & que nôtre derniere fin, ſans nous efforcer de toûjours croître ; non que nous ſoyons obligez d'être parfaits ; mais de tendre à cette perfection, de travailler pour l'acquerir, d'y faire nos efforts, & de nous étudier, en un mot, à devenir Saints & parfaits.

C'eſt à quoy ſaint Paul nous excite & nous anime, en ſe donnant lui-même pour exemple : *non quod jam perfectus ſim*, dit-il ; *ſequor autem ſi comprehendam* ; je n'ay pas cette vaine préſomption de croire que je ſois arrivé au point de perfection, où je dois tendre ; mais je cours, mais je fais tous mes efforts pour y parvenir ; & voilà la voye, & l'état où Dieu nous ſouhaite, *hæc eſt voluntas Dei ſanctificatio veſtra*. C'eſt donc la plus grande & la plus generale illuſion qui regne aujourd'huy parmy les gens du monde, non ſeulement de ſe preſcrire des bornes dans la vertu ; mais encore des bornes fort étroites. C'eſt aſſez pour moy, dit-on, d'éviter le peché mortel, de ne point violer les commandemens de Dieu, de m'acquitter des devoirs eſſentiels d'un Chrétien ; voilà à quoy ſe borne toute mon ambition ; je ne prétends pas diſputer les premieres places du Ciel, ni aux ſolitaires, ni aux Religieux, ni aux perſonnes qui ſont dans la haute pieté ; la mediocrité eſt mon partage, & je ne veux pas pouſſer mes prétentions plus loin. Mais hélas ! (mon cher Auditeur) outre qu'il y a grand danger, & que vous n'arriviez pas même au but où vous aſpirez, & que vous ne vous retiriez bien en de çà, comme nous di-

ad Philip. 3.

rons tantôt ; ces bornes dans lesquelles vous vous reserrez, sont trop étroites. Vous vous contentez de fuir le mal, & Dieu vous oblige encore de faire le bien ; vous ne prenez pas garde que le serviteur, qui avoit enfouy le talent qu'on lui avoit ordonné de faire profiter, fut condamné comme un serviteur inutile, non pour avoir fait du mal ; mais pour n'avoir point fait de bien, & que le peu que vous faites, n'est pas cette justice abondante que Dieu attend de vous, & qui doit passer celle des Pharisiens de l'ancienne Loy. Vous ne faites pas reflexion qu'entre les préceptes, dans lesquels vous vous retranchez, celui de croître en vertu, & de vous rendre toûjours plus parfait y est compris ; & peut-être que ce peu de bien que vous faites, sera mis au nombre de vos pechez. Il n'y a que ceux qui ont faim & soif de la justice, qui seront un jour rassasiez, dit le Sauveur, & vous à peine en avez-vous goûté ; que vous en êtes rebutez ; vous vous contentez d'éviter le peché, ce n'en est que la moindre partie, ce n'est que le premier degré de la justice, au lieu d'y entrer bien avant, comme parle le Prophete, *ut non intrent in justitiam* ; & n'ayant point passé outre, il y a danger que vous ne soyez pas du nombre de ceux, qui seront éternellement rassasiez de ce torrent de délices, qui est reservé à ceux qui ont une soif insatiable de la justice, & non à ceux qui se contentent de si peu. Ainsi à mesure que la sainteté s'avance, le desir que nous devons avoir de plaire à Dieu, & le sentiment que nous avons de ce

Psalm. 68.

Digitized by Google

qui lui eſt dû, doit s'avancer à proportion ; & ce qu'on dit d'un avare par opprobre, qu'il n'eſt jamais content de ce qu'il a, mais qu'il eſt toûjours alteré ; nous le pouvons dire d'un veritable Chrétien, & c'eſt ce qui en doit faire le plus grand éloge ; ſçavoir qu'il fait un tréſor de ſes vertus & de ſes bonnes actions, qu'il ne doit jamais dire, c'eſt aſſez qu'il doit toûjours s'efforcer d'en augmenter le nombre : & c'eſt pour cela que le Fils de Dieu lui attribuë une faim & une ſoif : *beati qui eſuriunt & ſitiunt juſtitiam*, bienheureux ſont ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice.

Mais outre la volonté de Dieu, qui nous oblige de toûjours croître de la ſorte ; l'état même du Chriſtianiſme que nous avons embraſſé, & la qualité de Chrétien ne nous y engagent-t-ils point? Certes comme il ne faut point de précepte nouveau à un Juge pour l'obliger d'être integre, & de rendre exactement la juſtice ; mais que c'eſt aſſez qu'il ſoit revétu de la charge qu'il poſſede, & élevé au rang, où il eſt placé ; ni à un ſoldat d'être courageux ; puiſqu'il eſt aſſez inſtruit qu'il eſt obligé de combattre, de repouſſer l'ennemy, & d'expoſer ſa vie à mille hazards ; de même il y a une ſainteté, & une perfection attachée à l'état & à la profeſſion de Chrétien, qui pour être commune à tous, en quelque condition, où la Providence les ait mis, ne laiſſe pas d'être relevée, & ſublime, & où même l'on ne peut ſe preſcrire de bornes, ſans demeurer en deçà de ſes obligations, & par conſequent où il faut s'efforcer de toûjours avancer. Pour en être perſuadez

persuadez, il ne faut que faire reflexion à ce que nous avons si solennellement promis au Baptême, lorsque nous avons embrassé une Religion si sainte : car qui ne sera effrayé de l'engagement que nous avons contracté, & que Tertulien appelle le poids du Baptême, *pondus Baptismi* ; & à quoy saint Ambroise veut que nous pensions souvent, *repete quod interrogatus sis, attende quod spoponderis.* Vous y avez promis de faire une séparation éternelle avec le monde, de renoncer à ses pompes, à ses vanitez, à ses grandeurs, à ses loix, & à ses maximes ; vous vous êtes engagez à porter la Croix, qu'on vous a dés-lors imprimée sur le front, afin que vous n'en rougissiez point ; vous avez embrassé le joug du Sauveur, & vous vous êtes soûmis aux préceptes de l'Evangile : à quelle perfection donc & à quelle haute sainteté ne vous êtes-point obligez ? Considerez que le détachement de cœur, de tous les biens de la terre y est de précepte, que la charité même envers ses plus grands ennemis, y est indispensable, que la mortification des sens, & la victoire de nos passions y est absolument necessaire, qu'il y faut agir, souffrir, se priver de bien des commoditez, secourir le prochain, souvent jusques à se retrancher le necessaire ; & ce genre de vie, je dis même dans ce qui est de précepte & d'obligation, est si parfait, qu'il a donné de l'admiration à toute la terre, & fait avoüer aux Payens mêmes, que cette Religion étoit l'ouvrage d'un Dieu ; aussi le nom de Chrétien, de Saint & de parfait est-il confondu, & pris

l. de Idolol.

l. 1. de Sacr.

indifferemment dans les Epîtres de saint Paul, & c'étoit le langage des premiers Chrétiens.

Or je vous demande (Messieurs) si cette haute sainteté, si cette perfection élevée, qui est indispensablement attachée au nom & à la profession de Chrétien, se donne avec la grace du Baptême, & si elle est infuse avec les habitudes des vertus surnaturelles? Non sans doute, ces habitudes sont seulement pour l'acquerir, & pour nous en donner les moyens; c'est donc le fruit de nôtre travail & des graces que nous recevons pour cela; il faut donc travailler, combattre, gagner pied à pied, croître, avancer, & ne point se prescrire de terme; puisque nous avons tant de chemin à faire, & tant de difficultez à surmonter; mais nous devons faire comme l'Apôtre, qui oublioit tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors en cette vûë, pour jetter les yeux sur ce qui lui restoit à faire, afin de s'animer à ne se point contenter de si peu, mais à s'étendre, & à mesurer cette longue carriere qu'il devoit fournir, *qua retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora me extendens, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis.* C'est (Chrétiens) ce que nous devons faire; jettons les yeux sur ce qui nous manque pour être en l'état où Dieu nous demande, & considerons combien nous sommes éloignez de la perfection que nous devons acquerir, *ut sitis perfecti, & pleni in omni voluntate Dei*, dit ce même Apôtre, & en même temps examinons si la vie que nous menons, est la vie d'un parfait Chrétien. Ah Dieu! quelle idée nous sommes-nous formée de nôtre Religion

ad Philip. 3.

ad Coloss. 4.

Digitized by Google

& des devoirs qui y ſont attachez ? Y reconnoiſſez-vous ce peuple choiſi, cette nation ſainte acquiſe, & conſacrée au ſervice de Dieu, tel que ſaint Pierre le dépeint ? *Vos vero genus electum, gens ſancta, populus acquiſitionis.* En quoy mettez-vous cette perfection qui doit diſtinguer un Chrétien des autres ? Mais comment y arrivera-t-il s'il n'étudie à l'acquerir, & s'il ne s'efforce de s'avancer ? Faut-il que pour tout le reſte il ait des deſſeins ſi vaſtes, une ambition ſans bornes de s'élever toûjours plus haut, des deſirs ſi ardens de toûjours croître, & qu'il ſe contente de ſi peu pour ſa propre perfection ? Sera-t-il dit qu'il employera tant de ſoins & de travaux, pour ſe rendre parfait dans les arts & dans les ſciences, & que pour la vertu & la ſainteté, qui doit être ſon unique étude, il ſe mette ſi peu en peine d'avancer ? Hé ! dans les vices mêmes on croît & on avance toûjours ; un avare veut toûjours augmenter ſes revenus & ſes tréſors, & ne dit jamais c'eſt aſſez ; un ſuperbe veut toûjours monter plus haut, & ſon ambition le pouſſe toûjours, *ſuperbia eorum aſcendit ſemper* : il n'y a point de condition, où l'on ne veuille croître, & où l'on n'aſpire à quelque choſe de plus grand ; & l'on veut ſe tenir dans la mediocrité, quand il s'agit de la ſainteté, pour laquelle nous ſommes uniquement au monde ? Ah ! nous ne faiſons pas reflexion à la condition de Chrétien, ni à ce que Dieu attend de nous dans cet état, ni à l'obligation que nous avons contractée, lorſque nous l'avons embraſſée.

1. *Petri.* 2.

Pſalm. 73.

Mais, me direz-vous, la foibleſſe humaine, le panchant naturel que nous avons au mal, & que le Baptême ne nous a point ôté, ne mettent-ils pas un obſtacle à cette haute perfection, que vous exigez ? n'eſt-ce pas aſſez de s'en tenir à la mediocrité ? ou du moins de ſe preſcrire un point fixe, où l'on tâche d'arriver ? C'eſt en effet le prétexte que l'on apporte pour mener une vie languiſſante ; mais tant s'en faut qu'il ſoit recevable devant Dieu, que c'eſt un troiſiéme motif qui rend cette obligation plus preſſante de s'efforcer toûjours de croître & d'avancer dans la ſainteté, puiſque c'eſt par la victoire que nous remportons ſur nous mêmes, & ſur nos paſſions, que l'on meſure ce progrés ; car comme c'eſt dans le parfait aſſujetiſſement du corps à l'eſprit, & de l'eſprit à Dieu, que conſiſte la perfection ; vous avancerez dans la ſainteté & dans la vertu, quand vous ſentirez moins de repugnance à faire le bien, & moins de difficulté à vous porter aux actions vertueuſes propres de vôtre état, & vous ſerez parfait quand vous aurez entierement dompté cette rebellion interieure, & que vous ſerez entierement ſoûmis aux volontez de Dieu. Mais comme nous avons bien du chemin à faire pour en venir là, je dis que cet obſtacle que nous éprouvons nous doit exciter à y travailler ſans relâche, parce que, pour peu que nous deſiſtions, la nature regagne ſur la grace ce qu'elle a perdu, comme lorſqu'un batteau va contre le courant d'un fleuve rapide, pour peu qu'on ceſſe de ramer, le fil de l'eau l'emporte, &

Digitized by Google

le fait rebrouſſer chemin, de maniére qu'il n'avance qu'à force de bras & de travail. Comme la cupidité ne meurt jamais entierement en nous, pour peu qu'on ceſſe de la reprimer, elle fait elle-même de furieux progrés; & la nature corrompuë nous ayant laiſſé une pente, qui nous fait toûjours tomber en bas, à moins que nous ne faſſions un continuel effort pour nous élever; demander ſi l'on eſt obligé de s'efforcer de s'avancer dans la perfection chrétienne, c'eſt demander s'il eſt permis de reculer, & de retourner en arriére, puiſque l'un ſuit infailliblement de l'autre.

C'eſt la grande & importante maxime que donnent tous les Saints, aprés le grand ſaint Auguſtin : *tamdiu non relabimur, quamdiu ad priora contendimus, & ubi cœperimus ſtare, deſcendimus, noſtrumque non progredi regredi eſt*; de ſorte que s'arrêter ou aſpirer au repos, c'eſt déchoir, & ſe retirer bien en-deçà du terme où l'on doit tendre. Ainſi donc lorſque nous alleguons pour prétexte nôtre foibleſſe, ou les grands obſtacles que nous trouvons dans la vertu, ou les difficultez que nous avons à ſoûtenir, & les puiſſans ennemis que nous avons à combattre; nous devons raiſonner tout autrement, & inferer que ſi nous ne combattons ſans ceſſe, ſi nous ne reſiſtons conſtamment, & ſi nous ne faiſons de continuels efforts, nous cederons enfin au torrent, & nôtre panchant nous entraînera. Vous êtes foibles, dites-vous, mais les Saints l'étoient-ils moins que vous? Ne ſentoient-ils pas le même penchant? N'éprouvoient-ils *Epiſtol.* 143.

pas les mêmes difficultez ? Mais comme ils sentoient aussi qu'ils avoient assez de forces, & que la grace du Ciel ne leur manquoit pas; cela même les excitoit à combattre, & à s'efforcer d'avancer, de crainte de reculer, & de déchoir de leur état. Vous êtes foibles, & Dieu vous oblige à de grandes vertus, & à une haute perfection ; mais que n'ajoûtez-vous avec saint Paul, que vous pouvez tout avec celui qui vous promet son secours, & qui vous donne de la force ? Vous êtes foibles ; conclurez-vous de-là, qu'il vous est impossible d'en venir à bout ? Mais je vous répond avec saint Jerôme, que Dieu commande bien des choses parfaites, mais non impossibles, & que c'est à vous à faire vos efforts pour y atteindre ? *Deus impossibilia non jubet, sed perfecta.* Vous êtes foibles, encore une fois, mais si avec le peu que vous avez de forces, vous faisiez ce que vous pouvez, vous avanceriez toûjours, la grace de Dieu vous fortifieroit, & vous rendroit facile avec le temps, ce qui vous paroît le plus au dessus de vos forces, & vous coureriez, comme parle le Prophete, dans les voyes des commandemens de Dieu ; mais il est temps, aprés vous avoir fait voir les motifs, qui vous obligent de croître & d'avancer dans les voyes de Dieu, de vous marquer les moyens de vous acquitter de cette obligation. C'est ma seconde Partie.

l. 1. Comm. in c. 5. & 6. Matth.

Digitized by Google

Trois choſes (Meſſieurs) ſemblent abſo- II.
ment neceſſaires, afin que nos corps, & tou- PARTIE.
tes les choſes vivantes croiſſent, & arrivent à la perfection propre de leur nature, ſçavoir l'âge, la nourriture, & l'exercice. L'âge y eſt neceſſaire, car c'eſt ainſi qu'un enfant devient homme au bout de quelques années, qu'un arbre pouſſe ſa tige, & s'éleve avec le temps, & que les animaux croiſſent & acquerent les juſtes proportions dûës à leur eſpece: la nourriture n'y contribuë pas moins que le temps, & même l'un n'agit point ſans l'autre; car ce n'eſt qu'à force que les alimens ſe changent en nôtre propre ſubſtance, que nous croiſſons; à quoy l'exercice fait encore beaucoup; parce que c'eſt ce qui dénoüe les membres, & qui nous donne enfin une conſtitution robuſte, au lieu que la molleſſe & l'oiſiveté rend foibles, languiſſans, & de peu de ſanté. Ce ſont (Chrétienne Compagnie) les trois mêmes moyens abſolument neceſſaires pour acquerir la ſainteté & la perfection propre d'un Chrétien; il lui faut du temps pour croître, afin que chaque année, & même chaque jour le rende plus ſaint & plus parfait; il a beſoin de nourriture, ce ſont les inſtructions, les exemples, les Sacremens & tout ce qui peut le porter au bien; il lui faut enfin l'exercice des vertus propres de ſa profeſſion & de ſon état, & les occaſions de les pratiquer. Or comme cela ne nous manque jamais dans la Religion Chrétienne, nous ſommes inexcuſables, ſi nous ne croiſſons en ſainteté, & ſi nous n'a-

vançons ſans ceſſe dans la perfection, que
1. *Petri.* 1. Dieu exige de nous, *Sancti eritis, quia ego Sanctus ſum.* Parcourons cecy en peu de mots.

Pour ce qui eſt de l'âge & du temps, il eſt conſtant (Meſſieurs) qu'il y a divers âges, & des degrez differens, de force, de vertu, & de perfection dans l'homme interieur, ainſi que parle ſaint Paul, de même qu'il y en a dans l'homme exterieur; c'eſt à dire que comme dans la nature, nous ne naiſſons pas parfaits, mais que nous le devenons avec l'âge, & que l'eſprit ſe forme par les connoiſſances, que donne l'uſage du monde, & les fréquentes reflexions que l'on fait: de même un Chrétien, que l'Ecriture appelle tantôt un nouvel homme, tantôt un homme ſpirituel; un Chrétien, dis je, a ſes differences d'âges, ſes commencemens, ſes progrés, ſes accroiſſemens, & il doit paſſer par ces differens états, avant que d'arriver à la perfection qui eſt neceſſaire dans ſon état. C'eſt ainſi que l'Apôtre ſaint Jacques appelle un Chrétien qui ne fait que renaître par le Baptéme, un commencement d'une Créature qui appartient à Dieu; *ut ſimus initium aliquod creaturæ ejus*: & c'eſt de la ſorte que ſaint Paul formoit enſuite les nouveaux Chrétiens, & les faiſoit croître, aprés leur avoir procuré cette vie divine, *filioli quos iterum parturio, donec formetur Chriſtus in vobis*; & enſuite qu'il n'oublie rien pour les porter à devenir parfaits, & à acquerir la plenitude propre de leur état, *ut exhibeamus omnem hominem perfectum, in Chriſto Jeſu.* De maniere qu'il en eſt encore de l'eſprit & de la grace

Jacobi. 1.

ad Galat. 4.

Digitized by Google

comme du corps, & de la nature. Si une perſonne, en avançant en âge, demeuroit toûjours dans la foibleſſe de l'enfance, ce ſeroit une marque viſible de quelque deffaut dans ſa conſtitution, & un preſage qu'elle ne vivroit pas long-temps; ſi un arbre ne croiſſoit point, on jugeroit auſſi-tôt qu'il ſeroit avorté. C'eſt le jugement qu'on peut faire d'un Chrétien, qui n'avance point dans la vertu, qui ne ſe fortifie point, & qui demeure toûjours dans ſa premiere foibleſſe. Il ne conſervera pas long-temps la vie de la grace qu'il poſſede; & il y a bien à craindre qu'il ne ſoit rejetté comme cet arbre ſterile, dont il eſt parlé dans l'Evangile, & que le maître de l'héritage fait arracher pour faire place à un autre; *ſuccidite illam, ut quid terram occupat?* Luc. 13.

Il ſemble même que ce ſoit pour s'accommoder à cette conduite, que le Fils de Dieu, qui a été le modele de nôtre perfection, & qui poſſedoit lui-même tous les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe, ſembloit croître en âge & en vertu, en même temps, *& Jeſus proficiebat ſapientiâ & ætate, & gratiâ apud Deum & homines.* Luc. 2. Mais dans nous, la vertu eſt foible & tendre d'abord; il faut qu'elle croiſſe peu à peu; & c'eſt pour cela que le temps nous eſt donné; car aprés qu'il ſera paſſé, nous ne pourrons acquerir de vertus, ni augmenter le tréſor de nos merites; & au lieu de la récompenſe, qui eût répondu à la grandeur de nos merites, quelle confuſion ne recevrons-nous point un jour, d'avoir ſi peu fait, & ſi peu avancé durant tant

de temps que nous avons vêcu ? Quand on nous demandera quelle vertu nous avons acquiſe, quels merites nous avons amaſſez, à quel degré de perfection nous ſommes parvenus ? Hélas ! avons-nous ſeulement commencé ? Nous croyons avoir bien employé le temps de nous établir dans le monde, d'avoir acquis de la ſcience, de nous être rendus parfaits dans toute autre profeſſion, ſans penſer à celle de Chrétien, à quoy nous devions travailler préférablement à tout le reſte. Or dans cette vûë & dans cette penſée, je vous conjure (mon cher Auditeur) de rentrer un moment dans vous-mêmes, pour examiner le progrés que vous avez fait depuis tant d'années ; êtes-vous plus moderé dans vos paſſions, plus ſobre, plus pieux, plus appliqué à vos devoirs, que vous n'étiez il y a quinze & vingt ans ? Cette colere n'eſt-elle point auſſi violente, cette haine & cette averſion envers le prochain auſſi vive, cette cupidité auſſi inſatiable, & cet attachement aux vanitez du monde, auſſi fort qu'il a toûjours été ? Qu'avez-vous retranché de vôtre luxe, de vôtre vanité, de vôtre plaiſir ? Quel vice, en un mot, avez vous dompté, & quelles vertus avez vous acquiſes ? Peut-être êtes-vous encore dans le même état, auſſi emporté, auſſi ambitieux, auſſi adonné à toutes ſortes de débauches, que vous avez jamais été ? Peut être que bien loin d'avoir avancé en vertu, vous avez augmenté en vices, que chaque année a ajoûté un nouveau poids de crimes, & que vous avez amaſſé un tréſor de colere & de vengeance, comme parle l'A-

Digitized by Google

pôtre, au lieu d'un tréſor de merites. Etoit-ce pour cela, que Dieu vous a appellé au Chriſtianiſme ? & pour cela, qu'il vous a donné tant d'années de vie ? Nous n'appre-hendons guere cette verité préſentement, mais elle ſe fera ſentir à l'article de la mort, où nous commencerons à reconnoître la vanité de tout ce que nous avons le plus eſtimé, & recherché avec le plus d'ardeur ; mais pourſuivons.

Je dis (Chrétiens) en ſecond lieu, que la nourriture eſt auſſi abſolument neceſſaire dans la vie de la grace, que dans celle de la nature ; puiſque ſans cela, bien loin que les choſes vivantes puiſſent croître & ſe perfectionner, elles ne peuvent même ſe conſerver. Or comme chaque vie a ſa nourriture qui lui eſt propre, & que les alimens ſont differens ſelon la difference des êtres ; la vie de l'eſprit, je veux dire la vie ſainte & la vie chrétienne a auſſi ſon aliment propre, & particulier pour arriver à ſa perfection ; & cet aliment eſt la parole de Dieu ; car c'eſt ainſi qu'elle eſt appellée par le Sauveur même, enſuite les Sacremens, les inſtructions ſalutaires, les bons exemples, la priere, & la meditation des veritez éternelles. Voilà ce qui nourrit & ce qui entretient l'ame, & ce qui la fait croître en vertu & en ſainteté ; Que ſi cette nourriture ſi ſaine & ſi ſalutaire n'a pas ſon effet, il faut qu'il y ait quelque deffaut, qui marque qu'on ne vit pas de la vie de la grace ; parce que, comme dans la nature, les choſes ſe maintiennent & ſe perfectionnent par les mêmes principes qui

leur ont donné l'être, la seule parole de Dieu, qui a tant converti de pecheurs, & fait tant de Saints, n'auroit-elle pas le même effet sur nous, puisqu'elle a toûjours la même force, & la même vertu ? Si les veritez celestes que nous avons meditées, nous ont conservé, & deffendu contre le mortel venin des maximes du monde, ne nous fortifieront-elles pas toûjours davantage, à mesure qu'elles nous affermiront dans la vertu ? Et ne nous y feront-elles pas croître, comme les arbres, qui ne jettent de plus profondes racines, que pour élever ensuite leur tige plus haut ? Tant de bonnes instructions ne sont elles pas autant d'heureuses semences, qu'on a jettées dans nôtre cœur, afin de porter toûjours de nouveaux fruits ? Combien de graces, de bons avis, & de saintes inspirations ne recevons-nous point tous les jours ? Tout cela est une nourriture propre à nous faire croître sans cesse, & à nous faire devenir toûjours plus saints. Car c'est dans cette vûë & dans ce dessein, que Dieu nous donne les unes immediatement par lui-même, & nous procure les autres par ses Ministres, afin que nous ne manquions jamais de moyens d'avancer, & de produire du fruit.

Mais quel sujet de confusion, de voir que nous ayons si peu avancé jusqu'à present, & d'être toûjours demeurez dans le même état, dans une si grande obligation de toûjours croître, &, avec autant d'avantages & de moyens que nous avons pour cela ? Quel reproche, l'Eglise qui nous a nourris dans son sein, ne nous peut-elle point faire ? Ne crai-

gnons-nous point qu'elle ne nous desavoüe, comme feroit une mere d'une riche taille, qui auroit honte de montrer ses enfans nains & contrefaits ? Son sein est encore plein du même suc, qui a nourri tant de grands Saints; ils avoient la même nourriture, les mêmes Sacremens, & les mêmes preceptes ; que si nous n'arrivons pas à la même perfection ; nous deshonorons cette bonne mere, qui pour piquer nôtre courage, & nous exciter à croître, & à avancer toûjours, nous fait voir de temps en temps, tantôt des Apôtres pleins de zele, qui vont porter la Foy jusques aux extrêmitez de la terre, tantôt des Martyrs qui répandent leur sang, & tantôt de nouveaux astres, qui brillent en sainteté, pour nous montrer le chemin. Or ces exemples, ces instructions sont autant de motifs qui nous pressent d'avancer sans relâche, & une nourriture capable de nous faire croître, de reparer nos forces, & de nous en donner de nouvelles, afin de faire toûjours de nouveaux progrés ; aussi Dieu a t il voulu qu'il y eût cette difference entre la vie naturelle de nos corps, & la vie surnaturelle dont vivent nos ames, que dans la nature il a déterminé un temps pour l'accroissement de nos corps, & de toutes les choses vivantes, aprés lequel la nourriture n'a plus d'autre effet, que de les entretenir, & de les conserver en cet état; mais comme il n'a point voulu fixer d'autres bornes à nôtre sainteté que la sienne propre, qui est infinie, il n'a point aussi donné de vertu limitée aux moyens qu'il nous donne pour l'acquerir.

Enfin la troiſiéme choſe qui contribuë à faire croître nos corps, eſt l'exercice & le travail, qui dénoüe les membres, qui entretient la ſanté, qui nous rend plus forts & plus robuſtes ; & faute de quoy, l'on demeure toûjours foible & languiſſant. Or cet exercice, dans la vie chrétienne, n'eſt autre que la pratique des vertus propres de nôtre état, & de nôtre profeſſion : c'eſt pour cela que ſaint Paul appelle la ſainteté & la perfection, tantôt une lice où l'on court, *omnes in ſtadio currunt* ; tantôt une étude, où l'on eſt piqué d'une ſainte émulation de s'avancer toûjours, & de devenir de jour en jour plus parfaits, *æmulamini chariſmata meliora* ; & tantôt un combat, où il faut attaquer, ſe deffendre, reſiſter, pour marquer qu'on ne devient point ſaint & parfait ſans travail, & ſans un continuel effort, & que l'on ſe perfectionne par l'uſage & par l'exercice qu'on en fait des plus nobles vertus. Comme dans les arts, ceux qui ont le plus d'experience réüſſiſſent le mieux, & font les choſes avec plus de facilité, de même dans l'exercice des vertus chrétiennes, l'on y acquert toûjours une habitude plus parfaite, & on les pratique toûjours avec plus de facilité & de perfection.

1. *ad Cor.* 9.

1. *ad Cor.* 12.

Or (Meſſieurs) dans la Religion chrétienne, on a toûjours l'occaſion de pratiquer ces vertus en quelque état, & en quelque condition que nous puiſſions être, & ſi nous ne devenons parfaits, ce ne peut être que nôtre faute ; puiſque par cet exercice nous pouvons toûjours croître en ſainteté & en perfection. Car combien d'occaſions ſe preſen-

Digitized by Google

tent à tous momens, tantôt d'exercer la patience, tantôt la mortification de nos paſſions, tantôt la charité envers le prochain, tantôt le détachement des choſes de la terre ? Que de traverſes & de fâcheux accidens arrivent dans la vie, & qui peuvent ſervir d'exercice à toutes ces vertus ? & à force de pratiquer les actes de chacune en particulier, nous pouvons enfin les acquerir toutes ; mais quand nous les aurons toutes, nous pouvons toûjours les pratiquer avec plus de perfection ; puiſque nôtre Foy peut toûjours devenir plus vive, nôtre charité plus ardente, nôtre patience plus héroïque, & nôtre humilité plus profonde ; outre qu'avant que d'en avoir acquis une ſeule dans le plus haut degré, combien de temps faut-il s'y être exercé ? par exemple, la charité, que Dieu demande, de toute l'étenduë de nôtre cœur, de toute l'eſtime de nôtre eſprit, & de toutes les forces de nôtre ame ; voyez (mon cher Auditeur) combien de chemin vous avez à faire pour arriver à ce haut degré de perfection ? La charité qui regarde le prochain ne peut-elle pas auſſi devenir toûjours plus parfaite ? Car quand en viendrez-vous juſqu'à l'aimer comme vous-mêmes, à ménager ſes interêts comme les vôtres propres, & à lui procurer tout le bien que vous pourrez ? Parcourez toutes les vertûs, & vous verrez qu'elles ont des degrez, & qu'elles peuvent toûjours être plus parfaites, & par conſequent qu'on peut toûjours nous dire ces paroles de l'Apôtre : *æmulamini chariſmata meliora, adhuc excellentiorem viam demonſtro vobis* ; à me- *1. ad Cor. 12.*

ſuite que nous avançons, une nouvelle carriere ſe déplie devant nos yeux, & quand nous l'aurons fournie, on nous en ouvrira une autre; il faut donc toûjours avancer, *adhuc excellentiorem viam vobis demonſtro.*

C'eſt même un des plus excellens moyens que les Saints nous ſuggerent pour cela, de porter nôtre vûë & nos deſſeins aux choſes les plus parfaites & les plus élevées; comme celui, diſent-ils, qui s'exerce à tirer des fléches dans un but, & qui ſçait que ſon arc eſt un peu relâché, & prend toûjours ſes viſées plus haut, afin du moins qu'il puiſſe atteindre juſque là; de même un Chrétien ne doit pas ſe contenter de tendre à une vertu mediocre, mais doit aſpirer à ce qu'il y a de plus parfait, & s'exercer pour y atteindre, afin que ſi le poids de la nature corrompuë l'empêche de donner juſque là, il puiſſe du moins en acquerir une mediocre; au lieu que s'il ne ſe propoſe pour fin que cette mediocrité, il ſe retirera encore en deçà, & n'en acquerera point du tout, *adhuc excellentiorem viam demonſtro vobis.*

Concluſion. Pour finir donc tout ce diſcours, & ramaſſer tout ce que nous avons dit des obligations, & des moyens que nous avons d'être ſaints & parfaits, c'eſt aſſez (Meſſieurs) de dire que nous ſommes Chrétiens, comme c'eſt tout dire à des perſonnes d'une naiſſance & d'une qualité diſtinguées, qu'ils doivent ſoûtenir leur rang par leur courage & par leurs actions; en effet il n'y a rien dans la vertu & dans la ſainteté, où ce nom &

Digitized by Google

cette haute dignité ne nous conduise, & à quoy il ne nous sollicite d'une maniere vive & pressante ; car c'est nous representer les devoirs qui sont attachez à ce glorieux nom, qui est souvent confondu avec celui de saint & de parfait, & nous dire que nous devons toûjours croître, & aspirer à une plus haute sainteté, puisque Dieu nous a appellez pour cela, *ut sitis perfecti, & pleni omni voluntate Dei* ; & que l'étude de la perfection, est non seulement la plus noble occupation que nous puissions avoir, mais encore la plus necessaire ; puisque nôtre souverain bonheur en dépend ; nous devons nous souvenir qu'en cette qualité, la vertu ne nous est point commandée dans un certain degré fixe & determiné, mais qu'elle n'a rien de si élevé, où nous ne devions prétendre ; de maniere que nous devons toûjours craindre de n'avoir pas fait profiter le talent que nous avons reçû, ni répondu aux graces de Dieu, ni rempli ses desseins sur nous ; & ainsi les Justes, dit le texte sacré, doivent être comme la lumiere du Soleil qui croît toûjours, *Justorum semita quasi lux splendens procedit & crescit usque ad perfectam diem.* *ad Coloss. 4.* *Proverb. 4.*

C'est la voye qu'ont tenuë tous les Saints, Abraham est un homme qui marche toûjours devant Dieu, & qui devient parfait par ce moyen, *ambula coram me, & esto perfectus* : un Isaac, dont il est dit qu'il s'avançoit toûjours ; un Joseph qui croissoit en âge & en vertu, *filius accrescens Joseph.* Ce que l'Evangile dit du Fils de Dieu-même ; en quoy la grace a cela de commun avec la *Genes. 17.* *Genes. 29.*

Digitized by Google

nature, qui commence par les plus petites choſes, pour achever par les plus grandes & les plus parfaites ; cette inclination n'eſt-elle pas même imprimée dans le fond de nôtre être, comme nous voyons dans les enfans, leſquels veulent toûjours croître, quelque careſſe qu'on leur faſſe pendant qu'ils ſont dans cet âge ; toutes les choſes en un mot, ont cette inclination naturelle de vouloir toûjours s'avancer : & nous (Chrétiens) nous voudrions toûjours demeurer dans l'état de l'enfance, pour ainſi parler, dans une obligation ſi étroite de devenir plus parfaits, & avec tant de moyens de croître, le temps, la nourriture, & l'exercice ; & peut-être ſommes-nous du nombre de ceux dont parle l'Ecriture, qu'elle appelle des enfans de quarante & de cinquante ans ; parce que nous ſommes auſſi foibles, & auſſi peu avancez aprés tant d'années, que nous étions le premier jour. On voit en nous une ſatieté des dons & des biens de Dieu, mais on n'y voit point ce deſir, que le Sauveur appelle faim & ſoif de la juſtice ; & c'eſt ce malheur que déplore ſaint Auguſtin, comme une diſpoſition & un état qui ſuffit pour nous perdre, *ſi dixeris, ſufficit, periiſti.* C'eſt pourtant le danger où nous ſommes, & où nous vivons continuellement par le peu de ſoin, & d'étude que nous apportons à devenir plus parfaits.

Ne me dites point qu'il ne faut pas confondre les états & les conditions, & qu'on ne doit pas attendre d'un homme qui vit dans le monde, ce qu'on exige d'un Solitaire &

d'un Religieux, ne les confondons point, j'y consens; mais si la perfection, que Dieu demande, peut être plus grande dans un état que dans un autre, il n'y en a point cependant où l'on ne doive vivre en Chrétien, & où l'on ne doive s'efforcer d'atteindre la perfection qui lui est propre : c'est pour cela, que Dieu a voulu que dans tous les états & dans tous les employs, il y eût des personnes élevées à une haute sainteté, afin d'animer les autres par leur exemple à y tendre, & à y aspirer, un saint Loüis sanctifié sur le trône & dans la pourpre, un saint Maurice dans la profession des armes. Il y a eu des Saints & des gens parfaits dans la Cour, & d'autres parmy l'embarras des affaires; dans toutes les autres conditions il y a eu des personnes qui sont arrivées à une haute sainteté, pour nous apprendre que nôtre employ, nôtre charge, & nôtre condition ne nous dispense pas de prétendre & d'aspirer à la sainteté; C'est ce que saint Paulin écrivoit un jour à un de ses amis, qui s'excusoit sur la multitude de ses affaires, de penser & de travailler à sa perfection : *vacat tibi*, lui disoit-il, *ut sis Philosophus, & non vacat ut sis Christianus*, vous avez bien trouvé le temps de vous rendre un grand Philosophe, & de devenir un homme consommé en toutes sortes de sciences, & vous ne l'avez pas pour devenir un parfait Chrétien : c'est l'illusion, c'est l'aveuglement, qui se voit aujourd'huy dans le Christianisme; on pense bien à se perfectionner dans son employ, & dans sa profession, on veut acquerir l'experience, la capa-

Epistol. ad Jovium.

Digitized by Google

cité, & tout ce qui eſt neceſſaire pour être un parfait artiſan ; on avance tous les jours, on croît en ſcience, on acquiert de nouvelles lumieres, on fait de nouveaux progrés, il n'y a que dans la profeſſion du Chriſtianiſme, où l'on ſe contente de ce qu'on eſt, ſans s'étudier de ſe rendre plus parfait, & ſans s'efforcer à s'élever plus haut ; mais penſons que la ſainteté & la perfection que nous aurons acquiſe ici bas, ſera la meſure de la felicité, que nous aurons dans le Ciel, & que je vous ſouhaite, &c.

Digitized by Google

QUATRIE'ME SERMON

De la Preſence de Dieu.

Medius veſtrûm ſtetit quem vos neſcitis. Joan. 1.

Il y a une perſonne au milieu de vous, que vous ne connoiſſez pas. *En S. Jean. c.* 1.

C'Etoit (Meſſieurs) un grand aveuglement aux Juifs, d'avoir leur Meſſie au milieu d'eux ſans le ſçavoir, de l'avoir preſent devant leurs yeux ſans le connoître, & d'être témoins de toutes ſes actions ſans profiter des exemples de ſes admirables vertus. Mais diray-je qu'il y a encore aujourd'huy un eſpece d'aveuglement tout ſemblable parmy les Chrétiens, & qui eſt d'autant plus à plaindre qu'il eſt plus grand, & que l'on y fait moins de reflexion. C'eſt (Chrétienne Compagnie) que nous avons Dieu au milieu de nous, & dans nous-mê-

Digitized by Google

mes; & que nous ſommes reciproquement dans lui, ſans pouvoir jamais nous en éloigner, ni faire un pas, ſans être entourez de l'immenſité de ſon être; & cependant l'on peut dire de nous, ce que le grand ſaint Jean diſoit du peuple Juif, *medius veſtrûm ſtetit, quem vos neſcitis;* Un Dieu tout grand, & tout adorable qu'il eſt, eſt au milieu de nous; mais c'eſt comme un tréſor caché dont nous ne joüiſſons pas faute de le connoître, & un bien qui eſt dans nous ſans le poſſeder; parce que nous ne ſçavons pas en tirer les avantages que nous pourrions.

C'eſt une penſée qui nous vient quelquefois d'envier le bonheur des Apôtres, leſquels avoient toûjours preſent le Sauveur du monde, étudioient ſes actions, écoutoient ſes diſcours, admiroient ſa conduite, & ſe formoient ſur ſes exemples; c'étoit en effet un bien à être envié des Roys, & des plus grands hommes du monde, comme il leur dit un jour lui-même; *amen dico vobis, quia multi Reges voluerunt videre quæ vos videtis, & non viderunt;* mais ce bien, tout grand & ineſtimable qu'il eſt, peut-être ſuppleé par la Foy, qui nous apprend que Dieu nous eſt encore plus intimement preſent, & dont nous pouvons tirer le même avantage; j'oſe même me ſervir en cette occaſion des paroles qu'il dit à l'un de ſes Apôtres: *Beati qui non viderunt & crediderunt*, heureux ceux qui croyent ſans le voir, puiſqu'ils ont le merite de la Foy, qui leur fait joüir du même bonheur que leur apportoit ſa preſence corporelle, qu'il n'étoit pas à propos qu'ils euſſent toû-

Luc. 10.

Ioann. 20.

jours devant les yeux. C'eſt donc (Meſſieurs) ce bien, ce tréſor, & ce bonheur incomparable, que je prétends vous découvrir aujourd'huy, en vous parlant de la preſence de Dieu, lequel étant toûjours témoin de toutes nos actions, nous doit ſervir de motif pour les bien faire, & d'un moyen efficace pour arriver au plus haut point de la ſainte- ; mais pour découvrir un ſi grand bien, s avons beſoin des lumieres du Saint-Eſ- que nous demandons par l'interceſſion ire de Marie, en lui diſant

Ave Maria.

Je ne puis (Meſſieurs) commencer plus à propos ce diſcours de la preſence de Dieu, que par les paroles de l'Apôtre ſaint Paul, que Dieu n'eſt pas éloigné de chacun de nous; puiſque nous vivons, que nous nous remuons, & que nous demeurons toûjours dans ſon ſein, *non longè eſt ab uno quoque noſtrùm, in ipſo enim vivimus, movemur, & ſumus.* C'eſt l'expreſſion que ce grand Apôtre fait de l'immenſité de Dieu, que nous devons concevoir dans nous, & hors de nous, comme une diffuſion infinie de ſon eſſence, qui eſt dans tous les êtres, ſans en être compriſe, & qui nous eſt plus intimement preſent, que la lumiere ne l'eſt au cryſtal qu'elle penetre de tous côtez, ou que l'ame ne l'eſt au corps, & à tous ſes membres qu'elle anime. De ſorte que pour trouver Dieu, il n'eſt pas neceſſaire de l'aller chercher bien loin; puiſqu'il n'eſt pas ſeulement prés de nous, com- *Act.* 17.

Digitized by Google

me peuvent être les autres objets, mais qu'il eſt dans nous. Les pecheurs ont beau s'en éloigner par leurs crimes, ils le trouvent & le portent par tout, & ils en ſont plus inſeparables, qu'ils ne le ſont d'eux-mêmes; il n'eſt pas juſqu'aux damnez, qu'il a tellement abandonnez, qu'il ne concevra jamais pour eux le moindre ſentiment d'amour & de compaſſion; il n'eſt pas, dis je, juſques aux damnez, qui ne reſſentent cette preſence; & leur plus grand deſeſpoir eſt, qu'en étant infiniment éloignez par leur volonté, ils ne s'en peuvent ſeparer par leur être, & par leur ſubſtance; ainſi nous ſommes entourez; & tout penetrez de cette divine Eſſence, qu'il faut ſe repreſenter, pour en concevoir quelque idée, comme une grande & vaſte mer, qui s'étend à l'infini, ſans fond & ſans bornes, & nous au milieu comme une éponge tout imbibée de l'eau qui s'inſinuë de tous côtez; ou bien comme l'air l'eſt aux oiſeaux qui ſe trouvent par tout où ils prennent leur vol. Que ſi cela ne nous la fait pas concevoir encore aſſez vivement, donnez un peu l'eſſort à vos eſprits, pour les porter au delà du monde, & de tout ce qui eſt créé, & dites avec un Prophete, *magnus Dominus, & magnitudinis ejus non eſt finis.* Ah que Dieu eſt grand dans toutes ſes dimenſions! il eſt plus haut que les Cieux, plus vaſte que les mers, plus profond que les abîmes; puiſqu'il remplit tout l'univers, & qu'il paſſe encore infiniment au de-là de tout ce qu'on peut imaginer; afin que demeurant dans lui-même, il y loge toutes ſes Créatures, &

Pſalm. 144.

que

que le monde ne ſoit appuyé, pour ainſi dire, que ſur les fondemens de ſa grandeur. Or tout cela ſe dit en un mot, en diſant que Dieu eſt immenſe, & qu'il eſt par tout.

C'eſt pourquoy aprés avoir préſuppoſé ce que tout le monde ſçait, & ce qui fait un des premiers élemens de nôtre Foy, ſçavoir que Dieu eſt par tout en trois manieres, par eſſence, par puiſſance, & par preſence; par eſſence, c'eſt à dire par ſon immenſité, qui ſe trouve neceſſairement dans tous les êtres; par puiſſance, ou par ſa vertu, qui conſerve & qui maintient tout ce grand monde, comme les Aſtres ſont preſens à la terre par leurs influences: & enfin par preſence qui veut dire, ainſi que l'explique ſaint Thomas, par une vûë éclairée & penetrante, comme nous diſons qu'une perſonne eſt preſente en un lieu, lorſqu'elle voit ce qui s'y paſſe. Cecy, dis je, préſuppoſé, je dis que la penſée d'un Dieu qui eſt par tout de la ſorte, qui coopere à tout, & qui voit tout, eſt le meilleur moyen de faire de tous les hommes qui ſont ſur la terre, des Saints, qui approchent du bonheur de ceux du Ciel; puiſque cette preſence animée par la Foy, fait avec quelque proportion les mêmes effets, que la claire vûë de ce même Dieu fait dans la gloire. En premier lieu elle les rend impeccables, ce qui aſſure leur bonheur; en ſecond lieu, elle les fait agir uniquement pour Dieu, & en vûë de lui plaire; & enfin elle les unit étroitement & inſeparablement à Dieu, par l'amour qu'ils lui portent, & par la joye qu'ils reſſentent dans la poſſeſſion de ce ſouverain bien.

Ce sont justement les avantages que l'on peut retirer de ce saint exercice de la presence de Dieu ; car comme la sainteté consiste à fuir le mal & à faire le bien, & ensuite dans une union intime avec Dieu ; la pensée de cette presence d'une Majesté infinie qui nous voit, & qui nous regarde par tout, est capable d'arrêter tous nos desordres & de nous rendre en quelque maniere impeccables ; ensuite elle nous fait faire le bien, & donner à nos actions toute la perfection dont elles sont capables, en les faisant à la vûë d'un Dieu, qui en est le témoin & le Juge ; & enfin elle nous fait trouver en Dieu, qui nous est intimement uni par sa presence, une union de cœur & de volonté, avec un accompliſſement de tous nos desirs ; trois avantages que nous apporte un exercice si saint, & qui feront les trois Parties de ce discours. Commençons.

I. PARTIE. J'ay dit (Messieurs) que le premier avantage que nous retirons de la pensée d'un Dieu present, non seulement par son essence & par son immensité, mais particulierement par sa vûë & par ses regards, est l'éloignement du peché ; & c'est une verité qui n'a besoin que des seules lumieres de la raison, pour se faire connoître ; puisque quelques Payens mêmes en ont fait le fondement de leur sagesse, & que cet œil vengeur & toûjours ouvert, qu'ils ont attribué à Dieu, a fait un si grand jour au milieu de leurs tenebres, que tout ce qui ne s'est point commis de crimes dans leur aveuglement, se doit attribuer à cette persuasion qu'ils avoient, de la vûë & de la

preſence d'un Dieu par tout : *nihil Deo clauſum eſt*, dit un de leurs plus grands génies, *intereſt animis, & mediis cogitationibus intervenit, Deus ubique & omnibus præſtò eſt*, Dieu eſt par tout par ſa connoiſſance, & le cœur de l'homme n'a point d'obſcurité ſi épaiſſe, que cet œil ne perce, & où il ne ſe faſſe jour. Ce que le texte ſacré dit encore avec plus d'emphaſe, *oculi Domini multò plus lucidiores ſuper ſolem, circumſpicientes omnes vias hominum, & profundum abyſſi, & intuentes corda in abſconditas partes.* Ah ! qui que vous ſoyez, qui êtes ſi temeraire, que de vous attaquer à Dieu ; ſçachez que ſes yeux s'étendent plus loin que la lumiere du Soleil ; car l'on peut bien ſe dérober à la preſence de cet Aſtre, en ſe retirant en des lieux inacceſſibles à ſes rayons, mais l'on ne peut pas ſe ſouſtraire à la vûë de cet œil vengeur, *circumſpicientes omnes vias hominum*, il voit, il découvre, il diſtingue, mais avec une vivacité inconcevable juſques aux intentions les plus ſecretes du cœur, *& profundum abyſſi*, il ſonde les abîmes les plus profonds de nos conſciences, & il ne ſe perd point dans ce labyrinthe qui a tant de plys & de replys, *& intuentes corda in abſconditas partes*, il paſſe enfin, & penetre juſqu'au fond de nôtre ſubſtance, ſans qu'il y ait rien qui ſe puiſſe cacher à ſes yeux. *Eccli.* 23

Je ne veux pas (Meſſieurs) m'étendre ſur une verité que perſonne ne conteſte ; mais ſeulement en tirer cette conſequence, qui peut rendre nôtre bonheur en quelque maniere approchant de celui de l'autre vie. Sçavoir que cette penſée d'un Dieu qui eſt témoin de tou-

tes nos actions, est capable de bannir tous les pechez, si elle étoit une fois imprimée bien avant dans nôtre esprit ; puisque c'est le frein le plus fort pour les reprimer, & pour empêcher que les hommes ne s'abandonnent à toutes sortes de desordres ; de maniere qu'il n'en faudroit pas davantage pour consacrer tous les lieux, pour épurer toutes les intentions de nôtre cœur, & en un mot, pour sanctifier tous les hommes ; car s'il ne faut que la presence d'un Prince, d'un Magistrat, ou d'une personne distinguée, pour arrêter le main d'un assassin, & même souvent qu'un seul témoin, pour étouffer la resolution d'un crime au moment de l'execution, & dans la chaleur de la passion la plus ardente & la plus emportée ; quelle impression ne doivent point faire sur nous les regards d'un Dieu, qui par l'étenduë de ses lumieres connoît les circonstances les plus cachées de nos actions ? N'est-ce pas une necessité heureuse & indispensable tout à la fois de bien vivre, s'écrie saint Augustin, puisque nous vivons en la presence de ce Dieu, qui est tout œil, comme il dit en une autre occasion ? Car quel est le serviteur, qui sçachant assurément que son maître est present & le regarde, ne se tienne en son devoir ? Quel est le fils qui s'émancipe à des actions trop libres en presence de son Pere ? & quel est le sujet qui ose commettre une insolence devant son Roy ?

C'est pourquoy saint Ambroise s'étonne que la presence d'un homme mortel est capable de retenir d'autres hommes, & que la

preſence d'un Dieu n'ait pas aſſez de pouvoir pour les arrêter ? Nous cherchons les tenebres, dit-il, pour commettre nos crimes, & nous ne voulons pas avoir les hommes pour témoins, & l'on fait avec effronterie dans le ſein, & ſous les yeux de cette ſouveraine Majeſté, ce que nous n'oſerions faire devant des ſerviteurs, ou des perſonnes de néant ; mais il n'y a pas de quoy s'en étonner, puiſque la plus grande partie des hommes n'y penſent jamais ; & même qu'ils en détournent la penſée, comme importune à leurs deſſeins & à leurs plaiſirs. *Impatientes Dei ſumus*, dit Tertullien, nous ne pouvons ſouffrir Dieu ſi prés de nous, on ne veut point s'occuper de cette penſée ; & ſi Dieu nous regarde par tout, nous ne regardons pas reciproquement Dieu, *impatientes Dei ſumus.* Les hommes ne veulent point être éclairez de ſi prés, ils en détournent même les yeux, afin de l'offenſer impunément ; comme cet impie que le Sage fait parler de la ſorte : *Tenebræ circumdant me, & nemo circumſpicit me, quem vereor ? delictorum meorum non memorabitur altiſſimus ;* je ſuis environné de tenebres, qu'ay-je à craindre, puiſque perſonne ne me voit ? Aveugle que tu es, lui répond un ſaint Pere, qui te donne cette aſſurance de dire que perſonne ne te voit ? As tu bien regardé dans tous les coins de cette chambre, où tu t'es retiré ? dans tous les trous de ces murailles ? dans tous les plys de ces tapiſſeries, & dans tous les endroits de cette maiſon ? Mais quand il n'y auroit point d'homme, contes-tu Dieu pour rien, pour *Eccli.* 23.

Ibidem. oſer dire que perſonne ne te voit? *& non intelligit quia omnes videt oculus ejus.*

Hélas ! ce malheureux ne ſçait pas que Dieu le regarde, & que cet œil perçant eſt toûjours ouvert pour le conſiderer ; car enfin je ne puis me perſuader qu'un homme y faſſe reflexion, & qu'il ait la hardieſſe de l'offenſer en ſa preſence, de le choquer de front, comme l'on dit ; & il n'eſt pas imaginable que l'effronterie d'un pecheur en vienne juſque-là, & qu'il pouſſe ſa fureur juſqu'à cet excés ? Oüy, je reprimerois les paſſions les plus violentes des hommes les plus débordez, ſi je leur pouvois imprimer cette penſée bien avant dans l'eſprit, Dieu eſt preſent, Dieu me voit.

En effet (mon cher Auditeur) ſi vous conceviez comme il faut, qu'il eſt dans cette maiſon que vous habitez, dans ce cabinet où vous vous retirez, dans ce lieu que vous frequentez, oſeriez-vous bien commettre ce crime ? Si l'on faiſoit une ſerieuſe reflexion qu'il voit le fond de nôtre ame, n'auroit-on point de honté d'entretenir ces penſées ſi infames ? Formeroit-on dans ſon cœur ces deſirs ſi criminels, qui ſoüillent cette pureté infinie, comme il s'en plaint par un de ſes Pro-

Ezech. 22. phetes, *coinquinabar in medio eorum ?* Si vous croyez que cet œil eſt toûjours ouvert pour conſiderer tous vos pas & toutes vos démarches, auriez-vous plus de crainte de la vûë des hommes, que de celle de Dieu ? Oüy encore une fois, pour arrêter tous les deſordres du monde, je ne voudrois que ces paroles de ſaint Auguſtin, *quære locum ubi non ſit Deus,*

Digitized by Google

& fac quod vis. Si vous êtes réfolu de commettre ce peché, ſi l'honneur, ſi la conſcience, ſi la crainte des hommes ne ſont pas capables de vous en détourner, du moins cherchez un lieu où Dieu ne ſoit pas; mais où irez-vous? quand vous traverſeriez les mers, quand vous vous enfonceriez dans les foreſts les plus épaiſſes, & dans les ſolitudes les plus affreuſes, quand vous voudriez vous perdre au de-là des bornes du monde, il s'y trouveroit, *ibi pecca ubi non ſit Deus.* Si vous ſçavez donc un lieu où Dieu ne ſoit point, allez y à la bonne heure, pour l'offenſer impunément; mais ſi Dieu s'y trouve, & s'il vous y regarde, s'il eſt témoin de tout ce que vous ferez, arrêtez-là, & ne ſoyez pas ſi hardi que de paſſer outre? Ah! je ſuis aſſuré que cette penſée retiendroit les pecheurs les plus déterminez qui vivent ſous le Ciel, & redreſſeroit dans le bon chemin une ame abandonnée à ſes propres tenebres.

Mais l'on n'y penſe pas, & c'eſt la cauſe de tous les crimes, comme l'aſſure le Prophete Royal, lequel voulant décrire les dernieres abominations dont ſe ſoüille un pecheur aveuglé, nous les laiſſe à conjecturer par cette ſeule parole: *non eſt Deus in conſpectu illius*, cet homme n'a jamais Dieu devant les yeux; d'où il tire auſſi-tôt cette conſequence, *inquinatæ ſunt viæ illius omni tempore*; vous étonnez vous ſi ces penſées ſont ſi ſales, ſes paroles ſi libres, ſes actions ſi déreglées, ſi infames? Hé! *non eſt Deus in conſpectu illius.* Il n'entre jamais dans cette conſideration, qu'il eſt environné de ces lumieres; c'eſt *Pſalm. 9.*

pourquoy il ne garde nulle mesure dans ses crimes, il ne donne aucunes bornes à ses déreglemens; il ne ménage souvent plus, ni honneur ny reputation, en sauvant du moins les apparences. Le Prophete Ezechiel n'en dit
c. 9. pas moins : *iniquitas domus Israël, magna nimis; dixerunt enim, Deus non videt;* la maison d'Israël s'est soüillée des pechez les plus énormes & les plus abominables; & pourquoy, Prophete? parce qu'ils se sont imaginez, & ils l'ont dit en eux-mêmes, Dieu ne nous voit point, & même ils n'ont pris ce party de n'y penser jamais, que comme le plus favorable à leur vie déreglée; mais disons aussi tout au contraire, que la pensée d'un Dieu present, qui nous voit, & qui nous considere, est capable d'arrêter tous les crimes, & de nous rendre en quelque maniere impeccables. C'est cette pensée qui soûtint la chaste Susanne, lorsqu'elle se vit surprise de ces infames vieillards, qui se servirent de ce moyen comme de la plus forte machine, pour ébranler sa constance : *ecce nemo nos vi-*
Daniel. 13. *det*, personne ne nous voit; *ostia pomarii clausa sunt*, les portes sont fermées, & il n'y a point de témoins. Qui est-ce (Messieurs) à vôtre avis, qui porta ces malheureux à cette brutalité? si non qu'ils avoient perdu la pensée de la presence de Dieu, & qu'ils en avoient détourné les yeux, comme dit l'Ecriture, *declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum*; & au contraire qui empêcha l'innocente Susanne de se soüiller d'un si grand crime, dont on lui promettoit l'impunité, & qui ne pouvoit attendre que la mort si elle ne

ſe rendoit à leur volonté ; ce miracle d'innocence qui avoit eu toute ſa vie la preſence de Dieu devant les yeux, pouſſa alors un profond ſoûpir vers le Ciel, *angustiæ mihi sunt undique* ; hélas ! s'écria-t-elle, me voici entre deux étranges extrémitez ; car d'un côté je ne puis éviter la mort, & vous ne manquerez pas de me charger de honte & de confuſion pour venger ce refus ; & de l'autre, Dieu me voit, & ne laiſſeroit pas ce crime impuni, *angustiæ mihi sunt undique* : ſi je conſens à vôtre volonté, je ſuis criminelle devant Dieu, & ſi je n'y conſens pas, je perdray la vie, & la reputation devant les hommes ; puiſqu'on me lapidera comme une proſtituée, & que je paſſeray pour une infame dans l'eſprit de ma nation. Vous voyez, mon Dieu, à quels tèrmes j'en ſuis réduite ! il faut me réſoudre à un crime ſecret, ou à une infamie publique ; quel choix y a-t-il à faire là, où tout eſt à craindre ? où quel conſeil prendre, lorſqu'il y a du danger par tout ? mais arrive ce qui pourra, vie, honneur, eſtime des hommes ? Qu'êtes vous pour être mis dans la balance avec la vûë & la preſence d'un Dieu ? *Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quàm peccare in conſpectu Domini.* Yeux de mon Dieu ! ſoyez les témoins de la fidelité de mon cœur, comme vous en eſt la cauſe ; j'aime mieux mourir infame dans l'opinion des hommes, que de vivre coupable devant vous ; & j'aime mieux perdre mille fois la vie, que de vous offenſer en vôtre preſence, & à vos yeux. *Ibidem.*

C'eſt (Meſſieurs) la penſée que nous de-

vous prendre dans toutes le occasions d'offenser un Dieu, dans toutes les tentations les plus dangereuses, dans toutes les sollicitations les plus pressantes qu'on nous peut faire, pour nous débaucher de son service. Nous avons tous au dessus de nous les mêmes yeux qui nous éclairent, qu'avoit l'innocente Susanne; mais nous n'avons pas de nôtre part les mêmes regards, c'est à dire les mêmes reflexions qu'elle avoit sur cette presence de Dieu: & c'est ce que je vous conjure de rappeller souvent, ou plûtôt de n'oublier jamais, comme un préservatif contre tous les crimes; Dieu me voit, & il est present par tout. C'est de cette consideration que les ames les plus foibles ont besoin d'être soûtenuës, c'est de cette pensée dont les Saints mêmes doivent s'armer, dans tous les lieux & dans toutes les rencontres, non seulement pour se préserver de tous les pechez, mais encore pour s'animer à la pratique des plus hautes vertus, & pour donner à leurs actions toute la perfection dont elles sont capables. C'est le second avantage de cet exercice de la presence de Dieu, & la seconde Partie de ce discours.

II. PARTIE.

Certes (Messieurs) soit que nous considerions que Dieu fait les mêmes actions avec nous, comme present à tout par sa puissance, soit que nous le considerions comme un témoin qui nous regarde, & qui penetre jusqu'aux plus secrettes intentions de nôtre cœur; n'est-ce pas un puissant motif, non seulement de faire le bien, mais encore de le

bien faire ; puiſque c'eſt avec lui, & en ſa préſence & ſous ſes yeux que nous le faiſons? Car premierement ſi nous conſiderons Dieu preſent à tout par ſa puiſſance, qui fait & qui conſerve tout, comme l'ame de ce grand univers ; il eſt, comme tout le monde ſçait, la premiere cauſe, & le premier agent qui a part à tout ce qui ſe fait dans la nature ; en ſorte qu'il n'a qu'à retirer ſa main, & toutes les Créatures retourneront en un inſtant dans leur premier néant, ſans que pour cela il ait beſoin d'autre choſe que de ceſſer d'agir ; & ainſi cette preſence de puiſſance & d'operation nous eſt ſi neceſſaire, que s'il ne cooperoit avec nous, nous ne pourrions jamais faire un pas, jamais former un ſeul regard, jamais concevoir une ſeule penſée, dire une ſeule parole, ou faire la moindre action ; d'où il s'enſuit, dit ſaint Auguſtin, que Dieu nous oblige à tout moment ! *omni momento me obligas Deus meus !* Je vous ſuis ſans ceſſe redevable, ô mon Dieu ! puiſque ſans le ſecours de cette preſence, il me ſeroit impoſſible d'agir jamais. Or un Chrétien qui eſt convaincu de cette grande verité, comme il ne peut agir ſans Dieu, ne devroit auſſi agir que pour Dieu.

Car ſi le plus ſanglant de tous les reproches que Dieu fait aux pecheurs par ſon Prophete, eſt de leur dire, qu'ils le font ſervir à leurs iniquitez, *ſervire me feciſti in peccatis tuis*, à cauſe que dans les actions mêmes par leſquelles ils l'offenſent, il faut qu'il concoure & qu'il agiſſe avec eux ; de maniere qu'ils ſe ſervent de ſa main pour l'outrager, & ac- *Iſaïæ. 43.*

mer, pour ainsi dire, sa propre puissance contre lui-même. Il faut aujourd'huy prendre ce même motif, pour n'avoir en vûë que les interêts de Dieu dans toutes nos actions; car n'est-il pas juste que ce corps qui ne vit & qui ne subsiste que par lui, ne soit aussi employé que pour lui? Que ces bras, ces pieds, ces mains, qui ne peuvent se remuer sans son secours, ne se remüent aussi que pour son service? Que ce cœur qui reçoit autant de bienfaits de Dieu, que de mouvemens qui entretiennent sa vie, ne forme de desirs que pour sa gloire? S'il y avoit dans nous quelque organe ou quelque puissance qui n'eût point besoin de Dieu pour agir, à la bonne heure nous pourrions l'employer à ce qui nous plairoit; s'il y avoit un jour, ou quelque moment, auquel il ne cooperât point avec nous, nous pourrions en disposer selon nôtre volonté; mais s'il n'y a pas un seul instant dans nôtre vie, s'il n'y a point d'action, de pensée, ni de parole à quoy il ne soit present par son operation; ne faut-il pas inferer, que pour agir avec lui comme il faut, il faut agir sans cesse pour lui, c'est à dire pour sa gloire, & pour ses interêts? Ce motif à la verité est bien élevé, pour prétendre y porter tous ceux qui m'écoutent; mais puisque je dois parler à toutes sortes de personnes, aprés vous avoir fait voir ce que peut la presence de Dieu sur les plus grands pecheurs; souffrez que je dise maintenant aux ames saintes, que rien ne les doit davantage animer à agir pour Dieu, que de penser qu'il leur est present de la sorte, qu'il agit lui-même avec elles, qu'el-

Digitized by Google

les ne ſont qu'une même action avec lui, action donc qui eſt par indivis de tous les deux ; & par conſequent, comme elle ne peut être que tres-ſainte du côté de Dieu, il faut auſſi qu'elle le ſoit du nôtre ; que comme il concourt avec nous pour la faire, nous devons concourir avec lui pour la rendre la plus parfaite, & la plus digne de lui, que nous pourrons.

Que ſi vous croyez que c'eſt trop exiger que de vous porter à une ſi haute perfection, il faut du moins que la penſée d'un Dieu preſent par ſa vûë & par ſes regards nous porte à bien vivre, & à faire toutes nos actions avec toute l'exactitude & toute l'application que nous pourrons ; puiſque nous les faiſons devant lui, & ſous ſes yeux. Car ſi la preſence d'un Roy ou d'un General d'armée eſt capable d'inſpirer le courage aux ſoldats les plus lâches ; en ſorte que ſouvent elle a été la cauſe de la victoire, & a rétabli les affaires qui ſembloient deſeſperées ; que ne fera point la preſence d'un Dieu, qui a ſans ceſſe les yeux ouverts pour nous conſiderer, & qui eſt témoin de tout ce que nous faiſons pour ſon ſervice ?

Et ſi ſaint Paul appelle les eſclaves du monde, c'eſt à dire ceux qui ne penſent qu'à lui plaire, des ſerviteurs des yeux, *ad oculum ſervientes* ; des perſonnes qui font tout pour être vûs des hommes, qui ne cherchent qu'à s'attirer leurs regards & leur approbation, & qui n'ont point d'autre motif que de s'y rendre agreables ; un Chrétien ne doit-il pas faire ſes actions en cette vûë de plaire uniquement à celui, qui voit les ſervices que *ad Epheſ. 6.*

sence de Dieu, c'eſt à dire, il a ſaintement vêcu; parce qu'il n'y a point de plus puiſſant moyen de nous engager à faire nôtre devoir dans la derniere regularité, que de conſiderer Dieu comme ces Images qui ſont faites ſi induſtrieuſement, que dans quelque jour, & dans quelque point de vûë que vous les puiſſiez mettre, elles ont toûjours les yeux tournez de vôtre côté.

Car enfin quel avantage pour la vertu, que de penſer que nous ſommes devant un Dieu qui nous eſt preſent & qui nous voit? dans nos pratiques ordinaires de pieté, de quel reſpect & de quelle reverence ne les accompagnerons-nous point? en faudra-t-il davantage pour nous obliger à nous tenir dans un profond recueillement? avec quelle ferveur ne fera-t-on point ſes prieres à cette haute Majeſté? & dans quelle modeſtie ne ſe tiendra-t-on point en ſa preſence? Pourra-t-on penſer à autre choſe, quand on fera reflexion qu'on parle à un Dieu, qui eſt preſent & qui nous voit? Avec quelle pureté d'intention n'agirons-nous point? & pourra-t-on avoir des vûës humaines & intereſſées, ſi nous ſommes une fois perſuadez que Dieu penetre le fond de nos cœurs, & qu'il en connoît les reſſorts les plus ſecrets, ſans s'arrêter aux dehors & aux apparences comme font les hommes? Dans nos divertiſſemens, quelle précaution n'apporterons-nous point, pour ne nous permettre aucun excés, & pour prendre garde à cent petites choſes, ſur quoy nous ne réflechiſſons pas? Quelle application pour remplir tous les de-

voirs de nôtre charge ? Quelle circonspection dans les libertez de nôtre domestique ? Quel motif enfin pour garder une conduite plus reguliere en toute nôtre vie ; que de sçavoir qu'il y a des yeux censeurs qui nous éclairent de prés ? Que si nous nous oublions en quelque chose, comme il est impossible autrement dans la condition de cette vie ; quoy de plus capable de nous donner de la confusion de nôtre foiblesse ou de nôtre infidelité ? puisqu'il n'y a point de consideration qui ait touché plus vivement les grands pecheurs convertis, que cette pensée d'avoir commis leurs crimes en la presence de ce grand Dieu, comme nous voyons dans l'Enfant prodigue:
Luc. 15. *Pater peccavi in cœlum, & coram te !* ô mon pere ! j'ay peché ; c'est peu, mais je l'ay fait devant vous-même, & en vôtre presence, c'est le sujet de ma plus sensible douleur ; à plus forte raison cette pensée sera-t-elle puissante pour nous porter aux plus saintes actions ?

Hé ! d'où vient donc (Chrétienne Compagnie) que cet exercice si saint & si propre d'un Chrétien, que cette devotion si facile & si solide tout à la fois, que cette pratique si familiere à tous les grands Saints, est aujourd'huy si peu en usage parmi les hommes ? Pourquoy tant rafiner sur la devotion, ayant en main la plus veritable & la plus aisée ? Si vous voulez avoir toute la spiritualité en abregé, toutes les pratiques renfermées dans une seule, tous les motifs de bien vivre dans une seule pensée ; tenez-vous en la presence de Dieu, & faites-en la regle de vos actions

Digitized by Google

& de toute vôtre conduite : ah ! je n'aurois que faire d'apporter à cette Dame tant de raisons pour lui persuader d'être plus modeste dans ses habits, plus retenuë dans ses entretiens, plus reguliere dans tous les devoirs de son état & de sa condition ; la pensée de la presence de Dieu suppléeroit à tout cela. Non, il ne seroit pas besoin de tant de préceptes pour rendre cet homme, un homme de bien ; la pensée d'un Dieu qui voit tout, & qui penetre jusqu'au fond de son cœur lui apprendroit à être pur & chaste jusque dans ses pensées, discret dans toutes ses paroles, moderé dans toutes actions, & fidele en tout à un Dieu, qui examine, qui considere, & pese tout ce qu'il fait, & à qui il en rendra compte un jour ; en un mot si cette pensée étoit fortement imprimée dans nôtre esprit, elle feroit de tous les hommes sur la terre autant de Saints, qui approcheroient du bõheur de ceux qui sont dans le Ciel. Puisqu'en troisiéme lieu cette même pensée, animée par la Foy, est capable de mettre la derniere perfection à nôtre sainteté, en nous unissant étroitement à Dieu, & en nous faisant trouver par tout l'accomplissement de nos desirs. C'est ce que j'acheve de vous faire voir en peu de mots.

III. PARTIE.

Il est vray (Chrétienne Compagnie) que quelque rapport qu'il y ait de cette presence de Dieu sur la terre, à la claire vûë que les Bienheureux en ont dans le Ciel, il y aura toûjours une difference infinie ; parce qu'ils sont au terme, & nous dans la voye où nous aspirons à ce bonheur ; ils le voyent sans

nuage & à découvert, & nous à travers les voiles & l'obſcurité des énigmes, comme parle l'Apôtre ; il eſt cependant preſent aux uns & aux autres : la maniere en eſt differente, mais c'eſt toûjours le même bien, qui dans l'un & dans l'autre état, eſt la ſource de tous les biens. D'où j'infere premierement que comme les Bienheureux, enſuite de cette vuë l'aiment, & s'uniſſent à lui étroitement, de même cette préſence vivifiée par la Foy, nous doit à proportion enflâmer en ſon amour, & nous unir intimement à lui ; puiſqu'il eſt nôtre ſouverain bien en cette vie auſſi-bien que dans l'autre, & que d'ailleurs par ſon immenſité, il eſt au milieu de nous avec toutes ſes richeſſes, toute ſa gloire & toutes ſes perfections ; de ſorte qu'à ce moment que je vous parle, s'il nous découvroit la majeſté de ſon viſage, & laiſſoit couler un rayon de cette gloire, qu'il étalle ſur l'Empire : Ah ! nôtre ame qui a tant de peine maintenant de s'attacher à Dieu, s'y porteroit de toute la pente de ſes deſirs, elle s'y coleroit inſeparablement, elle n'auroit point d'autre amour, d'autre deſir, d'autre paſſion que pour ce divin objet. Si donc la Foy nous le découvre, tout caché qu'il eſt ; ſi la raiſon même nous convainc qu'il eſt par tout, ne devons-nous pas par un bonheur anticipé, nous unir à cet unique objet par un amour inſeparable ? comme ſaint Paul dit de Moyſe, *fide Moyſes invi-*
ad Hebr. 11. *ſibilem tanquam videns ſuſtinuit.* Ce grand Legiſlateur éclairé par la Foy de la preſence de Dieu, traita & converſa avec l'inviſible comme s'il l'eût vû.

Digitized by Google

C'eſt (Meſſieurs) la pratique qui devroit être familiere à tous les Chrétiens, d'aimer ce grand Dieu, de traiter, & de converſer avec lui, de s'unir à ce premier principe de nôtre être, & de le conſiderer preſent, mais inviſible, comme ſi on le voyoit; lui parler dans nos prieres, attendre de lui le ſecours dans nos beſoins, lui demander conſeil dans nos doutes, en un mot être devant lui comme ſi on le voyoit; c'eſt à dire avec les mêmes ſentimens d'amour & de reſpect, avec la même union de nôtre cœur & de nôtre volonté, *inviſibilem ſuſtinuit.* Il le ſoûtint, dit cet Apôtre, & comment? Par la Foy, il n'eût pas pû ſupporter les éclairs de ſa gloire, comme nos yeux ne peuvent ſupporter l'éclat du ſoleil qui nous aveugleroit par l'excés de ſes lumieres; mais la Foy lui ſervit de voile pour les temperer, comme parle Clement d'Alexandrie, *æterni luminis temperatura*, ſes yeux étoient trop foibles pour le voir, mais ſon cœur ſe trouva aſſez fort pour l'aimer; & c'eſt ce qui devroit faire en cette vie la plus ſerieuſe & la plus ordinaire de nos occupations. Nous ne ſommes pas capables d'avoir de grandes connoiſſances de Dieu, nos lumieres ſont fort foibles & fort obſcures, & la même Foy qui nous le découvre, nous le cache en même-temps; mais nous ſommes capables de l'aimer beaucoup. La condition de cette vie ne ſouffre pas l'union parfaite de ce divin objet avec nôtre entendement; mais elle eſt capable de l'union de nôtre cœur; or c'eſt de cette maniere que nous pouvons, auſſi bien que Moyſe, ſoûtenir ce Dieu

Digitized by Google

invisible comme si nous le voyons.

Ou comme autrefois le Prophete Ezechiel étant dans les fers, & dans les Prisons de Babylone, éloigné de Jerusalem, où avoit été le Temple du Dieu vivant, & dont il ne restoit alors que les ruines, y portoit sans cesse son cœur & son esprit; il n'avoit point de plus doux entretien, que de penser que la majesté de Dieu avoit autrefois rempli cet auguste lieu, il se tournoit mille fois le jour de ce côté-là; il sembloit qu'il eût voulu se coler aux pierres, & aux précieux restes de ce lieu saint, & rien ne pouvoit détacher son esprit d'un si aimable objet. Ah! Messieurs, que ne devrions-nous point faire, si nous pensions qu'il n'y a point de lieux qui ne soyent consacrez par la presence d'un Dieu? Que tout ce grand monde est comme un Temple qu'il remplit par son immensité? & si nous faisions reflexion que nous sommes nous mêmes le Temple de ce Dieu vivant, comme nous appelle saint Paul, & qu'il demeure au milieu de nous? *Nescitis quia Templum Dei estis*? Je ne vous parle donc point icy d'un Dieu qui est assis sur les aîles des Seraphins, & qui fait le bonheur du Paradis par sa presence, je vous parle d'un Dieu qui est dans vous-mêmes, & je vous dis que ce même Dieu, qui est au dessus de tous les Cieux, est dans vôtre ame, dans vôtre corps, dans toutes vos facultez, dans tous vos sens, dans tout ce que vous êtes; puisque son immensité remplit tout; ah! nôtre cœur, nôtre esprit, toutes nos puissances ne devroient elles pas sans cesse se recueillir en presence de ce Dieu de majesté?

1. ad Cor. 3.

Il eſt vray que les Temples, la vûë des Autels, & des lieux où ſe ſont paſſez les plus auguſtes Myſteres de nôtre Religion, nous peuvent inſpirer de hauts ſentimens de pieté ; mais ce n'eſt que parce qu'ils ſervent à nous donner une idée plus vive de cette preſence, & que ces objets frappant nos yeux, font plus d'impreſſion ſur nos eſprits ; car par le moyen de la Foy nôtre devotion peut être indépendante des lieux auſſi-bien que des temps ; puiſque nous pouvons trouver Dieu par tout, & c'eſt ce que les premiers Peres de l'Egliſe diſoient aux Payens qui multiplioient leurs Dieux, pour les trouver en tous les endroits, qui les mettoient en toutes les places publiques, & dans toutes les maiſons ; mais nôtre Dieu, leur diſoient ces Saints, ſe trouve neceſſairement par tout, & nous le pouvons ſervir également en quelque lieu que nous puiſſions être ; ainſi quand vos Arrêts nous envoyent en exil, quand vous nous releguez juſqu'au fond de la Barbarie, quand vôtre cruauté nous confine dans les cachots les plus obſcurs ; nous y trouvons Dieu également aimable, également digne de nôtre culte & de nos adorations.

C'eſt (Meſſieurs) l'avantage incomparable que nous pouvons recueillir de cette preſence, de pouvoir toûjours & en quelque lieu que ſe puiſſe être, l'aimer & le ſervir, & nous unir à lui comme à nôtre ſouverain bien ; c'eſt par là que les Saints ont commencé leur beatitude dés cette vie, en s'animant par cette preſence à l'amour d'un Dieu, lequel étant par tout, doit être aimé, adoré, & reſpe-

été par tout L'éloignement des amis, je l'avoüe, refroidit quelquefois l'ardeur de leur affection, & il ſemble que leur cœur ſe ſepare par la même diſtance qui éloigne leurs corps; mais comme Dieu veut être toûjours aimé, il ne ſe ſepare jamais de nous; ſon immenſité fait donc que par tout nous pouvons lui être unis de cœur & d'affection, comme nous le ſommes par la ſubſtance de nôtre être.

Ce n'eſt pas encore aſſez; car en ſecond lieu, cette même penſée nous fait trouver nôtre plaiſir & nôtre repos en ce même Dieu qui nous eſt preſent: & comme dans la doctrine de pluſieurs Theologiens, la claire vûë de Dieu n'eſt qu'une beatitude commencée, laquelle à la verité donne droit aux Bienheureux de joüir de ce ſouverain bien, mais dont la joüiſſance n'eſt parfaite que dans le goût & dans le plaiſir qu'on y prend. Ainſi (Chrétiens) une ame qui ſçauroit tirer avantage de cette preſence de Dieu, quel ſentiment de joye & de douceur n'auroit-elle point en le poſſedant dés cette vie? Elle trouveroit ſon repos & ſon contentement par tout, parce que Dieu s'y trouve, qui lui tiendroit lieu de tout, comme il fait aux Bienheureux; & par conſequent dans la perte de tous ſes biens, & dans le renverſement de ſa fortune, elle ſeroit auſſi riche & auſſi contente que ſi elle n'avoit rien perdu, parce que Dieu ſuppléeroit à tout. Elle conſerveroit ſa paix & ſa tranquilité dans la multitude des ſoins, & dans l'accablement de toutes les affaires; parce que la vûë & la

preſence de ſon Dieu la ſoûtiendroit, dans la ſolitude & dans l'abandon de tout le monde ; ſe trouvant en la compagnie de Dieu, elle ne chercheroit point toutes les autres compagnies qui ne ſont que la diſtraire, la diſſiper, & l'empêcher de joüir de ſon bonheur. Dans les lieux les plus triſtes & les plus deſagreables, elle y rencontreroit un Paradis de délices ; parce qu'elle ſeroit avec Dieu, qui eſt le principe & la ſource de tous les plaiſirs ; enfin elle fermeroit les yeux à tout le reſte, pour dire ſans ceſſe avec le grand ſaint François, *Deus meus & omnia*, ô mon Dieu ! & mon tout ! où ſuis-je quand je ne ſuis pas avec vous ? Quel bien puis-je poſſeder ſans vous, quelle joye & quel plaiſir hors de vous ? Ah ! je conçois bien maintenant, comme ces grands Saints qui vivoient dans les deſerts, ſeparez de tout commerce des hommes, paſſoient les jours & les nuits en cette unique occupation, ſans ennuy & ſans dégoût ; puiſqu'ils étoient avec Dieu, qui eſt comme dit ſaint Auguſtin, le lieu propre de l'homme, hors duquel il ne peut trouver ſon centre ni ſon repos.

Mais à quoy tient-il (mon cher Auditeur) que nous ne joüiſſions de ce même bonheur ? Si Dieu eſt dans nous-mêmes, pourquoy ne le poſſedons-nous pas ? S'il nous eſt attaché par de ſi aimables liens, pourquoy n'y trouvons nous pas nôtre joye & nôtre plaiſir ? C'eſt que les hommes ſe retirent de Dieu, & ſortent en quelque maniere hors de lui, ſelon le ſens que quelques-uns donnent à ces paroles de ſaint Paul, *peregrinamur à Domino.* 2. *ad Cor.* 5.

Tout presens que nous lui sommes par nôtre être & par nôtre substance, nous sommes des Pelerins à son égard, *peregrinamur*, c'est à dire, que quoyque nous soyons dans Dieu, nous n'y demeurons pas ordinairement, comme des voyageurs qui ne font que passer en un lieu sans s'y arrêter; & souvent bien loin d'y demeurer, nous nous en éloignons par nos crimes, comme l'Enfant prodigue qui quitta la maison de son Pere pour s'en aller dans un païs éloigné; ou comme ces pe-
Jerem. 28. cheurs dont parle le Prophete, *recesserunt à te.* Ils sont dans Dieu par la necessité de leur être, & hors de Dieu par la malice de leur cœur; ou bien si vous l'aimez mieux, disons avec saint Augustin, que la cause pourquoy nous ne possedons pas Dieu, est que nous cherchons bien loin ce qui est proche de nous, & dans nous-mêmes, *malè quærebam foris, quod erat intus*; mais faisons du moins comme ce grand Saint, lequel par une saillie de son cœur aussi-bien que de son esprit, va par toutes les Créatures, les interroge les unes aprés les autres, pour sçavoir si elles sont son Dieu; & comme l'amour est ingenieux à peindre dans tous les objets l'image de ce qu'il aime, ce grand Saint le cherchoit & le trouvoit dans tous les Etres, où il en reconnoissoit quelque vestige & quelque caractere; mais ne l'y trouvant qu'imparfaitement, il rentroit dans lui-même, *malè quærebam foris quod erat intus.* Je le trouve en quittant tout le reste, je joüis de sa presence en m'éloignant de tous les autres objets, & j'y rencontre ma joye & mon repos, quand je ne cherche que lui

lui seul. Et voilà (Messieurs) comme la pensée de la presence de Dieu nous peut faire jouir dés cette vie d'un bonheur anticipé par une vûë obscure, & tenebreuse à la verité, puisque nous ne le voyons que par la Foy; mais par un amour ardent, par une joye solide, & par un repos qui a quelque rapport à celui dont on joüit dans l'autre vie.

Conclusion.

Finissons, comme ce n'est pas assez pour être riche, d'avoir un tresor, si l'on ne sçait qu'on le possede, si l'on n'en connoît la valeur, & si l'on n'en peut joüir comme d'un bien qui nous est propre; ainsi nous sommes effectivement riches au de-là de nos pensées, & de nos desirs; puisque nous avons un tresor d'un prix infini qui est dans nous-mêmes; mais dont nous ne joüissons pas. Ah! tâchons (Chrétiens) d'en tirer tout le fruit que nous pourrons, je vous en ay marqué les principaux avantages, en vous montrant comme par ce moyen nous éviterons tous les pechez qui sont les obstables à nôtre bonheur, comme nous deviendrons parfaits en marchant toûjours en sa presence, & en faisant toutes nos actions en vûë de lui plaire; & enfin comme nous mettrons les derniers traits à nôtre sainteté, par l'union intime que nous pouvons avoir d'esprit & de cœur avec ce divin objet, dans l'esperance de le voir un jour sans nuage & à découvert, *quando veniam & apparebo ante faciem tuam?* s'écrioit le Prophete. Si maintenant, ô mon Dieu! la seule pensée de vous avoir present est capable de nous combler de tant de joye; que sera-ce

Psalm. 41.

lorſque toutes les tenebres étant diſſipées, & tous les voiles tirez, nous vous verrons tel que vous êtes, & tel que vous vous voyez vous-même! Quel torrent de volupté, lorſque vous étalerez tous vos treſors! que toutes vos beautez paroîtront dans leur plus grand jour! & qu'on ſera frappé en même-temps de l'éclat de toutes vos perfections infinies! quel bonheur de contempler cet Etre immenſe, éternel, incomprehenſible, qui eſt la ſource de tous les Etres, qui les renferme tous, & qui eſt infiniment élevé au deſſus de tous? *quando veniam & apparebo ante faciem tuam?* Je ſuis dans vous, ô mon Dieu! & vous êtes dans moy; vous m'êtes intimement preſent: quand eſt-ce donc que je paroîtray devant vous pour vous voir à découvert? Ce ſera (Chrétiens) lorſqu'aprés l'avoir eu preſent en cette vie par la Foy, nous le contemplerons, & nous l'aimerons éternellement dans la gloire, que je vous ſouhaite, &c.

CINQUIE'ME SERMON

Du Peché Veniel.

Cùm venerit Paracletus, arguet mundum de peccato, & de juſtitiâ & de judicio. Joan. 16.

Lorſque l'Eſprit conſolateur ſera venu, il convaincra le monde touchant le peché, touchant la juſtice, & touchant le jugement. *S. Jean. c.* 16.

SI le Saint-Eſprit eſt un eſprit de douceur qui porte par tout la joye & la conſolation, d'où il a même voulu prendre le nom de conſolateur, d'où vient, je vous prie, (Meſſieurs) qu'il ne doit venir ſur la terre qu'avec les menaces & les reproches, pour accuſer & convaincre les hommes de peché? *arguet mundum de peccato.* S'il eſt le ſanctificateur de nos ames, qui les rend juſtes ou par lui-même, ou par la grace ſanctifiante; comment devient-il un ſe-

vere censeur de leur justice ? *arguet mundum de justitia ;* & enfin s'il vient établir une nouvelle Loy de charité dans tous les cœurs, pourquoy commence-t-il par faire l'office d'un Juge si exact, qu'il condamne les jugemens mêmes des hommes ? *arguet mundum de judicio* ; c'est, répond un sçavant interprete, qu'étant un Esprit saint il ne peut souffrir la moindre soüillure dans nos ames, qu'étant l'amour par essence, il est aussi la haine essentielle du peché, & que venant sur la terre, en qualité de Pere des lumieres pour nous éclairer, il nous découvre jusqu'aux moindres deffauts, & jusqu'aux pechez les plus legers, que nous appellons veniels, qu'il veut bannir de nôtre cœur, comme un obstacle à ses dons & à ses bienfaits.

C'est (Chrétienne Compagnie) l'application que je fais de ces paroles de nôtre Evangile, sans beaucoup les détourner de leur sens naturel : que si les lumieres de ce divin Esprit nous éclairent, nous entendrons en même temps le secret reproche qu'il nous fait, que nôtre vie est remplie d'imperfections, à peu prés comme à la faveur des rayons du Soleil, on découvre jusqu'aux moindres atômes, qui échapoient auparavant aux yeux les plus perçans ; qu'il nous fera voir ensuite qu'il y a bien à reprendre & à rectifier dans nôtre justice même, & dans nos meilleures actions, parmi lesquelles il se glisse une infinité de deffauts qui les gâtent, & qui les corrompent ; & qu'enfin nous nous trompons souvent dans le jugement que nous faisons de nôtre propre vertu, qui n'est pas telle, à beau-

Digitized by Google

coup prés, au jugement de Dieu. C'eſt donc pour prévenir les accuſations, les reproches, & la condamnation de cet Eſprit ſaint, que je veux tâcher aujourd'huy de vous inſpirer une juſte crainte des moindres pechez, aprés que nous aurons imploré les lumieres de ce même Eſprit ſaint, par l'interceſſion de celle qui n'en a jamais commis, en la ſaluant avec l'Ange.

Ave Maria.

JE ſuis bien éloigné (Meſſieurs) d'appuyer l'erreur de ces Philoſophes Stoïciens, qui pour affecter une morale plus ſevere que les autres, ont donné dans les extrêmitez les plus déraiſonnables, en confondant tous les pechez, & établi pour une de leurs premieres maximes, qu'ils étoient tous égaux; mais ils n'ont pas fait reflexion, qu'ils n'ont pas tant contribué par là à les bannir tous du monde, comme je veux croire qu'ils le prétendoient, qu'à les faire commettre impunément & avec plus de liberté; car comme ils ſçavoient d'ailleurs, que dans la condition de cette vie, & dans le penchant que nous avons au mal, il n'eſt pas poſſible de les éviter tous; n'étoit-ce pas égaler les plus ſcelerats aux plus vertueux, que d'enſeigner que tous les pechez étoient de même nature? Je veux cependant aujourd'huy (Chrétienne Compagnie) par une morale toute ſainte & toute chrétienne, vous faire concevoir une juſte apprehenſion des pechez les plus legers, & comme j'ay à parler à des

perſonnes qui font profeſſion de vertu, je ne crains point de dire que la premiere maxime, qu'elles doivent prendre pour conduite de leur vie, eſt d'ôter cette difference de grand & de petit, quand il s'agit de peché.

Pour le faire donc avec ordre auſſi bien qu'avec fruit, je préſuppoſe que vous ſçavez que le peché qu'on appelle veniel, n'eſt autre choſe qu'un attachement, & une affection déreglée à quelque bien creé, ſelon la notion que nous en donne ſaint Thomas, en cela different du mortel, ſelon le même ſaint Docteur, que celui-ci eſt un déreglement entier de l'ame dans ſa fin même, en préferant les Créatures à Dieu; & le veniel ſeulement dans les moyens qui tendent à cette fin, en s'y attachant avec trop d'ardeur & d'empreſſement, ce qui le fait un déreglement, & un veritable peché; de ſorte que quelque difficulté & quelque conteſtation qu'il y ait ſur cette idée que nous en donnent les Theologiens; il eſt toûjours vray de dire, qu'il eſt comme un milieu entre le ſouverain mal, & tous les autres maux du monde; l'entre-deux de la ferveur de la charité, & de ſon entiere privation; un état comme mitoyen entre la mort & la vie de l'ame, qu'on appelle aſſez ordinairement une maladie & une langueur, d'où j'infere ces trois veritez capables de nous en faire concevoir une juſte crainte, & de nous porter à l'éviter avec tous les ſoins imaginables. La premiere eſt, que tenant le milieu entre ces deux termes, il participe des deux extrêmitez, ce qui nous en fait voir la malice & la grieveté, toute

autre que le commun des hommes ne la conçoit ordinairement. La seconde, qu'il est un passage de l'un à l'autre, comme un chemin qui est entre deux Villes, en fait aussi la communication ; ce qui nous montre le peril à quoy l'on s'expose, en le commettant avec si peu de précaution. Et la troisiéme enfin, que s'il n'est pas une séparation entiere de l'ame avec Dieu, comme le mortel qui rompt les nœuds de l'amitié qu'il a bien daigné contracter avec nous ; il est du moins un obstacle à ses graces & à ses faveurs, & nous empêche de nous y unir étroitement, comme tout ce qui tient le milieu entre deux extremitez empêche aussi qu'elles ne se touchent ; ce qui nous en découvre les plus pernicieux effets ; c'est ce qui m'a semblé le plus considerable sur ce sujet, & ce qui fera le partage de ce discours. Commençons.

I. PARTIE.

Pour voir d'abord la malice & la grieveté de ce peché, à qui nous donnons le nom de leger & de veniel ; je dis que c'est avec raison que le Saint-Esprit nous en accusera, puisqu'il a cela de commun avec le peché mortel, qu'il est une offense de Dieu ; & par consequent un mal si grand, que quand il s'agiroit de sauver tout l'Univers, ou d'en empêcher la destruction totale en le commettant ; la gloire, & l'interêt de Dieu est quelque chose tellement au dessus de tout ce qui est creé, & demande une telle préference d'estime, qu'il n'y a pas seulement à balancer, qu'on ne dût plûtôt abandonner le salut de tout le monde ; & la seule lumiere de la

Digitized by Google

raiſon nous doit perſuader de cette verité ; puiſque dés-lors que le peché veniel eſt une offenſe de Dieu, ce rapport le met dans un rang de mal, qui n'a rien au deſſus de lui, que le plus grand & le ſouverain mal du monde qui eſt le mortel, & qui a au deſſous tout le reſte des maux poſſibles & imaginables. Comme s'il y avoit au monde une Créature ſi parfaite, qu'il n'y eût que Dieu ſeul au deſſus d'elle, & qu'elle laiſſât tout le reſte qui eſt poſſible bien loin au deſſous ; & à quel comble de perfection ne faudroit-il point qu'elle fût parvenuë ? J'en dis le même du peché veniel ; il n'a dans le genre de mal, que le ſouverain & le dernier de tous les maux au deſſus de lui, & il a au deſſous tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être de mal au monde ; il a cela de commun avec tous les autres, qu'il n'eſt pas le plus grand ; mais d'ailleurs il les ſurpaſſe tous : il ne précipite pas l'ame dans le dernier abîme du malheur, mais c'eſt tout ce qui lui manque : il n'eſt pas extrême, mais à cela prés, il n'a rien qui lui ſoit comparable ; puiſqu'en qualité d'offenſe de Dieu, il eſt au deſſus de tout ce qui peut ſe commettre contre toutes les Créatures ; de maniere que s'il ſe pouvoit faire par quelque préciſion poſſible ou non, qu'on pût ſeparer de l'injure qui eſt faite à Dieu, tous les outrages qu'on pourroit faire à tous les Monarques & à tous les Souverains du monde, faites monter leur dignité & leur excellence juſqu'à l'infini ; ajoûtez-y les plus nobles entre les pures intelligences ; & enſuite concevez tout ce qu'il y a de plus outrageant dans

toutes les circonſtances capables de rendre une injure ſanglante, tout cela n'arriveroit jamais à la grieveté du moindre peché veniel contre Dieu ; parce que ce terme le met dans un ordre ſuperieur, & au deſſus de tout ce qui pourroit être commis contre une Créature, ſi l'on en pouvoit ſeparer l'injure qui eſt faite au même temps au Créateur.

Accoûtumons-nous donc (Chrétiens) à ne point regarder le dehors de cette action, qui ſemble ſi legere en apparence ; ce n'eſt qu'une parole oiſeuſe, une petite médiſance, un petit menſonge, une petite curioſité, ce n'eſt preſque rien ; non, ſi vous regardez cette action en elle même ; mais portons les yeux plus haut, & penſons, que ce que nous appellons rien, eſt une offenſe de Dieu, qui merite d'être ſouverainement aimé, & que toutes les Créatures s'abîment & s'anéantiſſent dans les reſpects & dans les hommages qu'ils lui doivent ; offenſe d'un Dieu, cette bonté infinie, & cette ſouveraine puiſſance, qui nous a tiré du néant, qui nous ſoûtient, & devant qui toutes les plus hautes puiſſances du monde ſont de veritables néants ; faut-il qu'à cauſe que cette offenſe ne l'outrage pas dans le dernier excés, on la commette de gayeté de cœur ? Que parce qu'elle ne rompt pas tout à fait l'amitié dont il a daigné nous honorer, nous regardions comme peu de choſe d'en relâcher les nœuds ? que parce que ce peché ne lui ôte pas la vie qu'il a dans nôtre ame, on compte parmi les choſes legeres de lui porter mille coups ? Où eſt (Chrétiens) l'eſtime d'un Dieu, le reſpect de ſa grandeur,

& la reconnoiſſance de ſon amour? Hé! quand il eſt queſtion de ſe maintenir dans l'amitié d'une perſonne d'autorité, dont nous avons beſoin, ou dont nous redoutons la puiſſance, on apporte tant de ſoins de ne rien faire qui lui puiſſe déplaire, & l'on s'abſtient de toutes les choſes qui la choquent & qui la rebutent; n'y aura-t-il que l'amitié de Dieu dont nous faſſions ſi peu d'état, qu'on en compte pour rien le refroidiſſement, que nous nous attirons par mille offenſes réïterées? Ah! *qui diligitis Dominum odite malum*, ſi nous avions un peu d'amour pour Dieu en faudroit-il davantage pour nous porter à fuir les moindres pechez, & à les déteſter, que de ſçavoir qu'ils l'offenſent, qu'ils lui déplaiſent, qu'ils le deshonorent, & qu'ils ſont une injure qu'on lui fait? Faut-il donc qu'il n'y ait qu'à l'égard de Dieu, que l'on apporte pour excuſe, ou pour pretexte de l'offenſer, la raiſon même qui nous rend les plus inexcuſables envers les hommes? Car ſi l'on eſt infidele à un ami, dans les choſes qui nous coûtent le moins, & qu'il a cependant les plus à cœur; le prétexte que la choſe n'en vaut pas la peine, bien loin de nous diſculper, ne fait que nous attirer un plus juſte reproche de ſa part; car ſi c'étoit ſi peu de choſe, nous peut-il dire, pourquoy me l'avez-vous donc refuſée? & que me dois-je promettre de vous dans une plus importante occaſion, ſi vous ne m'avez nullement conſideré dans celle-cy, où vous pouviez m'obliger à ſi peu de frais? N'eſt-il pas étrange que les hommes ſoient ſi délicats ſur l'amitié, qu'ils veu-

lent qu'on n'oublie rien quand il s'agit de les obliger, qu'ils font entrer en consideration jusqu'aux moindres services qu'ils ont rendus, qu'ils examinent avec tant d'exactitude ce qui leur est dû, & qu'ils se choquent si l'on n'a égard à leur qualité & à leurs bienfaits; n'est-il pas, dis-je, étrange que les hommes trouvent mauvais que Dieu use du même droit, qu'il les fasse souvenir de leur néant, & de la grandeur de celui qu'ils offensent? vû particulierement, que l'injure croît à proportion de la dignité de la personne qui est offensée; & quoyque l'on ne puisse pas inferer de là, que le peché veniel soit quelque chose d'infini, on peut dire néanmoins que ce rapport le met dans un ordre au dessus de tout ce qu'il y a de mal dans la nature.

Que si vous considerez cette offense & ce peché veniel, non plus à raison de son terme, qui est Dieu qu'il offense; mais dans l'ame qui l'a commis, il a encore cela de commun avec le mortel, qu'il est une tache qui soüille cette ame; & quoyqu'il ne lui ôte pas tous les traits de sa beauté, & que Dieu y trouve encore les traces & les caracteres de sa ressemblance; cependant il la couvre de lepre & de chancres affreux qui lui font horreur, *horrenda scabie deformis*, comme parle saint Augustin, jusque-là que Dieu ayant seulement fait voir un jour à une grande Sainte une petite imperfection, telle qu'elle pouvoit être dans une Sainte de ce caractere, elle conçut tant d'horreur d'elle-même, tant de honte & tant de confusion, qu'elle eût voulu s'abîmer dans le centre de la terre, & ne

croyoit pas qu'il y eût ſupplice au monde, égal à la vûë d'un ſeul peché veniel, ſi Dieu nous avoit ouvert les yeux pour en voir toute la laideur.

Car enfin ſçavez-vous bien qu'il faut le ſang d'un Dieu pour laver cette tache, & pour rendre à cette ame ſon éclat? Oüy, ces petits pechez que vous commettez ſi facilement & ſans nombre, par jeu & par divertiſſement; ces pechez, dis-je, ont beſoin des merites d'un Dieu pour en obtenir le pardon; de maniere que quand tous les hommes joindroient toutes leurs larmes, quand tous les Saints accumuleroient toutes leurs ſatisfactions & leurs penitences, ajoûtez-y, ſi vous voulez, tous les merites de la plus innocente de toutes les Créatures, qui eſt la Mere d'un Dieu, ſi le ſang du Sauveur ne ſe mêle avec ces larmes, & avec toutes ces penitences, elles ne pourront en expier un ſeul, ny en effacer la moindre tache; parce que toutes ces ſatisfactions, ces vertus, & ces merites ſont bornez; & quoyque le peché veniel ne ſoit pas infini, il eſt neanmoins dans le genre de mal d'un ordre au deſſus des forces de toutes les Créatures. He! quoy appellerez-vous donc peu de choſe un mal, dont le remede coûte ſi cher, une tache qui ne ſe peut laver qu'avec le ſang d'un Dieu, un deffaut & une difformité, que toutes les perfections naturelles ne ſçauroient reparer?

Mais la troiſiéme choſe, en quoy le peché veniel participe le plus du mortel, & en quoy il ſemble y avoir plus de rapport, c'eſt dans la peine & dans la rigueur des ſup-

plices, dont Dieu a coûtume de le punir en l'autre vie, si les hommes ne l'expient eux-mêmes en celle-cy; car, présuppoſé ce qui eſt tres-conſtant, que Dieu ne ſe porte point à la punition des crimes par une paſſion aveugle, qui puiſſe l'animer à la vengeance, & qui en allumant ſa colere, lui faſſe décharger le bras avec trop de roideur; puiſque ſa nature l'en rend incapable; mais au contraire, que les plus rudes coups de ſa juſtice, ſont toûjours adoucis par ſa miſericorde, & accompagnez d'une ſouveraine raiſon qui égale, & qui proportionne les châtimens aux offenſes; & même, diſent les Theologiens, comme il récompenſe toûjours les bonnes actions au de-là de ce qu'elles ont merité, en les chargeant d'un poids de gloire; ſelon le langage de l'Apôtre, il punit tout au contraire les crimes au deſſous de ce qu'ils meritent, *citrà condignum*, comme ils parlent: que ſi cela eſt vray, comme on n'en peut douter, jugez maintenant de la grieveté de ce peché qui vous ſemble ſi leger, par le châtiment dont Dieu a coûtume de le punir. Je ne vous étaleray pas icy (Meſſieurs) les flâmes du Purgatoire, ni tout cet appareil de ſupplices deſtinez à l'expiation de ce peché; mais ſeulement quelques conjectures pour faire concevoir juſqu'à quel point Dieu le hait.

Car premierement il n'y a point de Docteurs qui n'avoüent avec ſaint Auguſtin, que tout ce qu'un homme eſt capable de ſouffrir en cette vie n'eſt pas ſeulement comparable aux rigoureux châtimens dont Dieu punit un ſeul peché veniel; & néanmoins que n'a

point inventé la cruauté ingenieuſe des Tyrans, pouſſée & animée par le demon même ? Que n'ont point ſouffert tant de Martyrs ? que de differentes eſpeces de morts ? que de ſupplices inoüis ? juſqu'à quel excés quelques furieux n'ont-ils point pouſſé leur vengeance à l'égard de leurs ennemis ? Et cependant tout cela, même joint enſemble n'approche pas du ſupplice que merite un ſeul peché veniel ? A quel point donc offenſe-t-il cette ſouveraine Majeſté ?

Ce n'eſt pas aſſez, car enſuite la pluſpart des Docteurs nous aſſurent, que ce ſont les mêmes ſupplices dont il punit le peché mortel dans l'Enfer, & le veniel dans le Purgatoire, & qu'à la reſerve du deſeſpoir, & de l'éternité des peines, ce ſont les mêmes bourreaux, les mêmes tourmens. Cela (Meſſieurs) s'il étoit bien conſideré, pourroit bien ſans doute nous en donner de l'apprehenſion ; mais ce qu'ajoûtent les autres, & même dans la plus commune, & la plus probable opinion, nous doit encore laiſſer une idée plus forte de la griéveté de ce peché, ſçavoir qu'il eſt puni avec cette même rigueur, pendant même toute l'éternité, lorſqu'il eſt joint avec un mortel ; de ſorte que quiconque meurt en état de damnation, eſt non ſeulement puni pour ſes offenſes griéves, mais encore pour tous ces menus pechez, dont il n'a tenu compte ; & cela de la peine du Dam, auſſi-bien que de la peine du ſens, de la privation éternelle de Dieu, & de la peine du feu, qui eſt le plus terrible de tous les ſupplices que nous connoiſſons. Epouventable ſeverité d'un

Digitized by Google

Dieu ! mais que nous ſommes obligez d'adorer comme infiniment juſte ! Hé ! qui ne tirera donc cette conſequence ? un Dieu infiniment bon, & infiniment miſericordieux exige des peines & des ſatisfactions ſi rigoureuſes pour des pechez veniels ; donc *ils* ne ſont pas ſi peu de choſe que nous penſons ? Car qui verroit un Prince le plus doux du monde & le plus miſericordieux punir avec toutes les rigueurs de la juſtice, un criminel, ſans pitié & ſans compaſſion ; ne concevroit-il pas auſſi-tôt qu'il faudroit qu'il eût commis quelque grand crime, qui porteroit ce Prince à cette extrêmité, contre ſa coûtume, & contre ſon naturel ? C'eſt la conſequence qu'il faut tirer du peché veniel, qui tout pardonné qu'il eſt, quant à l'offenſe, eſt puni cependant par de ſi effroyables ſupplices. Non (Chrétiens) ne vous imaginez point, comme font nos heretiques, que ce ſoit contre la bonté d'un Dieu infiniment miſericordieux, d'exiger des peines ſi grieves pour des fautes ſi petites ; c'eſt plûtôt ce qui doit nous imprimer une haute idée de ſa ſainteté infinie, & de la grandeur de ſa Majeſté, de ſçavoir qu'il n'y a ni feux, ni flâmes, dans leſquelles une ame n'aimât mieux ſe purifier durant des milliers d'années, que de ſe preſenter devant ſes yeux ſoüillée du moindre peché.

Mais c'eſt une étrange inſenſibilité des hommes, non ſeulement des plus grands pecheurs, qui vivent dans un entier oubli de Dieu, mais encore de ceux qui font profeſſion de vertu, de commettre à tous momens,

& avec ſi peu d'apprehenſion, ce qu'il leur faudra expier en l'autre vie par les feux & les flâmes de la juſtice d'un Dieu : car quel eſt l'homme de bon ſens, lequel, parce qu'il ſçauroit qu'une bleſſure n'eſt pas mortelle, la negligeroit pour grande & pour profonde qu'elle pût être ? qui, parce qu'une perte de biens ne le réduiroit point à la derniere mendicité, ne ſe mettroit pas en peine de l'éviter ? parce qu'un deshonneur ne le jetteroit pas dans la derniere infamie, ne ſe ſoucieroit pas de s'y expoſer ? ou enfin parce que le ſupplice dont il ſeroit menacé, n'eſt pas le plus grand & le plus horrible, ne daigneroit pas ſeulement y penſer ? Ne faut-il pas que les choſes qui paſſent nos ſens, & qui regardent nôtre ſalut, nous touchent bien peu, d'apporter ſi peu de remede à un mal, qui ne peut être plus grand, à moins qu'il ne devienne le dernier de tous les maux? Hélas ! nous ſommes ſi délicats ſur ce qui regarde les biens de cette vie, ſur le point d'honneur, ſur la ſanté, & ſur tout le reſte; tout ce qui peut les intereſſer le moins du monde, fait le plus important de nos ſoins; & pour ce qui regarde l'ame, tout ce qui ne lui donne point la mort éternelle, paſſe pour choſe de peu de conſequence, & ce qui ne la réduit pas dans le dernier malheur, n'eſt pas ſeulement compté au nombre des maux ; n'eſt ce pas un aveuglement étrange ? Du moins (Chrétiens) faiſons comme nous avons coûtume de faire dans les maladies du corps ; on les ſoigne, de crainte que de legeres qu'elles paroiſſent, elles ne deviennent

plus dangereuſes, & ne nous cauſent la mort; & ſi cette premiere conſideration n'eſt pas capable de nous donner de la crainte du peché veniel, du moins tâchons de l'éviter, parce qu'il eſt un paſſage au mortel, c'eſt ce que nous allons voir en la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

Sans doute (Chrétienne Compagnie) vous tomberez d'accord avec moy, que ce motif nous oblige d'apporter encore plus de précaution & de vigilance à l'éviter, ſi vous faites reflexion; premierement, que ce paſſage eſt facile, & qu'il n'eſt pas ſi aiſé de s'arrêter ſur un pas ſi gliſſant, quand la ſecouſſe eſt priſe, & que le penchant eſt roide, puiſque la ſeule agitation eſt capable de nous porter plus loin que nous n'avions penſé; ce qui fait que les ſaints Peres ſe ſervent de diffentes comparaiſons, pour nous exprimer le hazard auquel on s'expoſe: les uns d'un batteau qui vogue à rames & à voiles, que l'eau & le vent emportent; vous aborderez, dites-vous, juſtement à ce port ſans paſſer plus avant. Hé! il n'eſt rien de ſi facile que d'être emporté par le courant de l'eau, l'impreſſion que le batteau a reçûë des vents, demeure encore aprés que vous avez abaiſſé les voiles, & s'il ſe rencontre quelque écueil, vous êtes dans un évident danger de faire naufrage; de même vous vous laiſſez conduire par cette inclination aveugle, & vous croyez, quand la paſſion vous pouſſe & vous emporte comme un vent furieux, que vous calmerez l'orage quand il vous plaira, & que vous vous en tiendrez là où vous

en êtes ; vous vous trompez, quand on a une fois donné cours au mal, on n'eſt plus le maître pour lui preſcrire des bornes, & ſouvent il va plus loin que nous n'avions prévû. C'eſt, diſent les autres, comme un homme qui a pris ſa courſe ſur le penchant d'une colline, & qui voudroit s'arrêter au milieu; quelque effort qu'il faſſe, en ſe balançant, & ſe prenant à tout ce qu'il rencontre, le ſeul poids de ſon corps eſt capable de l'entraîner juſqu'en bas.

Ou bien diſons avec les autres, que Dieu garde nôtre ame, comme il faiſoit autrefois ſa chere ville de Jeruſalem, qu'il ne s'étoit pas contenté d'entourer d'un mur fort & épais, pour la deffendre des inſultes de ſes ennemis ; mais il y avoit ajoûté des dehors & des terraſſes, pour la mettre plus en aſſurance, *Iſaïa. 26.* *ponetur in ea murus & ante murale.* Il a fait, dis-je, le même à l'égard de cette place de nôtre cœur, il l'a voulu munir, & fortifier par la crainte du peché mortel, crainte qui eſt comme un rempart & une forte muraille, qui la deffend ; il y a fait de plus comme une ſeconde enceinte, qui eſt le ſoin d'éviter juſqu'aux plus legers pechez : hé ! que faiſons-nous en les commettant ? nous laiſſons prendre à l'ennemy les dehors de la place, bien-tôt il ſera maître du dedans. Nous nous laiſſons vaincre en de petites choſes, nous donnons à cet ennemy la hardieſſe de nous porter à de plus grandes : aujourd'huy on donne entrée au vice, demain on s'y plaira, puis l'on avancera dans le penchant du crime, juſqu'à ce que l'on y ſoit tellement enga-

Digitized by Google

gé, qu'on ne pourra plus rompre ces engagemens funeſtes, ſelon cette parole du Sage, *qui ſpernit modica, paulatim decidet*, que quiconque mépriſe les petites choſes, tombera infailliblement dans les plus grandes. *Eccli.* 19.

Car d'où ſont venus, je vous prie, tous les maux & les ſcandales dans le monde, les hereſies, & les chutes funeſtes des perſonnes les plus élevées par leur état, par leur employ, &par leur profeſſion, & ſouvent même par leur vertu & par leur ſainteté? Il ne faut pas s'imaginer qu'ils en ſoient venus juſqu'à ces extrêmitez tout d'un coup, l'abîme du peché a ſes degrez par où l'on deſcend, auſſi-bien que la vertu a ſes démarches par où l'on monte à la ſublime perfection; ils ont d'abord commencé par des fautes aſſez legeres; enſuite ils ont laiſſé enraciner une petite paſſion d'envie, d'interêt, de libertinage, de vanité, paſſion qui par des progrez imperceptibles, & par un long enchaînement de deſordres, les a précipitez dans de plus grands pechez, qui ont enſuite formé des engagemens qu'ils n'ont pû rompre ſans de violens efforts; & enfin ceux qui faiſoient ſcrupule des pechez les plus legers, ont perdu la honte & la crainte des crimes les plus énormes & les plus honteux, *qui ſpernit modica, paulatim decidet.* C'eſt par là que les libertins tombent dans l'abîme de l'impieté, qu'ils commencent par l'indevotion, par des railleries ſur les choſes ſaintes, & enfin qu'ils en viennent juſqu'à étouffer tous les ſentimens de Religion; car comme on ne va pas d'une extrêmité à l'autre ſans

Digitized by Google

un milieu qui les approche, & qui facilite ce passage : c'est ce que fait le peché veniel, en favorisant d'un côté le penchant & l'inclination naturelle que nous avons au mal, & de l'autre, en diminuant l'horreur du mortel, & en y apprivoisant la conscience, laquelle d'abord en étant effrayée, s'arme de ce qui lui reste de vertu pour lui resister ; mais comme il n'y a pas si loin du peché leger au mortel, l'horreur qu'on a de celui cy n'est que quand on l'envisage dans l'éloignement, & cette horreur se perd lorsqu'on en est proche, & qu'il n'y a plus pour ainsi dire qu'un pas à faire ; sur tout, lorsque comme remarque saint Thomas, on a renversé, ou du moins affoibli l'appuy qui nous soûtenoit, qui est le secours & la protection speciale que Dieu donne à ses amis. Hélas ! nous sommes, comme suspendus sur ce penchant du précipice du peché, & soûtenus par la puissante main de Dieu, sans laquelle infailliblement nous y tomberions ; nôtre nature nous y emporteroit, nos passions nous y pousseroient, & nôtre propre poids nous y entraîneroit ; & que faisons-nous par le peché veniel ? Nous rompons, ou nous affoiblissons cet appuy ; & quoyque nous ayons toûjours le secours suffisant, il devient plus foible, & le penchant toûjours plus roide ; cette protection n'est plus si forte, & le danger devient plus grand : quelle merveille si nous tombons ! & n'en seroit-ce pas une effectivement, si nous ne tombions pas enfin ? *qui spernit modica paulatim decidet.*

Mais ce qui nous doit inspirer une plus ju-

ſte crainte d'un danger ſi évident & ſi ordinaire, eſt en ſecond lieu, que ce paſſage du peché veniel au mortel, non ſeulement eſt facile & gliſſant, mais deplus qu'il eſt ſouvent imperceptible ; il en eſt comme dans les choſes naturelles, où le milieu conſiſte dans l'indiviſible ; c'eſt à dire que pour peu que vous ajoûtiez, ou que vous diminüiez ; que vous avanciez, ou que vous reculiez, ou que vous penchiez d'un côté ou d'autre ; vous ôtez l'équilibre, & vous approchez de l'une des extrêmitez. Je ne crois pas, à dire le vray, que cette regle ſoit infaillible dans toutes les choſes morales ; mais il eſt certain que dans un grand nombre de pechez veniels, & en certaine matiere, le paſſage n'a ſouvent aucune étenduë, & que pour peu que vous avanciez, vous paſſez d'une extrêmité à l'autre ; & ce qui eſt de plus fâcheux, ſans qu'on puiſſe préciſement déterminer, ſi le peché eſt veniel ou mortel, & ſans s'appercevoir ſi l'on a fait un pas ſi dangereux ; ay-je conſenti ? ne l'ay-je pas fait ? Il ne faut qu'un inſtant, qu'une vûë, qu'une reflexion de la raiſon, avec un agréement de la volonté, ou exprés ou tacite ; ce retour ſe fait en un moment, & rend volontaire ce qui ne l'étoit pas ; & par conſequent mortel, ce qui n'eût été que veniel ſans cela : d'où naiſſent ces doutes & ces troubles de conſcience, qui jettent ſi ſouvent les perſonnes dans un étrange embarras.

Ce que vous n'aurez pas de peine à concevoir, ſi vous conſiderez l'union qui eſt entre l'appetit & la volonté ; puiſque c'eſt la

même ame qui agit dans ces deux facultez ; leſquelles ayant une étroite liaiſon enſemble, il y a bien à craindre qu'elles n'ayent auſſi une ſecrette intelligence ; principalement lorſqu'elles trouvent dans une action la conformité de leurs interêts ; que l'impreſſion des ſens qui eſt vive, ne paſſe juſqu'au cœur, que l'imagination remplie d'un objet, dont elle ſe fait une agréable peinture, n'en faſſe part à l'eſprit, & que la volonté enſuite gênée par ce partage, & laſſée de réſiſter à une partie d'elle même, ne ſe laiſſe enfin gagner ; ou du moins que par un retour prompt, & preſque imperceptible, elle n'approuve par ſon conſentement le deſordre qui a commencé ſans elle. Hé ! n'y a-t-il donc pas danger que ces perſonnes ſi négligentes à éviter les pechez veniels, ne mêlent ſouvent parmi eux bien des mortels ; quand il n'y auroit que la negligence affectée d'entrer dans l'éclairciſſement des doutes raiſonnables, que nous pouvons avoir ſur ce ſujet ; ainſi je veux que tous les pechez veniels n'en puiſſent jamais faire un mortel, & qu'une perſonne puiſſe être dans la grace de Dieu, aprés en avoir commis une infinité ; cependant pouvez-vous vous promettre de la conſerver long-temps cette grace, & préſumer que vôtre volonté ſi infidele dans les choſes que vous appellez legeres & de peu de conſequence, s'en tiendra juſtement à ce point indiviſible, dans ces occaſions dangereuſes, & dans ces perils imprévûs, où elle auroit beſoin de toutes les forces de la grace pour ſe ſoûtenir, & qu'affoiblie enfin par ces chûtes fréquentes, elle

le ne ſuccombera point, & ne franchira point cette barriere qui lui eſt marquée par la Loi de Dieu ? mais le commun des hommes marche ſans crainte, ſans défiance & ſans reflexion, qu'il eſt facile de donner dans l'écueil qu'ils négligent d'éviter ; & Dieu ſouvent le permet par un conſeil impenetrable de ſa juſtice, pour châtiment de nôtre négligence, ou de nôtre préſomption.

Il n'y a rien en effet de plus ordinaire dans l'Ecriture, que de voir qu'un peché eſt la peine d'un autre peché, *Peccator adjiciet ad peccandum* ; & de voir que la négligence affectée des petits devoirs conduit inſenſiblement à l'infraction de ceux qui ſont eſſentiels & neceſſaires : ce que quelque ſaint Pere appelle l'uſure du peché, à peu prés comme il arrive ſouvent dans les vieilles dettes, que les arrerages montent plus haut que le principal ; de même il arrive qu'accumulant tous les jours de nouveaux pechez veniels, qui ſont comme des dettes que nous négligeons d'acquitter, Dieu donne main-levée au Demon, qui eſt un exacteur impitoyable, & permet que nous tombions en quelque peché mortel, qui nous dépoüille de tous nos biens & de tous nos merites : & alors on peut dire que Dieu le punit en colere, & dans la plus grande rigueur de ſa juſtice ; mais auſſi tant d'infidelitez commiſes contre lui le meritent bien. Vous faites peu d'état de ſon amitié, & quelle merveille, s'il ne ſe ſoucie pas tant de la vôtre ? Dieu a puni quelquefois ce peché, de mort ; mais la grande peine qu'il lui reſerve, c'eſt la chûte qu'il permet dans le *Eccli.* 3.

mortel : & c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre, ce que tous les Saints nous enſeignent, qu'un peché veniel eſt ſouvent la cauſe de nôtre damnation ; non par lui-même, mais parce qu'il ouvre la porte, & fait le paſſage au mortel qui merite d'être puni de la ſorte : ce qui fait trembler les plus grands Saints dans la vûë des jugemens de Dieu ; ils craignent toûjours que leurs infidelitez ne l'obligent de les abandonner : ils apprehendent les plus petites fautes comme le principe des plus grandes ; parce que c'eſt ordinairement par ces petites infidelitez que commence premierement la froideur de Dieu, puis l'éloignement, enſuite l'abandon, & enfin l'endurciſſement d'une ame, & les chûtes les plus horribles, qui attirent enfin nôtre reprobation : c'eſt l'ordre que Dieu garde en ſa juſtice, qui n'eſt jamais plus grande, ni plus ſevere, que quand pour de petits pechez, il permet qu'on tombe dans les plus grands.

III. PARTIE. Il nous reſte à voir (Meſſieurs) la derniere choſe propre du peché veniel, & la derniere verité, qui nous le doit faire infiniment apprehender ; ſçavoir que non ſeulement il participe du mortel, & qu'il eſt un paſſage qui y conduit ; mais de plus, qu'il eſt encore un obſtacle aux communications de Dieu dans une ame ; & c'eſt ce que j'acheve de vous montrer en peu de mots. Je l'appelle un obſtacle aux graces & aux faveurs de Dieu, comme un milieu interpoſé entre lui & nous ; ce n'eſt pas à la verité un

corps

corps opaque, qui nous prive entierement de la lumiere de ce Soleil ; mais un nuage qui empêche que ſes rayons ne donnent à plomb ſur nous ; ſi ce n'eſt pas un mur épais qui nous ſepare entierement de lui, c'eſt toûjours un voile qui nous le cache, & qui nous dérobe ſa preſence ; ſi ce n'eſt pas ce cahos immenſe qui étoit entre le Lazare dans le ſein d'Abraham, & le mauvais riche, pour empêcher qu'on ne pût monter & deſcendre de l'un à l'autre ; c'eſt toûjours un obſtacle à ſes bienfaits, obſtacle qui n'en tarit pas la ſource, je l'avoüe, mais qui fait que Dieu en uſe avec plus de reſerve, en voicy la raiſon ; Dieu ſe comporte envers nous, comme nous faiſons à ſon égard ; vous lui êtes liberal, il donne ſans meſure & ſans rien épargner ; vous vous contentez du neceſſaire, & vous vous bornez à certains devoirs au de-là deſquels vous ne voulez point paſſer ; pourvû, dites-vous, que je ne l'offenſe point mortellement, c'eſt tout ce que je prétends. Or, qui que vous ſoyez, tenez pour aſſuré que Dieu en uſera de la même maniere avec vous ; il ſe contentera de vous donner le neceſſaire ; mais il vous privera de mille faveurs, qu'il vous eût faites. A peu prés comme il arrive entre les amis ; l'un commence à marquer quelque froideur à l'autre, à ne point craindre de le déſobliger en toutes les rencontres, & ne ſe met plus en peine de le ménager ; bientôt l'autre lui rendra la pareille, il n'aura plus reciproquement les mêmes égards pour lui, & au lieu qu'auparavant il ſe faiſoit honneur de ſon amitié, & de lui rendre tous les

bons offices dans les occaſions, il fera mille choſes deſobligeantes ; & ſi la fortune de l'un dépend de l'autre, comme tout ce que nous eſperons, dépend de Dieu, s'il ne la ruine entierement par une rupture ouverte, il en perdra les plus grands avantages ; de ſorte qu'aprés un peché veniel, il arrive ſouvent, qu'une perſonne n'arrive jamais au même degré de grace & de perfection, où elle fut arrivée ; & enſuite n'aura jamais le même degré de gloire qu'elle auroit euë, & jamais ne ſera ſi ſainte & ſi élevée dans le Ciel, qu'elle eût été. Que ſi l'on accuſe les grands pecheurs de folie, de riſquer leur ſalut, & une éternité de bonheur pour un leger interêt ; & ſi cet aveuglement eſt ſi étrange, qu'à peine le peut-on concevoir : hé ! n'eſt-ce pas quelque choſe qui en approche, de quitter ſon rang, de renoncer à ſes plus beaux droits, de décheoir, de devenir moins conſiderable devant Dieu, & de négliger un ſi notable interêt de ſon ſalut, & de ſon bonheur éternel?

Que ſi le peché veniel met de la ſorte un obſtacle aux communications de Dieu, ce n'eſt pas un moindre mal qu'il nous empêche d'être reciproquement tout à fait à lui ; car quoyque ces ſortes de pechez n'ôtent pas la grace & la charité, ils ſont cependant oppoſez à la ferveur de cette même charité : De maniere que plus elle eſt fervente, plus elle nous porte à Dieu, comme un feu qui n'a point de repos, qui s'efforce toûjours de s'élever vers le Ciel ; mais quand au contraire la charité ſe ralentit par ces ſortes de pechez,

Digitized by Google

l'ame n'eſt plus dans cette favorable diſpoſition, elle ne reſſent plus ces ſaints mouvemens, cette flâme ne porte plus ſa pointe en haut avec tant de vigueur ; & ſi elle n'eſt pas entierement étouffée, elle n'a preſque plus d'activité : de-là vient cette langueur, ces dégoûts, & cet abattement au ſervice de Dieu : c'eſt de-là que ce joug du Sauveur, qui nous ſembloit au commencement ſi doux, devient peſant & inſuportable ; nous courions auparavant dans la voye de ſes commandemens, hé ! qui nous arrête maintenant ? & qu'eſt-ce qui nous rend ſi languiſſans ? *currebatis bene, quis vos impedivit ?* O ! ne le demandez plus, il nous eſt arrivé ce que déplore ſaint Bernard : *cecidimus ſuper acevum lapidum, & in luto, unde non ſolum inquinati, ſed etiam vulnerati, & graviter quaſſati ſumus* ; nous ſommes tombez par le chemin, non ſeulement dans la bouë qui nous a ſoüillez, mais ſur un tas de pierres qui nous a froiſſez & meurtris, & à peine nous reſte-il aſſez de force pour marcher & pour avancer un pas. *ad Galat. 5.*

Diray-je même que pendant qu'une ame n'aura pas ſatisfait pour ce peché veniel, quelque leger qu'il vous paroiſſe, il mettra un tel obſtacle entr'elle & Dieu aprés cette vie, que toute heritiere du Ciel qu'elle eſt, ayant la grace ; quoyque la gloire lui ſoit dûë & ne lui puiſſe manquer, pour récompenſe de ſes travaux, & que Dieu n'ait que des mouvemens de charité & de tendreſſe pour elle ; néanmoins malgré tous les efforts qu'elle fera pour s'y joindre, comme à ſa fin,

& à ſon ſouverain bonheur, elle ſera repouſſée, & privée ſouvent pour des années entieres de la poſſeſſion de Dieu. Ce ſera pour lors que l'ame aſſurée de ſon bonheur, dans la connoiſſance qu'elle aura de la grandeur du bien qu'elle attend, n'ayant plus ſes facultez trompées & aveuglées, comme elle avoit en cette vie, mais ſaines, entieres, & vigoureuſes, s'élancera dans le ſein de Dieu avec toute l'activité de ſes deſirs, & de tout le poids de ſon amour; & Dieu la repouſſera juſque dans le centre de la terre; elle voudra l'embraſſer & s'y unir inſeparablement, & elle ſe ſentira retenuë par une force inviſible, elle trouvera une barriere entre Dieu & elle, plus impenetrable que l'épaiſſeur de toute la terre qui la ſeparera de l'Empirée, un obſtacle plus inſurmontable que la diſtance de tous les Cieux; & quel eſt-il cet obſtacle? un peché veniel, qui l'arrêtera au plus fort de ſes mouvemens & de ſes tranſports? Quel poids, grand Dieu! & quel effroyable obſtacle! & n'eſt-ce pas aſſez pour nous donner de la crainte de le commettre à l'avenir, & pour nous porter à l'expier dés cette vie par la penitence, & par nos bonnes actions?

Concluſion. Auſſi n'ay-je plus que deux mots à ajoûter, & deux petites reflexions pour concluſion de tout ce diſcours. La premiere eſt, que quoyque nous ne puiſſions pas les éviter tous en cette vie, & que quelque précaution que nous y apportions, il nous en échappera toûjours un aſſez grand nombre; puiſque les plus grands Saints mêmes n'en ſont pas exempts;

Digitized by Google

Il faut cependant remarquer, qu'entre les pechez veniels, il y en a de plusieurs sortes; les uns sont de pure fragilité, & pour ceux-là, c'est assez de s'en confondre devant Dieu, reconnoître nôtre foiblesse & nôtre néant, comme le saint Roy David, *infixus sum in limo profundi, & non est substantia*, ou d'aspirer avec un saint Paul à cet heureux état, où le peché n'aura plus de pouvoir sur nous: *quis me liberabit de corpore mortis hujus*? & enfin de tâcher d'en diminuer le nombre tant que nous pourrons: mais il y en a d'autres que l'on commet de volonté déliberée, avec vûë & avec reflexion, quoyqu'en matiere legere, comme de s'émanciper à quelque curiosité, ou à quelque sentiment de vaine gloire; d'autres dont la matiere est dangereuse, & qui ne different que du plus ou du moins du peché mortel, ou même par la seule inadvertance de la raison, ainsi que nous l'avons expliqué. Pour ceux-là (Messieurs) nous pouvons & nous devons faire tous nos efforts pour les éviter; & quand ils n'auroient point d'autre effet, ni d'autre suite que de déplaire à Dieu; est-ce une chose de si peu de consequence, qu'elle ne merite pas tous nos soins & toutes nos attentions? *qui timet Dominum nihil negligit*, dit le Sage, celui qui craint Dieu ne néglige rien, il prend garde à tout, & ne sçauroit trop prendre de précautions sur ce point; il ne distingue point entre le grand & le petit peché, il ne dit point, ceci est mortel, & cela seulement veniel, mais c'est une offense de Dieu, je ne le feray donc jamais? une personne qui est dans cette heureuse disposi-

Psalm. 68.

ad Roman. 7.

Eccles. 7.

sion, & qui a la conscience si délicate & si timorée, que l'ombre même du mal lui fait horreur, n'a garde de tomber dans les plus grands desordres; & comme les conseils de de l'Evangile nous font garder les préceptes; de même il n'y a presque point d'autre moyen d'éviter les pechez mortels, que de s'efforcer d'être exact & régulier dans les plus petites actions, & de se garder des moindres pechez.

Mais en second lieu, comme tel est le naturel des hommes, que la plûspart se conduisent plûtôt par la crainte des châtimens, pour éviter le mal, que par tout autre motif; demandons à quelqu'une de ces ames qui en porte la peine dans le Purgatoire, quel malheur leur causent ces sortes de pechez; ce peché veniel, vous dira-t-elle, tout leger qu'il paroisse, est l'aliment de mes flâmes, le voile qui me ravit pour un temps la vûë de mon souverain bien, c'est le sujet de mes regrets, & la cause de mon supplice. Mais que sera-ce de ceux qui les multiplient tous les jours? & que ne doivent-ils point apprehender? que si chacun de nous se faisoit aujourd'hui la même demande, que le saint homme Job faisoit autrefois à Dieu; *responde mihi quantas habeo iniquitates?* De combien de pechez de la sorte ma conscience est-elle chargé? Ne pourrions-nous point répondre avec David: *super capillos capitis mei multiplicatæ sunt iniquitates meæ, & tanquam onus grave, gravatæ sunt super me;* qu'ils sont multipliez au de-là des cheveux de nos têtes. Or cet amas de pechez dont on se charge, est comme un poids qui croît & qui s'augmente tous

Job. 13.

Psalm. 36.

les jours ; mais prenons garde enfin que ce poids ne nous accable, en nous faisant tomber dans d'autres plus griefs, dont peut-être nous ne nous releverons jamais. Pensez-y bien, mon cher Auditeur, & fasse le Ciel que vous en conceviez une si juste crainte, & que vous apportiez tant de soin à les éviter, tant de vigilance à expier ceux que vous avez commis, qu'à la mort ils ne soient point un obstacle à vôtre bonheur & à la joüissance de la gloire, que je vous souhaite, &c.

SIXIE'ME SERMON

De la Patience chrétienne.

Amen, amen dico vobis, quia plorabitis & flebitis vos, mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini. Joan. 16.

En verité, en verité je vous dis, vous pleurerez, & vous gemirez vous autres, & le monde sera dans la joye, & vous serez dans la tristesse. *S. Jean. c.* 16.

IL faut avoüer (Chrétiens Auditeurs) que Dieu traite ses amis en ce monde d'une maniere bien differente de celle dont usent les Grands de la terre, envers ceux qu'ils honorent de leur amitié. Ceux-cy font consister les témoignages de leur affection à nous mettre à couvert des insultes de nos ennuemis, à nous secourir dans nos disgraces, à nous adoucir les chagrins & les déplaisirs dont cette vie est traversée, &

enfin à nous procurer toutes les joyes & tous les avantages qu'ils croyent nous pouvoir rendre heureux. Mais il ne faut que faire un peu d'attention sur l'Evangile de ce jour, pour être persuadez que Dieu prend tout le contrepied à l'égard de ceux qu'il cherit tendrement, & qui sont le plus attachez à son service : peut-on en juger autrement, en voyant que le Sauveur du monde ne parle que de pleurs, de tristesses & de gemissemens à ses Apôtres, & en leurs personnes, à tous les Justes, & à tous les gens de bien ? Ne semble t-il pas que les persecutions les plus opiniâtres, & les plus furieuses qu'ils auront à soûtenir en cette vie, leur doivent tenir lieu de graces & de faveurs ? & que les amertumes les plus sensibles, les affrons les plus sanglans, les tristesses les plus inconsolables, doivent être leur partage, & tout ce qu'ils doivent attendre de lui ?

Aussi voyons-nous qu'il y prépare leurs esprits, qu'il fortifie leur cœur contre de si rudes attaques, qu'il anime leur courage à souffrir tout ce que la haine des hommes, qui se feront un plaisir de leur mort, sera capable d'inventer de tourmens ; en un mot, il les exhorte à la patience, & leur laisse pour toute consolation cette surprenante maxime, qu'il veut qu'ils impriment profondement dans leur cœur ; que ce n'est que par la patience dans les croix, & dans les souffrances, que l'on arrive au bonheur éternel ; maxime à la verité inconnuë, & j'ose dire impenetrable à la prudence de la chair, qui applique tous ses soins à se procurer toutes

les commoditez, & toutes les joyes de ce monde, & qui s'occupe uniquement des moyens de ſe précautionner contre tous les malheurs dont on eſt menacé. De-là vient que les mondains enviſagent comme un grand mal, ce que la ſageſſe éternelle compte parmi les avantages qu'elle ménage à ſes plus chers amis, ſçavoir les occaſions d'exercer leur patience par les diſgraces, les afflictions, & les perſecutions que Dieu permet qui leur arrivent en cette vûë : mais comme les Apôtres ne furent perſuadez de cette importante maxime, & du merite de la patience chrétienne, qu'aprés la venuë du Saint-Eſprit ; j'ay beſoin de ſes lumieres pour les découvrir. Demandons-les par l'interceſſion de celle qui a eu le plus de part aux ſouffrances du Sauveur ; c'eſt ſa glorieuſe Mere, à qui nous dirons pour ce ſujet,

Ave Maria.

N'Eſt-il pas étonnant (Meſſieurs) de voir que les Chrétiens, tout éclairez qu'ils ſont des lumieres de la Foy, ſçavent ſi peu faire diſtinction entre les biens & les maux veritables de cette vie, qu'ils font ſouvent le ſujet de leur joye & de leur bonheur, de ce qui a coûtume d'y mettre le plus grand obſtacle ; & qu'ils s'affligent au contraire, des choſes qui pourroient, s'ils en ſçavoient faire un bon uſage, les mettre un jour en poſſeſſion du ſouverain bien ? Car enfin puiſque la verité même nous en aſſure, ce que nous appellons les maux de ce mon-

de, le ſujet de nos larmes, de nos chagrins, & de nos amertumes ; j'entends les fâcheux accidens, les diſgraces de la fortune, la perte de nos biens, les douleurs & les incommoditez d'une fâcheuſe maladie, la mort de nos proches & de nos amis ; ce qui nous cauſe, en un mot, les plus ſenſibles déplaiſirs : tout cela, dis je, eſt le partage des fideles ſerviteurs du Seigneur, & par conſequent, que nous devons mettre au nombre des biens & des faveurs qu'il nous fait, ainſi que parle ſaint Paul, *vobis datum eſt non ad Philip. 1.*
ſolùm ut in ipſum credatis, ſed etiam ut pro illo patiamini. C'eſt la ſource de tout nôtre bonheur, le grand reſſort de nôtre prédeſtination, le moyen le plus avantageux de faire nôtre ſalut ; & cependant, ô aveuglement extrême des hommes ! c'eſt ce qu'ils apprehendent comme les plus grands maux, & ce qu'ils appellent adverſité, diſgrace, malheur, fâcheux accidens ; au lieu qu'ils regardent la gloire, les richeſſes, la ſanté, la joüiſſance de tous les plaiſirs, & tout ce que Dieu accorde ſouvent à ſes plus grands ennemis, & dans ſa plus grande colere, qu'ils regardent, dis-je, tout cela, comme des biens conſiderables, qu'ils y attachent leur cœur, qu'ils y établiſſent leur joye, & en font l'objet de leurs plus ardentes paſſions ; ce qui me fait dire à ce ſujet, ces paroles d'un Prophete, *confuſum eſt gaudium à filiis hominum,* que les enfans des hommes confondent les objets de leurs joyes, & de leurs triſteſſes ; puiſqu'ils ſe réjoüiſſent des choſes, qui leur devroient cauſer de la douleur ; & s'affligent

au contraire de ce qui les devroit combler de joye, & d'une ſenſible conſolation, auſſi-
2. ad Cor. 7. bien que le grand ſaint Paul, *ſuperabundo gaudio in omni tribulatione noſtrâ.*

Mon deſſein donc (Chrétienne Compagnie) eſt de m'efforcer aujourd'huy d'ôter cette confuſion, en vous faiſant voir que c'eſt dans la patience chrétienne que nous devons
1. Jacob. 2. établir nôtre joye & nôtre bonheur, comme nous apprend un Apôtre, *omne gaudium exiſtimate fratres, cum in varias tentationes incideritis.* Deux raiſons priſes de ſaint Chryſoſtome qui a ſouvent traité ce ſujet avec une éloquence toute divine, m'en fourniront toutes les preuves. La premiere eſt la neceſſité inévitable que nous avons de ſouffrir en ce monde, en quelque état, & en quelque ſituation que nous ſoyons; & il ne tient qu'à nous de faire de cette neceſſité une grande vertu, par ce moyen de la patience, premier motif de joye & de conſolation. La ſeconde preuve ſe tire de l'utilité incomparable que nous apportent les ſouffrances, de quelque côté qu'elles nous viennent. C'eſt une Loy indiſpenſable de ſouffrir en ce monde, efforçons nous donc de ne pas rendre nos ſouffrances infructueuſes & ſans merite, par nos murmures, & par nos impatiences, qui ne ſerviront qu'à les augmenter; ce ſera ma premiere Partie. Nous pouvons tirer des avantages infinis de nos ſouffrances, faiſons en donc le ſujet de nôtre patience; puiſque nous y trouvons un ſi puiſſant motif de joye & de conſolation. Ce ſera la ſeconde Partie, & tout le partage de ce diſcours.

Digitized by Google

Comme de toutes les vertus, la patience est sans contredit, celle qui est le plus d'usage, & dont la pratique est de tous les jours, il ne faut pas s'étonner (Chrétiens) si tout le monde la prêche, & nous avertit à toute heure qu'il faut souffrir; la necessité en est indispensable, puisqu'elle est comme attachée à nôtre nature, depuis le peché du premier homme, & que nous y avons été condamnez par arrêt de celui-là même qui nous a donné l'être; aussi est-ce en vain que nous nous efforçons de l'éviter, & de nous dispenser d'une Loy qui est commune à tous, *jugum grave super filios Adam, à die exitus de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ.* Mais quand nous pourrions par nos efforts nous soustraire à cet arrêt porté contre tous les hommes; la Religion que nous avons embrassée, ne nous engage-t-elle pas en tant que Chrétiens, à nous y soûmettre? puisque cette Religion ne peut subsister sans la patience, de même qu'elle ne s'est établie que par les persecutions, & que celui qui en est l'auteur ne l'a fondée que sur sa croix; car c'est de la maniere qu'en parle saint Augustin: mais enfin quand nous pourrions remplir les devoirs de nôtre Religion, & demeurer fideles à Dieu, sans passer par cette fâcheuse épreuve, à laquelle Dieu met tous ses serviteurs, & même ses plus grands amis; la qualité de pecheurs, avec laquelle nous naissons, & que nous n'avons que trop verifiée par la multitude des pechez que nous avons commis, ne nous attireroit-elle pas les châtimens de sa justice? de maniere que la qualité d'homme qui nous

I. PARTIE.

Eccliſ. 40.

Digitized by Google

assujetit à tant de miseres & d'accidens ; la qualité de Chrétiens qui nous oblige à porter nôtre croix, & à imiter nôtre modele ; la qualité de pecheurs qui nous soumet aux justes châtimens de celui qui est le vengeur de tous les crimes, sont les trois motifs qui nous doivent faire resoudre à recevoir avec patience tous les maux de cette vie, si nous voulons que nos souffrances ne soient pas sans merite & sans fruit : appliquez-vous, je vous prie, à les bien penetrer.

Je trouve donc la premiere source de nos souffrances, dans la nature, & dans la condition même de l'homme, qui est condamné à souffrir au même temps qu'il commence à naître, & qui ensuite est exposé à toutes les miseres, & à tous les accidens ; il n'est pas necessaire de vous en faire icy la peinture, qui a été un champ ouvert à la morale des anciens Philosophes, & d'où les saints Peres ont tiré de solides reflexions, pour nous animer à la patience, en concluant de-là, que ce n'est point sur la terre, que nous devons chercher, ni établir nôtre bonheur. Il me suffit donc de vous dire que ces mêmes saints Docteurs, qui nous ont fait de si affreuses peintures de tous les maux de cette vie, y trouvent aussi un puissant motif, pour nous porter à les souffrir constamment, non en Philosophes, par une indolence stoïque, qui n'est que fierté & illusion ; ni par une force d'esprit, qui fait consister toute sa vertu à se rendre justice en ce point, & à ne point prétendre de privilege particulier au dessus du commun des hommes ; mais par une sou-

miſſion aux ordres de la Providence. C'eſt juſques où quelques-uns de ces anciens Sages ſont parvenus, qui ſe ſont mis par là au deſſus de tous les accidens de la vie, des injures des temps, des injuſtices des hommes, & des viciſſitudes de la fortune : du moins liſons-nous dans les écrits d'un Seneque, & d'un Epictete, des ſentimens ſur ce point, fort conformes à ceux des Peres les plus autoriſez ; je veux même que ce motif ait fait beaucoup d'honneur à ces anciens Sages durant les tenebres du Paganiſme ; mais ce qui rabat beaucoup de ſon merite & de ſon prix, eſt que ſaint Auguſtin y a découvert une vaine oſtentation de vertu, qui n'avoit que du faſte & de l'apparence, qui rapportoit à ſa propre gloire tout ce qu'elle faiſoit de bien, & qui s'en faiſoit un fond d'orgueil, & d'eſtime de ſoy-même : & certes ce ſaint Docteur a prononcé un oracle digne de lui, lorſqu'il a dit que la veritable patience ne ſe trouve que dans le Chriſtianiſme, comme ce n'eſt que là où ſe trouve la veritable Religion.

Ce qui n'empêche pas pourtant que la patience, entant que vertu morale, ne ſoit commune à tous les hommes, en faiſant abſtraction de leur Religion ; puiſqu'ils ont ſouvent les mêmes maux à ſouffrir, & qu'ils ſont aſſujetis aux mêmes diſgraces, qui ſont la matiere de la patience ; c'eſt pourquoy tous les Docteurs conviennent que c'eſt une vertu, par laquelle nous ſupportons avec conſtance, & avec une certaine égalité d'eſprit, les maux de cette vie ; en ſorte qu'on n'en ſoit point exceſſivement troublé interieure-

Cicero. 2. Rhetor.

ment, & qu'on ne faſſe paroître au dehors aucune marque d'un chagrin immoderé. Ainſi les ſujets de patience étant communs à tous les hommes, il n'y a que la maniere de les ſouffrir qui faſſe la difference de leur vertu ; & quelle eſt donc cette maniere differente ? C'eſt qu'au lieu que ces ſages Infideles n'avoient en vûë qu'une inévitable neceſſité par rapport à la ſeule condition humaine, ce qui les faiſoit reſoudre à ſouffrir ce dont ils ne pouvoient ſe diſpenſer : nous devons nous autres nous y ſoumettre de bon gré, en vûë des ordres & de la volonté d'un Dieu, qui a voulu que nous euſſions toûjours les occaſions preſentes de lui faire un ſacrifice de la nôtre. Les ſages Infideles prenoient le party de ſouffrir avec courage, de peur d'aigrir & d'augmenter le mal par la triſteſſe, & le chagrin qu'ils en euſſent conçû, & s'efforçoient de le vaincre en ſe roidiſſant contre ſon impetuoſité ; de ſorte que ne pouvant en arrêter la violence, ils croyoient en être victorieux, quand le corps ſuccombant à l'effort du mal, l'eſprit demeuroit ſuperieur par ſa fermeté, & par ſa conſtance, où tout au plus ils acceptoient par raiſon, ce que la neceſſité ne leur permettoit pas d'éviter.

Mais ſouffrir en Chrétien, c'eſt regarder cette neceſſité par rapport à la volonté de Dieu, c'eſt ſe ſoumettre de bon cœur aux arrêts de ſa Providence, & en cette vûë demeurer tranquille parmi les plus fâcheux évenemens de cette vie ; c'eſt recevoir de la main du Créateur tout ce qui nous vient par

te canal ; puiſque rien n'arrive en effet que par la diſpoſition de ſa ſageſſe. Je ſouffre, dit le ſage Payen, parce que c'eſt une neceſſité ; je ne ferois que reſſentir plus vivement mon malheur, ſi je m'abandonnois à la triſteſſe, ou ſi je me laiſſois accabler à la douleur ; mais je ſouffre, doit dire le Chrétien, parce que Dieu le veut, & le permet pour les vûës, que ſa ſageſſe a eu de toute éternité ſur moy. La condition d'homme met l'un & l'autre dans la neceſſité de ſouffrir, & dans l'occaſion preſque continuelle de pratiquer la patience ; mais l'un prétend faire de cette neceſſité une vertu, en ſouffrant ce qui eſt attaché à la condition de ſa nature, ſans autre vûë que de reconnoître qu'il eſt homme aſſujeti aux Loix communes à tous les hommes, *homo ſum, & humani nihil à me alienum puto*, diſoit cet Ancien ; mais le ſage & le vertueux Chrétien va au de-là de la vertu du Philoſophe ; car il enviſage ces miſeres & ces accidens, auſquels la nature l'a ſoumis, comme la nature & la matiere de ſes ſouffrances, il s'y ſoumet avec reſignation aux ordres de la divine Providence, qui lui ménage ces occaſions, & qui a voulu que la vie en fût toute remplie, afin de lui apprendre qu'il n'y doit pas chercher ſon repos & ſon bonheur par un indigne attachement. *Terentius.*

Concevez-vous (Meſſieurs) par ce premier trait, la difference de la patience chrétienne, & de celle qui eſt purement morale, quoique toutes les deux n'ayent que les mêmes à choſes ſouffrir ; ſçavoir les maux de cette vie,

& tout ce qui eſt oppoſé à nos deſirs ; l'une porte à les ſouffrir, parce qu'on eſt homme, & ſujet aux Loix & aux miſeres de la nature humaine, motif par conſequent purement humain, & purement naturel ; elle nous fait attribuer au hazard, à la haine & à l'injuſtice de nos ennemis, ou enfin au malheur de nôtre condition, tout ce qui nous arrive, & ne nous oblige à les ſouffrir, que parce qu'il n'y a point d'autre remede que dans la patience ; mais celle d'un Chrétien regarde ces mêmes maux comme la ſource de nos plus grands biens, elle les fait recevoir de la main de Dieu, comme autant d'occaſions de lui marquer nôtre dépendance & nôtre ſoûmiſſion ; & fait en ce ſens une grande vertu, d'une indiſpenſable neceſſité, & change par ce moyen le mal en bien.

Voilà en quoy la doctrine de l'Evangile eſt differente de la morale des Payens, qui ne retiroit aucun fruit de ſa patience. Mais nous (Chrétiens) ne laiſſons-nous point perdre le fruit de la nôtre ? Je ne prétends point improuver ou blâmer ces ſoins moderez, & ces précautions raiſonnables qu'on prend pour ſe deffendre des injures des temps, pour éviter la pauvreté & les miſeres, ni même pour ſe prémunir contre les diſgraces de la fortune : auſſi Dieu ne le deffend il pas, quoyqu'il condamne ces ſoins empreſſez & exceſſifs, dont la plus grande partie des hommes s'occupent preſque uniquement. Je ne parle icy que des maux que nous ſommes neceſſairement obligez de ſouffrir, & qui ſont hors de nôtre prévoyance : ſouffrons les du moins

en Chrétiens, ſi nous ne pouvons les éviter: penſons qu'étant hommes nous avons été condamnez à ſouffrir, qu'étant en commerce avec le mõde,& vivant enſocieté,nous trouverons par tout occaſion de pratiquer lapatience.

Allez où vous voudrez, s'écrie le pieux Auteur du livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt,vous vous porterez toûjours vous-mêmes : tournez-vous de quelque côté que vous voudrez, au deſſus, vous aurez à ſouffrir les caprices, & la mauvaiſe humeur des perſonnes qui vous dominent avec un rude empire; au deſſous, la groſſiereté, & l'humeur indocile de ceux qui vous ſont ſoumis, & qui donneront de l'exercice à vôtre patience, à côté vous trouverez des égaux qui ſeront capables de la pouſſer à bout par leurs inſultes, par leurs bruſqueries, par leurs calomnies,& par leurs outrages;au dedans,vous aurez de mortels chagrins, des déplaiſirs ſenſibles de voir les mauvais ſuccés de vos affaires, ou les deſordres de vôtre famille; dans le corps, des maladies aiguës & douloureuſes, & vous aurez ſouvent beſoin de toute vôtre vertu, pour ſoûtenir tout cela ſans plainte & ſans murmure : *quocumque ieris, ieipſum tecum portas, & ſemper te ipſum invenies, converte te ſupra, converte te infra, & in omnibus invenies crucem ;* mais en vous tournant ainſi de tous les côtez, jettez les yeux ſur tout ce qui vous environne, ſur tout ce qui vous manque, ſur tout ce qui vous appartient,& à quoi vous prétendez avoir droit; ne trouverez-vous pas par tout des ſujets de patience? Car qui eſt-ce en ce monde qui a

de Imitat. Chriſti. l. 2. c. 12.

tout ce qu'il ſouhaite? qui l'a toûjours à point nommé? La fortune vous eſt-elle toûjours favorable? ou ſeconde-t-elle toûjours vos deſſeins? ne vous refuſe-t-on rien de ce qui eſt neceſſaire à vos beſoins? Perſonne ne vous conteſte-t-il ce qui vous appartient de droit? ou ne tache-t-il de vous dépoüiller de ce dont vous êtes en poſſeſſion? n'y a-t il point d'infidelité de la part des uns, d'injuſtice de la part des autres? affrons, injures, calomnies, pauvreté, beſoins, maladies, ce ſont autant d'occaſions que vous avez, entant qu'hommes, de ſouffrir; mais que vous ne devez pas ſouffrir en hommes, mais en Chrétiens: ce ſont autant d'accidens, auſquels vous ne pouvez parer, des ſujets de patience que vous rencontrerez par tout; & ſi l'Apôtre attribuë à Dieu des richeſſes & des treſors de patience, en ce qu'il ſouffre tout de la part des hommes; les hommes ne peuvent-ils pas en acquerir d'inépuiſables, en ſouffrant ce qui leur arrive de la part de Dieu, & en le recevant de ſa main?

Que ſi nous ſommes obligez de pratiquer la patience en qualité d'hommes, à qui nôtre nature & nôtre état en fourniſſét mille occaſiõs, nous y ſommes encore bien autrement obligez en qualité de Chrétiens; puiſque embraſſer cette Religion, c'eſt pour ainſi dire contracter un engagement aux ſouffrances, de quelque nature qu'elles ſoient, & de quelque côté qu'elles viennent; puiſque nous ſommes enfans de la Croix, diſciples d'un Maître, qui ne nous a rien enſeigné ni plus ſouvent, ni plus utile, que le Chriſtianiſme,

à proprement parler, n'eſt qu'une école de patience, & la vie d'un Chrétien, un continuel exercice de cette vertu, ainſi que s'exprime ſaint Auguſtin, *tota vita Chriſtiani, ſi ſecundùm Evangelium vivat, crux eſt & martyrium.* Il ſeroit inutile (Meſſieurs) de nous étendre ſur une verité ſi rebattuë, & que nous avons déja traitée dans un autre endroit: je dis ſeulement que vous exhorter à la patience, c'eſt non ſeulement vous exciter à ſouffrir en Chrétien, par des motifs élevez au deſſus de la nature, dans laquelle la vertu des Payens s'eſt bornée; mais c'eſt vous y porter par la qualité, & le nom même de Chrétien; puiſque c'eſt vous preſſer d'en remplir les devoirs, vous faire ſouvenir, de l'engagement que vous avez contracté au Baptême, & en rappeller les obligations. C'eſt vous dire avec Tertulien, qu'ayant pris naiſſance dans les eaux, qui ſont la figure des ſouffrances du Sauveur, & qui en contiennent la vertu, vous ne pouvez conſerver la vie toute divine & ſurnaturelle que vous y avez reçûë, que par les ſouffrances, qui ſont comme la nourriture qui l'entretient; & comme un Prophete diſoit autrefois, que Dieu avoit nourri ſon peuple d'un pain de larmes; de même dans la nouvelle Loy, le Pere celeſte nourrit les fideles, qui ſont ſes enfans, de ſouffrances, ſur l'exemple de ſon fils propre, qui aprés nous avoir donné en ſa perſonne un parfait modele de patience, voulut, avant que de ſortir de ce monde, ſe raſſaſier, pour parler avec Tertulien, du plaiſir qu'il prenoit à ſouffrir, *ſaginari vo-*

V. Sermon de la vie molle, dans le 2. Tom. de l'Avent.

Digitized by Google

luptate patientiæ, discessurus volebat. La patience donc est si essentielle à un Chrétien, que sans cela il n'en a que le nom, encore ne le peut-il porter sans un secret reproche qu'il le deshonore, & qu'il le dément; puisque le vray caractere d'un Chrétien, c'est d'être un homme patient, prêt à souffrir les injures, les miseres, les tourmens, & la mort même: *expeditum morti genus*, comme ajoûte le même Auteur.

Or pour être convaincu (mon cher Auditeur) de la necessité de la patience, & de l'obligation de la pratiquer, il ne faut que considerer qu'elle est comme inseparable de cette qualité de Chrétien que vous portez, & qu'elle entre dans toutes les actions, & dans toutes les vertus propres de nôtre Religion; la Foy nous oblige de croire que le Ciel, & un poids de gloire est la récompense des travaux & des souffrances d'un Chrétien; mais cette Foy ne s'exerce pas sans peine, & cette esperance d'obtenir cette récompense est présomptueuse, si on ne s'efforce de meriter cette gloire par la patience. La charité envers Dieu, que tout Chrétien regarde comme le premier & le plus grand précepte de sa Loy, ne l'oblige-t-elle pas à tout perdre, & à tout souffrir plûtôt que de l'offenser? Et le martyre souffert pour l'amour de ce souverain Seigneur, à qui l'on fait un sacrifice de sa vie, n'est-il pas le plus grand acte de patience? Parcourez le reste des vertus, & tous les autres devoirs de ce Chrétien, la charité envers le prochain, qui les renferme & qui les réünit tous, ne doit-

Digitized by Google

elle pas être patiente ? c'eſt la premiere qualité que lui donne ſaint Paul, *charitas patiens eſt* ; ne nous oblige-t-elle pas, cette même charité, à pardonner les injures, à ſouffrir les plus ſanglans outrages, & à prier même pour ceux qui nous perſecutent ? Et n'eſt-ce pas le comble & le dernier degré de la patience ? examinez enſuite toutes les maximes de l'Evangile, ſur leſquelles un Chrétien doit regler ſa vie & ſa conduite, y en a-t-il une pour laquelle il ne falle de la patience ? *Beati qui lugent, beati qui perſecutionem patiuntur,* & le reſte. Toutes ne concluent-t-elles pas, que ce n'eſt que par la patience que nous acquererons le ſouverain bonheur ? Paſſez enſuite à toutes les actions chrétiennes, nulle ne ſe peut pratiquer ſans peine, & conſequemment ſans le ſecours de la patience : & ſaint Paul ne le diſſimule point : *in omnibus*, s'écrie-t-il. *exhibeamus nos metipſos, ſicut Dei miniſtros, in multâ patientiâ, in tribulationibus, in neceſſitatibus, in anguſtiis, in plagis.* Un Chrétien donc ſans patience, eſt un Chrétien par équivoque, qui porte un nom qui ne lui convient point, & qui ſe fait honneur d'une dignité qu'il ne remplit pas.

1. *ad Cor.* 13.

Matth. 5.

2. *ad Cor.* 6.

C'eſt la concluſion qu'en tire ſaint Auguſtin, *ſi te putas non habere tribulationes, nundum cœpiſti eſſe Chriſtianus*, vous n'avez pas encore commencé à être Chrétien, ſi vous n'avez encore rien ſouffert, & vous ne ſçavez pas ſouffrir en Chrétien, ſi vous ne ſouffrez avec patience ; car ce ſont deux choſes qui ne ſe peuvent ſeparer. Hé ! qu'êtes-vous donc, je vous prie, vous qui avez tant d'hor-

in Pſal. 55.

Digitized by Google

reur des moindres souffrances ? qui marquez tant d'impatience dans vos maladies, & tant d'emportemens pour le moindre tort qu'on vous fait ? qui êtes toûjours prêt à repousser avec violence la moindre injure ; peut-on dire que vous êtes un veritable Chrétien, quand vous vous répandez en paroles outrageuses pour un petit mot qu'on vous a dit par mépris, qui éclatez en plaintes & en murmures contre le Ciel, dans les disgraces, & dans les fâcheux évenemens, qui sont souvent des suites & des effets de vôtre mauvaise conduite ? vous qui ne pouvez enfin vous empêcher de témoigner vôtre indignation, & les plus vifs ressentimens, contre ceux que vous soupçonnez être les auteurs de vôtre malheur : non, vous n'avez jamais bien conçû, ni bien penetré les obligations d'un Chrétien ; puisque par quelque endroit que vous envisagiez la Religion que vous avez embrassée, vous n'y trouverez qu'engagemens à souffrir avec patience.

Que si vous ajoûtez à la condition d'homme & de Chrétien, celle de pecheur, que personne ne peut desavoüer sans être convaincu de mensonge par la verité même ; si vous y ajoûtez, dis-je, la qualité de pecheur, vous vous sentirez encore tout autrement obligé de satisfaire par vôtre patience à la justice de Dieu, par les châtimens qu'elle a coûtume d'en tirer elle-même, qui sont ces adversitez, ces maladies, ces disgraces, & ces pertes de biens, qui vous rempliſſent le cœur d'amertumes, & que vous supportez si impatiemment : car enfin si saint Augustin nous

nous assure que c'est une necessité que tout peché soit puni, ou par le pecheur même qui l'a commis, ou par la justice divine, qui le venge en l'autre vie par des peines infiniment plus rigoureuses : quel plus saint usage pouvons-nous faire des souffrances que de les recevoir avec patience, & de les offrir à Dieu même qui nous les envoye ? *Peccatum omne puniatur necesse est, aut ab homine saviente, aut à Deo judicante.* C'est donc sans doute un puissant motif pour nous animer à la patience, de penser que c'est une misericorde dont Dieu use à nôtre égard, de nous punir en cette vie, comme parle encore saint Augustin, *aderas Domine misericorditer saviens*; puisque selon le sentiment de l'Apôtre, quand Dieu nous traite de la sorte, quand il nous frappe par quelque affliction qui nous est sensible; c'est un Pere qui châtie son enfant qui lui est cher, & qu'il veut par là faire rentrer en son devoir. Nôtre patience alors, en nous soumettant à cette misericordieuse justice, nous tient lieu de penitence; & dans ce sentiment nous devons dire avec les freres de Joseph, qui se voyoient poursuivis par la justice de Dieu : *meritò hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum*, souffrons patiemment, nous n'avons que trop merité ce châtiment. *Genes.* 42.

Oüi (Chrétiens.) cette seule reflexion est capable de nous inspirer une patience à l'épreuve des plus rudes coups de la fortune, & de tous les effets de la mauvaise volonté des hommes; car si nous les avons meritez, ne devons-nous pas penser avec David, qui se

voyoit outragé & chargé d'injures par Se-
Reg. c.16. mey l'un de ſes ſujets : *dimitte eum, ut maledicat, juxta præceptum Domini, ſi forte reſpiciat Dominus afflictionem meam.* Cet inſolent s'oublie, je le vois bien ; mais laiſſez-le me donner des malédictions, c'eſt ſans doute par l'ordre ou par la permiſſion du Seigneur, qui ſe contentera de cette legere punition de mes crimes : c'eſt à moy maintenant à ſouffrir avec patience l'état où je me vois réduit ; ainſi le ſaint homme Job, dans les premiers tranſports de la douleur que lui cauſoient les maux dont il ſe ſentoit accablé, demandoit à Dieu que ſes pechez fuſſent mis d'un côté de la balance, & de l'autre les maux qu'il enduroit ; la nature prête à ſuccomber laiſſa échaper cette plainte, qu'il étoit traité plus rudement que ces pechez ne ſembloient le
Job. 6. meriter : *utinam appenderentur peccata mea, & calamitas quam patior! quaſi arena maris hæc gravior appareret.* Mais c'étoit la violence de la douleur qui lui inſpiroit ce ſentiment naturel ; car la raiſon reprenant ſa place & faiſant reflexion ſur la peine qu'il meritoit, quelque innocente que fût ſa vie, elle étouffa les plaintes & les murmures de la nature ; & tirant de la vûë & de la penſée de ſes pechez, le motif de cette héroïque patience qu'il fit enſuite éclater, il s'en faiſoit le ſu-
Ibidem. jet d'une ſenſible conſolation, *& hæc mihi ſit conſolatio, ut affligens me dolore non parcas.* vous m'épargnez trop, ô mon Dieu ! & vous avez trop d'égards & de ménagemens pour ma foibleſſe ; car de quel poids ne déchargeriez-vous point le bras, ſi vous me puniſ-

Digitized by Google

ſiez en Juge irrité, plûtôt qu'en Pere miſericordieux? & ne vous ſuis-je pas encore trop obligé de me traiter en cette vie comme vous avez coûtume de faire vos amis, plûtôt que de me traiter dans l'autre, comme vôtre ennemy : voilà les ſentimens de celui que l'Ecriture nous propoſe comme un parfait modele de patience.

Vous ſçavez en quel état Dieu permit au Demon de le réduire ; mais peut-être n'avez-vous pas fait reflexion ſur la maniere, ſur l'artifice, & ſur la malignité dont cet ennemy ſe ſervit pour l'ébranler. Comme il ſçavoit que les malheurs & les diſgraces qui viennent fondre tout d'un coup, font une impreſſion plus vive & plus ſenſible, que lorſqu'ils viennent ſucceſſivement les uns aprés les autres, & par intervalle ; parce que les premiers préparent ſouvent le courage à recevoir ceux qui ſuivent, & font que l'on s'y accoûtume ; il voulut le ſurprendre par un accablement de deſaſtres, qui venant coup ſur coup, ne lui laiſſaſſent pas le loiſir de reſpirer : il ſurprit en effet, pour ainſi dire, les premiers mouvemens de ſon cœur, auſſi n'en ſommes-nous pas les maîtres ; mais aprés l'avoir comme abattu par ce premier effort, il ſe trompa dans l'eſperance qu'il conçut qu'il ne s'en releveroit pas ; & qu'aprés qu'il lui auroit laiſſé prendre haleine, voyant ſes troupeaux enlevez, ſes richeſſes pillées, ſes maiſons renverſées, & ſa famille éteinte & accablée ſous les ruines, & lui-même couvert d'ulceres & d'ordure, il s'abandonneroit aux murmures, aux plaintes,

& au deſeſpoir. Si ſa vertu eût été feinte & apparente, comme le Demon le vouloit perſuader à Dieu-même, cette épreuve rude & ſenſible l'eût bien-tôt fait voir ; il ſe fût trahi lui-même par ſon impatience, par ſon découragement, & enſuite par la défiance, & par les blaſphêmes ; c'eſt ce que le Demon attendoit ; mais la fidelité de Job fut comme l'or, que toute la violence des flâmes ne fait qu'épurer davantage. Cette ame héroïque revenuë de ſon premier étonnement, où tant de malheurs précipitez l'avoient jettée d'abord, & renduë, pour ainſi dire, à elle-même, ſe trouva à l'épreuve de tout. Job perdit ſes biens, comme il les avoit receus de la main de Dieu, c'eſt à dire avec les mêmes actions de grace, & les mêmes benedictions ; il demeura toûjours fidele, toûjours conſtant, toûjours lui-même. Voilà le modele que nous devons imiter, ſi nous voulons joüir des avantages de la patience, que je veux maintenant vous faire voir dans cette ſeconde Partie.

II. Partie.

Dieu (Meſſieurs) dans la neceſſité où il nous a mis lui-même de ſouffrir en cette vie, & dans cette averſion naturelle que nous avons pour les ſouffrances, ne nous a pas laiſſé ſans de puiſſans motifs de conſolation, qui en adouciſſent la rigueur, & qui nous doivent même animer à les ſouffrir avec patience. Vous en conviendrez, ſi vous voulez bien faire reflexion ſur les avantages que nous en retirons ; & quels ſont les fruits & les utilitez incomparables qu'elles nous pro-

Digitized by Google

eurent & dans cette vie & dans l'autre. Quels ſont donc ces fruits, & ces avantages, capables de nous porter à ſouffrir, non ſeulement ſans plainte & ſans murmure, ce qui n'eſt que le premier degré de patience, mais encore avec joye, & avec un ſenſible plaiſir, en quoy tous les Docteurs & tous les Saints font conſiſter le plus ſublime degré de cette vertu ? Il ne faut pour cela que lire les ſaintes Lettres, pour y trouver dans chaque page quelqu'un de ces motifs conſolans ; mais en voicy trois, qui me ſemblent renfermer tous les autres. Les maux que nous avons à ſouffrir en cette vie ne peuvent être que tres-legers, & de tres-peu de durée, & le premier avantage que nous retirons de la patience, en les ſouffrant avec reſignation, eſt que ce peu que nous ſouffrons eſt accepté de Dieu en ſatisfaction des plus rudes peines qu'il nous faudroit endurer dans l'autre vie, & par ce moyen nous acquittons nos dettes à peu de frais. Cette patience en ſecond lieu étant la derniere épreuve à laquelle Dieu a coûtume de mettre nôtre vertu, elle ne peut plus être ſuſpecte, & nous rendant ſemblables au modele de la ſainteté même, qui eſt le Fils de Dieu, elle ne peut manquer de plaire aux yeux de la divine Majeſté. Et enfin la patience d'un Chrétien lui acquiert un poids de gloire dans le Ciel, en lui faiſant amaſſer ſur la terre un treſor de merites. Quels avantages, quels fruits ! quelles utilitez admirables de la patience Chrétienne ! developons-les donc, s'il vous plaît, plus en détail.

Premierement (Chrétiens) nous évitons

dans cette vûë & dans ce deſſein ; puiſque par quelques momens de ſouffrances aſſez legeres, vous pouvez ſatisfaire pour des années, & peut-être pour des ſiecles entiers des plus inſupportables tourmens ; car Dieu qui ne punit pas deux fois les mêmes crimes, nous en tient quittes pour ces legeres afflictions, quand nous les recevons de ſa main, & que nous les ſouffrons patiemment.

C'eſt donc (mon cher Auditeur) l'effet d'une grande prudence de ſçavoir faire un ſi avantageux uſage des accidens & des malheurs de cette vie, que de ménager ces occaſions d'acquitter avec ſi peu de choſe des dettes immenſes, d'éviter de grands tourmens par quelque maladie, ou quelque incommodité ſoufferte avec reſignation, que de donner en payement, & pour ainſi dire, faire paſſer en compte à la juſtice de Dieu, des maladies, des douleurs, des chagrins, & des amertumes de cœur, que ſouvent nos crimes mêmes nous ont attirez ? Que ſi vous ne concevez pas encore cet avantage, que nul autre ne peut égaler en cette vie, ah ! (Meſſieurs) je vous le ferois concevoir, ſi je pouvois vous ouvrir ces priſons ardentes & tenebreuſes, où la Juſtice divine punit les pechez mêmes que nous comptons ſouvent icy pour rien, ou bien vous faire toucher ſeulement du bout du doigt, ces braſiers allumez du ſouffle de la colere de Dieu, ou enfin vous faire éprouver la rage des cruels executeurs de ſes vengeances. Quelle impreſſion ce terrible appareil de juſtice ne feroit-il point ſur vôtre eſprit ? Hélas ! on a vû des

Saints, qui pour les avoir vû seulement en idée, & par une vive representation qu'ils s'en étoient formez, ne trouvoient point de penitence en ce monde assez rigoureuse pour expier leurs pechez, plûtôt que d'attendre dans l'autre à en faire la satisfaction; quelques-uns se rouloient sur les neiges, & les autres sur des charbons ardens, les autres se déchiroient le corps avec des pointes de fer, ou s'exposoient à toutes les rigueurs des saisons; ils avoient conçû, ces saints Penitens, l'avantage qu'il y a à souffrir en cette vie la peine de leurs pechez, plûtôt que d'attendre dans l'autre vie à les expier; ils mesuroient à cette regle le bonheur des afflictions & des souffrances, qui leur venoient de la part de Dieu, & ils comptoient les plus fâcheuses disgraces pour rien, parce qu'ils avoient devant les yeux, la grandeur des maux qu'ils évitoient par leur patience à en souffrir d'infiniment plus legers.

Ainsi (Ames chrétiennes) vous souffrirez sans plaintes & sans murmures, tous les maux qui vous arrivent en ce monde, si vous pensez à ceux que vôtre patience vous fera éviter. Il en coûte à la nature, je le sçay bien, pour se resoudre à souffrir ces insultes, ces affrons, cet rebuts, ces calomnies, ces violences, ces maladies, ces mortels chagrins, & ces cuisans déplaisirs; mais lui en dût-il coûter mille fois davantage, vous ne plaindrez plus vôtre sort, quand vous aurez bien reflechi sur ce qui vous en coûtera un jour, si par vos impatiences, vous perdez une si favorable occasion de vous acquitter. Ah!

Digitized by Google

que ce motif eſt puiſſant pour animer tous les hommes à la patience ? Le diſciple bien-aimé n'en a point trouvé de plus conſolant ; car aprés nous avoir fait une peinture affreuſe des tourmens que nos pechez meritent, & entr'autres de ces feux enſouffrez, qui ſont l'inſtrument de la Juſtice divine, il ajoûte, *hic patientia Sanctorum eſt*, voilà ce qui fait la patience des Saints en ce monde ; ils enviſagent ce qu'ils évitent par le peu qu'ils ſouffrent, ils conſiderent comme une grace, & comme un biẽfait, ce qui fait gémir les autres, & éclater en mille plaintes, *hic patientia Sanctorum eſt*. Comparez donc ce que vous ſouffririez un jour, ſi Dieu n'uſoit maintenant de ſa miſericorde à vôtre égard, en vous envoyant ces pertes de biens, ou ces autres accidens que vous apprehendez ſi fort ; comparez, dis-je, tout cela enſemble, & vous entrerez dans les ſentimens de ſaint Auguſtin : *hic ure, hic ſeca, modò in æternum parcas* ; puniſſez-moy en ce monde, juſte vengeur des crimes ! venez ſouffrances, puiſque je ne vous dois regarder que comme des coups de miſericorde, & que Dieu veut bien s'en contenter pour l'autre vie. *Apocal. c. 14.*

Mais eſt-ce là le ſeul avantage qui ſe trouve dans la patience ? Non, en voicy un ſecond qui ne doit pas être d'une conſolation moins ſenſible ; c'eſt que s'il vous ſemble qu'aucun peché, dont vous vous ſentiez coupable, n'a dû vous attirer une ſi fâcheuſe diſgrace ; regardez vos ſouffrances, ces affrons, ces outrages, ces maladies, ces pertes de biens ou d'amis, comme une épreuve de vôtre vertu,

ad Rom. 5. *tribulatio patientiam operatur, patientia verò probationem.* Rude épreuve à la verité ! mais avantage incomparable qu'en retira le saint homme Job ; la grandeur de sa patience fit connoître la grandeur de sa vertu, & ce qu'il valoit ; Dieu en usa de la même maniere envers Abraham son plus fidele ami ; vous eussiez dit, que celui qui sonde le fond des cœurs, ne connoissoit pas encore assez la fidelité de celui de ce grand Patriarche, avant qu'il l'eût mis à la plus sensible de toutes les épreuves, en lui commandant de lui sacrifier ce qu'il avoit au monde de plus cher, & ce qui lui tenoit le plus au cœur ; sçavoir son fils unique, l'esperance de sa posterité, & par le canal duquel devoient se répandre les benedictions, que Dieu lui avoit promis de verser sur sa famille. Car aprés cette épreuve, Dieu fit une déclaration solennelle, qu'il commençoit à le connoître, qu'il pouvoit compter sur sa fidelité, & qu'on ne pouvoit plus douter de sa vertu : *nunc cognovi quod times Deum* ; c'est ce que l'Ecriture appelle tentation, *tentavit Deus Abraham* ; c'est à dire qu'il l'éprouva, comme s'il avoit eu quelque sujet de s'en défier, & de tenir pour suspecte une vertu, qui a depuis fait l'admiration de tous les siecles. Le saint homme Tobie n'eut-il pas besoin de passer par la même épreuve, comme témoigne le texte sacré, pour servir d'exemple & de modele de patience à tous les siecles à venir ; de même que Job qui l'avoit précedé, *quia acceptus eras Deo, idèo necesse fuit ut tentatio apprehenderet te* ; & le Sage enfin a dit si affirmativement

Genes. 22.

Tob. 12.

que Dieu les éprouve, & les épure comme l'or dans la fournaise, & qu'il ne les juge dignes de lui, qu'aprés les avoir examinez, tentez, éprouvez, & enfin approuvez, pour en faire ensuite l'objet des soins de sa Providence, & de toutes les tendresses de son cœur.

Demandez maintenant (Chrétiens Auditeurs) quel avantage il vous revient de vôtre patience, & quelle consolation elle vous doit inspirer? Ah! elle vous doit servir d'une assurance morale, que vous êtes dans cet état plus agreables à Dieu; qu'il a des égards pour vous, qu'il n'a pas pour ceux, dont peut-être vous enviez le bonheur; la vertu des autres lui est en quelque maniere suspecte, pendant qu'il vous compte parmi ses fideles serviteurs, dont il a éprouvé la fidelité. Dieu, comme nous enseigne saint Augustin, éprouve ses serviteurs en deux manieres, par la prosperité, & par l'adversité, & souvent par toutes les deux ensemble; mais ce n'est pas toûjours avec le même succés; puisqu'il n'arrive que trop souvent que la prosperité corrompt le cœur des Justes; & nous sommes assez convaincus, qu'un homme dans une florissante fortune, & maître de sa conduite, n'a rien qui arrête le débordement de ses passions; mais quand il éprouve une personne par l'affliction, il semble qu'il agisse à coup sûr, puisque l'affliction même lui ouvre les yeux, pendant que la prosperité l'éblouït, & l'aveugle même tout à fait; ainsi Dieu qui nous veut au nombre de ses serviteurs, nous éprouve par cette voye, & nous conduit par ce sentier à la plus sublime per-

Jacob. 1. fection, *patientia perfectum opus habet.*

Or quel sujet, & quel motif de consolation, de penser qu'alors nous sommes plus agreables à Dieu; que nôtre fidelité lui doit être connuë; qu'aprés l'épreuve qu'il en a faite, il doit en quelque maniere être content de nous; & de pouvoir dire avec le Prophete Royal, qui étoit l'homme selon son cœur, & qu'il avoit éprouvé par les plus *Psalm. 138.* sensibles afflictions: *Domine probasti me, & cognovisti sessionem meam;* vous m'avez éprouvé, Seigneur, & vous connoissez la situation de mon cœur à vôtre égard. Je suis donc en l'état, auquel vous souhaitez que je sois; & comme je n'aspire qu'au bonheur de vous plaire, j'y dois parvenir par la voye, par laquelle tous les Justes s'approchent de vous, & vous sont agreables; car ceux que vous avez prédestiné de toute éternité doivent être semblables à celui qui est l'objet de vos complaisances, & que vous leur avez donné pour *ad Rom. 8.* modele, *quos scivit, & prædestinavit conformes fieri imagini filii sui.*

Je mets enfin (Messieurs) pour troisiéme avantage que nous retirons de la patience chrétienne, l'esperance certaine, non seulement d'acquerir le Ciel par son moyen, mais encore d'y augmenter nôtre gloire, & d'enrichir nôtre couronne dans ce Royaume éternel; c'est ce qui suit dans le même *ad Rom. 5.* passage de l'Apôtre: *tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio verò spem, spes autem non confundit*; que de l'épreuve de nôtre fidelité naît l'esperance qui ne nous confond point; parce qu'elle

Digitized by Google

n'eſt pas incertaine & chancelante, mais conſtante & inébranlable. Or cet avantage ne ſe peut conteſter à la patience, puiſque le Fils de Dieu ne parle rien plus ſouvent que de la gloire, qui eſt préparée aux ſouffrances qu'on endure pour ſon amour, ou qu'on reçoit de ſa main avec reſignation; il en parle même comme ſi nous joüiſſions déja de cette recompenſe & de ce bonheur: *beati qui perſecutionem patiuntur propter juſtitiam, quoniam ipſorum eſt Regnorum*; elle leur appartient cette couronne, & ce Royaume leur eſt aſſuré, *ipſorum eſt.* A peu prés comme nous nous tenons aſſurez de poſſeder une choſe, dont nous avons des gages entre les mains; ou bien comme quand le Laboureur jette en terre des grains de ſemence qu'il ſçait lui devoir rapporter des fruits au centuple, bien loin de s'affliger de la perte qu'il ſemble en faire pour le preſent, il ſe réjoüit dans l'eſperance d'une recolte heureuſe, & abondante qu'il en recevra un jour. *Matth. 5.*

C'eſt ce motif puiſſant de conſolation que le grand Apôtre donnoit aux premiers Chrétiens parmi tant de perſecutions, & de ſouffrances: *ſpe gaudentes*, réjoüiſſez-vous, conſolez-vous, triomphez de joye au milieu de tant de traverſes, de tant de diſgraces; & comme c'eſt dans la joye que nous cauſent les afflictions, que conſiſte le ſouverain & le ſublime degré de la patience, il ne faut pas moins que les plus grands ſignes de joye, & & les plus grandes marques d'allegreſſe, pour témoigner la vive eſperance que nous avons, *ad Rom. 12.*

Digitized by Google

du Souverain bonheur qui nous attend.

Conclusion. Ainsi (Chrétiens) je finis tout ce discours par les paroles, par lesquelles commence l'Evangile de ce jour, *modicum & videbitis me, & iterum modicum.* Les Apôtres ne les entendoient point, & il semble que tout le reste de l'Evangile s'y rapporte, & en doit faire l'explication; vous pleurerez & vous gemirez en ce monde, pendant que les gens du siecle se réjoüiront. La necessité de souffrir est comme indispensable à ceux de ma suite, comme c'est un arrêt du Ciel, que je souffre moi-même, & que par ce moyen j'entre en possession de la gloire qui m'est dûë: consolez-vous Disciples du Sauveur, prenez patience fideles serviteurs d'un Dieu renumerateur, & fidele dans ses promesses, *modicum*; vous souffrirez peu, & vôtre tristesse sera bien-tôt changée en une joye qui ne finira point: *modicum*, tout ce que vous pouvez souffrir est peu de chose, en comparaison de ce qu'ont souffert tant d'autres aussi considerables que vous, & de ce qu'ils souffrent encore tous les jours, les uns des incommoditez de la pauvreté, les autres des injures du temps & des saisons, les autres des malheurs de la guerre; & les autres enfin de la haine & de la violence de leurs ennemis. *Modicum*, c'est peu tout ce que vous endurez en qualité de Chrétiens, aprés ce qu'ont souffert tant de milliers de Martyrs; & que l'Eglise dont nous sommes les membres ne s'est accruë que par les persecutions. *Modicum*, c'est peu que tout ce que nous endurons, eu égard à la multitude de nos pechez, qui me-

Digitized by Google

riteroient que toutes les Créatures s'élevaſſent, contre nous, & conſpiraſſent à nous faire ſouffrir pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu. *Modicum*, enfin, c'eſt peu, par rapport à la gloire & au bonheur que nous meritons & que nous acquerons par la patience chrétienne. Ah! penſez que l'une eſt la fin, & l'autre le moyen, que la patience eſt de peu de durée; mais que la recompenſe eſt éternelle. Je vous ſouhaite l'une pour cette vie, & l'autre pour l'éternité bienheureuſe, &c.

Digitized by Google

SEPTIE'ME
SERMON

De la bonne Foy & de la Sincerité.

Abeuntes Phariſæi Concilium inierunt ut caperent Jeſum in ſermone. Matth. 22.

Les Phariſiens s'en allérent, & tinrent Conſeil pour ſurprendre Jeſus dans ſes paroles. *Matth. c.* 22.

C'Eſtoit (Meſſieurs) le deſſein des Phariſiens de ſurprendre le Fils de Dieu par une demande captieuſe ; afin que quelque réponſe qu'il pût faire, leur haine & leur envie trouvât ſujet de lui ſuſciter un crime, ſoit qu'il les ſoumît au tribut de Ceſar, ou qu'il les déchargeât de l'obligation de le payer. Mais que peut l'artifice des hommes contre cette ſageſſe infinie, qui les fait tomber eux-mêmes dans le piége qu'ils lui

Digitized by Google

avoient tendu ; & qui fait tourner à leur propre confusion, le dessein qu'ils avoient prémedité de trouver un prétexte à leur faux zele, & à la veritable haine qui les animoit ? car comme ces Pharisiens n'agissoient pas de bonne foy, le Sauveur non seulement leur ferma la bouche par la réponse qu'il leur fit de rendre à Cesar ce qui appartenoit à Cesar, & à Dieu, ce qui lui étoit dû ; mais encore il leur apprit par là, qu'il avoit penetré leur mauvaise intention, découvert leur fourberie, & déconcerté le dessein qu'ils avoient de l'accuser ensuite, d'avoir agi contre le droit du Souverain, ou contre la liberté de la nation. Il employe contre la ruse & la dissimulation un procedé tout contraire, en les instruisant des deux principaux & plus importans devoirs, qui sont d'agir avec sincerité à l'égard de Dieu & des hommes.

Ce qui me donne lieu (Chrétiens) de vous parler d'un sujet dont on parle assez rarement, quoiqu'il n'y en ait peut-être point de plus utile, ny qui soit plus d'usage ; puisque c'est sur cela qu'est fondée toute la societé civile, que le commerce roule & se maintient, & enfin ce qui entretient la paix, l'union, & la concorde parmi les hommes : vous voyez que j'entends parler de la bonne foy, de la sincerité, & de la droiture de cœur avec laquelle on doit agir en toutes sortes d'affaires, éloignant de nôtre conduite, l'artifice, la fourberie, le déguisement & la mauvaise foi, qui sont également opposez à l'esprit du Christianisme, & à la societé humaine : ce qui nous fait voir combien les devoirs & les

Digitized by Google

obligations de la Religion ſont conformes à l'équité naturelle ; puiſqu'on ne peut détruire les uns ſans renverſer les autres entierement. Pour ce deſſein aſſez nouveau, & pour ce point de morale ſi utile, dont la pratique eſt de tous les lieux, de tous les temps, de toutes les conditions, & de toutes affaires, implorons les lumieres du Saint-Eſprit, par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

JE viens de vous expoſer (Meſſieurs) quelle fut la queſtion embaraſſante & captieuſe, par laquelle les Phariſiens crurent avoir engagé le Fils de Dieu à ſe déclarer ou contre la liberté de leur Loy, ou contre l'autorité de Ceſar. Leur mauvaiſe foy étoit viſible, puiſqu'ils ne cherchoient que l'occaſion de le perdre, en l'accuſant enſuite d'impieté, ou de rebellion ; & que l'un & l'autre crime ne pouvoit manquer d'être puni de mort ; mais la ſage réponſe que leur fit le Sauveur, qu'il falloit rendre à Ceſar ce qui lui étoit dû, & à Dieu ce qui lui appartient, me donne lieu de vous montrer, que l'artifice & la fourberie violent en même temps tous les droits divins & humains, & déplaiſent également à Dieu & aux hommes, autant que la ſincerité & la bonne foy leur ſont agréables, & ont coûtume de leur gagner le cœur ; en un mot, ſans perdre de temps à diſpoſer vos eſprits à un ſujet, auquel toutes ſortes de perſonnes, dans quelque état, & de quelque profeſſion qu'ils

ſolent, doivent prendre part, je dis, que le ſecret, & le moyen infaillible de s'attirer en même temps l'amitié de Dieu & des hommes, c'eſt d'agir ſincerement & de bonne foi dans tous nos deſſeins, dans toutes nos entrepriſes & dans toutes nos affaires. Secret admirable, & expedient infaillible, dont j'eſpere que vous tomberez d'accord, aprés que je vous auray fait voir dans la premiere Partie de ce diſcours, qu'un homme qui a le cœur droit, & qui agit de bonne foy, ne peut manquer de gagner le cœur de Dieu, qui eſt lui-même la verité eſſentielle, & la droiture inflexible. Et dans la ſeconde, que cette droiture & cette ſincerité plaît aux hommes mêmes, autant qu'ils haïſſent la fourberie & la duplicité; ainſi comme on ne peut guere traiter de point de morale plus intereſſant que celui-là, honorez-moy d'une favorable attention.

Premierement, qui peut douter qu'un procedé droit & ſincere n'ait de tout temps gagné le cœur de Dieu? Puiſqu'il ſemble n'avoir point de plus avantageux éloge à faire des plus grands hommes de l'ancienne Loy, comme ſi cette ſeule vertu renfermoit toutes les autres: c'eſt le titre le plus glorieux qu'il donne au ſaint homme Job, ſi conſiderable par tant d'autres endroits, *erat vir ille ſimplex, & timens Deum*: c'eſt le caractere qui diſtinguoit Jacob, le modele des Prédeſtinez, d'Eſaü, que Dieu avoit rebuté, & comme reprouvé dés le ventre de ſa mere, *Jacob autem vir ſimplex*, le premier étoit un homme *Geneſ.* 25. I. PARTIE.

ſimple, c'eſt à dire, droit, juſte, ſincere, ſans artifice, ſans déguiſement ; c'eſt par cet endroit qu'il loüe Daniel, qui élevé dans la Cour, n'en avoit point pris les manieres ; mais avoit conſervé l'innocence & la ſimplicité : c'eſt de quoy David ſe faiſoit particulierement honneur, & cette vertu le rendit un homme ſelon le cœur de Dieu ; c'eſt en quoy le Sage fait conſiſter les devoirs & les obligations d'un homme juſte, & ce ſont ces ſortes de perſonnes à qui ſaint Paul donne la qualité d'enfans de Dieu, par une prérogative toute ſinguliere. Auſſi eſt-ce la vertu que le Sauveur lui-même recommanda à ſes Apôtres, & c'eſt le précepte qu'il leur en fit, en leur donnant leur miſſion, pour porter ſon nom & ſon Evangile par toute la terre, de joindre avec la prudence du ſerpent la ſimplicité de la colombe.

Il allie ces deux choſes enſemble, leſquelles, maintenant par une corruption de mœurs auſſi-bien que de langage, font un ſens ſi different dans l'eſprit de la pluſpart des hommes, en confondant l'une avec la fineſſe, l'artifice, & l'adreſſe que quelques-uns employent pour venir à leurs fins, & l'autre avec le peu d'eſprit, le peu de lumiere & de penetration, qui ſe laiſſe aiſément tromper, & qui donne dans toutes les erreurs ; c'eſt pourquoy pour ne point faire d'équivoque, je me ſers plûtôt des termes, de ſincerité, de franchiſe, & de bonne foy ; qui, loin d'être oppoſez à la prudence, & d'avoir rien de cette groſſiereté, qui rebute les hommes, & qui nous expoſe à leurs mépris, eſt plû-

tôt le ſouverain degré de la prudence ; puiſqu'elle eſt l'art de plaire à Dieu & aux hommes tout à la fois, & de contenter tous les deux.

En effet ce n'eſt pas ſans ſujet, que Dieu par tant d'expreſſions differentes, a ſi ſouvent marqué combien cette conduite droite & ſincere avec les hommes, lui eſt agréable; & j'en trouve particulierement trois raiſons; la premiere eſt priſe de la ſituation du cœur d'une perſonne ſincere & de bonne foy ; puiſque cette maniere d'agir ne peut venir que d'une droiture d'eſprit, d'un fond de probité, & d'une conſcience qui a horreur du crime, & qui ne veut faire à perſonne ce qu'on ne voudroit pas qu'on nous fiſt à nous-mêmes; mais ſur tout, d'une ame penetrée de la crainte de Dieu, & qui, pour tous les interêts du monde, ne pourroit ſe reſoudre à violer l'équité naturelle, cette premiere & fondamentale Loy, que le doigt de Dieu a écrite dans le cœur de tous les hommes ; c'eſt pourquoy le texte ſacré joint ces deux choſes enſemble, quand il parle du ſaint homme Job: *vir rectus, ac timens Deum*, c'étoit un homme droit, & qui avoit la crainte de Dieu fortement imprimée ; l'une eſt la cauſe, & l'autre eſt l'effet ; & par conſequent, l'une eſt une marque certaine & inconteſtable de l'autre : de maniere que comme Dieu eſt la juſtice, la droiture & la verité même, & que ſes yeux, ainſi que parle le Prophete, ne peuvent regarder l'iniquité, ni ſe plaire à ce qui eſt ſi contraire à ſa nature, il ne peut auſſi s'empêcher d'aimer ce qui a tant de rap- *Jobi.*

Digitized by Google

port avec lui ; & quand il a rencontré un homme de ce caractere, il semble qu'il en ait fait trophée, comme il fit à l'égard du saint Roy David, cet homme selon son cœur, droit, sincere, & équitable comme lui, *inveni David virum secundùm cor meum* ; il se recrie, qu'il l'a trouvé, comme s'il l'avoit cherché dans tous les Etats, parmi tous les peuples, & pour ainsi dire entre tous les hommes ; aussi est-ce une chose assez rare d'en trouver, qui soient fideles à suivre en toutes choses cette lumiere naturelle, & qui la prennent pour regle de leur conduite. Ce fut ce procedé sincere qui lui gagna le cœur, & qui attira sa misericorde sur ce saint Roy, si-tôt qu'il eut avoüé son peché ; parce que sa douleur étoit veritable, & que c'étoit du plus sensible regret de son cœur, qu'il le detestoit, au lieu que la douleur de Saül étant feinte & peu sincere, Dieu la rebuta, parce qu'autant qu'il aime la sincerité, autant a-t-il en horreur, l'hypocrisie, la dissimulation, & la duplicité, *abominatio est Domino, labia mendacia, qui autem fideliter agunt, placent ei*, dit le Sage.

Act. 12.

Proverb. 12.

Il ne se peut même tenir de marquer l'aversion & la haine, qu'il conçoit contre les fourberies, la dissimulation, le mensonge, l'infidelité ; puisque tantôt il lance sa malediction sur les fourbes, par la bouche du Prophete, *maledictus dolosus.* Celui qui est dissimulé, qui va par des détours, & par des pratiques sourdes, qui fait joüer des ressorts secrets pour nuire au prochain : *maledictus*, il est maudit de Dieu ; tantôt il les foudroie

Malac. 1.

d'anathême, par la bouche du Sage, *va duplici corde, & labiis*, malheur à celui qui a un cœur double, des desseins cachez, des pratiques sourdes, une intention mauvaise, & qui sçait se contrefaire quand il veut : il ne peut souffrir ces sortes de personnes ; ce sont les pestes de la societé civile, les ennemis du genre humain, des monstres, qui sous un seul visage ont deux cœurs, deux langues, deux esprits, *in corde & corde locuti sunt :* & tantôt enfin il proteste qu'il les a en horreur & en abomination, *virum dolosum abominabitur Dominus.* *Eccleſiaſt. 2.* *Pſalm. 11.* *Pſalm. 5.*

Mais quoy ? est ce à dire que ce vice est le plus grand & le plus énorme, pour en parler de la sorte ? Les meurtres qu'on commet par une cruelle vengeance ; les injustices criantes, les haines déclarées, les violences, & les oppressions manifestes, tous ces crimes sont-ils moins odieux, & moins abominables aux yeux de Dieu ? J'avoüe que non (Chrétiens) mais ces crimes, quelque énormes qu'ils soient, ne portent pas ce caractere odieux, qui est comme attaché à la trahison, au manque de foy, à la fourberie, à la perfidie. On peut se deffendre des autres, on peut repousser l'injure, & se précautionner contre les injustices, & les violences ; on s'arme enfin contre les insultes d'un ennemy ; mais le moyen de se garantir des surprises d'un fourbe à qui l'on s'est fié ? comment peut-on être toûjours en garde contre la trahison, & l'infidelité de celui, qui se dit vôtre ami ? & qui peut éviter tous les pieges que nous tend un homme sans foy,

Digitized by Google

& ſans parole ? Qui peut voir ce qui ſe paſſe dans le cœur d'un traître, ou d'un impoſteur ? Et voilà pourquoy on les a en abomination, & Dieu qui ſe déclare le vengeur des oppreſſions, & des violences, que les perſonnes puiſſantes exercent contre les foibles, & contre les perſonnes ſans appuy, ne s'eſt pas moins déclaré contre les injuſtices ſecrettes, que les foibles pratiquent plus ordinairement par leurs fourberies dans le negoce, par leur mauvaiſe foy dans les affaires qu'ils traitent, par les fauſſetez dans les contrats, par les détours & par les chicanes qu'ils employent pour éviter de payer leurs dettes, & par tous les autres moyens injuſtes dont ils ſe ſervent pour s'enrichir, ou pour nuire au prochain, ou pour parvenir par ces voyes au but où ils prétendent : Dieu les regarde comme ſes ennemis, dés-là qu'ils le ſont de la ſocieté publique ; il les traite
Proverb. 12. d'impies, *conſilia impii fraudulenta* ; parce que ces artifices, & toutes ces abominables pratiques ne peuvent venir que d'une conſcience gâtée & endurcie, qui commet le crime avec une malice étudiée, qui rafine ſur l'iniquité ordinaire, & qui par ſon experience & par ſes reflexions, s'eſt rendu ſçavante dans l'art de ſeduire & de tromper. Ce ne ſont pas des crimes, que la foibleſſe & l'infirmité humaine, la ſurpriſe, ou une forte tentation puiſſe en quelque maniere excuſer. Ce ſont des pechez de pure malice, comme on les appelle ; c'eſt l'eſprit qui les invente, & qui s'applique tout entier à tendre des pieges, & à y faire donner ceux qui ne ſont pas ſur leurs gardes

gardes, semblables en ce point au Demon même, qui employe tous ses artifices à seduire ceux qu'il n'ose attaquer à force ouverte, & par là se rend d'autant plus redoutable, que l'on s'en défie le moins ; mais aussi l'on doit dire que la verité, la droiture, la bonne foy, sont par une raison toute contraire, les vertus les plus agreables à Dieu ; & comme ce sont ses perfections les plus essentielles, puisque c'est sur sa parole qu'est fondée la certitude inébranlable de nôtre Foy ; que c'est sur sa promesse qu'est établie nôtre esperance, qui ne peut nous tromper ni nous confondre, comme dit l'Apôtre, & que sa justice & sa droiture ne peuvent souffrir l'iniquité ; en lui ressemblant donc par cet endroit, on ne peut manquer de lui plaire, & de lui gagner le cœur, *inveni virum secundùm cor meum.*

A cette raison (Messieurs) ajoûtez-en une seconde, qui ne nous convainc pas moins de l'affection singuliere que Dieu a pour les personnes sinceres ; c'est que par cette vertu l'on remplit tous les devoirs de la charité chrétienne envers le prochain, dans laquelle Dieu semble avoir compris tous les préceptes de la Loy : en effet peut-on lui faire tort dans ses biens & dans sa reputation, lorsqu'on agit avec lui de bonne foy ? Les injures, les affrons, les vengeances, les tromperies, les violences, tout cela n'est-il pas opposé à cette vertu ? Que si outre cela, la charité demande qu'on le secoure dans ses besoins, qu'on l'assiste de ses conseils, qu'on le soulage de son propre bien, qu'on supporte, & qu'on excuse ses deffauts, qu'on mé-

crainte de Dieu, la droiture du cœur, ne lui soient encore infiniment plus agréables, que la nature toute pure, avant que l'air contagieux du monde l'ait pervertie ? Il faut donc convenir, que ce sont ces sortes de personnes, que Dieu regarde comme ses amis, à qui il donne, par une prérogative singuliere, la qualité de ses enfans, *simplices Filii Dei* ; & enfin qu'ils ont trouvé l'art de lui plaire, en marchant devant lui dans la simplicité de leur cœur, c'est à dire, sans artifice, & sans déguisement, *justus ambulavit in simplicitate suâ*. Et quand il n'y auroit que ce seul avantage, ne seroit-il pas mille fois préferable à tout ce que l'adresse d'un naturel artificieux peut se promettre, & à tout ce que la fausse politique du monde peut acquerir ou esperer par tant de soupleſſes & de détours ? *ad Philip.* 2. *Proverb.* 20.

Ce qui me fournit une troisiéme preuve de cette affection si particuliere, que Dieu a toûjours marquée envers les personnes de bonne foy, & d'une sincerité reconnuë ; sçavoir qu'ils ont une conduite opposée à la prudence du siecle, & à la sageſſe du monde, que saint Paul appelle ennemie de Dieu, & à laquelle Dieu déclare la guerre reciproquement, puisqu'il s'oppose à tous ses desseins, renverse ses projets, aveugle souvent ceux qui semblent les plus éclairez, & les plus penetrans dans les affaires du monde ; & enfin déconcerte toute leur politique par des évenemens imprévûs. L'Ecriture est pleine de ces menaces, & de faits constans, qui en sont autant de preuves : *perdam sapientiam sapientum & prudentiam prudentium reprobabo* ; c'est *1. ad Cor.* 1.

une induction qui iroit trop loin, je vous demande seulement en quoy consiste cette sagesse du monde, & cette prudence de la chair si décriée dans l'Evangile, & dans toute l'Ecriture? Ne m'avoüerez-vous pas que le déguisement, la fourberie, les artifices, & la duplicité, en sont les premieres & les plus ordinaires maximes? Il ne faut que voir le caractere qu'en fait saint Gregoire le Grand: *l. 10. c. 16. in c. 12. Jo.* *hujus mundi sapientia est, eor machinationibus tegere, sensum vebris velare, quæ falsa sunt vera ostendere, quæ vera sunt falsa demonstrare*; aussi ce monde est-il un Theâtre, où chacun joüe un personnage, où l'on se déguise en mille manieres, pour ne pas faire connoître ce qu'on est, & pour paroître ce qu'on n'est pas; on y fait une étude de se contrefaire, & d'imposer aux yeux des autres, par des couleurs empruntées, & par des titres supposez; & à force de tromper les autres, on se trompe souvent soy-même, en se persuadant que l'on est tout autre que l'on n'est. De là vient que ceux que l'on estime les plus prudens sont ceux qui sçavent le mieux déguiser la verité, conduire avec adresse une intrigue, & embroüiller tellement une affaire, qu'on n'y voit jamais de jour. Voilà l'abregé de cette prudence du monde, l'ennemie de Dieu, & qu'il appelle par son Apôtre, une veritable folie.

D'où il s'enfuit (Chrétiens) qu'autant qu'il en a de mépris & d'horreur, qui passe jusqu'à l'abomination; autant a-t-il d'estime & d'affection pour ceux qui tiennent une conduite toute contraire, éloignée de la po-

litique, de la dissimulation, des finesses, & des artifices du monde, qu'il reprouve pour ce sujet : au lieu que de l'aveu du Saint-Esprit, ceux à qui il se communique davantage, ceux dont il bénît les desseins & les entreprises, ceux qu'il éclaire de ses lumieres, & à l'avantage desquels il fait tout réüssir par une Providence toute particuliere, ce sont les gens de bonne foy, dont le cœur est droit, & qui n'ont que des intentions pures & sinceres : mais, me direz-vous, ce n'est pas sçavoir comme l'on vit dans le monde, où on les prend pour des dupes ; ce n'est pas être nez pour la Cour, ni pour les affaires, & les gens un peu rafinez les traitent de petits génies, & d'esprits simples & peu éclairez : c'est ce qu'on en a dit de tout temps, *deridetur justi simplicitas*, disoit le saint homme Job, la simplicité du Juste, c'est à dire sa droiture, sa bonne foy, & sa fidelité passent pour des vertus vulgaires ; mais moy, dit ce saint homme, & tout Chrétien doit entrer dans ce sentiment ; mais moy, ce que je souhaite, est, que Dieu me regarde sur ce pied-là, qu'il sçache que mon procedé est droit, & que je ne sçay ce que c'est que de feindre, de dissimuler, de contrefaire, *sciat Deus simplicitatem meam*. Je sçay bien que je ne m'éleveray pas bien haut dans le monde par cette voye, que je ne pousseray pas ma fortune bien loin ; il faudra que je demeure inconnu, & parmi la foule ; mais Dieu m'y sçaura bien distinguer, *sciat Deus simplicitatem meam* : outre que si j'avois pour but de plaire au monde, il faudroit que je renonçasse au

Job. 12.

Ibid. c. 31.

ſervice du maître, qui m'a donné pour regle de ma conduite, la ſimplicité de la colombe, *ſi adhuc hominibus placerem, Chriſti ſervus non eſſem.* Ainſi, fineſſe, politique, rafinement d'eſprit, fauſſe prudence du ſiecle, vous n'aurez jamais de part dans ma conduite, je vous deteſteray, puiſque vous me privez de l'amitié de mon Dieu; en vain vous efforcez-vous d'accorder vos maximes avec la bonne conſcience? En vain prétextez-vous la coûtume, & l'exemple de ceux qui ne tâchent qu'à nous ſurprendre, ſi l'on n'employe l'artifice contre l'artifice : on ne peut jamais preſcrire contre l'Evangile & contre la Loy de Dieu; mais en vain prétend-on par là plaire au monde même, qui ne peut ſouffrir la fourberie & la mauvaiſe foy, & qui ne peut s'empêcher d'eſtimer la ſincerité & la droiture de cœur; ce qui me fait dire, que s'il y a quelque moyen de faire cet heureux accord, de plaire à Dieu & aux hommes en même temps, c'eſt par le moyen de la ſincerité, & de la bonne foy; je vais tâcher de vous en convaincre dans cette ſeconde Partie.

ad Galat. 1.

II. PARTIE.

Il eſt difficile (Meſſieurs) je l'avoüe, d'être bien avec Dieu, & avec le monde tout à la fois; & cette verité eſt ſi conſtante, & ſi rebattuë dans l'Evangile, qu'au ſentiment de l'Apôtre, il ſemble que ce ſoit vouloir accorder la lumiere avec les tenebres, & Jeſus-Chriſt avec Belial, que de prétendre faire une alliance de ces deux contraires, ou de raprocher ces deux extrêmitez ſi oppoſées. Il ne faut pas pourtant s'imaginer qu'ils

Digitized by Google

n'ayent rien de commun ; autrement, dit le même Apôtre, il faudroit abſolument ſortir de ce monde, & n'être plus comptez au nombre des vivans. Il y a bien des Loix, des devoirs, des maximes dans le monde, dont non ſeulement le Chriſtianiſme ne nous diſpenſe point ; mais qu'il nous oblige même d'obſerver regulierement : & je me ſouviens de vous avoir fait un diſcours entier ſur ce ſujet ; d'un autre côté le Chriſtianiſme a des regles & des préceptes, dont le monde s'accommode reciproquement, & ſans leſquels même il ne peut ſe maintenir, ni ſubſiſter. Tel eſt le précepte de la charité, de la juſtice, de la concorde & de l'union : & c'eſt une des choſes, en quoy la ſageſſe d'un Dieu éclate davantage dans l'établiſſement de la Loy de l'Evangile ; qu'en détruiſant les pernicieuſes maximes du monde, que ſaint Paul appelle les élemens qui le compoſent, il a uniquement retenu celles, qui en rendant les hommes plus ſaints, plus ſociables, & plus parfaits, rendent par un même moyen, les Royaumes, & les Etats plus heureux & plus floriſſans.

Or je dis (Chrétiens) que la ſincerité & la bonne foy ſont de ce nombre ; & que c'eſt par ce moyen qu'on peut meriter l'eſtime, & l'approbation de Dieu & des hommes tout à la fois, plaire aux uns, ſans déplaire à l'autre. Ce que ſaint Paul jugeoit impoſſible dans le ſens, qu'il l'entendoit ; mais qui ne l'eſt pas ſans doute, dans celui que je vous expoſe ; puiſqu'aprés avoir vû combien un cœur droit, ſincere, & fidele plaît à Dieu, il n'eſt

rien de plus facile que de vous convaincre, qu'il n'y a rien enſuite qui attire davantage l'approbation, l'eſtime, & l'affection des hommes, que d'être conſideré dans le monde ſur le pied d'un homme droit, d'un ami ſincere, d'un homme de parole, & d'une fidelité à l'épreuve.

Cette verité eſt fondée ſur le ſentiment univerſel; car c'eſt l'idée qu'on ſe forme dans le monde d'un honnête homme, d'un homme de conſcience & de probité; & ſi je demande ce qui lui attire l'eſtime univerſelle de tous ceux qui le connoiſſent, & qui ont quelque habitude avec lui; on me répond ſans balancer, que c'eſt un homme qui agit franchement, qui porte ſon cœur ſur ſes lévres, qui marque dans toute ſa conduite un parfait deſintereſſement; un homme enfin, ſur qui tous ceux qui ont affaire à lui, peuvent compter; & cela veut dire, ſi je ne me trompe, que ce fond de bonté naturelle, de franchiſe, & d'ingenuité reconnuë en mille occaſions, eſt ce qui lui attire l'eſtime & la confiance de tout le monde; au lieu que quiconque tient une conduite toute oppoſée, perd auſſi-tôt toute l'opinion avantageuſe qu'on avoit de lui, perſonne ne s'y fie, & ne veut l'avoir pour amy. C'eſt donc par ce procedé ſincere, & ſans artifice, qu'on ſe met en credit, & qu'on acquiert la reputation d'honnête homme, de fidele amy, & qui merite qu'on ſe faſſe honneur de ſon amitié; puiſque quelque merite, quelque vertu, & quelque bonne qualité qu'il ait d'ailleurs; s'il y a quelque tache, ou quelque choſe à redire de ce

côté là ; tout le reſte nous devient ſuſpect, & donne priſe à la raillerie, à la ſatyre, & aux traits les plus envenimez de la calomnie.

En effet voit-on un homme charitable, & qui fait liberalement l'aumône ; s'il y a le moindre ſoupçon que ſon bien ſoit acquis au préjudice de la conſcience, & de la bonne foy, cet homme, dit-on tout auſſi-tôt, devroit plûtôt faire reſtitution à ceux qu'il a ruinez ; il eſt bien liberal du bien d'autrui, je ne ſçay ſi ſes aumônes ſeront d'un grand merite devant Dieu. En voit-on un autre dans la pieté, & dans l'exercice des bonnes œuvres ? S'il n'eſt en reputation d'un homme de parole & de bonne foy, ne ſe recrie-t-on pas auſſi-tôt, qu'il y a de l'hypocriſie dans ſon procedé ; & l'on ne ſe peut perſuader qu'il agiſſe plus ſincerement avec Dieu, qu'il agit avec le monde. Celui-là ſera, ſi vous voulez, regulier dans ſes devoirs, il ne bruſquera perſonne, il fera mille honnêtez à tous ceux qui auront affaire à lui ; mais s'il eſt attaché à ſes interêts, on ne peut s'y fier, on craint que la lueur d'un petit gain auquel il eſt toûjours attentif, ne lui faſſe paſſer par deſſus toutes les autres conſiderations. Vous voyez donc que cette tache gâte tout, quelque vertu, & quelque avantage qu'on puiſſe avoir, d'eſprit, de corps, & de capacité pour les affaires ; qu'un homme brille dans la converſation, qu'il ſe faſſe admirer par ſon éloquence, qu'il ſoit un oracle pour le conſeil : mais s'y peut-on fier? demande-t-on? Eſt-ce un homme integre, qui agiſſe avec une droiture de cœur inflexible ? qui n'ait point d'acception de per-

qu'il a pour eux, va presque jusqu'à la veneration ; il se soumet à leurs jugemens, il n'appelle point de leurs arrêts, qu'il reçoit comme la voix de la verité même ; & s'il est jamais vray de dire, que la voix du peuple est la voix de Dieu, c'est à l'égard d'un homme sincere & de bonne foi, qui est universellement estimé de tout le monde, puisque la parole de Dieu y est expresse, *vir fidelis multùm laudabitur.* *Proverb. 28.*

Que s'il est ainsi dans l'estime & dans l'approbation de tous les hommes, je dis en second lieu, qu'il gagne encore le cœur & l'affection de tout le monde ; car c'est la seconde chose en quoy consiste la gloire d'une personne dont le merite est reconnu. En effet si c'est assez d'entendre parler d'un homme, d'un merite distingué pour l'aimer, pour rechercher son amitié, & s'en faire honneur, pour se sentir même porté à l'obliger dans l'occasion, & prendre son parti dans toutes les rencontres ; c'est ce qui n'est jamais plus visible que dans un homme de bonne foy, loyal, & qui agit sincerement avec tout le monde ; comme l'on ne peut s'empêcher d'en concevoir de l'estime, on ne peut se deffendre de l'aimer ; on ne sçait même souvent d'où vient cette inclination secrette qu'on a pour lui ; mais il n'en faut point chercher d'autre raison, que sa franchise & sa sincerité, qui le font aimer de ceux-mêmes qui en ont le moins ; car si je vous demande à vous-même, d'où vient cette liaison étroite que vous avez contractée avec cet ami, à qui vous avez donné vôtre confiance, & pour qui

vous n'avez point de reserve ? Vous répondez aussi-tôt, que c'est un homme sans artifice, qui agit franchement, & qui ne cherche jamais de finesse, que cette franchise vous a gagné le cœur, & vous l'a fait prendre pour ami. C'est qu'en effet ce procedé sincere plaît à tout le monde ; on aime cette droiture, & cette franchise ; de maniere que si l'on veut avoir un ami, & s'il le faut choisir entre mille, c'est la premiere qualité qu'on y demande ; & si le Sage nous assure que rien n'égale en ce monde un ami sincere, & fidele, *amico fideli nulla est comparatio.* *Eccles. xl. 6.* Comment le connoître ? comment l'éprouver ? comment le demêler d'avec un flateur & un homme interessé ? N'est-ce pas par la bonne foy, & par la fidelité ? & si vous y remarquez tout le contraire, ne reconnoissez-vous pas par cela même, que vous avez fait un mauvais choix ? *omnis peccator probatur in linguâ duplici.* *Idem. c. 5.* Vous diriez qu'il en est comme de toutes les autres choses déguisées & contrefaites, qui ne peuvent plaire long-temps ; au lieu que la simplicité naturelle a un agrément qui se soûtient, qui ne peut s'effacer, ni se démentir : il en est de même dans les mœurs, l'ingenuité qui est naturelle & sans fard, plaît toûjours, & se fait toûjours aimer.

Que si ce fond est cultivé par le Christianisme, qui le perfectionne & qui l'affermit ; alors je dis qu'un homme qui porte ce caractere, est le bien aimé de Dieu & des hommes, dont parle le Sage, *dilectus Deo & hominibus* : *Eccl. 45.* on se fie à sa parole, on lui don-

Digitized by Google

ne ſa confiance, on le prend pour arbitre de tous les differens, & l'opinion qu'on a de ſa probité lui donne un égal empire ſur les eſprits, & ſur les cœurs de tout le monde : faites reflexion, au contraire, ſur le jugement qu'on fait des perſonnes, dont la mauvaiſe foy eſt connuë ; comme on a naturellement de l'horreur de l'injuſtice, de la fourberie, & de l'infidelité ; on n'a auſſi que du mépris, & de l'indignation contre ceux qui mettent en œuvre ces moyens ſi injuſtes pour avancer leurs affaires, ou pour venir à leurs fins ; ils ſont l'abomination des hommes, auſſi-bien que celle de Dieu, comme parle le texte ſacré : car quelle horreur n'a-t-on pas de ceux qui corrompent la juſtice ? & qui, pour gagner les procés qu'ils intentent à tout le monde, employent la fourberie, les détours, les chicanes, & tous ces maudits artifices qu'ils inventent pour laſſer leur partie, & pour l'obliger d'en venir à quelque accommodement, où ils trouvent leur avantage ?

Je n'en diray pas davantage ſur ce ſujet, ni ſur toutes les fourberies qui ſe pratiquent dans tous les Etats, & dans tous les emplois ; je demande ſeulement, quelle opinion on a de ces ſortes de perſonnes ? & en quelle ſituation eſt nôtre cœur à leur égard, quand on reconnoît leur mauvaiſe foy, & les damnables artifices dont ils ſe ſervent ? L'Ecriture les met au rang des voleurs & des meurtriers : *ſicut noxius eſt, qui mittit ſagittas & lanceas in mortem, ita qui fraudulenter nocet amico ſuo* ; *Proverb. 26.* & les ſaints Peres appellent tous ces artifi-

ce un brigandage secret : *captantur velut latrocinii tempora*, dit saint Ambroise, *quibus in viscera hominum durus insidiator obrepas, lucrum suum damnum publicum est.* Mais pour qui les hommes les prennent-ils ? il ne faut qu'écouter la voix publique, & les plaintes de ceux qui se sentent opprimez. Ah ! les cris des pauvres, les murmures des peuples, les maledictions, & les imprécations mêmes qu'ils leur dõnent, ne marquent que trop ce qu'ils en pensent, & la haine qu'ils leur portent. Je sçay bien que Dieu n'approuve pas cette haine, & que même il la condamne & la deffend ; mais il ne laisse pas d'écouter la voix de l'oppression même, & de venger cette mauvaise foy, lorsque la justice des hommes la laisse impunie ; que s'il se sert quelquefois de ces personnes pour châtier les peuples : les peuples ne les regardent aussi que comme des fleaux de Dieu, qu'ils sont obligez de soufrir ; mais que Dieu ne manquera pas de punir à leur tour.

Ambros. l. 3.

Conclusion. De tout ceci (Messieurs) je conclus que la sincerité & la bonne foy ont toûjours été la marque d'un homme de probité, cheri de Dieu & des hommes en même-temps ; comme la fourberie & la mauvaise foy sont également hayes de Dieu & des hommes, & que c'est sur ce seul chapitre, que le monde semble d'accord avec Dieu ; car pour décriées que soient ses maximes, il faut pourtant avoüer qu'il estime la probité, qu'il aime ceux qu'il reconnoît, sinceres, équitables, sans finesse & sans artifice ; qu'il fait même

justice aux personnes de ce caractere, qu'il loüe, & approuve un Juge integre, qu'il estime un artisan fidele, & les gens, qui dans leur negoce agissent toûjours de bonne foy; en sorte que leur fidelité, leur acquert ordinairement plus de credit & de reputation, que leur habileté & leur experience dans leur art. C'est pour cela que rien n'est plus sensible, ni plus outrageant à un homme d'honneur, que d'interpreter ses intentions en mauvaise part; & nous voyons que quand le succés n'y répond pas, son premier soin est toûjours de se justifier en faisant connoître la droiture de ses desseins. Et lorsqu'on en est une fois persuadé, on excuse facilement tout le reste, on le plaint, mais on ne le blâme pas: de maniere que le grand secret d'acquerir l'estime & l'amitié de tout le monde, c'est d'agir avec les hommes, comme l'on agit avec Dieu dans la simplicité de son cœur, comme parle l'Ecriture; & cette simplicité, que j'ay mieux aimé appeller du nom de sincerité, est non seulement oppoſée à la duplicité, à la fineſſe, & à l'artifice; mais encore au mensonge dans les paroles, que les hommes déteſtent comme l'ennemy de la societé humaine, parce qu'il en bannit la foy, & la confiance; jusque-là que quand on reconnoît qu'un homme est sujet à ce vice, on n'y ajoûte plus de foy, quand même il dit la verité, qui est suspecte dans sa bouche; de sorte que pour se faire quelque réputation de probité dans le monde, je ne crains point de dire que c'est par la sincerité dans les paroles qu'il faut commencer; puisque si l'on est seulement

soupçonné de manquer de ce côté-là, l'on tombe dans un mépris & dans une confusion, dont on a bien de la peine à revenir, *mores hominum mendacium sine honore, & confusio illorum sine intermissione.* Eccliſ. 20.

Mais comme c'eſt par les actions que la mauvaiſe foy paroît davantage, & qu'elle eſt plus préjudiciable à la vie civile, & à la ſocieté humaine; c'eſt auſſi par là, qu'elle l'eſt auſſi à la reputation, & ſans parler des fourberies groſſières, & viſiblement contraires à l'équité naturelle; il y en a de fines & de ſubtiles, que l'on veut faire paſſer pour adreſſe & pour prudence: ce ſont celles là qui ſont plus à éviter; car on ne peut ſe perſuader qu'une perſonne qui a l'eſprit ſi ſouple & ſi adroit, ait une vertu ſi ſcrupuleuſe; on croit toûjours qu'il ſe fait une conſcience à ſa mode, par laquelle il ſe permet toute ſorte d'équivoque & en toutes rencontres, que pour ne ſe point laiſſer tromper, il ſe perſuade qu'il n'y a pas grand mal de prévenir les autres, & de mettre toûjours l'avantage de ſon côté, ou enfin que les fraudes, dont les autres ſe peuvent deffendre, ne doivent paſſer que pour adreſſe. Ce ſont (Meſſieurs) des maximes contraires à la ſimplicité chrétienne, & que l'Apôtre a condamnées par ces paroles, *ne quis in negotio circumveniat fratrem ſuum.* Maximes pernicieuſes & damnables? également capables d'attirer la haine de Dieu & des hommes, & qui ne ſont pas moins préjudiciables à leur reputation qu'à leur ſalut. Que ſi la juſtice humaine ne punit par la rigueur des Loix, que les fraudes & les 1. ad Theſ. 4.

fourberies, où le public eſt notablement intéreſſé; Dieu ne permet pas que les autres demeurent impunies; & la peine la plus ordinaire que ceux qui en ſont les auteurs en ſouffrent, eſt de ſe voir décriez dans l'eſprit de tout le monde, & d'être expoſez à la cenſure publique; au lieu que Dieu benît les entrepriſes d'une ame droite & ſincere, & les récompenſe en ce monde par l'eſtime, l'honneur, & la gloire qu'ils acquerent en cette vie, pendant qu'il leur reſerve dans l'autre une gloire éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

HUITIE'ME
SERMON
De la vaine Gloire.

Domine, nonne bonum ſemen ſeminaſti in agro tuo? unde ergo habet zizania? Matth. 13.

Seigneur, n'avez-vous pas ſemé de bon grain dans vôtre champ? d'où vient donc qu'il y a de l'yvraye. *S. Matth. c.* 13.

VOicy (Chrétienne Compagnie) une inſtruction importante, que le Fils de Dieu donne au peuple, qui l'avoit ſuivi pour écouter ſa divine parole; il ne leur fait à la verité qu'une parabole familiere, ſelon ſa coûtume; mais cette parabole renferme un grand ſens, dont voici la ſubſtance. Le Royaume des Cieux eſt ſemblable, dit-il, à un homme, qui a ſemé de bon grain dans ſon champ bien cultivé, & qui donne eſperance d'une belle moiſſon; lorſqu'un ennemy ſecret, & jaloux de ſon bien, prend le

temps de la nuit, que tout le monde étoit dans un profond ſommeil, ſeme de l'yvraie parmi le bon grain; & aprés avoir fait ſon coup ſe retire ſans bruit, & ſans témoin du mauvais office qu'il venoit de rendre à ſon prochain. On fut quelqu temps ſans s'en appercevoir, parce que les deux ſemences étoient enfouies en terre; mais le bled venant à s'élever, cette yvraie mêlée commença à paroître en même temps, & à donner de l'inquietude aux ſerviteurs; ils furent auſſi-tôt en porter la nouvelle au Pere de famille, qui ſe défia auſſi-tôt, que le tort qu'on lui avoit fait, ne pouvoit venir d'une autre ſource que de l'envie de ſon ennemy, qui ne laiſſoit paſſer aucune occaſion de lui cauſer quelque dommage; mais n'y voyant point de remede répondit à ſes ſerviteurs qui étoient zelez, & prêts d'aller arracher cette mauvaiſe ſemence au premier ordre qu'il leur en donneroit; qu'il falloit prendre patience juſqu'au temps de la moiſſon, de crainte d'arracher le bon grain confondu avec le mauvais; & qu'alors la ſeparation en ſeroit plus facile à faire; que la zizanie ſeroit miſe au feu, & ce qui reſteroit de bon grain, aprés avoir été bien purgé, ſeroit ſerré avec ſoin dans ſes greniers, pour la nourriture de ſa famille.

Voilà tout ce que contient cette parabole, à laquelle les ſaints Peres & les Interpretes donnent des ſens differens, & tous d'une grande inſtruction: mais comme l'Evangile ne détermine point, quel eſt ce champ, ni ce qu'il entend par cette zizanie, & par ce bon grain, ni enfin quel eſt, cet ennemy, & le

temps de la moiſſon, cela donne lieu d'en faire de differentes applications, ſelon les diffens mêlanges du bien & du mal; tantôt des bons & des méchans qui vivent enſemble, tantôt de la mauvaiſe doctrine, qu'on mêle avec celle qui eſt ſaine dans le même champ de l'Egliſe, comme veut ſaint Auguſtin, & tantôt des vices avec les vertus; & c'eſt à cette explication que je m'arrête comme à la plus inſtructive, & dont j'eſpere que nous retirerons le plus de fruit; & je dis que ce bon grain n'eſt autre que nos bonnes œuvres, qui ſont comme des ſemences qui nous rapporteront un jour une heureuſe moiſſon dans le Royaume du Ciel; puiſque nous n'y recueillirons, dit l'Apôtre, que ce que nous aurons ſemé: mais que cette zizanie eſt la mauvaiſe intention qui les gâte, & qui empêche qu'elles ne produiſent leur fruit; & parce que cette mauvaiſe intention ſeroit encore un ſujet trop vaſte & trop étendu, je la veux reſtraindre à une ſeule, la plus dangereuſe, & la plus ordinaire de toutes, & celle dont on ſe deffend le moins. C'eſt la vaine gloire, qui eſt en effet une eſpece de zizanie, qui ſe mêle parmi le bon grain, je veux dire parmi les plus ſaintes actions, que l'ennemy de notre bonheur nous ſuggere ſans ceſſe, & qu'il fait ſubtilement couler dans nôtre cœur, durant le temps de la nuit, c'eſt à dire, lorſque nous ſommes le moins ſur nos gardes; zizanie ſi ſemblable au bon grain, que ce ne ſera qu'au jugement de Dieu, qu'on en fera la ſeparation; mais en attendant, pour nous porter à veiller ſur nous-mêmes,

& à ne point nous laiſſer ſurprendre, j'ay deſſein dans ce diſcours de vous faire voir, premierement le tort & l'injure que le deſir & la recherche de nôtre propre gloire fait à Dieu, en lui raviſſant la ſienne; & en ſecond lieu le tort & le dommage qu'elle nous cauſe à nous-mêmes, en nous privant du fruit, & du merite de nos meilleures actions. Ce ſera aprés avoir imploré les lumieres du Ciel, par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

S'Il y a ſujet au monde (Chrétiens Auditeurs) ou la foy & la raiſon doivent l'emporter ſur nos préjugez; c'eſt ſans doute en cette matiere de la vaine gloire, que le penchant que tout le monde y ſent, fait regarder comme le vice le plus pardonnable, & comme un de nos deffauts les plus legers. D'où vient, dit ſaint Bernard, qu'il eſt le premier qui ſe preſente au combat, comme le plus hardy; & le dernier qui y demeure comme le plus opiniâtre, & le plus difficile à détruire. C'eſt un vice qui nous aſſiege de tous côtez, & qui nous prend par tous les endroits; mais il rencontre par tout nôtre foible; il va trouver le Solitaire dans le deſert, l'homme devot à l'oraiſon, & le Prédicateur dans la chaire, lorſqu'il invective même le plus fortement contre lui. C'eſt un peché qui naît de la deſtruction de tous les autres pechez, qui ſe nourrit de la plus rigoureuſe penitence, & qui conſerve toute ſa force parmy la plus rigoureuſe mortification;

un peché qui eſt en quelque maniere produit par la vertu même, comme un ver qui naît de ſon fruit, qui le ronge, & qui fait mourir la vertu même, à laquelle il s'attache; c'eſt un peché, dont le demon ſe ſert pour détruire la ſainteté par la ſainteté même, c'eſt enfin une zizanie, qui étouffe ou corrompt toutes les ſemences des vertus.

On a beau dire que la vaine gloire eſt plus fragile que le verre, cela n'empêche pas que les vertus les mieux établies n'aillent ſe briſer tous les jours contre ce redoutable écueil; elle ne reſſemble que trop au vent, auquel on la compare ſi ſouvent, qui pour être la choſe du monde la plus inconſtante, ne laiſſe pas d'ébranler les plus fermes édifices, & de déraciner les plus grands arbres. Les autres vices ne combattent qu'une vertu; mais celui-cy les attaque toutes, & ce qu'il a de plus particulier, c'eſt qu'au lieu de s'affoiblir à meſure qu'elles deviennent plus fortes; il ſe fortifie ſouvent avec elles, puiſque jamais on n'eſt plus expoſé à la vanité, que lorſqu'on a plus de veritable merite. Ajoûteray-je enfin, pour en achever la peinture, que c'eſt un ennemy ſubtil, ruſé, qui a mille détours, mille adreſſes, & mille reſſources, contre lequel il faut toûjours être en garde, pour ſe deffendre de ſes ſurpriſes; parce qu'il eſt aiſé que l'homme de bien, qui trouve de la conſolation dans les bonnes œuvres, y cherche auſſi de l'applaudiſſement, & qu'il porte juſqu'à la vaine gloire la joye qu'il ſent d'avoir bien fait. C'eſt le caractere que les Peres nous ont fait de ce vice, qu'ils re-

Digitized by Google

gardent pour ce ſujet comme un monſtre dans la morale, & qui quelque leger qu'on le faſſe, a cependant une malignité toute extraordinaire, & dont il faut d'abord juger, par le tort qu'il fait à Dieu; comme dans nôtre Evangile, c'eſt au Pere de famille que la zizanie apporte du dommage, en le privant de la moiſſon qu'il en attendoit: ainſi ce peché ravit à Dieu le ſeul bien qu'il peut retirer de ſes Créatures, & le bien dont même il eſt le plus jaloux, qui eſt ſa gloire; & cela par une injuſtice, par une infidelité, & par une ingratitude toute particuliere, toutes circonſtances, qui ont coûtume de rendre une action odieuſe devant les hommes; mais qui rendent ce peché plus criminel devant Dieu que nous ne nous imaginons. Car premierement ſon injuſtice paroît en ce qu'il ravit à Dieu un bien, qui n'appartient qu'à lui ſeul, & qui eſt ſa gloire: *univerſa propter ſemetipſum operatus eſt Dominus;* c'eſt à dire, qu'il rapporte tout à ſa propre gloire, qui eſt ſa fin; auſſi n'a-t-il pu s'en propoſer une plus noble, & plus excellente, en agiſſant hors de lui-même: c'eſt tout le bien qu'il a en vûë dans tous ſes ouvrages, & tout ce que les hommes lui peuvent rendre, comme le plus juſte tribut qu'ils lui doivent, & par conſequent ce qu'ils doivent uniquement enviſager dans toutes leurs actions: de maniere que c'eſt manquer au premier & au plus eſſentiel de nos devoirs, que de le lui refuſer, & la plus grande de toutes les injuſtices d'uſurper ce bien qui lui appartient, par tous les droits imaginables. *Proverb. 16.*

Or que fait la vaine gloire ? j'entends toûjours par là, la recherche de l'honneur, de l'eſtime, & de la reputation des hommes dans nos actions ; nous diſputons à Dieu un droit qui ne lui peut être conteſté ; nous lui raviſſons un bien qui ne peut lui appartenir plus legitimement, comme ſaint Auguſtin le prouve par pluſieurs raiſons ; mais je ſuppoſe que vous ne les pouvez ignorer ; il me ſuffit de dire, que le bien que nous faiſons, nous ne le faiſons qu'avec Dieu, qu'il y a la meilleure part, que tout ce qu'il a de bien vient de lui, & que le ſuccés qui en réüſſit, eſt l'effet de la benediction qu'il lui donne ; parce que de nous mêmes, nous ne ſommes capables que de tout gâter ; c'eſt cependant cette gloire que nous uſurpons, & dont nous nous emparons d'abord, comme du premier revenant bon, de tout ce que Dieu a mis en nous, ou fait par nôtre miniſtere ; comme ſi l'inſtrument d'un ouvrage s'attribuoit l'induſtrie, & l'honneur que merite l'artiſan ; ſe peut-il trouver une juſtice plus viſible, & plus indigne tout à la fois?

C'eſt néanmoins ce que nous appellons un leger peché, quoyque ce ſoit celui du premier Ange, qui, de la plus parfaite de toutes les Créatures, eſt devenu la plus abominable de toutes, par la ſeule complaiſance en ſes propres perfections, & pour avoir refuſé d'en rendre la gloire au Créateur : en effet comme s'eſt s'attribuer un bien qui appartient uniquement à Dieu, ſaint Bernard ne craint point de le traiter de ſacrilege, *non ego ſacrilegus invaſor gloriæ tuæ* ; parce qu'un homme

homme, qui cherche sa propre gloire, ravit un bien qui lui est consacré ; c'est le vol dans l'holocauste, qui est le sacrifice, qu'on offre à ce Maître souverain, *odio habeo rapinam in holocausta* ; & où selon la notion qu'on a du mot de rapine, dont l'Ecriture se sert, on entend un vol, qui se fait du bien d'autrui, à la vûë, & en presence de celui à qui il appartient, & malgré la resistance & les efforts qu'il fait pour le deffendre, & pour l'empêcher : de là vient la haine & l'inimitié que Dieu a conçûë contre les superbes, la resistance qu'il leur fait, & la guerre qu'il leur déclare, comme à des usurpateurs de son bien, comme à des personnes qui entreprennêt sur ses droits, comme à des rebelles qui lui refusent le tribut, & l'hommage qui lui sont justement dûs, & qu'il a resolu de ne ceder à personne, *gloriam meam alteri non dabo* : telle est l'injustice de ce peché, puisqu'au lieu de lui referer toutes nos actions, on ouvre l'oreille à la flatterie, & le cœur à la vaine gloire, qui l'enfle, & qui l'éleve au dessus des autres : nous donnons des loüanges à ceux de qui nous en attendons nous-mêmes, & on peut dire alors que c'est les prêter ou les vendre ; nous resistons quelquefois en face aux flatteries qu'on nous dit, mais dans le secret du cœur nous les approuvons, & ne pensons nullement à ce que nous sommes ; en effet, nous sommes ravis de paroître ce que nous ne sommes pas, nous demandons à nôtre reputation plûtôt qu'à nôtre conscience le témoignage de nôtre vie ; & comme on ne cherche en tout ce que l'on fait, que l'ap-

Isaïa. 61.

Isaïa. 42.

probation & l'eſtime des hommes, on n'agit, auſſi, que pour acquerir de la reputation & de l'honneur, que l'on doit uniquement raporter à Dieu.

Que ſi nous meſurons cette injuſtice à la grandeur du bien que nous lui enlevons, peut-on ignorer que cette gloire ne ſoit la plus belle offrande qu'on lui puiſſe faire, le principal culte qu'il exige de ſes Créatures, le ſeul encens qui lui plaît, & l'unique bien qu'il s'eſt reſervé dans la diſtribution des biens de grace & de nature qu'il fait aux hommes; d'où il s'enſuit que c'eſt comme le fruit deffendu, auquel on ne peut toucher, ſans violer le droit de ſouveraineté qu'il a ſur nous, & ſur tout ce qui nous regarde; droit par conſequent attaché à ſa divinité, & inalienable de ſa couronne, qu'il ſçaura bien maintenir contre quiconque aura l'audace de le lui vouloir ravir; c'eſt pourquoy comme il reſiſte aux ſuperbes, il a coûtume de punir cette injuſtice, en renverſant cette idole d'honneur qu'on éleve en ſa place, & en détruiſant ce phantôme de reputation, que l'on veut acquerir au préjudice de ſa gloire; ſouvent même il punit ce vice par ſon contraire, qui eſt le mépris & la confuſion : *quoniam Deus diſſipavit oſſa eorum, qui hominibus placent*, dit ſon Prophete, *confuſi ſunt, quoniam Deus ſprevit illos*; Dieu a diſſipé les forces, & renverſé l'appuy de ceux qui s'étudioient de plaire aux hommes, il les a confondus, en les rendant l'objet du mépris de tout le monde : le Sauveur même n'en a-t-il pas fait une de ſes maximes, en diſant que

Pſalm. 52.

ceux qui veulent s'élever dans l'eſtime des autres, ſeront humiliez & abaiſſez ; & ce n'eſt pas juſqu'aux Philoſophes Payens, que ſaint Jerôme appelle des animaux bouffis de gloire, *glorioſum animal* : ce n'eſt pas, dis-je, juſqu'à ces Philoſophes, qui nous aſſurent que cette gloire eſt d'une étrange nature, puiſque pour la trouver il faut la fuir, & qu'elle fuit d'ordinaire ceux qui la pourſuivent avec le plus d'ardeur : faut-il s'en étonner ? comme il eſt difficile de cacher long-temps un grand deſir de plaire, & d'être loüé ; cette paſſion a mille iſſuës ſecretes par où elle échappe, & ſe fait connoître. Or vous ſçavez le mépris qu'on a pour ceux, qui n'ont point d'autre vûë que de s'attirer de la loüange ; quelque bonne qualité qu'ils ayent d'ailleurs, on ne les peut ſouffrir ; cet air de vanité gâte tout, & ils tombent enfin dans un mépris ſi public, qu'ils deviennent l'objet de la raillerie, & du divertiſſement de tout le monde, qui prend plaiſir de les mettre ſur le chapitre de leur loüange, & de leur entendre faire leur éloge dans les cercles, comme faiſoit le Phariſien dans le Temple. Cette conduite dont on uſe à leur égard n'eſt pas trop chrétienne, je l'avoüe ; mais elle a du rapport à la juſtice de Dieu, qui permet qu'ils ſoient privez d'un bien qu'ils lui ont ravi. Mais pourſuivons.

Epiſt. 26. ad Pammachiũ

Si ce tort que l'on fait à Dieu, en uſurpant ſa gloire, eſt accompagné d'injuſtice ; l'infidelité ne le rend pas moins odieux ; & c'eſt une autre circonſtance, qui au ſentiment de ſaint Auguſtin, eſt inſeparable de

ce vice & de cette passiõ qu'on a de tirer vanité de ses bonnes actions, de quelque nature qu'elles soient ; & la raison qu'en apporte ce saint Docteur, est, que cette gloire est un bien, que Dieu nous a mis entre nos mains, comme un dépôt, qu'il attend qu'on lui rende fidelement : il a tout creé pour sa gloire ; mais comme ses autres ouvrages sont ou insensibles ou sans raison, qui ne connoissent ni le bien qu'elles ont, ni l'auteur, dont ils l'ont reçû ; il a chargé l'homme de cette obligation, de le loüer pour tous, de le reconnoître, & de lui en rendre l'hommage, tant pour le bien qu'il a reçû lui-même, ou qu'il fait par son secours ; que du bien qu'il voit dans tous les autres. Or cet homme, qu'il a fait le dépositaire de cet unique bien, en est le premier usurpateur ; n'est-ce pas la derniere infidelité ? Car je veux que l'on reconnoisse, que l'on tient de Dieu tout le bien que l'on a, ou que l'on fait ; c'est cependant vouloir le tenir en propre, que de refuser de lui en faire aveu ; l'on veut même que ceux qui le voyent, n'en rendent pas la gloire à Dieu ; puisque l'on fait tous ses efforts pour l'attirer à soy, par les regards, par les loüanges, & les applaudissemens que l'on recherche ; de sorte qu'entêté que l'on est de son propre merite, l'on se fait une idole de sa propre perfection.

Dieu a donc juste sujet de s'irriter contre une vanité si injuste, qui lui fait une injure si outrageuse, dont il se venge par une autre punition, à laquelle nous ne sommes pas assez sensibles : c'est que comme il est jaloux

de sa gloire, & qu'il ne peut souffrir qu'on la lui raviſſe, il ne ſe ſert jamais de ces perſonnes infideles pour l'avancer; il ne met point ſes interêts entre leurs mains, de crainte qu'ils n'avancent leurs affaires aux dépens des ſiennes, & qu'ils n'uſurpent ſon propre bien: *Deus theſauro ſuo invigilat, nec ſinit indignos obrepere*, dit Tertulien, Dieu garde ſon treſor avec trop de ſoin, pour le mettre en des mains ſi peu fideles; & quoyque ce Pere entende par ce treſor, les graces que Dieu donne avec plus de reſerve à ceux qui en abuſent, on le peut dire encore avec plus de raiſon de ſa propre gloire, qui eſt ſon bien & ſon propre treſor; il en eſt trop jaloux pour le confier à des uſurpateurs; particulierement quand il s'agit de la converſion des pecheurs, en quoy éclate davantage cette gloire; car comme c'eſt un miniſtere expoſé aux yeux des hommes, un employ éclatant & glorieux de lui-même; puiſque ſaint Denis l'appelle la choſe du monde la plus divine, *divinarum omnium diviniſſimum*, on ne peut auſſi douter, qu'il n'y ait danger, qu'on n'y cherche plûtôt ſa propre gloire, que celle du Maître qui nous envoye, ou du moins d'attribuer à ſon travail & à ſon induſtrie, une partie du ſuccés qui n'eſt dû qu'à Dieu; c'eſt pourquoy Dieu ne les employe point à ce grand ouvrage, ou ne donne point de ſuccés à leur travail; & ſi nous en croyons ſaint Bernard, ils s'attirent plûtôt ſa malédiction. *Va illis, ſi convertant ad inanem gloriam, quæ ad lucra Dei acceperunt erogandum*: Malheur, dit ce Pere, à ces perſonnes qui

Tertul. l. de Pœnit.

Serm. 45. ſup. Cantic.

ont reçû de grands talens, ſi l'élevation de leur cœur corrompt celle de leur eſprit, ſi leur ſcience ne fait que les enfler, ſi leur éloquence n'a point d'autre but, que de faire parler le monde d'eux, ſi leurs courſes ne ſont que pour les faire connoître, & pour étendre leur reputation plus loin; & ſi enfin ils employent à acquerir une vaine gloire, ce qu'ils n'ont reçû que pour avancer celle de Dieu, ſans penſer que c'eſt une infidelité criminelle, d'uſurper & de s'attribuer un bien, dont Dieu eſt ſi jaloux.

Mais ajoûtons en troiſiéme lieu, que ce peché joint encore l'ingratitude à l'injuſtice, & à l'infidelité; puiſqu'au lieu de reconnoître par une humble action de grace, le bien que Dieu a mis en nous, & de lui en rendre tout l'honneur: nous nous en faiſons nous-mêmes les auteurs, & au lieu de dire *Pſalm. 109.* avec le Prophete Royal, *dextera Domini fecit virtutem*; nous diſons c'eſt l'ouvrage de mes mains, la production de mon eſprit, le fruit de mon adreſſe & de mon inſtuſtrie. *1. ad Cor. 4.* Ah! *quid habes quod non accepiſti?* s'écrie l'Apôtre, qu'avez-vous, que vous n'ayez pas reçû de Dieu? Pourquoy donc, au lieu de lui en rendre l'hommage, qui eſt la gloire? La prenez-vous pour vous-mêmes? *Si autem accepiſti, quare gloriaris, quaſi non acceperis?* En effet (Chrétiens) dans tous les ouvrages que Dieu fait ou par lui-même ou avec nous; il y a deux biens qui en reviennent; ſçavoir l'utilité & la gloire, l'un de ces biens eſt pour lui, & l'autre nous regarde; & c'eſt par là que nous accordons ces *Ibidem.*

Digitized by Google

deux expreſſions de l'Ecriture, qui dit d'un côté, que Dieu a tout creé pour lui-même, & de l'autre, qu'il a tout fait pour l'homme, & que tout ce qui eſt en ce monde n'eſt que pour ſes uſages; ainſi tout eſt pour lui, & tout eſt pour nous, mais ſous des regards differens. Le fruit & l'utilité de tout ce qu'il a fait par lui-même, & le merite de ce qu'il opere avec nous, nous regarde; car Dieu n'en a que faire, & il nous le laiſſe tout entier; mais la gloire, mais l'honneur qui en reſulte eſt ſon partage, & c'eſt ce qui lui appartient privativement à tout autre, *ſoli Deo honor & gloria.* 1. *ad Tim.* 1.

De maniere que nous avons, pour ainſi parler, le domaine utile de tous ces biens, & Dieu en a la ſouveraineté, par laquelle il ne ſe reſerve que l'hommage que nous lui devons, en reconnoiſſance de ce que nous les tenons de ſa miſericorde & de ſa liberalité. Quand donc nous voulons tirer de la gloire de nos bonnes actions, auſquelles il a plus de part que nous; bien loin de nous contenter de nôtre partage, qui eſt l'utilité, & le merite que nous y acquerons, nous uſurpons encore celui de Dieu, par une ingratitude qui n'eſt pas moins odieuſe, que celle que nous commettrions envers un bienfacteur, qui nous cederoit liberalement & de grand cœur une partie de ſon bien, ou qui daigneroit bien le partager avec nous; ſi au lieu d'une humble reconnoiſſance, nous nous efforcions de lui ravir encore ce qu'il ſe ſeroit reſervé. Ne ſeroit-ce pas s'attirer ſon indignation & ſes juſtes reproches, & meriter qu'il

retirât même ce qu'il nous auroit accordé? C'eſt le procedé que nous tenons à l'égard de Dieu, quand nous le fruſtrons de la gloire qu'il attend, & qui eſt ſon partage.

J'avoüe qu'il eſt difficile de réüſſir dans quelque entrepriſe ſans faire quelque retour ſur nous-mêmes; parce que comme nous avons part à l'action, nous prétendons auſſi avoir part à la gloire: on ſe laiſſe facilement ébloüir par l'éclat qui ſuit une bonne œuvre, & il n'y a rien de plus naturel, que de s'applaudir interieurement à ſoy-même; parce que la vertu qu'on a pratiquée, merite effectivement de la loüange: mais dans ce ſentiment ſecret qu'elle nous inſpire, penſons au peu que nous y avons contribué; que tout ce qu'elle a de bon vient de Dieu, & que nous ſommes injuſtes & méconnoiſſans de nous attribuer une choſe, à laquelle nous avons ſi peu de part. C'eſt à vous ſeul, ô mon Dieu! qu'elle appartient cette gloire; c'eſt vôtre bien que j'uſurpe, c'eſt vôtre partage que je prétends vous ravir, par une injuſtice, une infidelité, & une ingratitude inoüie: mais dans la connoiſſance que j'ay du tort que je vous fais ſi injuſtement, je deſavoüe tous ces ſentimens d'eſtime, & d'opinion de moy-même, que la vanité me pourra ſuggerer à l'avenir; je reconnois que tout le bien que je puis avoir vient de vous, & que je n'ay de moy-même & de mon fond, que le néant & le peché. Je vous fais donc hommage de ce que je tiens de vous uniquement, & qui eſt plus à vous qu'à moy: *ſoli Deo honor & gloria*; c'eſt à vous ſeul que je

rends cette gloire comme vôtre bien ; puiſque c'eſt à vous ſeul qu'elle eſt dûë : je rejetteray bien loin toutes ces penſées témeraires qui me portent à la préſomption de moy-même, en conſiderant que le ſujet de mon humiliation eſt au milieu de moy, quand je n'aurois point d'autre motif de m'humilier que ce penchant même, qui me porte à uſurper vôtre bien, ce qui ſeul me rend indigne d'en recevoir jamais aucun de vôtre bonté. Car (Meſſieurs) ce qui nous doit du moins porter à fuïr cette vaine gloire, que nous cherchons avec tant de paſſion, c'eſt, qu'outre le tort qu'elle fait à Dieu, celui qu'elle nous cauſe à nous-même, merite encore d'entrer en conſideration ; & c'eſt ce que nous allons faire en cette ſeconde Partie.

III. PARTIE.

Pour le bien penetrer ce tort que nous fait la vaine gloire, & pour l'apprehender comme il faut, ſouvenez-vous, s'il vous plaît, (Meſſieurs) de ce que nous avons dit d'abord, que dans tout ce que Dieu fait pour nous, & par nous, il ne s'eſt reſervé que la gloire, & nous en a laiſſé tout le fruit ; c'eſt à dire tout le merite, quand c'eſt quelque action de vertu, pendant qu'il nous en reſerve la récompenſe dans le Ciel ; mais que fait la vaine gloire, & cette zizanie mêlée parmi le bon grain ? Premierement elle nous ôte toute l'eſperance de la moiſſon, en nous faiſant perdre le merite & la récompenſe de nos bonnes œuvres ; de plus elle corrompt le bon grain, je veux dire qu'elle fait des crimes, des actions mêmes de vertu ; & enfin elle ne

ſe peut preſque jamais entierement arracher, comme étant le vice le plus enraciné, & le plus difficile à vaincre. Parcourons cecy en peu de mots, pour voir le dommage irreparable que ce vice nous apporte.

Premierement donc, la vaine gloire gâte nos meilleures actions, nous en ravit le merite, nous en fait perdre toute la récompenſe; c'eſt la part que Dieu nous y avoit laiſſée, dans le partage qu'il fait avec nous de la bonne action que nous faiſons par la grace & le ſecours qu'il nous donne; mais lorſque nous voulons nous payer par avance & par nos mains, recherchant la gloire & l'applaudiſſement des hommes; nous perdons tout, & nous n'avons plus rien à prétendre davantage, *amen dico vobis receperunt mercedem ſuam*, dit le Fils de Dieu, quel ſoin ne devons-nous donc point apporter, pour nous deffendre des ſurpriſes de cet ennemy qui nous fait un tort ſi conſiderable? Certes au lieu que ſaint Paul nous aſſure, que quand la racine de l'arbre eſt ſainte, toutes les branches, & tous les fruits que cet arbre produit, s'en reſſentent, *ſi radix ſancta & rami*; au contraire de cette racine malheureuſe & empoiſonnée de la vaine gloire, il ne peut naître que des fruits gâtez & corrompus au dedans, ſous la plus belle apparence du monde. Actions de précepte & d'obligation, actions de charité, de conſeil & de ſurérogation, vertus, deſſeins, entrepriſes, tout cela n'eſt plus d'aucun merite, ni d'aucune conſideration devant Dieu: car n'eſt-ce pas ce que le Sauveur reproche ſi ſouvent dans l'Evangile

Matth. 6.

ad Rom. 11.

aux Pharisiens, qui faisoient de bonnes œuvres; puisque le jeûne, l'aumône, la priere étoient les vertus qui les mettoient en credit, & qui leur attiroient l'estime des hommes; mais parce que le principe de tout cela étoit la vanité, & le desir d'être estimé, qu'ils regardoient comme le but & la fin de leurs bonnes actions, ils gâtoient tout, & n'y acqueroient aucun merite, *omnia opera sua faciunt, ut videantur ab hominibus.* Matth. 23.

Or il n'y en a encore que trop aujourd'hui de ces sortes de gens, qui ne seroient pas contens d'eux-mêmes, si tout le monde n'avoit la même opinion qu'ils ont conçûë de leur merite, qui ne feroient pas une bonne œuvre, qu'ils ne publiassent à son de trompe, comme faisoient ces Docteurs de la Loy, & s'ils ne sçavoient qu'elle sera aussi tôt répanduë par tout: ce qui est particulierement à craindre aux personnes qui font profession de pieté, qui s'adonnent à l'exercice de la priere, qui procurent aux pauvres des assistances considerables, qui les visitent dans les hôpitaux, ou qui les consolent dans les prisons. On ne peut douter que ces actions ne soient bonnes dans le fond, & n'ayent leur prix, & leur merite devant Dieu, quand elles sont faites dans l'esprit, & avec l'intention que lui-même nous prescrit; mais si ces personnes les font seulement en vûë de soûtenir la bonne opinion qu'on a conçûë d'elles, ou pour être vûes des hommes: tout cela est perdu pour le Ciel, & de nul merite devant Dieu, tant le venin de la vanité est pernicieux, & capable de corrompre ce qu'il y a de plus sain;

dans la pratique des plus nobles vertus ? Mais qui pourroit dire combien il eſt ſubtil, puiſqu'il ſe coule, & qu'il s'inſinuë ſans que nous y faſſions même reflexion, & fait que nous avons toute la peine de la vertu, ſans en avoir le merite & la récompenſe, parce qu'elles n'entrent point en ligne de compte pour l'éternité, *amen dico vobis, receperunt mercedem ſuam.* Ce ſont des ſervices déja payez, dont il ne nous doit plus rien; & ainſi, dit ſaint Chryſoſtôme, ce que ni la roüille ne peut corrompre, ni les voleurs ne peuvent ravir, eſt corrompu, & enlevé en un moment par la vaine gloire, qui eſt le ver qui gâte les choſes incorruptibles, & le voleur qui étend ſa violence juſque dans le Ciel, & qui nous dépoüille de ces richeſſes éternelles. *Matth. 6.*

Mais ce peché ne borne pas ſeulement ſa malice à détruire tout le bien d'une bonne action; il change même le bien en mal, & comme la corruption des choſes les meilleures, eſt d'ordinaire la pire de toutes, des plus excellentes vertus, il en fait quelquefois les plus grands crimes; car il fait qu'une priere faite avec une pieté fauſſe & apparente, devient une veritable hypocriſie; que les Sacremens reçûs uniquement avec ce motif ſont autant de ſacriléges, que les prédications faites pour s'acquerir de la reputation ſont une profanation de la parole de Dieu, que les exercices de la charité, que l'on entreprend par oſtentation; & en un mot tout ce que l'on fait de plus ſaint, change en quelque façon de nature, par la vaine gloire, qui

leur imprime un caractere de malice, que saint Auguſtin appelle iniquité ; de ſorte qu'au lieu qu'un bon motif éleve les choſes les plus indifferentes, & en fait d'excellentes vertus ; la vanité au contraire fait des meilleures & des plus excellentes, les plus grands crimes. Ah ! un jour, quand ce juſte Juge paroîtra, pour faire une exacte diſcuſſion de toutes nos actions ; ces vertus qui n'étoient qu'apparentes diſparoîtront, & l'on n'y remarquera qu'erreur, qu'illuſion, qu'hypocriſie, que menſonge ; & toute la gloire qu'on aura acquiſe par cette voye, n'aboutira qu'à une honte, & à une confuſion éternelle. C'eſt ainſi que le Saint-Eſprit nous apprend que l'eſperance de l'ingrat ſera confonduë, en nous aſſurant qu'elle eſt comme la glace, qui ſe forme par le froid de l'hyver, *ſpes ingrati tanquam hybernalis glacies tabeſcet.* Sapient. 16. Je vous ay déja dit, que la plus grande ingratitude dont une ame eſt coupable devant Dieu, eſt celle de s'attribuer l'honneur d'une choſe, où non ſeulement il a plus de part que nous, mais dont il nous en cede liberalement toute l'utilité & le fruit. L'ingrat donc, qui eſt cet uſurpateur du bien de Dieu, eſt ſemblable à cette eau glacée, & endurcie par la rigueur du froid, elle devient une maſſe ſolide & tranſparente, qui paroît avoir quelque éclat, mais qui n'eſt pas plûtôt expoſée aux rayons du Soleil, qu'elle ſe fond & s'écoule, reprend ſa premiere nature, & perd tout ce qu'elle avoit de ferme & d'éclatant ; de même un homme pouſſé par la vaine gloire à faire quelque bonne action, peut paroître vertueux

aux yeux des hommes ; il peut par des actions de pieté, & quelques exercices de sa Religion, s'attirer l'estime & l'approbation publique ; mais quand le Soleil de justice se levera sur lui, & le frappera de sa clarté, cette vertu qui n'étoit qu'apparente disparoîtra, & perdant toute sa solidité, elle se fondra, s'écoulera, se dissipera ; on n'y verra que des crimes couverts de l'apparence de la vertu, & ainsi l'esperance de cet ingrat n'aboutira qu'à sa confusion.

Mais ce qui nous doit encore plus porter à nous tenir en garde contre ce vice, est en troisiéme lieu, qu'autant qu'il se glisse imperceptiblement dans le cœur, autant est-il difficile de l'en arracher, comme étant anté dans le fond de nôtre ame, & sans qu'il soit necessaire que nôtre ennemy prenne le temps de la nuit, pour semer cette malheureuse zizanie, elle croît d'elle-même dans nôtre cœur, comme dans une terre sterile & infructueuse, qui n'est capable d'elle-même que de porter des fruits de mort. Je vous ay déja averti, dans la peinture que je vous en ay faite, que ce vice naît avec nous, que c'est ordinairement le dernier dont on se deffait, que souvent même il naît de la destruction de tous les autres : je conclus seulement de là, que comme il est rare & difficile qu'on le déracine entierement ; nous nous en devons toûjours deffier. Il est comme cette zizanie de l'Evangile, elle a tant de ressemblance avec le bon grain, qu'elle trompe même les yeux les plus éclairez ; & comme nous en conservons toûjours la racine dans nous-mêmes,

elle repouſſe malgré nos ſoins, & nonobſtant toutes nos précautions; mais le grand dommage qu'elle nous cauſe, c'eſt qu'elle eſt un des plus grands obſtacles à la vertu; ce doit donc être enſuite un de nos premiers ſoins, & nôtre principale étude de détruire ce vice, ſi nous voulons veritablement ſervir Dieu.

En effet (Chrétiens) je me ſuis ſouvent étonné de voir qu'entre les obſtacles que le Fils de Dieu trouvoit à l'établiſſement de ſa doctrine, dont il venoit éclairer le monde, il compte ce deſir de la gloire comme le premier, & celui qui y forme le plus d'oppoſition : *quomodò poteſtis credere, qui gloriam ab invicem accipitis*? Mais je m'aſſure que vous n'en ſerez point ſurpris, ſi vous faites reflexion, que tout le Chriſtianiſme n'eſt, pour ainſi dire, fondé que ſur l'abaiſſement & ſur l'humilité, qui eſt une vertu, dont les Payens ont même ignoré le nom, qu'il a pour fin, de reparer la gloire que le peché avoit ravie à Dieu; que les premieres maximes en ſont l'humiliation, le mépris de ſoy-même, & le deſir d'être inconnu; de maniere que comme la vaine gloire ne ſe nourrit que des loüanges & des applaudiſſemens des hommes, qu'elle a pour principe l'amour propre, pour fin la reputation & l'éclat; & d'ailleurs comme cette paſſion eſt née avec nous, que c'eſt la derniere choſe à laquelle on renonce, & que l'on y ſuccombe ſouvent, aprés avoir vaincu tout le reſte. Il n'en faut pas davantage pour juſtifier l'oracle du Sauveur, que d'aimer & rechercher cette vaine gloire; ce n'eſt pas être propre pour ſon école, puiſ- *Joann. 5.*

Digitized by Google

qu'on n'y vient que pour apprendre à la fuir & à la combattre.

Conclusion. Voilà donc (Chrétiens) le dommage que nous cause la vaine gloire, & le danger auquel elle nous expose; ce qui nous oblige de travailler à la détruire, & à l'arracher de nôtre cœur: mais pour cela si un mal se guerit par son contraire, jamais cette maxime n'a été plus d'usage que dans cette matiere; je veux dire, que pour vaincre ce vice, il faut chercher l'humiliation & l'abaissement, ou du moins mépriser l'estime & le jugement des hommes, comme la chose du monde la plus vaine, la plus fragile, la plus inconstante, & souvent même la plus injuste, qui ne produit que des loüanges steriles, que l'ignorance donne le plus ordinairement, que la flatterie fait inventer, & qu'un faux merite dérobe plûtôt qu'il n'acquiert: pour ce sujet nous devons dire avec saint Paul, *mihi pro mini-*
1. ad Cor. 4. *mo est ut à vobis judicer, aut ab humano die.* Or je veux que nous ayons assez de vertu, pour ne pas nous en orgueillir, ou ne nous en pas faire accroire ensuite des applaudissemens que l'on donne à nôtre merite, & à nos bonnes actions; qui est la plus criminelle vanité: il y en a d'autres, sur lesquelles nôtre amour propre se retranche, parce qu'il a des adresses, & des ressources infinies; il nous ébloüit assez souvent par la gloire que l'on tire de son esprit ou de sa capacité, par le rang où l'on se voit élevé au dessus des autres, par la

préférence qu'on nous donne sur une infinité de personnes, quand on suit nos sentimens, quand on se voit comme l'arbitre de la reputation des hommes. Cette vanité, qui est comme le dernier retranchement de l'amour propre, n'est guere moins dangereuse, & nous ne devons pas moins nous efforcer de la combattre : *filii hominum ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium?* Est-ce donc là le fruit de nos soins, l'objet de nôtre ambition, & toute la récompense que nous attendons de nos travaux? *Psalm. 4.*

Mais comme celle que nous tirons de nos vertus & de nos bonnes actions, fait un tort si injurieux à Dieu, en usurpant son bien, ne soyons pas si injustes, si infideles, ni si ingrats envers celui à qui nous devons tout, que de lui ravir une chose qui lui est si chere, & qu'il ne veut ceder à personne; c'est pourquoy sur l'exemple du Fils de Dieu même, qui étouffoit tant qu'il pouvoit la gloire de ses miracles, craignons & fuyons l'éclat de nos bonnes œuvres, comme le plus fatal écueil de la vertu; puisqu'il est si facile que le cœur s'éleve par la présomption, & par la vaine estime de soy-même : car quoy que la vûë des hommes, & la gloire qui suit nos bonnes actions n'en détruise pas le merite, quand elle n'en est pas le principe, & qu'il ne faille pas désister de faire le bien pour cela, il est toûjours plus sûr de les cacher tant qu'il nous sera possible, elles en auront mille fois plus d'éclat aux yeux de Dieu; & l'on pourra dire alors avec le Sau-

Digitized by Google

Joann. 8. veur : *ego gloriam meam non quæro, est qui quærat*, non, mon Dieu ! ce n'est point cette vaine reputation que je cherche, mais uniquement la gloire de vôtre nom ; & si je fais quelque bien devant les hommes, c'est selon le précepte de vôtre fils, afin qu'ils vous en glorifient, & qu'ils vous en referent tout l'honneur. Je sçay combien vous en êtes jaloux, & ainsi quand il sera question de l'usurper, je diray ce que dit le saint Patriarche Joseph dans une autre occasion ; Dieu, qui est le souverain Maître, m'a mis tout son bien entre les mains, & il m'en laisse tout le fruit, il n'y a que cela seul qu'il s'est reservé, comme son unique bien, pourrois-je lui être infidele, & ingrat jusqu'à ce point, que de le lui ravir ? *quomodo ergo possum*
Genes. 39. *hoc malum facere, & peccare in Dominum meum ?* Au reste nous n'y perdrons rien, quand nous serons fideles à Dieu de la sorte ; puisqu'en lui sacrifiant nôtre gloire, si nous en pouvions prétendre quelqu'une legitimement, il engage la sienne à étendre la nôtre, & à la faire éclater, à mesure que nous la mépriserons pour son amour, & ensuite de nous dédommager de cette satisfaction que nous y pourrions prendre par une gloire solide & éternelle dans le Ciel, que je vous souhaite, &c.

Digitized by Google

NEUVIE'ME
SERMON

Du ſoin de conſerver ſa Reputation.

Reſpondit Jeſus, ego dæmonium non habeo, ſed honorifico Patrem meum, & vos inhonoraſtis me: Ego autem non quæro gloriam meam, eſt qui quærat, & judicet. Joan. 8.

Jeſus leur répondit, je ne ſuis point poſſedé du Demon, mais j'honore mon Pere, & vous me deshonorez: pour moy je ne cherche point ma gloire, un autre la recherchera & me fera juſtice. *En S. Jean. c. 8.*

NE vous ſemble t-il point (Meſſieurs) en voyant ce qui ſe paſſe dans l'Evangile de ce jour, que le Sauveur du monde y obſerve une conduite bien differente de celle qu'il avoit tenuë juſqu'alors? on l'avoit vû non ſeulement fuir l'éclat, & mépriſer les applaudiſſemens des hommes;

mais chercher même l'humiliation & le mépris, ſouffrir les calomnies les plus atroces, & les outrages les plus ſanglans, ſans y répondre autrement que par ſon invincible patience ; & comme parle ſaint Ambroiſe, il n'avoit oppoſé à toutes les inſultes de ſes ennemis qu'un ſilence opiniâtre, qui avoit enfin triomphé de toute leur malice. Mais aujourd'hui ne donne-t-il pas aux hommes un exemple tout contraire ; puiſqu'il ménage ſa gloire & ſa reputation, qu'il refute fortement la calomnie, qu'il ſe plaint des injures qu'on lui dit, & repouſſe les outrages qu'on lui fait ; qu'il juſtifie enfin ſon procedé, & donne même le deffi à ceux qui l'obſervent de ſi prés, de trouver rien à redire à ſes actions, & de l'accuſer d'aucun peché, *quis ex vobis arguet me de peccato ?*

Il ne s'en tient pas là ; car aprés avoir fait voir aux Juifs l'injuſtice qu'ils lui font, de concevoir, & d'inſpirer aux autres des ſentimens ſi peu favorables de ſa perſonne, il a recours à de plus forts témoignages de ſon innocence ; il allegue l'eſtime & la haute idée que les Prophetes ont eu de lui, & entr'autres celle qu'en avoit Abraham, qui triompha de joye, dans la vûë anticipée du merite, & de la dignité de celui que les prétendus enfans de ce ſaint Patriarche traitoient ſi indignement ; & enſuite il aſſure que ſon Pere Eternel, dont ce Sauveur cherchoit uniquement la gloire, aura ſoin de mettre celle de ſon Fils à couvert de leurs outrages & de leurs calomnies. Ce qui me paroît le plus ſurprenant (Chrétiens) dans ce nous

beau procedé du Fils de Dieu, eſt qu'il ne ſe contente pas d'effacer par des raiſons ſans replique, l'impreſſion deſavantageuſe qu'ils avoient donnée de ſa perſonne, & d'avoir fait voir qu'il étoit au deſſus de la cenſure la plus maligne; il les accuſe lui-même, & oppoſe aux calomnies qu'ils lui impoſent, de veritables reproches; puiſqu'il leur met devant les yeux les choſes du monde les plus capables de les couvrir de confuſion.

Que veut dire, à vôtre avis, une conduite ſi extraordinaire de Jeſus-Chriſt, qui ménage avec tant de ſoin ſa gloire & ſa reputation, dont il a fait voir tant de mépris en mille autres occaſions? Il nous apprend par là (Chrétiens) une verité, dont il eſt important que nous ſoyons inſtruits; qui eſt, que la bonne reputation étant ſouvent neceſſaire pour procurer la gloire de Dieu, pour l'interêt de nôtre ſalut, & de celui du prochain; il y a des temps & des rencontres, où nous ſommes obligez de préferer le ſoin de la conſerver à l'amour & au deſir de l'humiliation même, que le Fils de Dieu, dans l'Evangile, ſemble avoir eu le plus à cœur. Vous verrez dans la ſuite de ce diſcours, que ces deux préceptes ne ſe contrediſent point, aprés que nous aurons imploré les lumieres du Saint-Eſprit pour les bien démêler; demandons-les par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

JE ne ſçay pas (Meſſieurs) ſi dans toute la morale chrétienne, il y a ſujet, où l'on ſoit obligé de garder plus de meſures, que celui, dont j'ay deſſein de vous entretenir aujourd'hui, ni qui doive être traité avec plus de précaution. D'un côté il ſemble inutile d'exciter les hommes à prendre ſoin de leur reputation; puiſque nous voyons qu'ils n'en ont ſouvent que trop; les uns étant toûjours prêts de la deffendre avec une paſſion qui paſſe juſqu'à la fureur, les autres ſenſibles à l'excés ſur le point d'honneur, donnent des marques aſſez viſibles de leur reſſentiment, quand il eſt le moins du monde intereſſé; & les autres entêtez de leur merite, & d'un peu d'eſtime qu'ils ont acquis dans le monde, ne penſent qu'à ſe maintenir ſur le pied où ils ſe ſont mis par de longs travaux. D'ailleurs quoyqu'on ne puiſſe douter que le conſeil que le Saint Eſprit nous donne, ou le précepte qu'il nous impoſe ſur ce chapitre, ne ſoit d'une merveilleuſe utilité, la pratique cependant en paroît auſſi dangereuſe que difficile: car enfin, comment ſe tenir dans les termes qui ſont préciſément neceſſaires? conſerver & ſoûtenir ſa reputation, ſans donner dans les extrémitez, auſquelles ce ſoin & ce devoir ſemblent nous expoſer; telles que ſont l'ambition, l'orgueil, & la vaine gloire, ſi nous faiſons reflexion ſur la reſſemblance qu'a cette vertu avec ces vices, & qu'elle ne ſert ſouvent que de prétexte à des paſſions ſi déreglées? Que ſi c'eſt dans la moderation, & dans une eſpece de

Digitized by Google

milieu, que l'on fait consister ce devoir, comment l'accorder avec le précepte si formel de l'Evangile, qui nous oblige de fuir la vaine gloire, de chercher l'humiliation, d'aimer le mépris, de souffrir même les affrons, les outrages & les confusions? Comment sauver enfin la contradiction dans un sujet si équivoque & si délicat? J'attends pourtant de vous (Chrétiens Auditeurs) que bien loin d'être scandalisez de ce discours, vous en tirerez au contraire une instruction importante pour la conduite de vôtre vie, & que vous y apprendrez un devoir, sans lequel, on ne peut souvent s'acquitter de tous les autres.

Sur quoy je fais ces deux propositions qui concilieront ce qu'il y a de contradiction apparente sur ce sujet, un Chrétien doit non seulement être vertueux devant Dieu, mais encore devant les hommes, & par consequent se maintenir en l'estime de probité & de vertu qu'il a acquise, & conserver sa reputation, c'est la premiere verité. La seconde, que souvent aussi il est obligé de mépriser, & de sacrifier cette même reputation pour l'interêt de Dieu. Voilà deux devoirs qui regardent un Chrétien selon les differentes conjonctures où il se trouve, & que je prétends vous expliquer; par l'un il doit avoir soin de sa reputation, quand elle lui est utile & necessaire pour le service & pour la gloire de Dieu; par l'autre il doit consentir à la perdre, pour le même interêt, quand il ne peut la conserver, sans violer les loix & les préceptes de l'Evangile. Voilà (Messieurs) en quoy je fais consister le soin de nôtre reputa-

tion, & le ménagement que nous devons faire de nôtre honneur. C'eſt ce qui ſera le ſujet & le partage de cet entretien, donnez-moy une favorable attention.

1. Partie. Pour bien concevoir d'abord de quelle importance eſt le ſoin que tout Chrétien doit avoir de ſa reputation, dans l'état & dans la profeſſion qu'il a embraſſés, je crois qu'il eſt à propos de ſuppoſer, que la gloire qui allume dans nos cœurs des deſirs ſi ardens, qui eſt l'adouciſſement de nos peines & de nos travaux, comme elle en eſt aſſez ordinairement la fin; que cette gloire, dis je, dans les maximes du Chriſtianiſme, eſt un bien fragile, qui dépend de l'opinion, & ſouvent du caprice d'autrui, & qu'elle ne peut être ni le motif, ni la juſte récompenſe de la veritable vertu: c'eſt pourquoy lorſque les Prédicateurs parlent de la reputation, qui conſiſte dans l'eſtime que les hommes font de nous, ils l'enviſagent preſque toûjours comme l'objet du mépris qu'en doit faire un Chrétien, qui aſpire à une gloire plus ſolide, & qui ne flêtrira jamais; ils blâment avec juſtice la paſſion violente qu'ont la pluſpart des hommes de ſe faire une reputation éclatante, les uns par leur valeur, & par leur bravoure dans les armes, les autres dans les lettres par la ſcience & par une érudition conſommée, & les autres enfin par leur adreſſe dans les affaires, & par une politique rafinée. On nous repreſente cet honneur, tantôt comme un vain phantôme qui n'a rien de réel, & qui ne ſubſiſte que dans nôtre imagination; tantôt comme

comme une ombre, aprés laquelle nous courons, & qui s'enfuit devant nous, & tantôt enfin comme un bien qui se donne au hazard, & qui dépend du jugement des personnes, qui ne sçavent pas même le plus souvent en quoy consiste le veritable merite, ou qui seduites par des dehors trompeurs & imposans, donnent leur approbation à ce qui le merite le moins. Ces Prédicateurs disent vray, & bien loin de condamner leur zele, je crois qu'ils ne sçauroient inspirer trop de mépris de cette vanité, dont les hommes sont si entêtez: *filii hominum ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium?* Cependant comme les choses ont ordinairement deux faces, & que selon le biais dont on les considere, on s'en forme de differentes idées; j'espere que celle, sous laquelle je veux vous faire envisager la reputation qu'on s'est justement acquise par son merite & par sa vertu, ne nous fournira pas une morale moins utile, en vous faisant connoître le bon usage qu'on en peut faire, & l'interêt que nous avons de la conserver, soit pour remplir les devoirs de l'état, où la Providence nous a mis, & de l'employ qu'elle nous a confié; soit pour l'honneur de nôtre état & de nôtre Religion, que nous avons à soûtenir par une conduite édifiante, soit enfin pour le bien que nous devons procurer au prochain; ce que nous ne pouvons faire sans un soin tout particulier de nôtre reputation. Examinons ceci plus en détail. *Psalm. 4.*

Premierement elle est necessaire pour s'acquitter des obligations, qui sont attachées à

l'état que nous avons embraſſé, & à l'employ que Dieu nous a commis; puiſque ſouvent c'eſt la vigilance que nous apportons à bien remplir nos devoirs, qui nous acquiert l'eſtime des hommes, & l'approbation générale de ceux qui nous connoiſſent; en un mot, qui nous a fait cette reputation? Car comme il eſt impoſſible de ſe maintenir ſur ce pied là, ſi l'on ne continuë de remplir ſes devoirs avec la même exactitude, & la même application: le même précepte qui vous oblige de les accomplir, vous oblige de conſerver l'eſtime & la reputation que vous avez acquiſe par ce moyen; d'être par exemple, un Juge integre, un Magiſtrat zelé pour le bien public, d'un Artiſan fidele, d'un Négociant de bonne foy, d'une perſonne reglée dans ſa famille, d'un homme enfin d'une vertu & d'une probité reconnuë, dans quelque état, & de quelque profeſſion qu'il puiſſe être. Ce qui ne ſe peut faire s'il n'eſt en bonne odeur auprés de ceux qui le connoiſſent, ou qui entrent en commerce avec lui, de ceux à qui il eſt ſoumis, ou qui ſont ſous ſa conduite: il eſt donc pareillement obligé de ſoûtenir l'eſtime qu'ils font de lui, & l'idée qu'ils ont conçûë de ſon merite & de ſa vertu, ſelon cette parole de ſaint Jerôme, qui a lieu à l'égard de toutes ſortes de perſonnes: *Apoſtolici præcepti eſt, ut habeant rationem, non conſcientiæ tantum, ſed etiam famæ;* parce que nous ne donnons jamais juſte occaſion de perdre l'opinion avantageuſe qu'on a conçûë de nous, qu'en nous relâchant ſur nos devoirs, ou en démentant

Epiſt. ad Celantiam.

nôtre premiere conduite, par une autre moins édifiante & moins reguliere, qui détruit entierement celle qui nous avoit tant fait d'honneur.

Diray-je même que c'eſt un motif preſſant pour nous engager à nous bien acquitter de nos employs ? & que la crainte de ne pas ſoûtenir l'eſtime qu'on s'eſt acquiſe par le paſſé, non ſeulement en retient une infinité dans le devoir ; mais les excite & les anime encore à ne ſe relâcher en rien. Ce motif eſt un peu trop humain, j'en conviens, il fait cependant tant d'impreſſion ſur un eſprit bien fait, que c'eſt l'un des plus puiſſans qu'on a coûtume d'employer pour ce ſujet ; & ſaint Paul le repreſente aux premiers Chrétiens, pour leur faire reprendre le premier eſprit, dont ils commençoient à ſe démentir : *Rememoramini priſtinos dies, in quibus illuminati, magnum certamen ſuſtinuiſtis paſſionum* ; rappellez, leur dit-il, ces temps heureux, auſquels on vous regardoit comme des modeles de la perfection Evangelique, ſouvenez-vous de l'eſtime que toute l'Egliſe faiſoit de vôtre premiere ferveur, & ne faites rien qui détruiſe une ſi éclatante reputation. L'experience même nous fait voir, que pour peu qu'une perſonne ſoit ſenſible à la gloire, rien n'a plus de pouvoir ſur ſon eſprit, que la crainte de la perdre, & le deſir de la conſerver. *ad Heb.* 10.

Mais ce n'eſt pas ſur quoy je veux appuyer ; ce qui nous y oblige plus particulierement, eſt, que ſans un peu de reputation, on ne peut s'acquitter dignement d'aucun

employ, ni eſperer preſque aucune iſſuë favorable de nos meilleures entrepriſes, de quelque nature qu'elles ſoient. Pour bien conduire une armée il faut un Chef de reputation, & ſi l'on n'a pas une haute idée de ſa prudence, & de ſon courage; on n'en attend pas de grands exploits, ni des ſuccés fort conſiderables; ſi un Souverain n'eſt eſtimé de ſes ſujets, ſon gouvernement ne ſera jamais heureux, ni ſes Etats bien tranquilles; un grand merite gagne les cœurs & les affections; pour être bien obéï, il faut être beaucoup eſtimé. Dans les arts & dans les ſciences, ſi l'on n'a la vogue, ſi l'on n'a du credit & de la reputation, on eſt peu employé, & l'on n'a pas occaſion de rien faire de grand & de ſignalé; au lieu qu'on ne peut nier, qu'un merite reconnu, une reputation établie, une eſtime & une approbation générale donne un avantage infini, ſoit pour réüſſir en tout ce qu'on entreprend, ſoit pour s'acquitter de ſes obligations, ſoit pour engager les autres à remplir leurs devoirs: ce qui eſt encore plus neceſſaire dans la vertu, & pour rendre quelque ſervice à Dieu; puiſque le nom, l'autorité, l'exemple d'une perſonne de grande vertu, & qui s'eſt acquis par là une reputation non commune, fera plus de bien qu'une infinité d'autres, dont on n'a pas une ſi haute opinion.

Outre qu'il y a de certains employs, & de certains miniſteres, où ſi l'on ne s'eſt fait quelque reputation, on ne fera jamais rien, & ſi l'on eſt une fois décrié, on gâtera tout. Comment, par exemple, un Directeur des

Digitized by Google

ames, un Paſteur qui eſt chargé de leur conduite, un Prédicateur qui doit les inſtruire, & leur annoncer la parole de Dieu : comment, dis je, ces perſonnes employées à de ſi ſaints miniſteres s'en acquitteront-elles, ſi leur conduite n'eſt pas approuvée, ou ſi le déreglement de leur vie ôte toute la créance qu'on auroit dans leur diſcours ? Oſeront-elles blâmer le vice, ſi elles en ſont elles-mêmes ſoupçonnées ? Auront-elles le front d'invectiver contre les deſordres, dont on ſçait qu'elles ne ſont pas exemptes ? La mauvaiſe opinion qu'on aura de leur conduite, n'attirera-t-elle pas plûtôt la cenſure de leurs mœurs, & le mépris de leurs perſonnes ? Et ne ſe croira-t-on pas en droit de leur renvoyer leurs avertiſſemens ſalutaires, & de leur dire, qu'ils les doivent prendre pour eux-mêmes ; tant il eſt vray qu'une reputation ſans tache & ſans reproche, eſt neceſſaire pour remplir ſes devoirs, pour s'acquitter de ſon employ, & pour réüſſir en tout ce qu'on entreprend. Si donc (Meſſieurs) c'eſt une choſe loüable, & même ſainte, commandée de Dieu & des hommes, de ſe bien acquitter des devoirs de ſon état & de ſa profeſſion, qui pourra blâmer ou improuver le ſoin qu'on prend de ſa reputation, qui en eſt le moyen le plus neceſſaire, & qui donne le plus d'avantage pour cela ? N'eſt-ce pas auſſi un devoir, & un précepte naturel & divin, & une obligation auſſi indiſpenſable, que le ſoin même de ſe bien acquitter de ſon employ & de ſa profeſſion?

Ce n'eſt pas cependant le ſeul motif qui

nous engage à ce ſoin, auquel d'ailleurs nous prenons tant d'interêt ; car en ſecond lieu il eſt neceſſaire pour l'honneur de Dieu même, qui a ſouvent une liaiſon inſeparable avec le nôtre, & avec celui de la Religion que nous avons embraſſée. Nos vices deshonorent l'un & l'autre, comme le reprochoit l'éloquent Salvien aux Chrétiens de ſon temps, *in nobis patitur Chriſtus opprobrium, Lex chriſtiana maledictum ;* mais nous pouvons dire au contraire, que rien n'a jamais fait plus d'honneur à nôtre Foy & à nôtre Religion, & par une conſequence neceſſaire à Dieu même, & que rien n'eſt plus capable d'en faire que la reputation de vertu, & l'opinion qu'on a de la ſainteté de ceux qui la ſuivent. Saint Paul (Meſſieurs) en étoit bien perſuadé, lorſqu'il demandoit pour premiere condition d'un Miniſtre de l'Evangile, qu'il eût un témoignage favorable de ceux mêmes qui étoient hors de l'Egliſe : *oportet teſtimonium habere bonum, ab iis qui foris ſunt ;* non ſeulement il veut qu'un Evêque ſoit ſans reproche, mais encore il compte entre les avantages & les grandes qualitez qu'il doit avoir, l'eſtime qu'il s'eſt acquiſe par ſa vertu, & par la capacité qu'il a fait paroître dans les employs qu'il a exercez ; il fait même le détail des talens, & des bonnes actions par leſquelles il s'eſt rendu recommandable ; il connoiſſoit, ce grand Apôtre, de quel uſage, & de quelle importance étoit une grande reputation, & de quel ſecours elle étoit à un Miniſtre du Seigneur, pour l'interêt de la gloire du Maître qu'il ſert, &

1. ad Timoth. c. 3.

universellement parlant à tout Chrétien pour l'honneur du nom qu'il porte, & de la Foi dont il fait profession ; puisqu'il ne peut soûtenir l'honneur qu'il a d'être Chrétien, & membre d'une Eglise toute sainte & sans tache, s'il ne répond à cette dignité par ses bonnes mœurs, & par consequent par une bonne reputation. C'est la grande maxime que donne saint Augustin à tous les Fideles : *si vis placere Christo, elabora, ut professionem tuam fides adjuvet, fama commendet ;* parce que comme une personne d'un merite distingué honore par ses belles actions tout le corps dont il est membre, & dont il fait une partie; en sorte que la reputation d'un seul s'étend souvent sur tous les autres, ainsi l'Eglise s'est renduë illustre & glorieuse, pour avoir produit & élevé dans son sein tant de grands hommes, dont le nom celebre, & la reputation éclatante répanduë par tout lui a procuré un éclat non pareil, & a porté sa gloire avec la leur, jusqu'aux extrémitez de la terre. *l. de bono Discipl. c. 9.*

C'est de là (Chrétienne Compagnie) que nous devons juger de quelle consequence il est d'avoir un soin tout particulier de se maintenir toûjours dans la reputation d'un homme de bien, d'un Chrétien regulier, & qui fait une profession déclarée de vertu, puisque la gloire que nous acquerons par là, en retourne à Dieu, & que nous ne pouvons perdre cette gloire, que celle de l'Eglise n'en soit flêtrie dans l'un de ses membres, & que l'honneur du maître ne soit interessé dans l'honneur de ses Disciples : *in nobis patitur*

Chriſtus opprobrium, Lex chriſtiana maledictum. Mais ce ſoin de conſerver ſa reputation, ce deſir de l'étendre, & l'effort qu'on fait pour la deffendre, tout cela n'a-t il point l'air de vaine gloire, d'un orgueil ſecret, & d'une ridicule oſtentation? Oüy, ſi cette gloire eſt nôtre fin, & ſi nous n'avons pour but de nos actions, que l'eſtime, les éloges, & les applaudiſſemens des hommes: mais prendre ce ſoin pour l'interêt de Dieu, c'eſt un précepte que ſaint Paul nous intime de la part de
1. *ad Cor. 6.* Dieu même, *glorificate Deum.* C'eſt ainſi que ce grand Apôtre vouloit qu'on le conſiderât, lui & les autres Apôtres comme les Miniſtres du Sauveur, que leur vie & leur conduite fiſt juger de la qualité de celui qui les avoit choiſis & envoyez, que leurs mœurs rendiſſent témoignage de la doctrine qu'ils enſeignoient,
1. *ad Cor. 4.* *ſic nos exiſtimet homo ut Miniſtros Chriſti.* C'eſt l'idée qu'il vouloit qu'on eût de leur dignité, & le jugement qu'on portât de leur employ, & de leurs perſonnes, & il en ap-
2. *ad Cor. 6.* porte la raiſon, *ut non vituperetur miniſterium noſtrum*, afin que nôtre miniſtere ne ſoit point avili & deshonoré; & il conclud enfin par ces paroles qui montrent combien il avoit cette reputation à cœur; agiſſans comme de fideles Miniſtres de Dieu, nous nous rendons recommandables par une grande patience à ſouffrir toutes les miſeres de cette vie, & toutes les perſecutions qu'on nous ſuſcite de tous côtez, par la ſcience, par une douceur inalterable, par une ſincere charité, par la parole de verité que nous prêchons, par une force invincible que le divin Eſprit nous inſpi-

Digitized by Google

te; *exhibemus nos ſicut Dei Miniſtros.* *Ibidem.*

Ce grand Apôtre (Meſſieurs) & ce digne Miniſtre de Jeſus Chriſt pouvoit-il marquer en de termes plus forts le ſoin qu'il prenoit de ſa reputation, la crainte qu'il avoit de la perdre, & le deſir qu'il avoit de la ſoûtenir? Ne publie-t il pas lui-même en cette vûë, ſes travaux, ſes ſouffrances, ſes priſons, ſes chaînes, ſes naufrages, tout ce qu'il a entrepris, & tout ce qu'il a ſouffert pour le ſervice de ſon divin Maître? Ne découvre-t-il pas juſqu'aux graces, & aux faveurs les plus ſingulieres qu'il a reçûës du Ciel? N'étalle-t-il pas les grands ſervices qu'il a rendus à l'Egliſe? N'en attend-t-il pas même la juſte recompenſe d'un Dieu renumerateur? Or en tout cela peut-on le ſoupçonner d'avoir été touché du moindre ſentiment de vaine gloire, ou d'avoir uniquement recherché la reputation des hommes? Il s'en defend lui-même, & ſupprime une partie de ſes actions, de crainte qu'on ne conçoive une trop haute idée de ſon merite. Ah grand Apôtre! vous étiez trop fidele à vôtre Maître pour uſurper injuſtement ſon bien, vous ſçaviez trop, & vous l'avez aſſez déclaré, que tout ce que vous avez d'avantages & de grandes qualitez, ne venoit point de vous, vous en avez rendu tout l'honneur à celui dont vous l'aviez reçû; mais vous avez pris un grand ſoin de faire ſçavoir que vous poſſediez ces avantages, afin que cette reputation fût un moyen de faire connoître la grandeur des miſericordes du Seigneur envers vous, & pour vous attirer plus de credit & d'autorité dans la pré-

dication de l'Evangile : c'eſt en ce ſens que vous l'entendiez, lorſque vous avez publié ſi hautement que vous honoriez vôtre miniſtere ; parce que vos actions ſoûtenant vos paroles & vos admirables diſcours, donnoient une haute eſtime de la Religion que vous annonciez. C'eſt enfin dans ce même deſſein que vous exhortiez ceux de Philippes à vous imiter en ce point, *de cætero, fratres, quæcunque pudica, quæcunque ſancta, quæcunque bonæ famæ, hæc cogitate.* Que la verité, la ſincerité, l'honnêteté, la juſtice, & tout ce qui peut contribuer à vous faire une bonne reputation dans le monde, ſoit toûjours l'un de vos premiers ſoins ; car c'eſt ce qui contribuera davantage à la gloire du Seigneur, & enſuite à l'utilité du prochain, dont vous devez procurer le ſalut par tous les moyens imaginables.

Cap. 4.

Et voicy (Meſſieurs) la troiſiéme & la principale raiſon qui oblige un Chrétien au ſoin de ſa reputation, fondée ſur le précepte qu'ont tous les hommes de s'intereſſer dans le ſalut les uns des autres, *mandavit Deus unicuique de proximo ſuo.* Précepte qui eſt renfermé dans celui de la charité, que le Sauveur des mêmes hommes a eu le plus à cœur, & par lequel il ordonne deux choſes ſi expreſſement, l'une de ne donner jamais occaſion de ſcandale à perſonne, & l'autre de porter tout le monde au bien par le bon exemple d'une vie vertueuſe & ſans reproche. D'où j'infere avec ſaint Auguſtin, qu'il ne ſuffit pas pour remplir les devoirs d'un veritable Chrétien, d'avoir le témoignage de nôtre

Eccli. 17.

Digitized by Google

propre conscience, si l'on n'a encore celui des hommes par une bonne reputation : *duæ res tibi necessariæ sunt, conscientia tibi, fama proximo* ; voilà les deux choses les plus necessaires pour vous acquitter de vos plus importans devoirs, une bonne conscience à l'égard de vous-même, en menant une vie vertueuse; & une reputation de probité & de vertu, qui édifie tout le monde à l'égard du prochain. Je ne vous dirai rien icy, ni du scandale qu'on lui cause, lorsqu'aprés avoir méprisé les jugemens des hommes, & la censure qu'ils peuvent faire de nôtre conduite, nous menons une vie dereglée ; ni du précepte particulier de donner bon exemple, d'où dépend cependant l'estime & le credit que nous pouvons acquerir : ce seroit un champ trop vaste pour le sujet que je me suis proposé. Je dis seulement qu'il est évident qu'on ne peut éviter l'un, ni pratiquer l'autre sans le soin de conserver sa reputation, qui est un bien & un present que Dieu nous a fait, plûtôt pour les autres que pour nous-mêmes. Comment cela ?

Serm. 49. de diversis.

C'est (Messieurs) & je vous prie de le bien remarquer, c'est que nous pouvons abuser de l'estime, & de l'opinion avantageuse que les hommes ont conçûë de nôtre merite & de nôtre vertu ; on s'en entête, il est aisé ensuite de s'en faire accroire, de prendre occasion de mépriser les autres, ou de s'y préferer, ou enfin de prétendre quelque marque de distinction. Mais ceux qui ont cette bonne opinion de nôtre vertu sur le bruit de nôtre reputation, n'en peuvent être que bien édifiez ;

animez par nôtre exemple ils en deviennent souvent plus vertueux & plus gens de bien, & par là, il est encore aisé d'accorder le soin de nôtre gloire avec le précepte de l'humilité qui nous est si expressément recommandée. Car si nous n'avons égard qu'à nous-mêmes, & à l'interêt de nôtre propre salut, ah! cherissons l'humilité, pratiquons l'humiliation, mépriſons l'estime des hommes, n'ayons nul desir de nous faire une belle reputation dans le monde, choisissons plûtôt l'obscurité, & n'affectons jamais de nous distinguer. C'est la voye du salut la plus sûre que le Fils de Dieu, le maître de l'humilité nous a tracée lui-même; mais si nous avons égard au salut du prochain, qui nous doit être cher, & dont nous sommes responsables devant Dieu. Ah! je dis alors, prenons soin de nôtre reputation, ne faisons jamais rien qui puisse donner aux autres une mauvaise opinion de nôtre conduite, tâchons d'édifier tout le monde par nos bonnes mœurs, & par de saintes actions; parce que nôtre reputation étant ou l'image de nôtre vie qu'il a devant les yeux, ou l'écho de nos vertus & de nos vices dont il entend souvent parler, elle fait de differentes impressions sur les esprits, selon le bien ou le mal qu'elle leur rapporte de nous.

De là (Messieurs) il s'ensuit un point de morale, qui est infiniment important sur ce sujet; sçavoir que bien qu'en toute autre rencontre on puisse, ou qu'on doive mépriser les traits les plus envenimez de la médisance, & de la calomnie la plus noire, qui flétrit &

qui déchire nôtre reputation, on est cependant obligé de se justifier des crimes qu'on nous impose, de se disculper, & deffendre nôtre reputation injustement attaquée, quand la perte qu'on en fait, va au scandale du prochain, ou empêche le bien qu'on lui peut faire, ou le secours qu'on est en état de luy donner. Un Prédicateur, par exemple, est soupçonné ou accusé d'enseigner une mauvaise doctrine, ou d'être dans ses sentimens peu orthodoxe, doit-il se taire & demeurer tranquile en cette occasion ? Non, le tort qu'on fait à sa reputation sur ce chapitre, bien loin d'excuser le profond silence qu'il garderoit, le rendroit coupable, sinon du crime dont il est accusé, du moins de celui de se rendre incapable de faire aucun fruit à l'avenir ; il doit donc se déclarer hautement & s'expliquer si nettement sur ce point, qu'il en efface jusqu'au moindre soupçon. Non, dans cette occasion, ce n'est point une action d'humilité de souffrir la calomnie, quand on peut la confondre ; c'est l'autoriser que de ne pas lever un si puissant obstacle au salut ou à la sanctification du prochain ; & l'humilité, supposé que ce soit ce sentiment qui vous impose silence, doit ceder alors à la charité, & au zele que vous devez avoir de vous rendre utile à vos freres, que vous êtes obligé de conduire dans les voyes du salut. C'est ainsi qu'en ont usé les Chrysostomes, les Augustins, les Athanases, & tant d'autres, dont nous voyons encore les Apologies. Ils eussent souffert les opprobres, la censure, & la condamnation des hommes, si l'interêt

de leur reputation ne leur eût paru plus neceſſaire pour l'édification du prochain.

Il en eſt de même de l'occaſion du ſcandale que peut donner une conduite, qui peut être innocente dans le fond, mais qui peut pourtant donner ſujet de parler en mauvaiſe part, telle que ſeroit des viſites ou des entretiens dans un lieu ſuſpect. Ce n'eſt pas aſſez que la conſcience ne vous reproche rien de criminel, le ſoin de vôtre reputation demande que vous retranchiez la cauſe, qui donne un ſujet du moins apparent de ſcandale : mais puis-je empêcher, direz-vous, le monde de juger ce qu'il voudra ? un naturel malin ne prend-il pas occaſion de médire de tout ? & ne fait on pas tous les jours courir de faux bruits ſur les moindres apparences ? Oüy, mais il faut pour l'édification du prochain ôter cette apparence même ; ſi vous viviez dans les ſolitudes où vous n'euſſiez qu'à prendre garde qu'à vous ſeul, & vôtre ſeul interêt à ménager, vous pourriez peut-être vous mettre peu en peine de ce que l'on dit, ou de ce que l'on penſe de vous, & vous auriez d'autant plus de gloire devant Dieu, que vous en avez moins devant les hommes ; mais puiſque vous êtes autant pour les autres que pour vous-même, vous êtes obligé de bien édifier tout le monde, comme tout le monde eſt obligé d'avoir bonne opinion de vous ; ce qui ne ſe peut faire ſans que chacun ait ſoin de ſa reputation : ſoin néanmoins qui doit être tellement reglé, qu'on ſoit en diſpoſition de perdre cette reputation même, qui

Digitized by Google

nous eſt ſouvent plus chere que la vie, quand il y va de la gloire & du ſervice de Dieu. C'eſt ma ſeconde Partie, que j'abregeray tant qu'il me ſera poſſible ; donnez-moi donc encore un moment d'attention.

II. PARTIE.

Quoique les deux vertus fondamentales de tout le Chriſtianiſme, qui ſont l'humilité & la charité, ſemblent entrer en quelque ſorte de concurrence dans le ſujet que nous traitons, je ne craindray point de dire maintenant que comme il y a des rencontres, où la charité oblige un Chrétien à prendre ſoin de ſa reputation ; de même il y a de certaines conjonctures où l'humilité l'engage reciproquement à la ſacrifier pour Dieu, & à mépriſer l'eſtime, les jugemens, & l'opinion des hommes, quand il va de l'honneur de celui qui ne nous a creé que pour ſa gloire. Voici quelles ſont ces conjonctures & ces occaſions, il eſt important de les apprendre, appliquez-vous y donc, s'il vous plaît. Il y en a où l'on ne peut meriter le témoignage des hommes, ſans aller contre celui de ſa conſcience : il y en a où le jugement des hommes eſt recuſable, comme lorſqu'ils blâment ou cenſurent nos meilleures & nos plus ſaintes actions ; & il y en a enfin où la calomnie flétrit injuſtement notre reputation. Voyons comme nous ſommes obligez de nous comporter dans ces differentes rencontres, & juſques où doit aller le ſoin de cette reputation.

Premierement (Meſſieurs) il arrive quelquefois qu'on ne peut ni l'acquerir, ni la con-

Digitized by Google

ſerver qu'aux dépens de ſa conſcience, en violant quelque précepte de l'Evangile, pour s'accommoder aux loix & aux maximes du monde, qui ſemble avoir preſcrit contre celles de Dieu ; & je crois qu'alors nous devons ſacrifier cette fauſſe gloire, & toute l'eſtime des hommes à la fidelité que nous devons à celui, dont le jugement eſt la regle du veritable honneur : car ce ſeroit un étrange renverſement des ordres de ſa Providence de vouloir acquerir de l'honneur par un crime, qui ne peut que nous attirer une éternelle confuſion. Par exemple, c'eſt une des maximes du monde, qu'il faut tirer vengeance d'un affront, & que la moindre tache faite à nôtre reputation doit être lavée dans le ſang de nôtre ennemy, ou dans le nôtre ; car l'entêtement qu'on a ſur le point d'honneur porte ſouvent une infinité de faux braves juſqu'à cette fureur, & fait regarder comme des lâches, ceux qui n'ont pas le courage de repouſſer une injure, par cette voye ſi contraire aux Loix divines & humaines tout à la fois. Voilà une occaſion, où le ſoin de nôtre reputation entre en concurrence avec le précepte formel de l'Evangile, qui nous oblige de pardonner les injures, & d'étouffer juſqu'aux moindres ſentimens qui ſe ſoulevent dans nôtre cœur. Honneur & eſtime des hommes, que tu impoſes une dure Loy, & une obligation cruelle à ceux qui ſe rendent tes eſclaves ! Et que ceux-là ſont heureux qui ont embraſſé un genre de vie, qui n'a point d'autre gloire à ſoûtenir que celle de Jeſus-Chriſt ! Mais ne nous arrêtons pas

à refuſer cette fauſſe idée, que bien des gens ſe ſont formez du courage & de la generoſité ; toute fauſſe qu'elle eſt, elle ne laiſſe pas de faire une étrange impreſſion ſur ceux qui veulent être conſiderez dans le monde ſur le pied de braves & de gens de cœur ; mais à moins de renoncer au Chriſtianiſme, ils doivent en cette occaſion ſacrifier cet honneur chimerique, & le ſoin de leur reputation à l'interêt de leur conſcience, & préferer l'eſtime de Dieu à celle des hommes, qui ont attaché la gloire à une action brutale, que tous les Sages même du Paganiſme ont condamnée.

Ce que je dis de l'honneur dans cette rencontre, on le peut dire dans toutes les autres, où l'on ne peut conſerver ſa reputation que par des voyes & des moyens injuſtes Vous voulez, par exemple, paſſer pour un homme magnifique, qui vit dans l'éclat & dans la ſplendeur, bien au de-là que ne vous permet vôtre naiſſance ; & vous prétendez même ſuppléer à cet avantage par vôtre luxe, par la grande dépenſe que vous faites pour vôtre table, pour vôtre train, pour des meubles ſuperbes. Je n'examine point icy ſi cela vous fait honneur dans le monde ; mais je ſçay bien que vous deshonorez par là la profeſſion de Chrétien que vous avez embraſſée, & qui vous oblige à renoncer à la pompe, & aux vanitez de ce monde ; puiſque cet éclat, & cette magnificence ne peut s'accommoder avec une Religion qui n'eſt fondée que ſur l'humilité. Qu'eſt-ce donc que la conſcience vous preſcrit ſur cela ? Si vous l'écoutez, el-

le vous dira que vous devez reprimer cet ardent deſir de paroître, qui n'eſt qu'un orgueil outré, & une ambition dereglée; & moy j'ajoûteray qu'en renonçant à cette fauſſe gloire, qui vous coûte ſi cher, vous en meriterez une plus juſte, & plus digne d'un honnête homme, par vôtre modeſtie, & par le charitable employ que vous ferez de vos biens.

J'en conſidere un autre, qui eſt en reputation d'un rare genie pour les ſciences, je ne blâmeray jamais le ſoin qu'il prend de la conſerver par des voyes legitimes, & par les ouvrages qu'il donne au public; mais comme c'eſt ſa paſſion dominante de ſe faire valoir à quelque prix que ce ſoit, il voit que ſon credit ſeroit ou obſcurci, ou bien auroit moins d'éclat parmi la foule de tant d'autres ſçavans qui deffendent les veritez orthodoxes, que fait-il? Et à quoy cette impérieuſe paſſion ne porte-t-elle pas les eſprits d'ailleurs les plus éclairez, mais étrangement aveuglez ſur ce point? Cet homme s'eſt mis en tête qu'il ſera plus conſideré en deffendant l'erreur, & en ſe jettant dans un parti declaré contre la verité; de ſorte que s'il ne peut en être le chef, il ſe perſuade du moins qu'il y ſera regardé comme l'un de ſes plus fermes appuis. C'eſt non ſeulement le deſir de la gloire qui l'aveugle, & qui le porte à agir contre ſes propres lumieres; mais encore une criminelle ambition, qui lui fait préferer une vaine reputation à ſon devoir, & aux interêts de ſa Religion; c'eſt ce qui l'anime enſuite à ſoûtenir une doctrine ſuſpecte & dangereuſe, & à deffendre avec opiniâtreté des ſentimens,

où il ne s'est engagé d'abord, que par un desir dereglé de se faire une plus grande reputation. Ne nous étendons point sur les autres rencontres où il y a une indispensable obligation de sacrifier un vain honneur, & toute l'estime que les hommes peuvent faire de nous aux interêts de Dieu; c'est assez de dire que nous le devons faire, toutes les fois qu'on ne peut les acquerir ou les conserver, sans blesser sa conscience, & sans aller contre les maximes de sa Religion, persuadez que nous devons être, que nous ne ferons jamais un sacrifice plus agréable, & plus glorieux à Dieu, que quand nous préfererons sa gloire à la nôtre, & son honneur à nôtre reputation.

Ce qui arrive (Messieurs) non seulement quand il s'agit de l'acquerir ou de la conserver par un crime. Mais en second lieu, quand la crainte de perdre l'estime des hommes, & de s'exposer à leur censure, est capable de nous détourner de quelque action de vertu, ou des devoirs de nôtre état & de nôtre Religion. C'est ce qu'on appelle le respect humain, si décrié dans l'Evangile, & néanmoins si ordinaire aujourd'hui parmi les gens du monde, qui ont honte de faire le bien, & qui craignent quelque deshonneur s'ils se déclarent hautement pour la vertu, ou bien si on les voit dans les exercices de pieté. Je ne vous dirai point icy (Chrétiens) que cette honte ou cette crainte est une pitoyable foiblesse d'esprit, & une indigne bassesse de cœur, capable même de nous attirer le mépris des hommes, dont nous redoutons la censure; & comme je ne parle icy que par occasion

d'un ſujet que j'ay déja traité pluſieurs fois. Je dis ſeulement que c'eſt encore en ces occaſions que nous devons faire à Dieu un ſacrifice de nôtre honneur & de nôtre reputation, quand même ils y ſeroient intereſſez Car peut on ſe retirer du ſervice de Dieu, ſur ce prétexte, qui n'a pas ſouvent aſſez de force pour nous retirer du vice, & pour nous empêcher de commettre le crime ? La honte & l'infamie ſont un apanage du peché, & ils y ſont inſeparablement attachez (dit Tertulien) *omne vitium natura timore aut pudore ſuffundit.* La gloire au contraire, l'honneur & l'eſtime ſont comme l'ombre qui ſuit la vertu par tout, diſent les Sages, j'aimerois mieux dire qu'ils en ſont l'éclat, qui la découvre, & qui la fait connoître.

Mais admirez icy, je vous prie, la bizare conduite des hommes, & le peu de diſcernement qu'ils font, ſoit du vrai & du faux honneur, ſoit de la veritable infamie, & de celle qui n'eſt qu'imaginaire. Il eſt conſtant que la vertu eſt honorable, & que bien loin qu'on doive rougir de la pratiquer, s'il y a quelque choſe à craindre ſur ce point, c'eſt de ſe laiſſer aller à quelque ſentiment de vaine gloire, pour l'eſtime & le reſpect qu'elle a coûtume de nous attirer ; le vice au contraire eſt honteux, & nous donne de la confuſion à nous-mêmes, quoiqu'il ſoit ſecret, & qu'il ne vienne pas juſqu'à la connoiſſance des hommes. N'eſt-il donc pas ſurprenant de voir ſouvent que la crainte d'un veritable deshonneur ne nous ait pû détourner du crime, de nos débauches & de nos deſordres ; & qu'un

deshonneur qui n'eſt qu'imaginaire, ait aſſez de force pour nous détourner du ſervice de Dieu, des devoirs de nôtre Religion, & des obligations les plus eſſentielles d'un Chrétien ? Nous avons paſſé par deſſus les interêts de nôtre honneur, & de nôtre reputation, quand il a été queſtion de ſe déclarer pour le monde : on n'a point rougi de paſſer pour un vindicatif, pour un impie, pour un homme adonné à ſes plaiſirs ; on s'eſt fait le front à tous les diſcours des hommes, quand on a voulu ſatisfaire une honteuſe paſſion ; la crainte de l'infamie n'a pu arrêter le ſcandale qu'a donné cette femme mondaine par ſes entretiens trop libres, & par ſes viſites ſuſpectes ; & elle eſt ſenſible à ſa reputation, quand il s'agit de pratiquer le bien, de vivre dans la retenuë & dans la modeſtie, & de s'adonner à la devotion ? On allegue pour excuſe & pour prétexte ce phantôme d'honneur & de reputation, quand il faut mener une vie plus chrétienne & plus reglée ; & ſans craindre un veritable deshonneur, on a vêcu tête levée dans le deſordre & dans le dereglement ? Or je dis (Meſſieurs) que c'eſt dans ces rencontres que l'on doit préferer ſon devoir à ſa reputation, & la ſacrifier pour Dieu. Si c'eſt toutefois la perdre, que de ſe déclarer hautement pour ſon ſervice, & ſi ce n'eſt pas plûtôt la reparer & la regagner, que de mépriſer en cette occaſion les jugemens injuſtes que les libertins feront de nous.

La derniere enfin & la plus ordinaire occaſion que nous avons de ſacrifier à Dieu l'eſtime & la reputation que nous avons acquiſe

Digitized by Google

dans l'eſprit des hommes, eſt de ſouffrir patiemment leurs mépris, le deshonneur, & les confuſions qui nous arrivent quelquefois, ſoit par l'injuſtice & par la calomnie, qui peut flétrir la reputation la plus éclatante, ſoit que nous nous les ayons juſtement attirez par nôtre imprudence, & par nôtre temerité, ſoit que Dieu même ait permis que nous ſoyons tombez & comme précipitez du comble de la gloire, pour nous humilier, & pour rabaiſſer nôtre fierté & nôtre orgueil. Ce n'eſt point là (Meſſieurs) l'un de ces cas extraordinaires qui n'arrivent que par hazard, ce ſont des occaſions frequentes que nous avons de nous abaiſſer, & de pratiquer l'humiliation, par un veritable mépris de l'honneur, & par la perte de nôtre reputation, dont nous pouvons nous dédommager avantageuſement par une patience chrétienne, qui nous attirera une gloire plus ſolide que perſonne ne nous pourra ravir.

Je m'efforcerois (Meſſieurs) de vous inſpirer un ſentiment ſi chrétien, ſi c'étoit une maxime qu'on pût ignorer, & qui ne fût pas auſſi ancienne, & auſſi conſtamment établie que le Chriſtianiſme même, fondé ſur l'opprobre de la croix, dont un Dieu a ſçû tirer ſa plus grande gloire. Je me contente de dire ce que ſaint Paul nous a appris; que le Sauveur du monde pouvant également procurer le ſalut des hommes, & la gloire de ſon Pere par la voye de l'honneur ou du mépris, & que le choix lui en ayant été libre, il avoit préferé, ſans balancer, ce dernier moyen au premier, & choiſi l'opprobre plûtôt que l'é-

clat, parce qu'il ne pouvoit davantage glorifier son Pere Eternel, que par ses abaissemens & par ses humiliations, *qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* ad Hebr. c. 12.

C'est (Messieurs) une haute & une sublime perfection que le monde ne connoît guere, & qu'il pratique encore moins, de préferer l'obscurité & l'abaissement à l'honneur & aux grandeurs de la terre, & le mépris des hommes à la plus haute reputation, sur l'exemple de saint Paul même, qui s'écrioit dans cette vûë, & dans cet esprit, *absit mihi gloriari nisi in cruce Domini.* ad Galat. 6. Honneur, estime, gloire du monde je ne vous regarde plus que comme un objet de mépris, depuis que mon Maître & mon Sauveur vous a si hautement mépriſez? L'opprobre au contraire, dont les hommes ont tant d'horreur, fait toute ma joye & le plus haut point de mon ambition. Ainsi je veux que les affronts, les mépris des hommes, & la perte de nôtre reputation ne viennent pas ordinairement de nôtre choix; tout cela cependant peut être une occasion avantageuse de glorifier Dieu, & de lui faire un sacrifice d'honneur, si j'ose m'exprimer de la sorte, par la perte de nôtre honneur propre, que nous devons souffrir pour son amour. Un Chrétien a bien de la peine à souhaiter cet état d'abaissement, & il n'y a que les Saints du premier Ordre qui soient arrivez à ce haut point de perfection: mais ce qui doit être commun à tous les Chrétiens, est, que quand Dieu permet que nous perdions nôtre reputation, qui nous est

ſouvent utile pour ſa gloire, nous ayons alors recours à l'autre voye de la lui procurer, qui eſt de ſouffrir cette perte avec patience, & avec reſignation, pour nous conformer au Dieu que nous adorons, & que nous devons faire gloire d'imiter.

Concluſion. Voilà donc (Chrétiens) l'uſage pour ainſi parler que nous devons faire de nôtre reputation, qui eſt de la conſerver & de la perdre, d'en prendre ſoin, & de la négliger pour le même interêt de la gloire de Dieu, dans les differentes occaſions, où nous avons obligation quelquefois de la ménager, & d'en avoir tout le ſoin imaginable; & quelquefois de la mépriſer, mais toûjours dans les mêmes vûës & pour la même fin. Je n'ay plus que deux avis à vous donner ſur ce ſujet, & pour concluſion de ce diſcours Le premier eſt, que quand nous ſommes obligez de veiller à la conſervation de ce treſor ſi précieux, & qui merite toute nôtre eſtime, nous ne nous eſtimions pas nous-mêmes pour cela; & que nous ne cherchions pas cette reputation pour elle même, comme la fin de nos pourſuites & de nos travaux; que le motif de nos ſoins, en un mot, ne ſoit pas de porter par tout le bruit de nôtre nom; ou de le faire paſſer juſqu'aux ſiecles les plus reculez; car ce n'eſt pas à quoy le Saint-Eſprit nous oblige, quand il veut que nous ménagions un bien plus précieux que tous les treſors du monde, *Eccli. 41.* *curam habe de bono nomine, plus enim tibi proderit quam mille theſauri.* Souvenons-nous que l'ambition, & le deſir de la vaine gloire n'eſt pas

pas moins funeſte à l'homme, qu'une reputation ſans tache & ſans reproche, lui eſt utile & glorieuſe ; gardons-nous bien de prendre un vice pour une vertu, & une paſſion inquiete & ardente, pour un ſoin legitime, & pour une vigilante précaution. Il eſt aiſé de prendre le change en cette matiere, & aſſez difficile de ſe défendre des ruſes de l'amour propre, qui n'eſt que trop éclairé ſur le chapitre de nôtre reputation. Le cœur humain qui ſe ſent attiré par ce qui flatte le plus doucement ſon inclination, porte ſouvent ce ſoin au delà des juſtes bornes que l'Evangile nous préſcrit ; ne nous laiſſons pas ébloüir par l'éclat qui nous environne, ne nous applaudiſſons pas nous-mêmes interieurement, jettons plûtôt les yeux ſur nos deffauts, qui balancent bien le peu de merite que nous avons, & qui rabattroient bien de l'eſtime que le monde fait de nous, s'il les connoiſſoit.

Il n'y a pas tant de précautions à prendre dans la perte que nous faiſons quelquefois de cette reputation, & dans le ſacrifice que nous en devons faire au Seigneur de la gloire, comme parle l'Ecriture ; comme d'un côté c'eſt le plus grand & le plus glorieux qu'on lui puiſſe faire, & de l'autre celui qui nous coûte le plus, parce que nôtre honneur nous eſt ſouvent plus cher que la vie ; je n'ay beſoin que de vous animer à le faire genereuſement, quand les occaſions que je vous ay marquées ſe preſenteront, en vous diſant de cette vie morale que nous avons dans l'eſprit & dans le ſouvenir de ceux qui nous eſtiment, ce que le Fils de Dieu dit de la vie naturelle, que

tant de perſonnes ont mépriſée pour ſon amour, & perduë pour ſes interêts, *qui invenit animam ſuam perdet eam, & qui perdiderit animam ſuam propter me, inveniet eam*; oüi celui qui aura plus de ſoin de ſa propre gloire que de celle de ſon Dieu, la perdra infailliblement; car ce Dieu qui en eſt ſi jaloux n'en fera jamais part à celui qui n'en a ſoin que pour ſoy-même. Mais celui qui l'expoſera, qui la mépriſera, qui la ſacrifiera pour Dieu, qui choiſira plûtôt de la perdre que de l'offenſer, ou que de manquer à rien de ſon devoir; bien loin de la perdre, il la conſervera pour l'autre vie, ou pour une reputation paſſagere, & pour une gloire de peu de durée, il en recevra une qui ne flétrira jamais. Je vous le ſouhaite, &c.

Matth. 10.

DIXIE'ME SERMON.

Qu'il faut vaincre ou corriger ſon humeur pour vivre en veritable Chrétien.

Si quis vult venire poſt me, abneget ſemetipſum. Matth. 16.

Si quelqu'un veut me ſuivre, qu'il renonce à ſoy-même. *En S. Matthieu. c. 16.*

JE prens à la lettre (Chretienne Compagnie) ces paroles du Sauveur du monde, par leſquelles il oblige tous ceux qui veulent le ſuivre, c'eſt à dire tous ceux qui veulent mener une vie chrétienne, & conforme aux Loix de l'Evangile; de ſe vaincre ſoy-même, & de pratiquer une continuelle mortification. J'entends par ce mot de ſoy-même ce qui nous diſtingue du reſte des hommes, & ce qui nous fait reconnoître

par des caracteres si propres, & si bien marquez, que nous ne sçaurions nous faire passer pour autres que nous sommes. C'est nôtre naturel & nôtre humeur, que les uns appellent nôtre temperament, les autres nos airs & nos manieres, & les autres enfin nôtre penchant & nos inclinations. Or comme ce naturel, ou cette humeur, quelque nom qu'on lui donne, est dans nous-mêmes, que c'est par là que nous nous connoissons, & que nous nous faisons connoître, je dis que ce doit être l'objet du zele d'un veritable Chrétien, le sujet sur lequel il doit exercer la mortification, & enfin que c'est à vaincre, ou à corriger les deffauts de ce naturel, que consiste ce parfait renoncement de soy-même, que le Fils de Dieu demande de ceux qui veulent le suivre, *qui vult venire post me, abneget semetipsum.*

Ce dessein (Messieurs) qui détermine la mortification chrétienne, si vague, & si generale d'elle-même, & qui la restreint à un sujet tout particulier, vous semblera, je m'assure, de la derniere importance, si vous faites reflexion qu'un Chrétien peut être consideré, ou comme une personne particuliere, qui veut servir Dieu, & travailler à son salut, par l'observation des préceptes de l'Evangile; ou bien comme membre d'une societé civile, qui entre dans le commerce du monde, & qui mene une vie sociable; puisque la Religiõ chrétienne, bien loin de détruire l'ordre politique des conditions & des differens états du monde, s'y accommode, les autorise & les perfectionne. Or je prétends aujourd'hui vous faire voir, que sans gagner sur nôtre humeur

& ſur nôtre naturel, que ſans en corriger les imperfections & les deffauts, & en un mot, que ſans nous faire violence en ce point, nous n'acquererons jamais de ſolide vertu. Ce ſera le ſujet de ma premiere Partie; & la ſeconde vous fera voir évidemment, que comme ſans cela, on ne peut vivre en paix avec les autres, on ne peut auſſi conſerver l'union & la charité, qui eſt ſi eſſentielle à un Chrétien. Deux veritez qui feront le partage de ce diſcours, aprés que nous aurons imploré les lumieres du Ciel, par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

JE conſidere donc d'abord (Meſſieurs) un Chrétien par rapport à lui-même, & comme une perſonne particuliere, qui perſuadée des veritez chrétiennes, & de la fin, pour laquelle elle eſt au monde, veut aſſurer par une vie ſainte & reguliere ſon bonheur éternel. Un homme, ſans doute, qui eſt dans ces ſentimens, eſt entré dans l'eſprit du Chriſtianiſme, & cette ferme & conſtante reſolution eſt la marque qu'il eſt propre pour le Royaume du Ciel; mais une ſi favorable diſpoſition, qui ne peut venir que d'une grace particuliere d'en haut, ne ſuffit pas pour s'appliquer à cette grande affaire, s'il n'eſt inſtruit des moyens qu'il doit employer pour y travailler tout de bon, & par où il faut neceſſairement commencer: & je dis que c'eſt par l'abnegation de ſoy-même, par ſe vaincre, & par ſe faire violence. C'eſt ce qu'on ne peut revoquer en doute, *qui vult venire*

poſt me, abneget ſemetipſum. Mais ce qui demande une ſerieuſe reflexion, eſt que ce renoncement à ſoy-même, cette violence qu'il ſe faut faire, ce combat qu'il faut ſans ceſſe livrer, & cette victoire qu'il faut neceſſairement remporter, regarde nôtre humeur & nôtre naturel : c'eſt le premier objet, la matiere & l'occaſion de la mortification chrétienne, dont parle l'Evangile ; en voicy les raiſons. Il faut, pour vivre en Chrétien, travailler à déraciner ſes vices, & à reprimer ſes paſſions, & c'eſt nôtre naturel qui en eſt le principe : de plus ce naturel & ce penchant eſt, comme on l'appelle ordinairement, nôtre foible, & l'endroit par où nous donnons priſe à tous ceux qui voudront nous attirer dans leur parti ; & enfin nôtre humeur eſt ordinairement le plus grand obſtacle que nous trouvons dans l'exercice de la vertu, & comme le dernier retranchement que la grace doit forcer pour nous obliger à nous rendre ; penetrez bien la force de ces preuves dans un ſujet, où vous devez prendre tant d'interêt.

Premierement, ſi dans la nature ce qui nous fait agir, & ce qui eſt le principe de tous les mouvemens, eſt auſſi ce qui nous donne l'être. Il me ſemble (Meſſieurs) que dans la morale le premier reſſort qui remuë toutes nos puiſſances, & qui nous porte vers le bien ou vers le mal, eſt nôtre naturel, & nôtre humeur ; parce que c'eſt l'inclination & le penchant que nous avons à l'un ou à l'autre ; & quand la raiſon ne conduit pas ce penchant, comme dans les bêtes, qui n'agiſſent que par inſtinct, nous n'avons point

Digitized by Google

d'autre regle pour juger à quoy nous ſommes propres, que de voir à quoy nôtre inclination nous porte, & à quoy nous nous attachons naturellement. D'ailleurs c'eſt un autre principe fondé ſur l'experience, que quoique nous naiſſions avec un penchant vers les biens ſenſibles, & avec une certaine difficulté pour le bien, qui eſt une ſuite & un effet du peché d'origine; nous ne laiſſons pas auſſi d'avoir des ſemences de vertu, comme les anciens Philoſophes l'ont reconnu; ce ſont ces inſtincts, & ces inclinations ſecretes pour ce qui eſt conforme à la raiſon & à l'équité naturelle; en ſorte, diſent-ils, que ſi l'on cultivoit ces divines ſemences, elles ne manqueroient pas de produire leurs fruits, & de faire voir dans leur temps de grandes vertus; c'eſt ainſi que les Payens mêmes en ont parlé.

Le Chriſtianiſme (Meſſieurs) ne s'éloigne pas beaucoup de leur ſentiment ſur ce point; puiſque nous ſommes obligez de reconnoître qu'il y a des naturels heureux, dans leſquels la grace trouve beaucoup moins de reſiſtance, & fait auſſi de plus fortes impreſſions; nous remarquons dans quelques-uns des naiſſances de vertu morale, qui ne tardent guere à paroître, & dans d'autres un penchant ſi fort au vice, un naturel ſi rebelle aux graces du Ciel; & en un mot, un ſi mauvais naturel, que la meilleure éducation ne peut qu'avec bien de la peine les corriger. Mais ce qu'il y a de conſtant, & ce que nous devons toûjours préſuppoſer; c'eſt qu'il n'y a point de naturel, qui ne ſoit ſuſceptible

des impreſſions du vice & de la vertu, & dont on ne puiſſe tirer des avantages conſiderables, en nous efforçant d'en corriger les excés & les deffauts : & je dis encore une fois, que c'eſt ce qui doit faire l'étude & l'occupation d'un Chrétien, qui veut être fidele à Dieu, & mettre en aſſurance ſon ſalut, pourquoy cela ?

Parce que, comme nous venons de dire, nôtre humeur & nôtre naturel, eſt la ſource de tous nos deffauts, de tous nos vices, & preſque de tous les pechez que nous commettons, & que dans l'exercice de la vie chrétienne, c'eſt par déraciner nos vices & nos méchantes inclinations, que nous devons commencer : *poſui te, ut evellas & deſtruas, & ædifices & plantes*, dit Dieu par un Prophete, il faut arracher les mauvaiſes plantes, dont un champ eſt rempli, avant que d'y en ſemer de bonnes & de ſalutaires ; & pour m'exprimer en termes de l'Evangile, il faut mettre la coignée à la racine de l'arbre, qui porte des fruits d'iniquité, pour empêcher qu'il n'en produiſe plus à l'avenir. *Iſaïe. 1.*

Vous êtes porté, par exemple, à la colere, parce que vous êtes d'un naturel ardent, emporté, impatient. Je ne veux point entrer en diſcuſſion ſi c'eſt un avantage que vous avez reçû de la nature, & ſi ce temperament eſt préferable aux autres en quelque choſe, comme plus propre aux grandes entrepriſes, & aux plus nobles actions ; mais je dis que pour une occaſion, où il faudra de la vigueur & du courage, il y en aura mille, où ſi vous ne le reprimez par un effort preſque

continuel, il gâtera tout, & vous fera commettre les fautes les plus conſiderables. Car combien de paroles injurieuſes, bruſques & mal digerées ? Combien d'emportemens ſans ſujet, & à la moindre contradiction ? Avec quelle impetuoſité cette colere ne ſe déchargera-t-elle pas ſur tout ce qui s'oppoſera à vos deſſeins ? Avec quelle précipitation n'agirez-vous point dans toutes les rencontres ? Quel éclat ne ferez-vous point pour les moindres choſes & en toutes les occaſions ? He ! combien de pechez vous ſeriez vous épargné, ſi vous vous étiez appliqué de bonne heure à vaincre ce naturel ?

Voyez cet autre plein d'eſtime de ſoy-même, & entêté de ſon propre merite ; c'eſt un naturel porté à la gloire ; il faut à quelque prix que ce ſoit, qu'il ſe faſſe valoir. Combien de vaines complaiſances dans la penſée de ſes avantages imaginaires ? Combien d'encens ſe donnera-t-il lui-même, dans la vûë de ſes moindres actions ? Par quel honteux artifice ne tâchera-t-il point de mendier des approbateurs par tout ? Ne perdra-t-il pas le fruit de tout ce qu'il fera de bien, par l'oſtentation, & par une fine vanité, qui en ſera toûjours le motif ? Il éviteroit tout cela, s'il s'étudioit à moderer une paſſion ſi aveugle, en ce qui le touche. Conſiderez cet autre, d'une humeur enjoüée, & toûjours prêt à ſe divertir ; la joye eſt peinte ſur ſon viſage, & il la porte par tout ; mais cette belle humeur ne paroît-elle jamais à contre-temps ? Et cette perſonne qui a toûjours à la bouche quelque plaiſanterie qui réjoüit,

ne s'échappe-t elle jamais à des legeretez indecentes ? Et dans cette liberté qu'elle se donne de dire tout ce qu'il lui plaît, de mettre en jeu tout le monde, & de se divertir aux dépens de qui que ce soit, ne blesse-t-elle jamais la charité ? Ne seroit-il point souvent à propos qu'elle prît un air plus serieux, plus seant, & qui marquât moins de dissipation d'esprit ? Mais celui qui est d'un naturel tout opposé, a-t-il moins de besoin de se gêner & de se vaincre ? Car comme une humeur chagrine trouve à redire à tout, ce ne sera que plaintes, que murmures, que contradiction dans toutes les rencontres ; sans parler du chagrin qu'il se fera à lui-même. S'accommodera-t-on mieux de cet autre, qui est d'une humeur si indifferente, qui ne s'affectionne à rien, & qui n'est touché de rien ? Quelle langueur dans ses exercices de pieté ! Quelle négligence dans ses devoirs les plus essentiels ! De combien d'omissions ne se rendra-t-il point coupable dans les affaires les plus importantes ? Ne nous étendons pas sur des inductions dont chacun pourroit faire l'application à d'autres qu'à soy-même. Je dis seulement que si nôtre humeur est la source de nos plus grands deffauts, c'est une obligation & une Loy indispensable à quiconque veut changer de vie, & en mener une plus sainte & plus reglée, de commencer par vaincre, ou par corriger son humeur ; puisque sans cela on ne doit attendre de lui nulle pieté solide, & nul progrés dans la vertu.

Ce n'est pas assez, que nôtre naturel soit la source de tous les déreglemens de nôtre

vie ; car on peut dire en second lieu que ce même naturel, qui a tant de force sur nous, & qui y a une espece d'influence necessaire dans toute nôtre conduite, est en même temps l'endroit le plus foible & le moins deffendu, par où le demon & tous les ennemis de nôtre salut trouvent plus facilement l'entrée dans nôtre cœur, & nous peuvent vaincre avec moins d'effort, si nous ne nous fortifions de ce côté-là. Ce foible se remarque d'abord, vous le sçavez, & même il est impossible de le cacher long-temps à ceux qui voudront nous observer de prés. C'est par là que ceux qui prétendent obtenir quelque chose d'une personne, s'insinuent dans son esprit, le tournent comme il leur plaît, l'engagent dans leurs interêts, & enfin ne manquent guere de réüssir, & de venir à leurs fins. C'est donc aussi par là que le demon nous attaque & nous tente ; il trouve dans nôtre naturel les armes, dont il a coûtume de nous combattre, en se servant de nous contre nous-mêmes, comme un General d'armée avant que d'assieger une Place, regarde & examine l'endroit par où il pourra plus facilement y faire breche ; & quand il l'a reconnu, il la bat sans cesse, & enfin y donne l'assaut & l'emporte. Jugez donc de là (Chrétiens) de quelle consequence il est de se munir de ce côté-là, d'étudier & de connoître bien nous-mêmes nôtre naturel, & d'être toûjours en garde, de crainte d'être pris par nôtre foible ; mais la plus sûre précaution qu'il y a à prendre, est de travailler nous-mêmes à le vaincre, avant qu'il se fortifie contre nous, & que nous n'en

puiſſions plus venir à bout, ſans un miracle de grace.

La pratique d'un ſi ſalutaire conſeil eſt difficile, je n'en diſconviens pas, il en coûte à la nature de ſe vaincre, parce que pour cela il faut combattre contre ſoy-même, renoncer à ſes inclinations les plus naturelles; s'abſtenir de ce qui nous flate, & de ce qui nous plaît le plus, reſiſter enfin au penchant qui nous emporte le plus violemment : mais auſſi une victoire remportée épargne dans la ſuite bien des combats, abrege bien du chemin, & pouſſe nos conquêtes bien loin. L'habitude qu'on appelle une ſeconde nature, prend inſenſiblement la place de la premiere, & la difficulté n'eſt plus ſi grande aprés un grand effort : il n'eſt beſoin que d'un peu de courage d'abord & d'un peu de conſtance. Qui n'a de la peine à ſe faire d'abord aux coûtumes d'un Pays où il n'a jamais été ? On s'y fait cependant au bout de quelque temps. Ne ſe deſaccoûtume-t-on pas d'un regime de vie par un autre tout contraire ? Ne voit-on pas tous les jours des perſonnes qui, pour ainſi dire, paſſent d'une extrémité à l'autre, des compagnies à la ſolitude, de l'embarras des affaires à la douceur du repos, & d'une vie tumultueuſe à une plus tranquille ? Si la nature s'accoûtume à tout, pourquoy l'humeur, qui n'eſt fondée que ſur le temperament naturel, ne s'y accommoderoit-t-elle pas ? Il y a des temps & des âges, où l'on ne peut ſeulement entendre parler de ce qui faiſoit autrefois nôtre plus agréable divertiſſement, & il ne faut qu'une autre ſaiſon,

ou une autre conjoncture, pour nous donner de l'averſion de ce qui faiſoit auparavant nos plus cheres délices. Qui peut donc nous empêcher de tourner, ou de corriger nôtre naturel avec un peu d'application & de vigilance, & de gagner toûjours quelque choſe ſur nous? Une bonne habitude détruira, au bout de quelque temps, ce qu'une mauvaiſe a établi, & nous changerons d'humeur & de naturel, lorſque la grace & la vertu deviendront la regle de nôtre conduite & de nos actions. Mais c'eſt à quoy nous devons nous appliquer de bonne heure; parce que comme on prend plus facilement le mal que le bien, & que le vice aidé de la corruption de nôtre nature, s'affermit & ſe fortifie toûjours; il y a danger qu'en differant davantage, la difficulté de le vaincre ne croiſſe à meſure que nous differerons.

D'où je tire un troiſiéme motif, qui nous oblige à y travailler tout de bon; ſçavoir que c'eſt le dernier retranchement de l'amour propre, qu'il faut abſolument forcer, ſi nous voulons parvenir à cet heureux renoncement de nous-mêmes, ſi neceſſaire à la vie chrétienne, & au ſervice de Dieu, *qui vult venire poſt me abneget ſemetipſum.* Nous ignorons ordinairement les ruſes & les artifices de cet amour propre; mais nous ſçavons pourtant qu'il ſe cherche & qu'il ſe trouve par tout, & que c'eſt de tous nos ennemis le dernier vaincu, & celui qui ſubſiſte aprés la deffaite de tous les autres. Or pour découvrir & pour rendre ſes artifices inutiles, & ne lui laiſſer ni armes, ni deffenſe, ni lieu

Digitized by Google

de retraite, percez le voile sous lequel il se cache, étudiez vôtre naturel & vôtre humeur, & détruisez ce dernier azile où il se deffend ; & par là vous obtiendrez cette victoire sur vous-même ; car à proprement parler, c'est s'aimer soy-même que d'agir par humeur, & de ne suivre que son naturel. De là vient que c'est ce qui corrompt nos meilleures actions, ce qui nous fait perdre le fruit de tous nos merites, & qui nous prive de la récompense que nous en attendions dans le Ciel ; de maniere que si nous ne commençons par là, nous n'agirons jamais en Chrétien, jamais nous ne ferons une action surnaturelle, jamais nous n'acquererons rien pour l'éternité, parce que nous n'agirons que par les mouvemens de la nature, & non par l'inspiration de la grace. Mais que dis-je, à peine agirons nous-mêmes en hommes ; puisque ne prenant pas la raison pour regle de nôtre conduite, nous ne différerons en rien des bêtes, qui n'ont pour guide que leur instinct naturel. N'est-ce pas la plainte que l'on fait tous les jours de la pluspart des gens ? il faut prendre, dit on, cet homme en sa bonne humeur, si on veut en avoir raison, il faut prendre son temps, & ménager les momens favorables. On ne sçait s'il sera en humeur de nous écouter, de nous faire justice, ou de nous accorder telle & telle faveur ; cela dépend de l'humeur dans laquelle on le trouve quand on l'aborde. Or si cela n'est pas agir en homme qui se doit conduire par la raison, sera-ce agir en Chrétien, de faire son devoir par caprice, de prier par phan-

taiſie ; & de n'avoir, en un mot, que ſon humeur pour regle de toutes ſes actions ? Il eſt donc de la derniere importance pour mener une vie chrétienne, de commencer par ne point dépendre de ſon humeur, mais de l'accommoder à ſon devoir, la dompter quand elle eſt rebelle à la Loy de Dieu, de l'y aſſujetir quand elle y a de la repugnance, de la corriger, de la reformer, & de la vaincre, quand elle y a une entiere oppoſition.

Penſez-y (mon cher Auditeur) vous ne ſçavez peut-être comment, ni par où vous devez vous y prendre pour commencer une vie chrétienne ; ah ! commencez par dompter, ou par corriger ce naturel indocile qui ne ſe peut gêner en rien. Vous ne le pouvez à la verité changer tout à fait, auſſi ne voyons-nous pas que le Fils de Dieu l'ait exigé d'un ſaint Paul, qu'il avoit appellé à ſon ſervice par une vocation ſi éclatante & ſi extraordinaire ; mais vous devez travailler comme lui à le dompter & à le ſoumettre, & à vous en ſervir même pour la gloire de Dieu. Que ce courage, par exemple, dont vous vous piquez, & qui eſt l'effet d'un naturel ardent, ſe ſignale à vaincre les obſtacles qui s'oppoſent à ſon culte & à ſon ſervice ; que ce naturel ſi complaiſant, ſi affable, ſi inſinuant, ſoit un moyen de gagner tout le monde, & de le porter à la vertu. Que cette humeur chagrine ſe retienne, & ne s'emporte que contre ſes propres deffauts ; accoûtumez-vous à vous moderer, & à vous vaincre dans les rencontres, où vous ſçavez que vôtre mauvaiſe humeur a coûtume d'éclater, & d'être cau-

ſe de bien des deſordres. Tout ce que vous ferez & tout ce que vous entreprendrez au dehors, avant que d'avoir rien gagné ſur vous-même, vous avancera de peu; vous laiſſerez le tronc & la racine de l'arbre, pendant que vous vous arrêtez à couper quelques branches qui vous paroiſſent ſuperfluës, & qui s'étendent trop loin. Ce n'eſt enfin qu'en domptant & en corrigeant ſon humeur, qu'on renonce à ſoy-même, & qu'on porte le joug du Seigneur; parce que ce joug n'eſt rude & difficile à porter, que par la repugnance que nôtre naturel y trouve, & par la difficulté que nous reſſentons à le faire plier ſous les loix & les commandemens de Dieu. Combattons donc fortement cet ennemy domeſtique, ſi nous voulons remporter une victoire entiere & parfaite ſur nous-mêmes; corrigeons cette humeur qui eſt la ſource de tant de deffauts, & l'endroit par où nous donnons priſe ſur nous. Soumettons enfin ce naturel ſi rebelle à la loi de Dieu, & aux mouvemens de la grace; puiſque c'eſt par là que nous commençons à mener une vie plus ſainte par un parfait renoncement de nous-mêmes, ſans lequel nous ne pouvons remplir les devoirs, non ſeulement d'un Chrétien entant que particulier, comme nous venons de voir; mais entant que membre d'un corps politique, d'une famille, & de quelque ſocieté que ſe puiſſe être; où il ne pourra jamais ni donner ni recevoir aucune ſatisfaction, s'il ne gagne beaucoup ſur ſon humeur, & ſi, en ce ſens, il ne ſe renonce ſoy-même en bien des occaſions, je vais vous le faire voir dans cette ſeconde Partie.

Digitized by Google

II. PARTIE.

Pour en être entierement persuadé (Chrétienne Compagnie) il faut supposer que les Villes, les familles, & les Republiques, ne sont qu'un assemblage de personnes de differentes professions, liez ensemble par un commerce mutuel, par des loix communes, & par une dépendance reciproque, qui entretient ce monde politique; puisque sans cela, il seroit impossible qu'il pût subsister. C'est pourquoy la divine Providence, qui éclate dans l'ordre de cet univers, n'est pas moins admirable d'avoir donné des naturels differens aux hommes, afin de maintenir cette vie civile, que d'entretenir l'ordre de la nature, par l'accord des élemens si opposez dans leurs qualitez & dans leurs effets. Car qui ne voit en même-temps, que comme le monde naturel ne pourroit se maintenir, si les parties qui le composent, en s'alliant & en s'unissant ensemble, ne s'affoiblissoient par leur mêlange, & ne perdoient chacune de son côté quelque chose de leur force, & de leur activité; de même nulle assemblée, nulle societé, nulle famille, nulle communauté, ne peut vivre en paix, ni conserver l'union necessaire, si chacun en particulier ne corrige son temperament; c'est à dire, ne modere ce qu'il a de trop vif & de trop ardent, n'excite & n'anime ce qui est trop lâche & trop languissant; & si chacun ne fait violence à ses inclinations naturelles, pour le bien commun de la paix, qui n'est autre chose qu'un effet de l'ordre, & de l'accord des choses, qui pourroient s'entrechoquer.

Ajoûtez que le Chriſtianiſme étant auſſi une ſocieté de perſonnes unies enſemble d'un lien encore plus étroit, & par des devoirs encore plus indiſpenſables, qui ſont ceux d'une même Religion, il impoſe auſſi une obligation toute particuliere de reformer les deffauts qui ſe trouvent dans nôtre naturel & dans nôtre humeur. Or vous ſçavez quels ſont les devoirs des Chrétiens ſur le chapitre de la charité, & de l'union, & combien le Sauveur des hommes en a eu la pratique à cœur; puiſque toute la loi de l'Evangile ſemble rouler ſur ce point capital. Vous ne pouvez enfin ignorer, qu'outre la ſocieté civile qui maintient les Villes & les familles, & celle d'une même Religion, qui nous fait participer aux mêmes myſteres, & aux mêmes Sacremens; il y a encore des aſſemblées, qui ſont ces differens corps unis pour la même fin, & par une même profeſſion; telles ſont les communautez Eccleſiaſtiques & ſeculieres, des perſonnes, qui, à raiſon de leurs charges, de leurs employs, ou de la même vacation, ſont obligées de vivre enſemble, & les autres de ſe voir ſouvent, pour traiter les mêmes affaires; & d'autres enfin d'avoir du rapport & de l'union pour leurs interêts communs, comme les gens de trafic, & qui ſont en ſocieté de commerce: & je dis qu'à moins de contraindre ſouvent ſon naturel pour s'accommoder à celui des autres, toutes ces ſocietez, au lieu d'être unies pour leur bien commun, ſeront compoſées d'autant d'ennemis qui ne pourront ſe ſouffrir; que bien loin

Digitized by Google

d'y vivre en veritables Chrétiens, ils ne vivront pas même en perſonnes raiſonnables, & enfin que comme perſonne en particulier ne ſera content des autres, il ne recevra non plus aucun contentement de leur part.

C'eſt (Meſſieurs) ce qui arrivera immanquablement, ſi chacun veut vivre à ſa maniere, & ſuivre ſon naturel ſans égard & ſans ménagement pour les autres. Car premierement quand ceux qui compoſent ces aſſemblées ſeroient tous de même humeur, encore auroient-ils ſans ceſſe des differens, lorſque chacun prétendroit au même avantage, qui ne pourroit ſe partager; il y auroit toûjours des conteſtations ſur les rangs, ſur les droits, ſur les prétentions : comme nous voyons que deux avares ne ſçauroient ſe ſouffrir, comme deux ambitieux ſe butent, & ſe choquent en toutes les rencontres, & ceux qui aſpirent au même bien, de concurrens deviennent ordinairement les plus grands ennemis. Que ſi cette ſocieté au contraire, ou cette aſſemblée eſt compoſée de naturels differens, comme il arrive preſque toûjours, ſi ce ſont des humeurs antipatiques, comme on le voit aſſez ſouvent; ſi ce ſont des perſonnes de different pays, & de nation differente qui ne peuvent s'accorder, comme il s'en rencontre quelquefois; ſi chacun veut que les autres s'accommodent à ſon humeur, ſi perſonne ne veut contraindre la ſienne; ſi dans cette diverſité de naturels, perſonne ne peut ſouffrir d'être contredit, mais veut obliger les autres à ſuivre ſon ſentiment, ou ſon inclination. Quelle ſocieté (Meſſieurs) &

Digitized by Google

quelle vie ! ſera ce une aſſemblée & une ſociété de gens raiſonnables, ou bien une confuſion de Babylone, lorſque chacun parlera different langage, aura differens deſſeins, & agira dans des vûës toutes differentes, ou ne ſuivra que ſon caprice ?

Mais le moyen d'y conſerver la paix, ou d'éviter la diſcorde, les diſſenſions, les querelles, & les partis ? L'union & la charité n'en ſeront-elles pas bannies ? Et qu'y verra-t-on autre choſe, que des ruptures d'éclat, ſans eſperance d'accommodement qui puiſſe être de durée ? Ce malheur & ce deſordre n'eſt-il pas inévitable, à moins que chacun ne reforme dans ſon naturel, ce qui peut troubler la paix des autres, & faire naître le trouble & la contradiction ? N'eſt-ce pas ce qui a détruit les Republiques les plus floriſſantes ? N'eſt-ce pas par là que le deſordre a commencé ? N'eſt-ce pas ce qui y a formé les factions & les cabales ? Et n'eſt-ce pas là la ſource de toutes les diviſions, qui ont enfin tout renverſé ? Je dis bien davantage ; quand dans un corps, ou dans une aſſemblée, il n'y auroit qu'une ſeule perſonne d'une humeur imperieuſe, difficile, qui ne peut ſe contraindre, ni rien ſouffrir, l'experience ne fait-elle pas voir, que comme il ne peut s'accommoder avec les autres, perſonne auſſi ne peut s'accommoder de lui ? Que c'eſt un autre Iſmaël, à qui tout le monde eſt inſupportable, & qui eſt reciproquement inſupportable à tout le monde ? Mais la même experience ne nous apprend-t-elle pas pareillement, que comme il trouble la paix des autres, il n'en

goûte auſſi jamais lui-même la douceur ? Et s'il ne faut qu'une perſonne de cette humeur & de ce caractere, pour troubler le repos de toute une famille, n'eſt-on pas auſſi perſuadé qu'il n'en joüira jamais ; parce que c'eſt une verité conſtante, que quiconque fait de la peine aux autres ne manque jamais d'en avoir, & que pour vivre content, il faut s'efforcer de contribuer au contentement de ceux avec qui l'on vit ? Or quel moyen d'y contribüer ſans vaincre, ou ſans contraindre ſon naturel, pour s'accommoder à tout le monde, autant que la raiſon & la conſcience le permettent ?

Certes quand il n'y auroit que cette conſideration, qu'on eſt à charge aux autres, ne ſeroit-elle pas capable de nous porter à faire du moins quelque effort ſur nous-mêmes ? Cet homme, par exemple, eſt formaliſte à l'excés, d'une humeur pointilleuſe, & qui trouve à redire à tout ; quelle gêne pour ceux qui ont à vivre avec lui, d'être toûjours en garde, & d'examiner toutes les paroles qu'on dit en ſa préſence ? On s'ennuira enfin de le ſouffrir, & pour garder ſa liberté, il faudra ou le fuïr, ou avoir toûjours avec lui quelque démêlé. En voilà un autre qui s'érige en maître, & en cenſeur de tout le monde, qui condamne tout ce qui ne donne pas dans ſon ſens ; & quand il a une fois prononcé ſur une affaire & ſur une queſtion, il faut que ce ſoit un arrêt en dernier reſſort ; car ſi quelqu'un penſe ſeulement à en appeller, c'eſt aſſez pour le prendre à partie. Peut-on éviter d'avoir querelle avec un homme de

cette humeur ? Cet autre eſt d'un naturel railleur & mépriſant, qui tourne en ridicule tout ce qu'on lui dit, il eſt du nombre de ceux, que ſaint Bernard appelle la peſte des communautez, & les ennemis de la ſocieté civile, il eſt impoſſible que cet homme ne s'apperçoive de la peine qu'il fait aux autres, & enſuite qu'il n'en ait lui-même de ſe voir regardé ſur le pied d'un homme incommode, importun, qui eſt la croix de tout le monde, & l'objet de l'averſion de tous ceux qui ont affaire à lui. Donc comme la vie commune qu'on eſt obligé de mener, eſt une vie ſociable, & de commerce les uns avec les autres, ſi l'un n'adoucit ſon humeur impatiente & emportée, ſi l'autre ne dompte ſon naturel ambitieux, ſi celui-ci ne rabat de ſa fierté, & de ſes manieres ſi dédaigneuſes, ſi celui-là ne ſe rend plus condeſcendant, & d'un commerce plus aiſé, ſi l'on ne ſe contraint enfin, & ſi l'on ne reforme quelque choſe dans ſon humeur, il n'y aura ni paix, ni douceur, ni d'autres meſures à prendre avec nous, que d'éviter nôtre converſatiõ. Car enfin comme dit le grand ſaint François de Sales, qui lui-même a ſi admirablement pratiqué le conſeil qu'il donne de ſe faire tout à tout le monde, & de s'accommoder à l'humeur des autres ; quelle obligation, dit ce grand Saint, les autres ont-ils de ſouffrir vos emportemens, vos mépris, vos cenſures, vos inégalitez, vos travers d'eſprit, vos caprices ? Qui vous a donné ce droit d'empire & de ſuperiorité ſur eux ? C'eſt aux autres une charité de vous ſouffrir, à quoi ſaint Paul les

exhorte ; mais c'eſt à vous une loi indiſpenſable de ne leur en point donner de ſujet, les membres ſont faits pour le corps, & la partie pour le tout : lequel eſt donc le plus juſte, ou que tous les autres ſe faſſent à vous, ou que vous vous faſſiez aux autres ?

En ſecond lieu (Meſſieurs) comme les ſocietez civiles, qui compoſent les Villes & les Republiques, ne ſont pas ſeulement une aſſemblée de perſonnes qui entrent en commerce les uns avec les autres, mais encore qui ſont ſoumis aux mêmes loix, établies pour le gouvernement d'un Etat ; comme de plus dans les Villes, il y a des corps & des communautez qui ne peuvent ſe maintenir ſans reglemens, ſans ſtatuts, ou ſans de certaines obſervances, qui ſont communes à tous ceux qui les compoſent ; qui ne voit que ſans contraindre ſon naturel en bien des rencontres, il eſt également impoſſible, & de remplir les devoirs de ſon état, & de vivre en paix avec ceux qui ſont dans les mêmes obligations ? La raiſon, en effet, en eſt claire ; on porte par tout ſon naturel avec ſoy, on entre dans une ſocieté, ou dans une alliance ; on s'y contraint un peu d'abord, je l'avoüe, on ſe contrefait même quelquefois, pour ne pas rebuter ceux qui y peuvent prendre quelque interêt ; mais comme tout ce qui eſt violent ne peut être de longue durée, on revient bien-tôt à ſon naturel, & nôtre mauvaiſe humeur paroît en peu de temps, & c'eſt pour long-temps que les autres en ſouffriront.

De-là vient qu'il n'y a point de corps ou

de communauté, où l'on ne faſſe une exacte perquiſition des mœurs de ceux qui prétendent y entrer, avant que de les y admettre; c'eſt pour cela que dans une famille avant que de contracter une alliance avec une perſonne, on ne manque point de s'informer avec ſoin de ſon humeur : pour cela que dans toutes les ſocietez religieuſes il y a un temps deſtiné pour éprouver ceux qu'on y reçoit, avant que permettre qu'ils s'y engagent par des vœux ſolennels. A quoy bon, je vous prie, toutes ces recherches ſi exactes, ces informations & ces épreuves ? Hé ! l'on ne ſçait que trop les inconveniens qui peuvent arriver ſans cela; on vit en paix avec les gens d'une douce humeur, on conçoit de grandes eſperances d'un beau naturel, on ſe promet tout d'une perſonne paiſible, traitable, officieuſe & portée au bien; on craint tout au contraire d'un mauvais naturel, & on a tout à craindre d'une humeur indocile & emportée.

Davantage, comme il y a des loix dans les Villes & dans les Etats, des ſtatuts dans les corps & dans les aſſemblées, des conſtitutions & des regles dans les Ordres religieux; ces loix, ces regles, ces ſtatuts, & ces obſervances gênent ſouvent nôtre humeur, & nous ôtent la liberté de faire bien des choſes, à quoy nôtre naturel a beaucoup de penchant. Or négliger de vaincre ce naturel, n'eſt-ce pas s'expoſer à violer toutes les Loix civiles & eccleſiaſtiques, generales & particulieres? Celles qui nous ſont communes avec tous les hommes, & celles qui ſont propres de nôtre

état

état & de nôtre profession. Nous aimons naturellement nôtre liberté, & il n'y a que la crainte de Dieu ou des hommes, ou la consideration de l'interêt commun, qui nous obligent à nous y assujettir ; si donc nous ne travaillons fortement à vaincre ou à captiver nôtre humeur qui s'oppose à tout cela, elle nous portera immanquablement à secoüer le jour, & à nous soustraire à la vigilance de ceux qui veillent sur nôtre conduite, afin de vivre en liberté, & de nous rendre maîtres de nos actions.

Ajoûtez à tout cela, que négliger de dompter, ou de reformer son naturel, c'est se rendre incapable de tout employ, & de ne tenir aucun rang dans la vie civile, & dans quelque corps que ce soit ; car c'est l'état où en sont réduits ceux qui ne peuvent, ou plûtôt qui ne veulent se contraindre en rien. En effet vous sçavez que dans les Villes, dans les Republiques, & dans les Communautez il y a differens emplois, des fonctions publiques & domestiques, & que chacun doit être occupé selon ses forces, selon son genie & sa capacité. C'est même pour maintenir cet ordre, que Dieu a distribué differemment les talens, & les dons naturels & surnaturels à tous les hommes, & cette diversité fait éclater sa Providence ; puisque c'est par là, qu'il pourvoit à tous les besoins de cette vie. Il est vray que l'humeur & le naturel ont beaucoup de part dans le choix que chacun fait de la profession qu'il veut embrasser, & que Dieu même y accommode ses graces, quand il nous y appelle : mais comme tout

employ demande du ſoin, de l'étude & de l'application, afin d'y réüſſir, & d'y ſervir Dieu en ſervant le public, ſi l'on ne contraint ce même naturel en bien des choſes, & en bien des rencontres; je ſoûtiens qu'on ne s'en acquittera jamais comme il faut; on ne ſera ni reglé pour le temps, ni uniforme en ſes manieres, ni exact en ce qu'il y aura de plus eſſentiel; parce qu'en n'agiſſant que par humeur, on n'aura point d'autre regle que ſon caprice; on donnera au repos ou au divertiſſement le temps du travail, & les affaires les plus preſſées demeureront, quand nôtre inclination nous portera ailleurs. Je veux qu'un Juge ait de grandes qualitez pour remplir la charge dont il eſt revétu, qu'il ait de la ſcience, de l'integrité, beaucoup de lumiere & de penetration; mais s'il eſt d'humeur à prendre ſes divertiſſemens, s'il ne peut ſe captiver, s'il a une invincible averſion du travail, & de toute application, comment s'acquittera t-il de ſes plus importans devoirs? La juſtice ne dépendra-t-elle pas auſſi de ſon humeur?

Quel jugemens ferez-vous d'un artiſan capricieux? Quelle impatience, & quel chagrin ne cauſera-t-il point à ceux qui le mettront en beſogne, ou qui le tiendront à gage? Ou que peut-on ſe promettre de regulier ou d'achevé d'une perſonne qui ne travaille que par fantaiſie? Mettez-moy un homme qui ne ſe conduit que par humeur dans le négoce & dans le trafic? Combien de belles occaſions laiſſera-t-il échapper? Quels contretemps ne fera-t-il point? Parcourez toutes les

conditions, tous les états & toutes les profeſſions; peut-on ſatisfaire aux devoirs qui y ſont attachez, ſans ſe gêner, ſans s'appliquer, ſans ſe faire violence? parce que quelque conforme que ſoit un employ à nôtre humeur & à nôtre naturel, il y a bien des occaſions qui demandent de la vigilance, de l'attention, de la peine & de l'application, qui lui ſont contraires; comme donc vous devez vivre en Chrétien, en quelque état que vous ſoyez, & quelque employ que vous ayez embraſſé, & que c'eſt-là vôtre premier devoir, & vôtre plus eſſentielle obligation, quoyque peut-être ce ſoit la plus oppoſée à vôtre humeur; travaillez inceſſamment à la vaincre & à la reformer, s'il y a de l'excés, & commencez dés maintenant à pratiquer ce renoncement de vous-mêmes, pour vous acquitter de cet important devoir, ſoit que vous vous conſideriez comme perſonne particuliere, qui devez travailler à vôtre ſalut, ſoit comme membre de quelque corps, où vous devez vous ſanctifier par ce renoncement de vous-memes, qui eſt le haut point de la mortification chrétienne; car enfin toutes les autres ne ſont que pour acquerir celle-là, & toutes les autres ſans celle-là vous avanceront de peu.

Concluſion.

On a beau dire (Meſſieurs) que c'eſt un grand don de Dieu qu'un riche naturel, dont toutes les inclinations ſe portent au bien; il faut toûjours le perfectionner, le redreſſer, & l'élever à quelque choſe de plus noble, pour en faire un inſtrument de la vertu, en

quoy ceux que la nature n'a pas ſi avantageuſement pourvûs de ce côté-là, ont de quoy ſe dédommager ; parcequ'ils peuvent acquerir par vertu, ce que la naiſſance leur a refuſé, & même devenir plus grands Saints en remportant de plus grandes & de plus nobles victoires ſur eux-mêmes, & en pratiquant un plus parfait renoncement ; puiſque Dieu compte nôtre progrés dans la perfection, par les efforts que nous ferons ſur nous : *tantùm proficies, quantùm tibi vim intuleris* ; comme dit l'Auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt. Ainſi je veux que ce ne ſoit pas un mediocre avantage, ni un bonheur commun d'être porté au bien, & de le faire ſans peine, ou ſans grande reſiſtance : on peut comparer ces ſortes de naturels à un fleuve tranquile, qui ſuivant ſa pente naturelle, coule agréablement ſans bruit, & ſans obſtacle ; au lieu que les perſonnes vertueuſes par étude, & par le travail qu'ils apportent à vaincre leurs paſſions, & à contraindre leur naturel, ſont ſemblables aux fontaines reſſerrées dans des canaux, où l'art fait violence à la nature ; on a de la peine à les faire venir de loin, elles coûtent beaucoup à entretenir, & ſouvent il arrive qu'aprés s'être élevées, & avoir jailli bien haut, elles s'arrêtent par le moindre obſtacle.

Car enfin, à proprement parler, ce n'eſt pas un grand merite d'être porté au bien par ſon temperament ; nous naiſſons avec le naturel, & les inclinations telles qu'il plaît au Ciel de nous les donner ; mais nous n'avons de droit ni d'eſperance au bonheur éter-

nel que nous devons acquerir ; que du moment que nous commençons à vaincre ce naturel, & à faire tous nos efforts pour le tourner au bien : de ſorte que ce que fait l'art dans les bêtes, la vertu le doit faire dans les hommes ; on fait des unes preſque tout ce que l'on veut à force de les dreſſer, & les autres ſe forment à tout ce que Dieu demande d'eux, par l'application qu'ils apportent à ſe vaincre. C'eſt à nous d'examiner quelles ſont les inclinations que nous devons ſuivre, & celles que nous devons redreſſer : penſons que la grande & importante verité de la morale chrétienne, & le veritable chemin qui conduit au Ciel, eſt le renoncement à nous-mêmes, & que par ce renoncement on doit particulierement entendre la violence que l'on fait à ſes inclinations, & à ſon naturel, & que ce n'eſt qu'à ceux qui ont genereuſement combattu, que Dieu promet & reſerve la couronne de gloire, dans l'éternité bien-heureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

ONZIE'ME SERMON

De la Vie reglée.

Qui ſpiritu Dei aguntur, ii ſunt filii Dei. Ad Roman. 8.

Ceux qui ſont conduits par l'eſprit de Dieu, ſont veritablement enfans de Dieu. *En S. Paul aux Romains. c.* 8.

QUoyque ces paroles s'adreſſent en general à tous ceux qui ſuivent les mouvemens de l'Eſprit ſaint, & qui ſont fideles à ſes graces; je ne craindray point cependant (Chrétiens) d'en faire une application toute particuliere aux perſonnes de vertu, qui veulent s'attacher inviolablement au ſervice de Dieu: & de leur dire, que comme ils portent la qualité d'enfans de Dieu par un titre tout ſpecial, auſſi ſont ils obligez de ſoûtenir cette glorieuſe qualité, par une fidelité conſtante aux mouvemens de ce divin Eſprit, en tout ce qui regarde les de-

Digitized by Google

voirs de leur état. Je veux dire qu'ils doivent regler leur temps, leurs occupations, & leurs exercices de pieté, & être constans & fideles à observer la regle qu'ils se sont une fois prescrite aprés une sage & une meure deliberation. Fidelité, exactitude, & regularité que je donne aujourd'huy pour preuve, & pour marque certaine, que l'esprit de Dieu est le principe de leur conduite, & qu'ils marchent sûrement en la voye du salut & de la sainteté; en un mot (Messieurs), je prétends que tous ceux qui veulent mener une vie sainte & chrétienne, doivent mener une vie reglée; c'est à dire qu'ils doivent se tracer un plan de vie, aprés en avoir conferé avec un sage Directeur, & l'observer ensuite avec une exactitude fidele & constante, & se faire une Loy, de ne s'en éloigner que le moins qu'il leur sera possible.

Ne vous imaginez donc pas (Messieurs) que ce sujet qui semble propre des personnes qui ont embrassé l'état Religieux, soit une gêne & une contrainte incompatible auec la vie de ceux, qui sont dans le commerce du monde, dans les charges, dans les employs, ou attachez au soin d'une famille; car je soûtiens que ce doit être la vie d'un veritable Chrétien, qui sans cela, ne sera jamais solidement vertueux, & courera risque de tomber même dans le déreglement, quelque bonne resolution qu'il fasse de se tenir attaché à ses devoirs. Ce qui me fait avancer ces deux veritez, qui vous seront d'une utilité merveilleuse, si je suis assez heureux de vous en bien persuader. La premiere, qu'une

vie ſaintement reglée eſt la marque la plus aſſurée que c'eſt l'eſprit de Dieu qui nous conduit ; j'eſpere vous le faire voir dans mon premier point ; & dans le ſecond je tâcherai de vous montrer les avantages que nous retirerons de cette conduite ſaintement reglée dans l'état, & dans la condition où la Providence nous a mis. Demandons pour ce ſujet important les lumieres du Saint-Eſprit, par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

I. PARTIE. JE dis d'abord (Chrétiens) qu'un des caracteres les mieux marquez qui diſtinguent l'eſprit de Dieu de tout autre eſprit, eſt l'ordre d'une vie bien reglée, que l'on s'eſt preſcrit, & une exactitude fidele & conſtante à l'obſerver inviolablement. Deux raiſons m'en ont convaincu, & j'eſpere qu'elles feront la même impreſſion ſur vôtre eſprit, ſi vous voulez bien y faire un peu de reflexion. La premiere eſt priſe de ſaint Auguſtin, qui aſſure que Dieu aime l'ordre dans tous ſes ouvrages : & qu'il s'eſt fait comme une Loy de garder fidelement celui qu'il a établi dans la nature & dans la grace ; de maniere, ajoûte ce ſaint Docteur, que c'eſt l'ordre qui nous conduit à Dieu ; & que ſans l'ordre, il eſt impoſſible d'aller à Dieu, qui eſt la fin que nous devons toûjours avoir en vûë dans tous nos deſſeins, & dans toutes nos actions, *ordo eſt, quam ſi tenuerimus, perveniemus ad Deum, & ſi non tenuerimus non perveniemus ad eum.* Il s'enſuit donc que

nous ne pouvons le quitter ni l'abandonner tout à fait, pour ne suivre plus que nôtre caprice, sans nous éloigner de sa conduite, & par une suite necessaire, sans nous écarter de la voye par où il veut que nous arrivions à nôtre souverain bonheur, qui est nôtre veritable fin.

Cette marque en effet de l'esprit de Dieu qui nous gouverne est si certaine, que j'ose répondre qu'on ne s'y peut méprendre; au lieu que toutes les autres sont équivoques, & sujettes à illusion. Aussi en est-il à peu prés comme dans la nature, où rien ne prouve plus invinciblement que Dieu est l'auteur de ce grand monde, & que c'est sa Providence qui le gouverne, que l'ordre constant & invariable que nous y remarquons. Car quoy que la seule vûë de ce grand Univers, & des parties qui le composent, persuade assez fortement, que ce ne peut être l'ouvrage du hazard; & qu'il falle s'aveugler pour ne pas reconnoître qu'il y a une Providence qui le conduit; il s'est néanmoins trouvé des Athées, qui bien loin d'en être convaincus, ont soûtenu contre toutes les lumieres de la raison & du bon sens, que le monde s'étoit fait par un assemblage fortuit d'atômes, dont les differens mêlanges avoient formé tous ces beaux ouvrages, qui frappent nos yeux & raviſſent nos esprits: d'où ensuite ils ont conclu, qu'il rouloit à l'aventure, & par une fatalité aveugle, qui ouvre la porte à tous les crimes; mais quand on les a pressez de dire d'où venoit ce cours des Cieux si reglé, cet accord des élemens, & cet ordre enfin de

toute la nature si bien concerté, sans jamais se démentir d'un seul point ; ils se sont vûs eux-mêmes déconcertez, parce qu'ils ont été forcez de recourir à une raison superieure & souveraine, qui gouvernoit tout cela ; convaincus qu'ils étoient, que là où il y a de l'ordre, il y a necessairement de la raison ; & comme d'ailleurs ils voyoient assez, que ces grands corps n'étoient pas animez, il leur a fallu de necessité reconnoître une intelligence, qui regloit leurs mouvemens.

Or j'en dis icy de même (Messieurs) quand je vois les actions d'un Chrétien si saintement reglées ; quand je considere que sa vertu fait de tous les jours de sa vie des jours saints, constamment employez au service de Dieu, toûjours avec une égale ferveur, toûjours avec la même application, sans manquer à rien de ce qu'il doit ; il faut, dis-je alors, qu'il y ait là quelque chose plus qu'humain, il faut que l'esprit de Dieu s'en mêle, & soit le principe de cette conduite reguliere. Ensuite quand je fais reflexion sur tous les états qui composent l'Eglise de Dieu, & que je les compare avec le seul rang qu'y tient un Chrétien fidele à tous ses devoirs, & reglé dans une vie commune & ordinaire, qui a son temps prescrit pour remplir les obligations de son état & de sa Religion, qui fait tout avec ordre, & pour ainsi dire avec poids & avec mesure ; j'avoüe bien que le courage heroïque des Martyrs, est une forte preuve de la verité de nôtre Religion, que le zele infatigable des Apôtres, & des personnes Apostoliques, que les austeritez de tant

de saints Penitens ; & enfin que toutes les grandes actions, que les autres Saints ont entrepriſes, ne laiſſent pas lieu de douter que c'eſt l'eſprit de Dieu qui a animé les uns, & ſoûtenu les autres, qui a pouſſé ceux-cy, & conduit ceux-là ; il s'eſt néanmoins trouvé des perſonnes aſſez peu éclairez, ou aſſez peu équitables, pour referer tous ces grands effets à d'autres cauſes, comme à une vanité ſecrete, ou à quelque autre paſſion. Mais voir une perſonne qui ſe fait une Loy indiſpenſable de ſon devoir, fidele dans la pratique de la vertu, exacte à s'acquitter de toutes ſes obligations avec la derniere regularité, conſtante dans les ſaintes reſolutions, qu'elles a priſes une fois ; il faut neceſſairement que l'eſprit de Dieu entre dans ce procedé ; car enfin dans cette foibleſſe que nous avons pour le bien, & dans ce penchant qui nous porte toûjours vers le déreglement, la raiſon humaine toute ſeule n'eſt pas aſſez droite, pour regler de ſi ſaintes actions, & pour être le principe de cette conduite ſi exacte qui paroît au dehors ; il n'y a que l'eſprit de Dieu, c'eſt à dire l'amour qu'on lui porte, le deſir de lui plaire, & la grace particuliere attachée à l'état que nous avons embraſſé, *qui ſpiritu Dei aguntur, ii ſunt filii Dei.*

C'eſt (Meſſ.) l'un des avantages incomparables de l'état Religieux, ſur ceux, qui, étant engagez dans le monde, s'efforcent d'y ſervir Dieu par l'obſervation fidele & entiere de ſes Loix, & par la pratique des bonnes œuvres ; que l'état de la Religion eſt un état de regles, d'où même quelques uns veulent qu'il

ait pris ſon nom, comme étant lié & obligé à de certaines obſervances, qui le conſervent, & qu'on appelle diſcipline reguliere pour diſtinguer ceux qui y ſont engagez des perſonnes ſeculieres, qui joüiſſent de leur liberté, & qui n'obſervent point d'autres regles, que celles qu'elles ſe preſcrivent elles-mêmes, & auſquelles elles veulent bien s'aſſujettir. Cet état religieux eſt plus parfait & plus ſaint, que celui du commun des Chrétiens, on n'en peut diſconvenir, & enſuite qu'ils n'ayent plus d'avantage pour parvenir à un haut degré de ſainteté; on peut même ajoûter que leur perfection conſiſte à remplir toutes les obligations de leur état; & que comme c'eſt l'eſprit de Dieu qui les y a appellez, c'eſt auſſi par l'obſervation exacte de leurs ſtatuts & de leurs conſtitutions, qu'ils y parviendront. Dieu n'appelle pas tout le monde à une perfection ſi élevée, on en eſt aſſez convaincu; il y a differentes routes pour aller au Ciel, comme dans le Ciel, il y a differens degrez de gloire, & des rangs differens, où chacun eſt placé ſelon ſon merite: mais je crois que tous les Chrétiens, dans quelque état qu'ils puiſſent être, doivent être Religieux en ce ſens, en ſe preſcrivant une regle, & une maniere de vie reguliere, & en obſervant un ordre que le Saint-Eſprit ne manquera point de leur preſcrire, s'ils le veulent conſulter ſur les moyens de faire leur ſalut.

Car ſans changer d'habit, ils changeront de vie, ils feront de leurs maiſons autant de Monaſteres; on ne les obligera point par des

Digitized by Google

vœux indissolubles, à des observances trop gênantes ; ils demeureront maîtres de leur conduite, & pratiqueront une obeïssance infiniment agréable à Dieu ; tout le monde est appellé à cet ordre par une vocation qui est commune à tous les Chrétiens, vous en serez vous-même le fondateur si vous voulez, en commençant son établissement dés aujourd'hui, dans vôtre domestique & dans vôtre maison ; que tout s'y fasse par regle, & avec un ordre sagement établi ; que le temps de la priere & du travail y soit reglé, que l'heure du repas & du repos y soit marquée, que chaque chose s'y fasse en son temps, que chacun sçache ce qu'il a à faire, & à qui il doit en rendre compte ; que le premier soin soit d'y faire servir Dieu, & sur tout que les devotions y soient tellement reglées, qu'à moins de quelque grand obstacle, on se fasse un point de conscience de s'en dispenser : mais aussi que par un desordre qui est assez ordinaire, les devotions ne soient ni l'occasion ni le prétexte de négliger les devoirs de son état ou de son employ. Or je dis encore une fois que comme cet ordre est une marque que c'est l'esprit de Dieu qui nous conduit, aussi sans cet ordre, & sans cette exactitude fidele & constante à l'observer, on ne fera de bien que par caprice & par rencontre, & ce bien même ne sera jamais de durée. Car l'empressement de vacquer à ses affaires faisant oublier les exercices de pieté ; on ne verra ni regle ni uniformité dans une conduite, où tout est dérangé, & chaque chose faite à contretemps. Ainsi (mon cher Au-

diteur) je ne ſçay ſi l'on vous peut donner un conſeil plus ſage & plus utile, pour bien vivre dans le monde, & pour ſatisfaire tout à la fois aux devoirs de vôtre état & de vôtre Religion, que de bien regler chaque choſe; & j'oſe dire que c'eſt la plus ſolide devotion qu'on puiſſe avoir, & le moyen le plus aſſuré de vivre en veritable Chrétien.

A cette premiere raiſon priſe de l'ordre que Dieu demande, ou qu'il met lui-même par tout où il ſe trouve, j'en ajoûte une ſeconde qui me paroît d'autant plus forte, qu'elle eſt fondée ſur nôtre propre experience, laquelle nous fait ſentir que tout ce qui eſt violent, ne peut être de longue durée; mais qu'il ſe relâche & ſe dément inſenſiblement, à moins de quelque ſecours étranger. Or c'eſt une choſe bien violente que de s'aſſujettir, pour le ſervice de Dieu, à une regle conſtante qui gêne nôtre liberté naturellement ennemie de tout ce qui la contraint. Lors donc qu'un Chrétien, par une regularité exemplaire & édifiante, ne manque à rien de l'ordre qu'il s'eſt une fois preſcrit, & qu'il a jugé neceſſaire pour ſon ſalut, & pour le ſervice de ſon Dieu; & que d'ailleurs nulle conſideration humaine ne peut l'y obliger: ne faut-il pas conclure que le même eſprit, qui l'a porté à ſe preſcrire cette Loy, lui inſpire auſſi cette conſtance & cette fidelité pour y perſeverer?

De là vient que l'on diſtingue deux ſortes de perſonnes, ſur leſquelles l'eſprit de Dieu agit differemment; les uns ſont comme emportées par les mouvemens d'une fer-

veur extraordinaire, que l'on peut appeller une ſainte impetuoſité, qui les fait ſortir hors des voyes communes, pour les porter à des actions heroïques, à des auſteritez ſurprenantes, à des entrepriſes hardies, qui marquent l'ardeur de la charité qui les preſſe, pour m'exprimer en termes de ſaint Paul, *charitas urget nos.* Ce qui arrive lors que la grace ſe joint avec un naturel ardent, qui ne trouve rien d'impoſſible, ni d'aſſez grand qui réponde à la grandeur de ſon courage; c'eſt ce qui fait le zele des perſonnes apoſtoliques, qui portent l'Evangile aux Infideles & aux Barbares; c'eſt cette ardeur impetueuſe qui les fait expoſer leur vie à tous les hazards, braver les ſupplices, & affronter la mort comme les Martyrs. Mais il y en a d'autres, dont toute la perfection conſiſte dans une maniere de vie uniforme, dans une égalité conſtante & reglée, mais appliquée inviolablement à ſes devoirs. Nous regardons les premiers comme ces prodiges qu'on admire avec ſujet, parce qu'on n'en voit pas ſouvent; mais les ſeconds, pour n'avoir rien de ſi ſurprenant, ni de ſi merveilleux, ne portent pas moins le caractere de l'eſprit de Dieu, & n'ont pas moins de ſolidité.

Admirons ſi vous voulez, ces miracles de grace, en quelques Saints, puiſqu'en effet ils ſont quelquefois plus admirables qu'imitables; mais avoüons auſſi, qu'une vie reguliere & conſtante dans le ſervice de Dieu, ne témoigne pas moins de force & de courage; puiſque nous voyons tous les jours des

Digitized by Google

perſonnes qui paſſent pluſieurs années dans des courſes & dans des travaux continuels, & qui ne ſçauroient s'aſſujettir à cette vie reglée, par la raiſon que remarque ſaint Jerôme ; que cette exactitude dans la pratique des vertus communes, n'a rien qui en adouciſſe la peine, n'étant connuë que de Dieu ſeul ; au lieu que dans les actions éclatantes, il y a toûjours quelque rayon de gloire qui ſe reflechit ſur nous-mêmes, le ſuccés de nos entrepriſes eſt l'adouciſſement des travaux qui les accompagnent, & nôtre propre interêt, qui ſe trouve mêlé avec celui de Dieu, fait qu'on s'y porte avec ardeur. Mais comme la vie commune n'a rien qui donne dans les yeux, & qu'elle renferme tout ſon éclat dans elle-même ; elle ne peut être que l'effet d'une fidelité peu commune ; elle ne vient pas même d'une ferveur paſſagere, qui tient quelquefois autant du temperament que de la vertu ; mais d'un principe conſtant, qui agit toûjours avec la même force, & la même impreſſion. Je dis d'un principe conſtant ; car je conviens qu'il n'eſt pas difficile d'avoir cette exactitude durant les premieres ferveurs d'une converſion, & tandis que la nouveauté même de cet état favoriſe les premiers efforts que l'on fait ſur ſoy-même ; mais dans la ſuite de la vie, comme ces obſervances ſont contraires à nos inclinations les plus naturelles, il eſt impoſſible d'aller toûjours de la même force, contre le torrent qui nous entraîne, à moins que le même eſprit, qui nous a d'abord imprimé le mouvement, ne le conſerve, & ne ſoûtienne la foibleſſe &

l'inconſtance de nôtre volonté. C'eſt donc encore une fois la marque la plus certaine & la plus infaillible que l'eſprit divin nous conduit par cette voye, & que Dieu eſt l'unique fin de nos actions, comme il en eſt le principe.

Ajoûtez enfin pour derniere preuve de cette verité, qu'il en faut juger par ſon contraire, & dire que comme ſans cet ordre conſtant & reglé, l'eſprit de Dieu ne ſe trouve point dans la conduite d'un Chrétien, l'on peut auſſi aſſurer ſans crainte, que cette regularité, & cette exactitude dans l'obſervation de ſes devoirs eſt une marque infaillible que Dieu en eſt l'auteur, & que c'eſt ſon eſprit qui nous fait agir; de maniere que le bien que l'on fait ſans cela ſe doit attribuer à tout autre principe, tel que ſeroit quelque vûë humaine, quelque interêt ſecret, & quelqu'autre conſideration, qui nous porte à garder d'ailleurs quelques meſures, pour ſauver du moins les apparences & les dehors. Ainſi, quand dans une Ville, ou dans une famille particuliere, on voit des perſonnes qui s'appliquent à tout autre choſe qu'à ce qu'ils doivent, qui négligent les obligations les plus importantes de leurs charges & de leurs familles, pour ſe donner tout entiers à d'autres occupations, qui s'intriguent en mille affaires qui ne les regardent point, ou dans des converſations inutiles, qui les détournent des fonctions les plus eſſentielles de leur état ou de leur employ: peut-on croire que Dieu, qui aime l'ordre, & qui ne peut rien ſouffrir de déreglé, ſoit l'auteur d'une

conduite si irreguliere ? Non, elle n'en peut venir, puisqu'elle n'en porte point le caractere ?

Il faut dire le même de ceux qui font tout à contretemps, qui dérobent le temps qu'ils devroient donner à la priere, au service divin, & aux devoirs de la Religion, pour l'employer à l'étude ou au travail, & le temps qu'il faudroit employer à leurs affaires pour le donner au sommeil ou au jeu. La sagesse de l'homme prudent, dit le texte sacré, consiste à connoître les voyes de Dieu sur lui, *sapientia callidi est cognoscere viam suam* : & cette sagesse est une participation de l'esprit de Dieu ; mais ce n'est plus agir que par caprice, dés lors qu'on ne garde nul ordre dans sa conduite ; & c'est ce qu'on appeller une espece de libertinage, parce qu'on ne veut faire que ce qui nous plaît, & que quand la pensée nous en vient en l'esprit ; ce qui ne manque guere de degenerer bien-tôt en un déreglement scandaleux. Car c'est par là qu'on y vient insensiblement ; puisque quand on ne peut s'assujettir à nulle Regle pour s'acquitter plus fidelement des obligations de son état & de sa Religion, on secoüe bien-tôt tout à fait le joug du service de Dieu, en se dispensant de tout ce qu'il y a de penible dans les devoirs du Christianisme ; & comme le même esprit de liberté regne par tout, on ne veut dépendre ni des heures, ni des temps ; on n'a bien-tôt plus d'autre Loi, ni d'autre regle de ses actions que son humeur, & le penchant de son naturel ; & vous sçavez à quoy il nous porte quand on le suit.

Proverb. 14.

& ce qui arrive quand les choſes ne ſont point en ordre, & qu'on ne voit rien en ſa place; car alors tout y eſt en confuſion. Il faut dire le même de la vie, & de la conduite d'une perſonne qui vit ſans regle. Le vice, le deſordre, le libertinage ſe feront bien-tôt remarquer de tous ceux qui l'éclaireront de plus prés, & ils ne tarderont guere à éclater peut-être au ſcandale de toute une Ville. Je ne m'en étonne pas; parce que là où l'eſprit de Dieu ne ſe trouve point, on ne doit attendre autre choſe qu'un déreglement univerſel. Et de là (Meſſieurs) jugez de quelle conſequence il eſt pour vivre chrétiennement, chacun ſelon ſon état & ſelon ſa condition, de mener une vie reglée, & de s'en former de bonne heure un plan, auquel on s'attache, & que l'on ſuive conſtamment. Mais ce qui nous y doit le plus animer, eſt l'avantage incomparable que nous retirerons de cette regularité conſtante, qui nous donnera le moyen de parvenir à une haute ſainteté par une voye ſure & commune. C'eſt ce que je prétends vous montrer dans ma ſeconde Partie.

II. I. PARTIE.

C'eſt (Chrétienne Compagnie) une verité que l'experience verifie tous les jours, que le meilleur moyen de réüſſir dans quelque projet que ce ſoit, & de venir à bout de quelque ouvrage de longue haleine, eſt d'agir de methode, & d'y travailler conſtamment; car on eſt ſurpris de voir comme on a avancé inſenſiblement, & qu'au bout de quelque temps, une entrepriſe, dont on ne croyoit jamais

voir la fin, & qui nous rebutoit d'abord par la longueur du travail, ſe trouve enfin achevée plûtôt que nous ne l'avions eſperé ; ceux au contraire qui n'agiſſent que par boutade, par caprice & par intervalle, ne jeüiſſent preſque jamais du fruit de leurs travaux, & conduiſent rarement un ouvrage à ſa perfection ; parce qu'à force de le quitter & de le reprendre, de l'interrompre, & de le recommencer, ils s'en rebutent enfin, & l'abandonnent tout à fait : ce qui arrive ordinairement dans les ouvrages de l'art, comme dans les grands bâtimens, dans les deſſeins qui ſont pour l'utilité publique, & qui ont coûtume de demeurer long-temps imparfaits, parce que la grandeur de la dépenſe, & la longueur du temps, font qu'on ſe laſſe d'attendre, & qu'on deſeſpere d'en voir jamais le bout. Il faut dire le même de la perfection chrétienne, & de la ſainteté, que l'Apôtre compare à un grand édifice, *ſuperædificati ſuper fundamentum Apoſtolorum.* C'eſt un ouvrage de la grace, qui n'eſt pas l'entrepriſe d'un jour, ni de peu de travail ; il en coûte beaucoup à la nature, qui doit ſans ceſſe gagner quelque choſe ſur elle-même. Il faut pour cela faire un grand fond de merites, & acquerir un treſor de vertus, mille bonnes œuvres, & une infinité de ſaintes actions doivent entrer dans ce grand deſſein, & ce n'eſt qu'avec bien de la peine qu'on le conduit à ſa perfection. Or je dis que ſi on n'y travaille de methode, ſi l'on ne ſuit une regle fixe & certaine dans cette entrepriſe, qui dure tout le temps de nôtre vie, on n'y

ad Epheſ. 2.

réüſſira jamais : mais j'ajoûte auſſi que cette methode aiſée, & cette regle ſûre, eſt de garder conſtamment l'ordre qu'on s'eſt une fois preſcrit dans le genre de vie qu'on a embraſſé ; & j'oſe dire que c'eſt la maniere de devenir bien-tôt de grands Saints par le grand tréſor de merites qu'on accumule tous les jours ; que c'eſt une ſainteté que l'on peut acquerir avec le moins de peine & de travail ; que c'eſt la voye enfin la plus ſûre, & la moins ſujete à s'écarter de la fin où nous prétendons parvenir. Ne perdez rien de tout cecy, je ne ſçay ſi l'on vous peutrien dire de plus utile & de plus important.

C'eſt, dis-je, la maniere de devenir bien-tôt grand Saint, & d'amaſſer une infinité de merites en peu de temps ; parce que c'eſt mettre tout à profit, & ne faire aucune action qui n'ait ſon prix devant Dieu, & qui ne merite ſa recompenſe dans le Ciel. Car (Meſſieurs) je parle icy à des Chrétiens, qui font leur principale affaire de leur ſalut, & qui ſont bien perſuadez qu'ils ne ſont en cette vie, que pour s'y ſanctifier, & acquerir un bonheur éternel. Il n'eſt queſtion dans ce diſcours, que de vous en ſuggerer le moyen, par les bonnes œuvres dont nôtre vie doit être remplie, pour être une vie chrétienne. Je préſuppoſe donc qu'agiſſant en veritables Chrétiens, vous offrez vos actions à Dieu, & que ſelon le conſeil de l'Apôtre, vous ne cherchez en tout ce que vous faites, que ſa gloire. Or dans ce deſſein, & dans cette vûë ſi digne de vos ſoins, que pouvez-vous faire plus ſagement & avec plus de con-

duite, pour ne rien omettre, & ne rien négliger, que de faire chaque choſe par ordre, & en ſon temps? Car ſans cela, dans cette varieté, & dans cette viciſſitude d'occupations, qui partagent la journée, quel moyen de leur donner toute l'application neceſſaire, de dreſſer ſans ceſſe ſon intention, ſi l'on n'agit que par humeur & par hazard, & de faire pour Dieu ce qu'on ne ſçait pas même qu'on doit faire? Et enfin quel merite pouvons-nous acquerir par des actions tumultuaires, ſans ordre, ſans deſſein, & ſans penſer à autre choſe qu'à ſortir de l'embarras où nous nous trouvons? Au lieu que quand tout eſt reglé, & qu'on fait chaque choſe en ſon temps, on le fait ſans doute avec toute une autre perfection, & par conſequent avec tout autre merite.

De ſorte (Meſſieurs) qu'une vie reglée eſt comme une ſource de mille bonnes actions, & comme un fond de merites, d'où un Chrétien, de quelque profeſſion qu'il puiſſe être, peut tirer à tous momens de quoy s'enrichir pour le Ciel; que s'il le ſçait ménager comme il faut, il peut en peu de temps s'elever à une haute perfection: il en eſt à peu prés comme dans les biens de ce monde; il y a deux ſortes de perſonnes qui font fortune, les uns par hazard, & par un bonheur imprévû, par une occaſion favorable, par une ſucceſſion qui leur eſt venuë lorſqu'ils s'y attendoient le moins, cela eſt aſſez rare, & l'on en voit peu qui parviennent par cette voye; mais il y en a une autre plus ſûre & plus ordinaire; & c'eſt celle dont ſe ſervent ceux, qui ayant

déja quelque fond & quelque avance, ſçavent bien les ménager, & entrer dans un détail d'œconomie, qui ne laiſſe rien perdre & rien échapper : de maniere qu'au bout de quelques années ils font une puiſſante maiſon, & des établiſſemens conſiderables. C'eſt de cette ſeconde maniere qu'un Chrétien peut acquerir une infinité de merites, & arriver à un haut degré de perfection ; il a un fond aſſuré qu'on ne lui peut diſputer, c'eſt ſon état, ſon employ, ſa profeſſion ; & s'il eſt comme le ſerviteur exact & fidele, dont le Fils de Dieu fait l'éloge dans une parabole de l'Evangile, il peut faire valoir ce fond, en amaſſant vertu ſur vertu, & en accumulant merites ſur merites ; parce que, par ce moyen, tous les momens de ſa vie deviennent précieux, & tous les jours qui la compoſent ſont des jours pleins, comme parle l'Ecriture, & enfin que tout eſt compté pour l'éternité.

Que ſi cela eſt vray, comme vous n'avez nul ſujet d'en douter, voyez (mon cher Auditeur) ce que vous perdez tous les jours, & le grand tréſor que vous pourriez acquerir ſi vous ſçaviez bien ménager vôtre bien ? Parcourez toutes les actions que vous faites chaque jour ; car je veux croire que vivant en Chrétien, vous faites l'examen tous les ſoirs, pour voir en quoy vous avez offenſé la divine Majeſté : je ne dis pas que vous deviez compter les merites que vous avez acquis chaque jour, la préſomption ſeroit trop à craindre ; mais que vous comptiez du moins ceux qui vous ont échappé, & le bien

que vous pouviez faire. Ah ! toutes vos actions pouvoient être comptées pour le Ciel, ſi elles euſſent été reglées, vous auriez eu la conſolation de pouvoir vous rendre ce témoignage, que ce n'a point été par paſſion, par intrigue, ni par aucun mauvais deſſein, que vous avez entrepris telle affaire, ou que vous vous êtes appliqué à tel exercice ; mais que toutes ces actions étant dans l'ordre de vos devoirs, vous avez fait la volonté de Dieu, & que s'il y a quelque deffaut dans la maniere dont vous vous en êtes acquitté, du moins elles étoient juſtes & ſaintes dans le fond ; vous pourriez même vous aſſurer que toute cette journée a été employée au ſervice de Dieu ; puiſque vous auriez ſuivi l'ordre qui vous auroit été marqué par ceux, à qui il vous a adreſſé pour vous conduire ; & que ſi vous avez manqué en quelque choſe, c'eſt toûjours beaucoup de n'être point tombé dans les deſordres, où une vie ſans regle vous auroit peut-être engagé : que ſi une journée ſaintement reglée ſe paſſe non ſeulement ſans crime, mais avec tant de merites ; jugez quel poids de gloire, & quelle récompenſe vous eſt dûë à la fin d'une vie ſi chrétienne, & paſſée dans un continuel exercice de bonnes actions, telles que ſont celles qui portent un caractere ſi viſible de la volonté de Dieu ?

J'ay dit (Meſſieurs) en ſecond lieu, que c'eſt la ſainteté que l'on peut acquerir avec le moins de peine ; car enfin ſi dans tous les arts & dans toutes les ſciences, le grand ſecret de s'y rendre bien-tôt parfait & conſommé, c'eſt d'y proceder par ordre, & d'avoir de

de sûres regles qui nous y conduisent, parce qu'on s'épargne bien de la peine, & qu'on abrege bien le chemin, quand on n'a qu'à suivre la route que l'on voit toute tracée. Il en est de même de la sainteté, qui est tout ensemble la science du Ciel, & la voye qui nous y conduit; pour faciliter cette voye & abreger ce chemin qu'on nous represente si rude, & d'un si long travail, il ne faut que regler les actions ordinaires de sa vie, & avoir toûjours devant les yeux ce chemin tout tracé. Car alors rien ne nous arrêtera, l'habitude en applanira toutes les difficultez, & nous rendra aisé ce qui nous paroissoit auparavant impratiquable; un jour reglera l'autre, nous sçaurons ce que nous devons faire à telle heure, & à tel temps; & ainsi marchant dans un chemin uni, & faisant tous les jours la même route, nous ne trouverons rien qui nous fasse de la peine,

Aussi est-ce la route qu'ont tenuë une infinité de Saints, & la voye droite par où Dieu les a conduit, comme parle le Sage, *justum deduxit Dominus per vias rectas.* Car quoyqu'on ne puisse disconvenir, que Dieu en conduit plusieurs par des voyes extraordinaires; il faut cependant avoüer que celle-cy est la plus commune & la plus facile: en effet tous les Saints n'ont pas été des solitaires, ni des Apôtres, ni des Martyrs. Le plus grand nombre de ceux qui peuplent maintenant le Ciel, ont mené une vie commune & ordinaire sur la terre, ils ont vêcu dans le commerce du monde, ils ont été autrefois ce que vous êtes maintenant; & si vous examinez *Sapient.* 10.

leur conduite, leurs actions, & leur maniere de vie, vous trouverez que la pluſpart de ceux mêmes que l'Egliſe reconnoît pour Saints, & nous propoſe paur modeles, n'ont pas toûjours fait des miracles, & ne ſe ſont pas ſignalez par de grandes entrepriſes, de longs travaux, & des actions extraordinaires; mais par une vie commune, dans les fonctions de leurs charges, dans le gouvernement d'une famille, & dans les mêmes employs que vous exercez aujourd'huy. Mais ce que vous y remarquerez de particulier, & en quoy il eſt facile de les imiter, & de ſe former ſur leur exemple, c'eſt qu'ils s'en acquittoient avec une exactitude admirable, c'eſt qu'ils menoient une vie reglée, & appliquée à remplir leurs devoirs avec une regularité conſtante, dont ils ne ſe ſont jamais démentis; vous verrez même parmi ces Saints, des Princes & des Souverains qui avoient un temps marqué pour les affaires, & un autre pour les actions & les exercices de pieté, qui avoient tellement reglé la dépenſe de leur maiſon, qu'une partie de leurs biens étoit deſtinée pour le ſecours des miſerables, & l'autre pour les beſoins de l'état; vous y trouverez des Magiſtrats & des perſonnes diſtinguez par leur rang & par leurs dignitez, qui ſe ſont encore diſtinguez aux yeux de Dieu par cet endroit. Tout étoit reglé dans leur maiſon, leurs perſonnes, leurs domeſtiques, les prieres, les occupations, le travail tout y étoit ordonné avec prudence, & s'y obſervoit avec une exacte fidelité. Et voilà cette voye

facile & admirable par laquelle Dieu les a conduits : *deduxit illos in via mirabili* ; le Sage parle en cet endroit de la maniere dont Dieu conduisit son peuple dans la terre promise ; mais il ne faut que lire dans l'Exode & dans les autres livres, les reglemens, les loix, la discipline, & l'ordre si bien reglé qu'il leur faisoit observer avec tant d'exactitude, jusqu'aux moindres ceremonies, & aux actions les plus ordinaires, pour conclure, selon la reflexion qu'en font saint Jerôme & saint Gregoire le Grand, que Dieu demande une vie reglée dans ceux qu'il prend lui-même le soin de conduire au Ciel, qui est la veritable terre promise, & que les actions les plus ordinaires & les plus faciles deviennent admirables par l'exactitude, & la fidelité avec laquelle on peut s'en acquitter. *Sapient.* 10

A quoy j'ajoûte (Messieurs) que cette voye si admirable, est encore en troisiéme lieu, la plus sûre, qu'une personne, qui veut servir Dieu dans le monde, puisse prendre pour y vivre en Chrétien : pourquoy ? parce qu'il est constant, d'un côté que ses devoirs essentiels sont de s'acquitter des devoirs de l'état & de l'employ où Dieu l'a appellé, & de l'autre, de ne s'éloigner jamais de ceux de sa Religion. Or il a son temps reglé pour les uns & pour les autres, il est parfaitement soûmis aux Loix divines & humaines, & ainsi il ne manque à rien de ce qu'il doit. Car c'est ce que j'appelle une vie reglée ; d'ailleurs c'est par rapport à son salut, par conseil, & aprés une mûre dé-

liberation, qu'il s'eſt preſcrit cette forme de vie, peut-il donc craindre de s'égarer, en ne s'écartant jamais de la veritable route, que des gens éclairez lui ont montrée, que tout le monde approuve, & qui le met à couvert de tous les dangers qu'il y a de ſe perdre dans une vie oiſive, libertine & déreglée. Je veux que dans cette maniere de vie uniforme, il ne faſſe pas des actions d'un ſi grand éclat, que d'autres qui ſont dans une autre profeſſion; je veux qu'il ne faſſe pas tant d'aumônes, ni de prieres, qu'il ne pratique pas les auſteritez d'un Religieux : il n'eſt pas icy queſtion de ſçavoir quel état eſt le plus ſûr & le plus avantageux pour le ſalut; mais de chercher le moyen le plus ſûr, de ſe ſauver dans celui où la Providence l'a mis : & je dis, que c'eſt d'y être reglé, exact, & fidele dans l'obſervation des devoirs qui ſont attachez à cet état; & que ceux qui en ont embraſſé un autre plus parfait & plus ſaint de lui-même, ont encore beſoin pour s'y rendre ſaints & parfaits, d'y être reguliers, & d'y ſuivre l'ordre conſtant qui leur eſt preſcrit.

Cette voye eſt ſûre, & il n'y a point d'illuſion à craindre, comme ont ſujet d'apprehender ceux, qui ſortant de la voye commune, s'embarraſſent dans mille projets & dans mille deſſeins, qui leur font ſouvent quitter un bien certain, pour courir aprés un autre qui n'eſt quelquefois qu'imaginaire; qui veulent avoir part à toutes les bonnes œuvres d'une Ville, pendant qu'ils

abandonnent le soin de leurs familles, de leurs enfans, & de leurs domestiques, qui sous prétexte de charité s'intriguent en mille affaires qui ne les regardent point, où qui sans ordre ou sans aveu, par un zele indiscret, s'ingerent dans des employs & dans des fonctions au dessus de leurs forces : à Dieu ne plaise, que i'improuve, ou que je blâme jamais les bonnes œuvres que pratiquent tant de gens de bien ; je dis seulement qu'elles doivent être proportionnées à l'état, aux forces, & à la profession de chacun ; & que c'est en quoy consiste l'ordre d'une vie reglée, de voir ce qu'on doit & ce qu'on peut faire, ce que la charité exige de nous, ce que nôtre état permet, ce qui est essentiel, & ce à quoy nôtre zele nous porte de surrerogation ; quand les mesures sont prises pour chaque chose ; que la charité est ordonnée, comme veut le Saint-Esprit, que nos occupations, & nos bonnes œuvres sont conformes à nôtre profession, à nôtre âge, à nôtre condition, on peut dire que nous sommes dans la perfection que Dieu attend de nous ; & que la regle que nous suivons étant droite, tout ce qui y est conforme, ne peut manquer de l'être.

De plus cette regle est sûre, car alors toutes nos actions sont exemptes des plus ordinaires deffauts, qui ont coûtume de les corrompre ; car l'ostentation, la vaine gloire, le respect humain, le desir de se distinguer n'y ont point de part ; c'est une vie commune, on y fait ce qu'on y doit, & ce que que l'on attend de nous : & lors

qu'on ſe meſure avec les autres qui rendent de plus grands ſervices à Dieu, on n'a garde de s'y préferer, ou d'avoir de la préſomption, en ſe voyant borné, & comme renfermé aux ſeules choſes de nôtre profeſſion; de maniere que nôtre vertu eſt comme dans un azile, où l'on ne s'aviſe guere de l'attaquer, & de nous faire de la peine ſur une conduite, qui ne donne priſe à perſonne. Car que peut là cenſure, la médiſance, & la ſatyre, là où le naturel le plus malin ne peut trouver rien à redire? On n'a que faire de ſe cacher pour fuir l'éclat, ni d'affecter de ſe montrer pour donner bonne opinion de nous, on connoît bien-tôt par cette conduite conſtante, que ce reglement exterieur ne peut venir que d'un interieur bien reglé, & comme je vous ay fait voir que dans ce genre de vie on pourroit acquerir un fond de merite qui égale ſouvent les plus grandes actions, je ne fais point de difficulté de conclure que c'eſt la maniere de ſe ſanctifier la plus commune, la plus facile, & la plus ſûre tout à la fois.

Concluſion. C'eſt (mon cher Auditeur) ce que je m'étois engagé de vous repreſenter, pour vous porter à une vie reglée, non ſeulement dans le ſens qu'on l'entend ordinairement, en évitant les deſordres & les débauches, où le libertinage jette aveuglement tant de perſonnes; mais a une vie reglée pour le temps, pour les occupations, & pour les devoirs de vôtre état. Ne me dites point que vôtre humeur eſt incapable d'un aſſujettiſſe-

Digitized by Google

ment auſſi gênant, & auſſi incommode, que celui que je vous propoſe. On s'en preſcrit bien un plus grand au ſervice du monde, pourquoy refuſeriez-vous de vous ſoumettre à celui-cy pour le ſervice de Dieu? Y a-t-il état au monde qui demande plus de contrainte & de ſervitude, que la vie d'un Courtiſan? Il ſe contrefait, il déguiſe ſes paſſions, il diſſimule ſes ſentimens, il parle & agit ſouvent contre ſes inclinations; il faut qu'il ſoit maître de ſes geſtes, de ſes yeux, & de ſon viſage, afin de plaire à un Prince de la terre, qui veut qu'on ſuive exactement tous ſes ordres; & vous allegueriez la peine & un peu de contrainte qui ſe trouve au ſervice de Dieu, que vous adorez, & de qui vous attendez un bonheur éternel? Ah! je doute que vous vouliez tout de bon être à lui; car c'eſt par là qu'il faut commencer, par regler vôtre vie ſur les devoirs & les obligations de vôtre état.

Si je vous diſois que pour ſervir Dieu, vous devez renoncer entierement au monde, à vos biens, à vos charges, & à vos emplois, auſſi bien qu'il faut abſolument renoncer à vos deſordres, & à vos débauches, vous me diriez que Dieu ne vous appelle pas à une ſi haute perfection; mais puiſque vous convenez que c'eſt une obligation indiſpenſable de quitter la maniere de vie déreglée que vous avez peut-être menée juſqu'à preſent; je vous en ſuggere le moyen infaillible, qui eſt de regler maintenant vôtre temps, & vos occupa-

tions de toute une autre maniere ; puiſque c'eſt l'ordre qui conduit à Dieu, & que c'eſt le moyen de le ſervir comme il le ſouhaite. Mais pourray-je l'obſerver aprés m'y être peut-être trop indiſcretement engagé ? Car quand je pourrois répondre de moy, & vaincre mon naturel pour quelque jours, mes occupations peuvent-elles être toûjours les mêmes ? Mille incidens imprévûs ne m'obligeront-ils pas de troubler ſans ceſſe, & de renverſer cet ordre, & de me diſpenſer de ces regles ſi juſtes, & ſi raiſonnables dans la ſpeculation, mais preſque impoſſibles dans la pratique ? Vous vous formez vous-même (mon cher Auditeur) des obſtacles imaginaires ; on ne vous oblige pas de garder ſi rigoureuſement l'ordre que vous devez vous preſcrire, que vous deviez vous faire un point de conſcience, de le violer pour quelque occaſion que ſe puiſſe être ; s'il eſt interrompu par quelque accident extraordinaire, qui vous fait quitter tout le reſte pour un temps, vous pouvez reprendre cet ordre, & quand on dit que vous le devez obſerver inviolablement ; la prudence & la neceſſité vous inſtruiſent aſſez en quel ſens vous le devez entendre, & à quoi vous êtes obligez dans ces rencontres. Enfin puiſque c'eſt l'ordre qui nous conduit à Dieu, comme nous avons dit dés le commencement de ce diſcours, je dis encore, pour le conclure, que c'eſt ce qui vous fera trouver le loiſir de penſer à vôtre ſalut, que c'eſt ce qui vous facilitera les devoirs de pieté, & toutes les obligations attachées à vôtre état

& à vôtre profeſſion ; que par là vous mettrez la paix & la tranquilité dans vôtre maiſon, en y établiſſant l'ordre ; que vous acquererez un repos de conſcience, que rien ne ſera capable de troubler, & qu'en meritant l'approbation de Dieu & des hommes, vous acquererez une infinité de merites pour l'éternité bien-heureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

DOUZIE'ME SERMON

Des mauvaiſes Penſées.

Omni cuſtodia ſerva cor tuum, quoniam ab ipſo vita procedit. Proverb. 4.

Gardez vôtre cœur avec tout le ſoin, & toute la vigilance imaginable, parce qu'il eſt la ſource & le principe de la vie. *Aux Proverb. ch.* 4.

SI le Sage parloit ſeulement du cœur, entant qu'il eſt le principe de la vie naturelle, il ſemble (Meſſieurs) que l'avis qu'il nous donne de le conſerver avec tout le ſoin imaginable, ſeroit aſſez inutile; la nature qui l'a formé pour être la ſource & le principe de la vie n'a pas manque de pourvoir à ſa conſervation, en le plaçant au milieu du corps, dans le lieu le moins expoſé, & le mieux deffendu; & le deſir qu'elle a inſpiré à tous les hom-

Digitized by Google

mes de le deffendre, les instruit assez des moyens qu'ils doivent prendre pour le conserver. Mais si nous faisons reflexion que le cœur est aussi-bien le principe de la vie morale que de la vie naturelle ; c'est non seulement un conseil salutaire, que le Saint-Esprit nous donne par la bouche du Sage, de veiller à la garde de nôtre cœur ; on peut même ajoûter, que c'est renfermer dans ce seul précepte, toute la science du salut, toutes les maximes d'une bonne & d'une sainte vie, & le veritable moyen d'être fidele au service de Dieu, *omni custodiâ serva cor tuum, ab ipso quoniam vita procedit.*

Vous en conviendrez sans doute avec moi (Chrétiens) si vous vous souvenez que le Fils de Dieu dans l'Evangile, nous apprend que c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les adulteres, les blasphêmes, & les autres pechez, qui ne paroissent au dehors par des actions criminelles, qu'aprés avoir été conçûs dans le cœur, *de corde exeunt cogitationes malæ, adulteria, fornicationes, &c.* *Matth. 5.* D'où il s'ensuit, que veiller à la garde de son cœur, c'est empêcher qu'il ne conçoive aucune mauvaise pensée, qui cause la mort de l'ame ; parce que les plus grands crimes commencent toûjours par la pensée qu'on en forme, & qui est souvent elle-même un grand peché, quoiqu'elle ne soit suivie d'aucun effet, & qu'elle n'éclate point au dehors. Le malheur est, que les hommes, qui ne connoissent que trop par leur propre experience, combien ce cœur est corrompu & porté au mal, comme parle un Prophete, ne conçoivent pas

assez le mal qui ne se commet que par la pensée ; & que plusieurs, qui auroient horreur des actions criminelles, se font aisement la conscience sur ceux qui demeurent renfermez dans le cœur ; & d'autres, qui sous prétexte qu'ils ne nuisent à personne, & qu'ils ne viennent point à la connoissance des hommes, ont de la peine à se persuader, que ce soient des veritables pechez, ou que la justice divine nous demande un compte si exact d'une chose, donc celle des hommes ne prend point connoissance ; ce qui fait que l'on ne suit pas toûjours cet important avis du Sage, de veiller à la garde de son cœur, pour conserver la vie de la grace ; vie qui dépend premierement de la vigilance que nous devons apporter à éloigner les mauvaises pensées, qui peuvent soüiller l'imagination, & ensuite le cœur ; vie en second lieu qu'on ne peut conserver ni deffendre, sans repousser ces mêmes pensées, si-tôt que nous en connoissons la malice, & le danger qu'il y a d'y consentir. Vigilance d'un côté à les examiner, & à éviter les occasions qui les pourroient faire naître, fidelité de l'autre à les repousser ; ce sera le dessein & le partage de ce discours. Esprit Saint qui êtes l'auteur de toutes les bonnes pensées, & qui vous affligez des mauvaises, ausquelles nous donnons entrée ; parce qu'elles vous chassent vous-même de ce cœur, en étouffant la vie de la grace que vous y avez produite ; éclairez-nous de vos lumieres pour les reconnoître & pour les démêler, & inspirez-nous la force & le courage de resister à celles qui nous surprennent si souvent, & qui nous

attaquent avec tant d'opiniâtreté. C'eſt la grace que nous vous demandons par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

COmme rien ne fait mieux connoître la I. PARTIE. ſainteté de Dieu, que la haine neceſſaire qu'il porte au peché, auſſi (Meſſieurs) rien ne fait voir davantage la ſainteté de ſa Loy, & l'excellence de la Morale chrétienne ſur toutes les autres, que de ſçavoir qu'il ne deffend pas ſeulement les actes exterieurs du crime; mais qu'il étend ſon commandement juſque ſur le cœur, & ſur les penſées, au lieu que les Loix humaines ſe contentent de deffendre les actions préjudiciables au bien public, & au particulier. C'eſt à la verité un droit qui n'appartient qu'à Dieu; parce qu'il n'y a que lui qui ſonde le cœur des hommes, & qui en développe les plis les plus ſecrets, *oculi Domini multò plus lucidiores ſuper ſolem, circumſpicientes omnes vias hominum, & profundum abyſſi, & intuentes corda in interiores partes.* Eccli. 23. Et c'eſt avec raiſon qu'il deffend aux hommes de juger des penſées d'autrui; puiſqu'ils ne connoiſſent pas ſouvent eux-mêmes ce qui ſe paſſe chez eux. Mais ce que j'appelle le plus ſalutaire conſeil qu'on leur puiſſe donner, c'eſt de veiller ſur leurs propres penſées, d'en bien connoître la nature, les objets, la fin où elles tendent, le danger auquel elles nous expoſent, & le mal qu'elles nous cauſent en effet, quand elles ſont criminelles; quoyqu'en qualité de ſimples pen-

Digitized by Google

ſées, elles ſoient incapables de nuire à perſonne qu'à nous-mêmes : *omni cuſtodiâ ſervâ cor tuum, ab ipſo enim vita procedit ;* mais les raiſons que Dieu a euës d'en faire un précepte, & de compter entre les tranſgreſſions de ſa Loy, la penſée même, & le deſſein formé de la tranſgreſſer, ſont trop juſtes, pour y trouver à redire, ou pour l'accuſer de trop de rigueur.

Il faut ſeulement vous avertir que quand l'on parle icy des mauvaiſes penſées, & de la vigilance qu'il faut apporter pour ne leur point donner d'entrée, on y doit comprendre à plus forte raiſon les deſirs, & les mouvemens de l'appetit, qui ſe ſoulevent ſouvent malgré nous, & qui deviennent criminels, lorſqu'on les approuve ; ou que par un conſentement tacite, on ne les reprime pas ; c'eſt pourquoy le Sauveur a confondu tout cela enſemble dans le précepte qu'il en a fait, parce que les uns ne ſont guere ſans les autres, & que tous ces ruiſſeaux empoiſonnez coulent de la même ſource, qui eſt la corruption de nôtre cœur, *de corde exeunt cogitationes malæ, furta, adulteria, fornicationes, blaſphemiæ.* Inſtruits donc, comme vous devez l'être, de la qualité de ces penſées ; écoutez les raiſons que vous avez de veiller ſur ce point, pour la ſûreté de vôtre conſcience, & pour l'interêt de vôtre ſalut. Je les réduits à trois principales dans cette premiere Partie, qui ne regarde que la vigilance que nous devons apporter à leur fermer l'entrée. Premiere raiſon, parce que c'eſt par la penſée que commencent tous les crimes, & même

que ſans cela, il n'y en peut avoir, puiſqu'il n'y auroit ni liberté, ni conſentement, qui ſont abſolument neceſſaires pour commettre le peché; de plus ces penſées nous ſont ſuggerées par l'ennemy déclaré des hommes, lequel ſe ſert de nous-mêmes, & de tous les objets exterieurs pour nous les inſpirer, afin de nous perdre, autre raiſon qui nous oblige à cette vigilance, & à prendre garde à tout ce qui nous vient de ce côté là; & enfin il eſt facile que ces penſées deviennent de veritables pechez par nôtre négligence, & par nôtre peu de précaution, troiſiéme & derniere raiſon qui nous oblige à cette vigilance; c'eſt à dire, veillez ſur le commencement du mal, pour arrêter le progrez qu'il peut faire, deffiez-vous des piéges que vous tend l'ennemy, qui veille continuellement à vôtre perte; reflechiſſez promptement ſur le danger, où vous êtes alors de perir peut-être ſans reſſource; & pour éviter tout cela, appliquez-vous à bien penetrer ces raiſons qui vous obligent à une vigilance continuelle, ſur les penſées de vôtre eſprit, & ſur les mouvemens de vôtre cœur.

Premierement c'eſt par la penſée que commence le peché, c'eſt dont tout le monde convient; d'où il s'enſuit que le même précepte, & la même obligation que nous avons d'éviter le peché, nous engage à en prendre le moyen le plus propre & le plus naturel, qui eſt de le prévenir, en l'arrêtant dans ſa ſource; pour empêcher que le cœur, qui de lui-même eſt porté au mal, n'en vienne juſqu'à l'effet, qui ſuit ordinairement de prés

la penſée : ainſi veiller ſur ſoy-même, & employer cette vigilance chrétienne qui nous eſt ſi ſouvent preſcrite dans l'Evangile, c'eſt proprement aller à la ſource du mal, & étouffer ce monſtre dés ſa naiſſance.

Pour en être perſuadez, nous n'avons qu'à faire reflexion ſur la maniere dont le peché ſe commet, & dont il a coûtume de prendre naiſſance dans le cœur ; c'eſt ce que l'Apôtre ſaint Jacques explique par ces admirables paroles ; *unuſquiſque tentatur à concupiſcentiâ ſuâ, abſtractus & illectus ; deinde concupiſcentiâ cùm conceperit, parit peccatum ; peccatum verò cùm conſummatum fuerit, generat mortem.* Quelque objet dangereux nous attire d'abord & nous ſollicite ; un gain conſidérable, un plaiſir criminel, un bien apparent, où nous nous figurons quelque grand avantage ; cet objet frappe nos ſens, & nous en fait naître une idée ou agreable, ou avantageuſe pour avancer ou pour rétablir nos affaires : voilà l'origine, & comme la premiere ſource du mal, qui ne l'eſt pas cependant encore, parce qu'il ne dépend pas abſolument de nous, que l'objet ſe préſente, à moins que nous n'y donnions occaſion, par une recherche ou trop curieuſe, ou trop empreſſée ; c'eſt ce que cet Apôtre appelle, être attiré & ſollicité, *abſtractus & illectus* : la convoitiſe enſuite attirée par cet objet, fait qu'on conſent à la penſée qu'il a fait naître, qu'on s'y arrête, qu'on s'y plaît, & enfin qu'on en forme & qu'on en conçoit le deſir : & voilà comme le peché prend naiſſance dans le cœur, quoy qu'on ne l'ait pas encore executé au dehors.

Jacobi. 1.

concupiſcentia cùm conceperit, parit peccatum. Voilà l'ordre de cette malheureuſe production, la penſée nous en vient à la préſence ou au ſouvenir de l'objet, le conſentement ſuit, on y prend un agreable plaiſir, le deſir ſe forme, & voilà le progrés du peché, & ſa conſommation dans le cœur, quoyqu'il ne ſoit pas encore conſommé au dehors par l'execution, qui le rendoit à la verité plus grand, mais il ne laiſſe pas d'être déja commis par la penſée jointe à l'agréement ou exprés, ou tacite de la volonté.

Les ſaints Peres & les Theologiens, pour donner jour à tout cecy, & pour raſſurer une conſcience troublée par tant de penſées qui nous paſſent continuellement par l'eſprit, démêlent ce que des perſonnes peu éclairées ont coûtume de confondre, ſçavoir la penſée, le ſentiment ou le plaiſir qui s'excite dans l'appetit, le conſentement, le deſir de commettre le peché, & d'en venir à l'execution. Ils nous diſent que la penſée ſeule ne peut être criminelle, lorſqu'elle eſt involontaire, que le ſentiment même ne le peut être ſans le conſentement, & qu'il y a bien de la difference entre l'inclination ou le penchant, qui nous porte au mal, & le deſir formé de le commettre; mais ils conviennent tous, que la penſée mauvaiſe d'un objet criminel, lorſqu'on l'entretient volontairement, & qu'on la fomente ſans faire d'effort pour la repouſſer eſt un veritable peché; que le deſir de l'executer en eſt un autre, plus ou moins grief, ſelon que l'action eſt plus ou moins criminelle, ou que l'objet

va plus ou moins directement contre la Loi de Dieu : mais de tout cela il, s'enſuit que le peché commence toûjours par la penſée; comme le remarque ſaint Auguſtin, *facta de cogitatione procedunt, nec quiſquam poteſt facere aliquid, niſi primò præceſſerit juſſio cogitationis.*

in Pſal. 148.

D'où j'infere avec ſaint Bernard, que c'eſt donc ſur quoy il faut veiller plus particulierement, *eſt vigilia ſuper cor, cui ſanè omnem cuſtodiam exhibere ſpiritus monet*; parce que, comme dit le Sage, la penſée d'un homme imprudent, qui ne prévoit rien; & qui ne ſe donne garde de rien, devient facilement un peché, *cogitatio ſtulti peccatum eſt.* Il ne faut pour cela qu'un inſtant, qu'une reflexion de la raiſon, avec un retour de la volonté, qui y prête ſon conſentement, pour faire un peché grief & mortel, de ce qui ſans cela, pourroit n'être qu'une legere négligence, de leur avoir donné l'entrée de nôtre cœur. Mais le Sage, c'eſt à dire l'homme qui agit par les lumieres d'une prudence veritablement chrétienne, ira au devant du mal, & par une Sage prévoyance étouffera le feu, qui commence par une petite étincelle, de crainte qu'il ne cauſe un grand embraſement; il ſçait que nos penſées étant le principe de nos actions, il faut pour bien vivre en former de bonnes & de ſaintes, & éloigner les mauvaiſes autant que l'on peut; puiſque devant Dieu, un homme eſt juſte ou coupable, ſelon les penſées qu'il conçoit, & qui l'accuſeront un jour, ou qui le juſtifieront, comme l'aſſure ſaint Paul; ce qui fait dire à ſaint

Serm. de tripl. cuſtodiâ.

Proverb. 24.

Auguſtin, que c'eſt ce qui rend nôtre vie innocente ou criminelle, *omnia opera, vel bona vel mala, à cogitatione procedunt.* C'eſt donc ſur cela qu'il faut veiller, & à quoy nous devons appliquer nos premiers ſoins pour bien vivre; parce que c'eſt du cœur que dépend la vie morale, auſſi bien que la vie naturelle, *quoniam ab ipſo vita procedit.* *in Pſal. 118.*

De maniere (Meſſieurs) que je ne crains point de dire, que la raiſon pourquoy tant de pechez nous échappent, pour ainſi dire, tous les jours, & preſque à tous momens, c'eſt que nous ne veillons nullement ſur nos penſées, & qu'en vain nous nous efforçons d'arrêter les effets ſans en ôter la cauſe, & qu'il n'y a ſouvent que les pechez d'action, que nous comptions pour de veritables pechez; au lieu que ce ſont les mauvaiſes penſées qui portent aux actions vicieuſes, & qui les rendent effectivement mauvaiſes & criminelles; & qu'ainſi tout peché d'action eſt premierement peché de penſée. La cauſe d'une erreur ſi groſſiere, & cependant ſi ordinaire, vient de ce qu'on n'a pas la même crainte de ces ſortes de pechez, qu'on a de ceux qui ſe commettent par l'action; un larcin, une vengeance, une débauche outrée nous frappe l'eſprit, & on les regarde comme de grands crimes, comme ils le ſont en effet; mais on n'a pas toûjours la même idée de ceux qui ſe commettent par la ſeule penſée; parce que l'homme accoûtumé à juger par les ſens, n'en conçoit pas ſi évidemment toute l'énormité: comme ils ne font tort qu'à lui-même, il ſe croit ſouvent ſans

Digitized by Google

reproche, dés là que perſonne ne le peut accuſer, & ſa conſcience ne s'allarme pas tant, à beaucoup prés, d'une choſe dont elle eſt le ſeul témoin; elle juge plûtôt du peché par le corps, pour ainſi dire, & parce qu'il a de viſible, qui eſt l'action exterieure, que parce qui lui eſt de plus eſſentiel, & ce qui fait la forme du peché.

Mais pour nous deſabuſer de cette erreur, & pour nous exciter à cette vigilance, qui ne peut être jamais aſſez exacte, ni aſſez appliquée; penſons que c'eſt par là, que le Demon nous attaque. Seconde raiſon, encore plus preſſante à mon avis que la premiere; parce que nous vivons au milieu de nos ennemis inviſibles qui nous dreſſent des embuches par tout; & qui, pour nous vaincre plus ſûrement, commencent toûjours l'attaque par l'eſprit & par le cœur; perſuadez qu'ils ſont que s'ils s'en peuvent rendre les maîtres, la victoire eſt entiere, & que rien ne leur pourra enſuite tenir tête, ni leur reſiſter. Vous comprenez, je m'aſſure, ma penſée vous-mêmes, & vous entrez ſans peine dans mon ſentiment: car comment le Demon, qui, dans l'Evangile, s'appelle tantôt tentateur, tantôt homicide, & tantôt l'ennemy déclaré de nôtre bonheur. Comment, dis-je, nous peut-il porter au mal qu'en nous en ſuggerant la penſée? Comment nous donne-t-il le coup de la mort, qu'en portant tous ſes coups au cœur? Comment nous peut-il tromper & ſéduire, que par la fauſſe idée d'un bien apparent qu'il nous repreſente, & qu'il groſſit dans nôtre imagination? Il ne ſe fait pas voir

à nos yeux pour nous solliciter, il ne nous parle pas exterieurement, il ne donne pas un autre visage aux choses, dont il excite le desir; mais il agit sur l'imagination, il remuë les phantômes, il nous suggere à tous momens mille & mille pensées: c'est en un mot, l'esprit & le cœur qu'il attaque, comme l'endroit seul, où il espere trouver accés, & venir ensuite plus facilement à bout du reste.

Si donc nous ne sommes sur nos gardes, si nous n'avons soin de munir la place de ce côté là, qui est le plus ouvert, & le plus facile à prendre, ne courrons-nous pas risque d'être bien-tôt vaincus? Car on peut dire, sans me servir d'une metaphore trop outrée, que cette place de nôtre cœur ne se peut prendre que par surprise, c'est à dire par une fausse persuasion, & par une idée trompeuse, ou par intelligence, en nous attirant dans son parti, par de vaines promesses; & tout cela s'appelle mauvaises pensées; en sorte que l'esprit trompé, séduit, & persuadé gagne le cœur, & tout le reste n'est plus de deffense; un homme se rend si-tôt qu'il est persuadé: & vous croirez que sans un soin tout particulier, sans une application & une vigilance presque continuelle sur toutes les pensées qui entrent dans nôtre esprit, nous pouvons vivre en assurance parmi tant de piéges, d'embûches, & d'écueils, & parmi tant d'ennemis, qui ont conspiré nôtre perte, & qui nous attaquent sans relâche? Ah! s'écrie le Prince des Apôtres, *vigilate, quia adversarius vester diabolus circuit quærens quem devoret*, veillez, soyez attentifs à ce qui se passe chez

1. *Petr. c. 5.*

vous : vous avez affaire à un ennemy vigilant, qui épie toutes les occasions de vous perdre, & qui étudie tous les chemins qui conduisent à vôtre cœur, qui ne sont autres que vos pensées ; & ce n'est que par vôtre vigilance que vous rendrez la sienne inutile, que vous romprez ses mesures, & que vous arrêterez ses desseins.

Certes (Chrétiens) ce motif, quand il seroit seul, ne doit-il pas nous faire penser à nous-mêmes, & nous faire tirer profit de cet avis du Saint-Esprit : *cave, ne fortè subrepat tibi impia cogitatio*, prenez garde que quelque mauvaise pensée n'entre dans vôtre esprit, & ne s'y glisse par une securité à contre-temps. Car quelle plus forte raison peut obliger un Général d'armée à se tenir sur ses gardes, que d'être assuré que son ennemy veille pour le surprendre, & qu'il n'épargnera ni ruses, ni artifices, pour l'attirer dans les piéges qu'il lui a tendus. Hé ! pouvez-vous douter de la malice, & des ruses de l'ennemy de vôtre salut ? Pouvez-vous douter qu'il ne vous attaque lorsque vous vous en défierez le moins, & qu'il ne faut qu'une seule mauvaise pensée pour vous perdre ? Cette pensée entrera imperceptiblement, vous la recevrez avec plaisir & avec complaisance, & vous l'entretiendrez ; il n'en demande pas davantage, c'est là où il vouloit vous faire venir ; vous lui avez, par vôtre négligence, laissé surprendre la place, il en sera bien tôt le maître. Cet ennemy de nôtre bonheur sçait bien qu'il ne s'est perdu lui-même que par un peché de pensée ; il compte donc sur

Deuter. 15.

ce moyen, en quoy conſiſte toute ſa force, pour nous perdre nous mêmes.

C'eſt d'où je tire une troiſiéme raiſon, qui nous oblige à cette vigilance & à prendre garde à nous; ſçavoir qu'il eſt tres-facile de pecher par penſée, & que comme il n'y en a point, quelque impie, & quelque abominable qu'elle ſoit, qui puiſſe nous nuire ſi nous ſommes ſur nos gardes, il n'en faut qu'une pareillement pour nous perdre, & pour nous rendre criminels devant Dieu, de juſtes que nous étions, & d'agreables, nous rendre odieux, & abominables devant ſes yeux; c'eſt ainſi que parle encore le Sage, *abominabiles Domino cogitationes malæ.* Ce danger eſt grand, vous le comprenez aſſez, mais il eſt preſque toûjours preſent; c'eſt ſur quoy vous devriez faire une ſerieuſe reflexion. Je veux dire (Chrétiens) que ce danger n'eſt pas du nombre de ceux qu'on appelle éloignez, que l'on va chercher, ou qu'il ne tient qu'à nous d'éviter, comme les mauvaiſes compagnies, les ſpectacles dangereux, & les autres occaſions, qui nous peuvent porter au deſordre; mais les mauvaiſes penſées nous viennent trouver, elles ſe preſentent d'elles-mêmes, & repouſſées qu'elles ſont d'un côté, elles entrent par un autre, & comme elles viennent le plus ordinairement de nous-mêmes, ces occaſions ſont auſſi dans nous-mêmes, le danger eſt donc inévitable, quoyqu'il ſoit en nôtre pouvoir de n'y pas ſuccomber. *Proverb.* 15.

Mais c'eſt ce qui ne ſe peut faire ſans vigilance, & ſans une attention toute particuliere; car enfin dans cette foule, ou plûtôt

dans ce flux & reflux de penſées, qui ſe ſuccedent les unes aux autres : combien y en a-t-il de vaines, d'inutiles & d'extravagantes dans les perſonnes mêmes les plus recüeillies, & les plus appliquées à leurs devoirs ? Combien même de mauvaiſes, d'impies, & d'impures, qui nous ſuivent dans la retraite, & dans la ſolitude, qui nous inquiettent dans la priere, & qui nous troublent dans tous nos exercices de pieté ? Les lieux les plus ſaints ne nous en garantiſſent pas, les employs les plus ſerieux ne nous en diſpenſent point, l'eſprit eſt toûjours en action, & le cœur en mouvement : ſi l'un & l'autre n'eſt occupé à des choſes bonnes & utiles, il eſt auſſi-tôt rempli de mauvaiſes, & de pernicieuſes ; & vous croirez encore une fois, que ſans attention & ſans vigilance, aucune de ces penſées ne fera ſur vous une impreſſion aſſez forte pour attirer vôtre conſentement ? Vôtre peu de précaution cauſera immanquablement vôtre perte ; puiſqu'il eſt ſi facile de ſuccomber à un danger ſi preſent.

Il n'y a rien en effet de plus prompt, ni de plus ſubit que la penſée, qui ſe forme en un inſtant ; l'action de la volonté ne l'eſt pas moins, & comme c'eſt la même ame qui agit par ces deux puiſſances, ſouvent elle les employe tout à la fois à l'égard du même objet, du moins entre connoître & vouloir il y a ſi peu d'intervalle, que le paſſage de l'un à l'autre eſt ſouvent imperceptible. Dans la haine & dans la vengeance ; par exemple, le ſouvenir d'une injure ſe preſente à nôtre eſprit,

eſprit, l'imagination nous dépeint la perſonne qui nous l'a faite, avec des traits affreux, d'ingratitude, d'injuſtice, & de la mauvaiſe volonté qu'il a conçûë contre nous, la paſſion nous ſuggere les moyens de nous en venger; le vouloir c'eſt y conſentir, & y conſentir c'eſt un peché de penſée. Ne m'avoüerez-vous pas qu'il eſt difficile de ſe tenir à un point indiviſible, dans un penchant ſi roide, & dans un pas ſi gliſſant, & qu'il eſt aiſé de paſſer outre dans l'agitation du cœur, dans le trouble de la raiſon, & dans l'émotion des ſens? Ce qui eſt encore plus facile en matiere d'impureté, & de penſées deshonnêtes; auſſi voyons-nous que le Fils de Dieu même ne met point de diſtance entre la vûë d'un objet dangereux, & le crime qui ſe commet par le contentement de la volonté: *qui viderit mulierem ad concupiſcendum eam, jam mœchatus eſt eam in corde ſuo jam mœchatus eſt.* *Matth. 5.* C'en eſt déja fait, le peché eſt déja conſommé dans le cœur & dans la volonté. Dans tous les autres pechez c'eſt la même raiſon & le même danger; ne s'enſuit il donc pas, que pour arrêter le crime, pour éviter le peril, & pour ſe garder d'un ſi dangereux écüeil, il faut de la prévoyance, de la précaution, & de la vigilance; & que ces perſonnes ſi peu attentives à elles-mêmes ſur ce chapitre, ſont dans un continuel danger de ſoüiller leur cœur de quelque nouveau peché; mais ſi la vigilance eſt ſi neceſſaire contre les pechez de penſée, je dis en ſecond lieu que la fidelité que nous devons apporter à les repouſſer d'abord ne l'eſt pas moins, & que

jamais nous ne marquons davantage que nous craignons Dieu, & que nous voulons lui être fideles, que dans ces occasions. C'est le sujet de ma seconde Partie.

II. PARTIE.

Comme c'est le cœur (Messieurs) que Dieu veut, & qu'il demande aux hommes préferablement à tout le reste; c'est aussi proprement le cœur, qui doit être fidele à son service. C'est ainsi que l'Ecriture parle de la fidelité d'Abraham, que Dieu avoit mise à une si rude épreuve : *inveniſti cor ejus fidele coram te*, son cœur s'est trouvé fidele devant ses yeux qui voyent nos pensées les plus secretes; & si vous me demandez en quoy consiste cette fidelité, je ne craindray point de dire, qu'elle ne paroît jamais davantage qu'à repousser toute pensée contre sa Loy, laquelle en soüillant nôtre cœur, soüille en quelque maniere Dieu même au milieu de nous, comme il s'en plaint par son Prophete, *coinquinabar in medio eorum*; en voulez-vous sçavoir les raisons? Voicy les principales, je vous prie d'y faire un peu d'attention.

Esdra. 9.

Ezech. 22.

Premierement parce que jamais la fidelité d'un serviteur à l'égard de son maître ne paroît plus veritable & plus sincere, que dans les services qu'il lui rend en secret. Vous prenez les interêts d'une personne absente, qui ne sçaura peut-être jamais rien des bons offices que vous lui rendez : Vous êtes un fidele ami, s'il n'étoit bien avant dans vôtre cœur, vous ne prendriez pas tant de part à ce qui le touche; un serviteur ne veut point faire tort à son maître, quoyqu'il ait l'oc-

Digitized by Google

caſion de faire ſa main, ſans que perſonne en puiſſe avoir le moindre ſoupçon : voilà un fidele ſerviteur ; un ſujet eſt ſollicité par les grands avantages qu'on lui preſente, de trahir ſon Prince en livrant à ſon ennemy, la place qu'on lui a confiée, il reſiſte à toutes les offres, & à toutes les promeſſes qu'on lui fait pour le tenter, quoyqu'il puiſſe tellement cacher ſa perfidie, qu'on ne la découvrira jamais ; ce ſujet ne peut témoigner une plus grande fidelité au ſervice de ſon Souverain ; & en general (Meſſieurs) la vertu la plus ſecrete, & la moins expoſée aux yeux des hommes, eſt toûjours la plus ſincere ; parce qu'on ne peut douter qu'elle ne parte du fond du cœur, & ſi vous aviez un ami, ou un domeſtique de ce caractere, & reconnu par cette épreuve, vous compteriez, je m'aſſure, ſur ſa fidelité. Or diray-je (Chrétiens) que c'eſt à peu prés par là, que Dieu juge de la nôtre ; nous craignons de l'offenſer par une penſée ſecrette, dont les hommes ne peuvent être témoins, & par conſequent dont nous ne recevrons jamais ni blâme ni reproche, & nous n'avons nulle confuſion à craindre de leur part, nous ne pouvons donc donner des preuves plus inconteſtables de nôtre fidelité envers Dieu.

Dieu à la verité eſt en ce point different des Maîtres & des Souverains de la terre, que ceux-cy ne pouvant penetrer le fond de nôtre cœur, ils n'en peuvent connoître la ſituation à leur égard, ni ſçavoir ce que nous penſons d'eux, ni quel jugement favorable ou deſavantageux nous faiſons de leurs per-

sonnes ; car tel leur paroît soûmis au dehors, & par une obéïssance forcée ou contrefaite, lequel est rebelle dans le cœur, parce qu'il n'a que du mépris, & de la haine pour eux ; mais pendant qu'elle n'éclatera point, & qu'à l'exterieur il n'en fera paroître aucun indice, les hommes en seront contens. Il n'en est pas de même de Dieu, il voit toutes nos pensées : *novi cogitationes vestras . . nulla à te latet cogitatio*, dit le saint homme Job, il n'y en a aucune qui ne lui soit connuë : c'est cependant par là qu'il juge de nôtre fidelité, & en cela même que nous devons la lui marquer, en n'en souffrant aucune qui tende au peché ; pourquoy ? Parce que nous témoignons nous mêmes par là, que ce n'est ni la crainte des hommes, qui nous retient dans le devoir, ni le desir de la gloire, ou de nous faire une belle réputation, qui nous rend vertueux, ni pour aucune vûë humaine que nous servons Dieu ; mais uniquement pour lui même, que c'est son jugement que nous redoutons, comme disoit le saint Roy Prophete, *scrutans corda & renes Deus* ; & que nous sommes entierement à lui, d'esprit & de cœur, de pensées & de desirs ; puisque nous ne pouvons rien souffrir qui lui déplaise, & qui soit contraire à sa Loy ; c'est cette fidelité, qu'il a toûjours exigée de ses veritables serviteurs, même dans l'ancienne Loy, *auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis* : loin de mes yeux ces pensées mauvaises, qui soüillent vôtre cœur. Ce qui me fait dire encore une fois, que pour être veritablement fidele à Dieu, il faut l'ê-

c. 21. *&* *c.* 42.

Psalm. 7.

Isaiæ. 1.

tre en ce point, où jamais nous ne marquons davantage nôtre fidelité. Vous avez connu toutes mes penſées, ô grand Dieu! pourſuit le même ſaint Roy David, *intellexiſti cogitationes meas*; je ne veux donc point d'autre témoin de la droiture de mon cœur que vos propres yeux, qui ont vû toutes mes penſées; & c'eſt ce qui fait ma joye & ma conſolation; car du moins vous connoiſſez que ſi je vous aime, c'eſt de tout mon cœur & de tout mon eſprit, & que ſi je vous ſers fidelement, c'eſt dans la ſeule vûë de vous plaire. *Pſal.* 138.

Ainſi (mon cher Auditeur) ne croyez pas être veritablement chaſte & temperant pour vous abſtenir des plaiſirs ſenſuels, & des actions criminelles & déreglées, pendant que vous entretiendrez des penſées infames & deshonnêtes; ſi le cœur n'eſt pur, vous ne pouvez prétendre à la gloire & au merite d'une vertu, que la ſeule image du vice peut ſoüiller, quand la volonté l'approuve, & s'y arrête avec reflexion. Vous auriez beau vous acquitter exterieurement de tous les devoirs de vôtre Religion, une ſeule penſée volontaire contre la Foy, & un doute que vous aurez entretenu, vous fera perdre cette vertu, qui ſubſiſte aprés la perte de toutes les autres; & ſi vous n'êtes pas un heretique déclaré devant les hommes, vous l'êtes devant Dieu, qui en juge par le cœur. Et n'eſt-ce pas pour cette raiſon qu'au grand jour du Jugement, avant que de faire la ſeparation des Juſtes d'avec les Reprouvez, pour juſtifier le dernier arrêt qui y ſera pro-

noncé, Dieu découvrira, & comme parle l'Apôtre, il manifeſtera toutes nos penſées, 1. ad Cor. 4. *manifeſtabit conſilia cordium*; afin que la fidelité des uns, & l'infidelité des autres ſoit connuë de tous les hommes; parce que ce ſeront les penſées qui diſtingueront les veritables ſerviteurs de Dieu, des faux devots, qui n'ont eu qu'une apparence de pieté & de vertu. Ce ſeront ces mêmes penſées, & les intentions ſecrettes, qui juſtifieront, ou qui condamneront les hommes, comme aſſure le même Apôtre; & en un mot ce ſeront nos penſées qui feront connoître ſi nous avons été fideles à Dieu.

En effet (Meſſieurs) comme la fidelité ſe fait connoître par la conſtance à ſoûtenir les interêts d'un maître & d'un amy, dans les occaſions où il s'agit de leur ſervice; je dis en ſecond lieu, qu'on ne la fait jamais mieux paroître envers Dieu, qu'en repouſſant genereuſement les mauvaiſes penſées, que ſes ennemis & les nôtres nous ſuggerent preſque continuellement; parce que la reſiſtance que nous faiſons à leurs attaques montrent que le combat eſt opiniâtre, & que plus ces penſées ſont importunes, plus on ſignale ſa fidelité à leur reſiſter. C'eſt (Chrétiens) une choſe bien à remarquer pour la conſolation des perſonnes d'une conſcience délicate, à qui l'ombre même du peché donne l'allarme, & à qui la crainte d'avoir donné quelque conſentement à ces importunes penſées, jette mille ſcrupules dans l'ame, lorſque repouſſées cent & cent fois, elles reviennent ſans ceſſe à la charge, & ſemblent les ſuivre

Digitized by Google

par tout ; on en voit même qui font de continuels efforts pour s'en deffendre ſans en pouvoir venir à bout, comme nous l'apprenons de l'incomparable ſainte Catherine de Sienne, qui s'en plaignoit même amoureuſement à Dieu ; elle ſouffroit une inquietude mortelle, dans la crainte qu'il n'y eût de ſa faute, & que ſon infidelité n'eût obligé Dieu de s'éloigner d'elle, & de la livrer à ce cruel martyre : mais Dieu même lui fit entendre qu'elle ſe trompoit ; puiſqu'il n'étoit jamais plus proche d'elle, pour être le ſpectateur de ſes combats. Cette ame ſainte & innocente n'a pas été la ſeule qui ait ſouffert cette cruelle perſecution, car c'eſt ainſi qu'elle l'appelloit : il y en a une infinité d'autres qui paſſent encore aujourd'huy par la même épreuve ; mais la peine qu'ils en ſouffrent, & le déplaiſir qu'ils en conçoivent eſt la preuve aſſurée de leur fidelité ; ces penſées qui les affligent ſont la matiere de leurs couronnes, & la longueur du combat rend leur victoire plus entiere, & leur triomphe plus glorieux ; de maniere que l'opiniâtreté que l'ennemy de nôtre bonheur montre à nous attaquer ſans relâche, montre en même temps qu'il a affaire à une ame fidele, & courageuſe tout à la fois.

Ne vous allarmez donc point, Ames fideles, de ces penſées ſi fâcheuſes & ſi importunes, de ces attaques ſi fréquentes, & d'un combat ſi continuel ; regardez tout cela comme des inſultes que vous fait un ennemy, qui veut cacher ſa honte de ſe voir vaincu, ou qui prétend laſſer vôtre patience par une opiniâtre pourſuite : mais ſur tout n'ou-

bliez jamais ce grand motif de consolation, qui doit vous animer à soûtenir ces assauts, que tandis que vous resisterez, & que vous ferez vos efforts pour éloigner ces pensées de vôtre esprit, vous donnerez autant de preuves de vôtre courage & de vôtre fidelité. A peu prés comme fait un Gouverneur d'une place importante, que son Souverain lui a confiée; on l'insulte à toutes les heures du jour; on lui donne incessamment l'allarme, tantôt par de fausses attaques, & tantôt par de veritables, pour l'emporter à vive force, & on ne lui donne treve ni jour ni nuit. L'ennemy qui l'attaque prétend le lasser par là, & lui faire perdre courage; mais s'il trouve celui qui deffend la place toûjours sur ses gardes contre ses surprises, toûjours prêt à le repousser, toûjours en état de le recevoir l'épée à la main, cet ennemy se lasse lui-même, & se rebute enfin d'attaquer une place deffenduë avec tant de force & de vigilance.

Vous concevez de là, je m'assure (Chrétiens) que c'est par la resistance infatigable que l'on fait à toutes les mauvaises pensées, que l'on marque à Dieu la fidelité qu'on lui doit; prenons seulement garde qu'il ne nous arrive, ce qu'on ne voit que trop souvent dans les batailles rangées, où durant l'ardeur & la premiere impetuosité du combat, on repousse l'ennemy avec courage; mais quand ce premier feu est ralenti, on lâche pied, on plie, & on est enfin deffait & vaincu. C'est donc la fidelité qui doit ménager nôtre courage, pour soûtenir jusqu'à la fin, & pour ne point cesser de se deffendre, pen-

dant que l'ennemy ne ſe laſſe point de nous attaquer ; vû particulierement qu'il n'en eſt pas de ces ſortes de combats qui ſe paſſent dans nous-mêmes, comme de ceux qui ſe donnent dans une guerre déclarée, où ſouvent l'inégalité du nombre & des forces, l'adreſſe, & l'experience des Capitaines, & l'avantage des lieux font que le parti ſuperieur oblige l'autre à ceder, & à ſe rendre ; mais dans ce combat interieur, où l'eſprit combat ſes propres penſées, & produit l'ennemy même qu'il combat, & contre lequel il ſe deffend, quelque avantage qu'ait ſur nous le Demon qui nous ſuggere ces mauvaiſes penſées, quelque avantage, dis je, qu'il ait ſur nous par ſon adreſſe, & par ſa ſubtilité, il n'a cependant de force qu'autant que nous lui en donnons par nôtre lâcheté. Ce n'eſt donc que pour nous-mêmes & par nôtre faute, que nous pouvons être vaincus ; puiſque quelque opiniâtres & importunes que puiſſent être ces mauvaiſes penſées, de quelque côté qu'elles viennent, & en quelque matiere que ce ſoit, il ne tient qu'à nous de les repouſſer, & de marquer par là, la fidelité que Dieu attend d'un veritable Chrétien, qui n'a ſouvent que ces ſeules occaſions de la lui témoigner.

Ne croyez pas cependant que ce ſoit peut de choſe, comme l'on pourroit peut-être s'imaginer ; car en troiſiéme lieu la difficulté qu'il y a dans cette reſiſtance, & la peine qu'il y faut ſoûtenir fait que rien ne marque un attachement plus fidele, & plus inviolable au ſervice de Dieu, que lorſque

pour ſon amour, & de crainte de lui déplaire, on ſe fait violence pour ne penſer pas même, à ce qu'il nous deffend de ſouhaiter; car il faut renoncer pour cela au plus doux uſage de ſa liberté, & réduire les plus nobles puiſſances de l'homme dans la ſervitude. En effet qui a-t-il plus en nôtre pouvoir que nos penſées, & de plus libre que nos deſirs & nos affections? Puiſque les plus ſouverains Monarques n'y ont point de droit; & lors même que le corps eſt dans la captivité & dans les fers, l'eſprit & le cœur prennent ſouvent l'eſſor, s'émancipent, & s'occupent de ce qui leur plaît. Mais Dieu a voulu être le maître de ces deux Puiſſances, comme il en eſt le Créateur, il a droit de leur preſcrire des Loix, & de leur faire des commandemens qu'elles ne peuvent violer ſans ſe rendre rebelles. Or ne s'enſuit-il pas auſſi, que c'eſt en cela, que nôtre fidelité éclate davantage, puiſque c'eſt en cela que nous avons le plus de peine à nous ſoumettre, & à nous aſſujettir aux loix de Dieu?

Une penſée d'orgueil vous vient dans l'eſprit, comme elle vint autrefois à l'Ange rebelle; on ſent une violente paſſion de faire connoître ſon merite avec diſtinction, & on veut s'élever au deſſus de ſes égaux, & de ſes concurrens; que cette penſée vous vienne, je ne m'en étonne pas; que vôtre cœur ſoit touché de ce deſir, cela eſt naturel, Dieu ne s'en tient point encore offenſé: mais il eſt difficile d'en demeurer là, de ne point avoir de complaiſance dans

la penſée de ſon propre merite, quoy qu'il ne ſoit ſouvent qu'imaginaire. Or étouffer ce deſir naiſſant d'élevation, de préference, de diſtinction; repouſſer, en un mot, cette penſée d'orgueil, cela eſt difficile, parce qu'il faut faire violence à ſon inclination, & renoncer à la choſe qui nous tient le plus au cœur, & rejetter une penſée qui nous flate le plus agreablement; mais c'eſt pourtant ce que Dieu commande, & en quoy il veut être obéï; & cette difficulté & cette repugnance que vous reſſentez, eſt l'épreuve que Dieu fait de vôtre fidelité. De même vous avez reçû un outrage, & un affront ſenſible; il eſt bien difficile, ou même impoſſible, ſi vous voulez, que vous n'en conceviez quelque penſée de vengeance, & que vôtre cœur n'en ſoit émeu. Ce n'eſt encore qu'une ſimple penſée, & qu'un premier mouvement, dont vous n'êtes pas le maître; auſſi avant qu'il devienne un peché il faut que la raiſon y reflechiſſe; mais pour marquer vôtre fidelité aux ordres de Dieu, vous devez reſiſter à cette penſée, & reprimer ce deſir, & faire comme la mer, cet élement indomptable à toutes les forces de la nature, qui arrête ſa fureur contre le rivage, qui eſt la barriere que le doigt de Dieu lui a marqué, & qu'il lui a deffendu de paſſer. Ainſi dans les penſées deshonnêtes, & dans une paſſion, qu'un objet imprévû allume quelquefois dans le cœur. J'apporte ſouvent cet exemple, parce que c'eſt l'occaſion la plus ordinaire, & où on court le plus

le hazard d'être infidele à Dieu : dans ces sortes de pensées, dis-je, quel rude combat ! & quelle étrange difficulté ! & que n'ont point fait les Saints pour marquer à Dieu leur fidelité dans ces rencontres ! Les uns se sont rompu quelques veines du corps, & jetté le sang à gros boüillons, par le violent effort qu'ils ont fait pour resister ; les autres se sont jettez nuds dans les étangs glacez, & roulez sur les neiges, & sur les épines, pour éteindre par le froid, & par une picquante douleur les premieres étincelles d'un feu criminel, & n'ont jamais témoigné à Dieu une fidelité plus constante qu'en resistant à ces brutales pensées au peril même de leur vie. Je sçay bien que Dieu même ne nous oblige pas à recourir à de si violens remedes, mais quiconque aime veritablement Dieu, aime mieux tout perdre & tout risquer que demanquer de fidelité dans une si dangereuse occasion.

Conclusion. Pour finir donc par où nous avons commencé. N'est-ce pas avec raison (Messieurs) que le Sage nous donne ce salutaire avis, de veiller à la garde de nôtre cœur, *omni custodia serva cor tuum* : puisque ce cœur si fecond en pensées n'en peut produire une seule bonne & sainte sans le secours de la grace ; mais que de lui-même & de son fond, il ne cesse presque point d'en produire de mauvaises & de criminelles, comme dit le Fils de Dieu, *de corde exeunt cogitationes malæ, adulteria, fornicatio-*

nes. Or cette vigilance conſiſte à ſe rendre attentifs, & à ne les pas recevoir indifferemment, à examiner quels en ſont les objets, d'où elles viennent, & où elles tendent, à quoy elles nous portent, à quoy elles nous excitent; parce que c'eſt en ce ſens que le cœur eſt la ſource de la mort auſſi-bien que de la vie, *ab ipſo enim vita procedit.* Ah! penſons qu'il ne faut qu'une ſeule penſée, que le ſouvenir d'un objet, qu'une choſe qui s'eſt paſſée depuis long-temps aura fait naître, pour nous donner le coup de la mort, par un conſentement tacite & imperceptible, qui ſe fait par un retour & un agréement de la volonté. Deffions-nous de nôtre propre cœur, il a une intelligence ſecrette avec l'ennemy de nôtre ſalut, il a du penchant au plaiſir, il n'agit que ſur le rapport des ſens, qui le conduiſent: oüy ſans cette vigilance continuelle, il ne ſe peut deffendre, puiſque ſes propres penſées, ſes déſirs, & ſes deſſeins, qui ſont ſes productions, ſont capables de lui donner la mort preſque à tous momens.

Mais à cette vigilance il faut joindre la fidelité à rejetter & à repouſſer ces criminelles penſées; parce que c'eſt par là que commence le crime, & même qu'il eſt déja conçû, comme aſſure le même Fils de Dieu. Ce ſont ces mauvaiſes penſées qui corrompent le cœur, & le cœur corrrompu ne s'en tient plus aux ſeules penſées, il cherche & médite les moyens de les executer, & tous les crimes que l'on commet ſont autant de fruits empoiſonnez de cette

racine corrompuë, *de corde exeunt cogitationes malæ, furta, adulteria, fornicationes.* Helas! ſi Dieu tiroit maintenant le voile, qui nous cache ce qui ſe paſſe dans le cœur de la pluſpart des hommes, comme il le tirera au jour du Jugement dernier; quelle abomination n'y découvriroit on point! combien de penſées infames, qui le ſoüillent! Qu'eſt devenu (Chrétiens) cette honte, & cette crainte que vous aviez autrefois des moindres penſées impures qui vous faiſoient horreur? Où eſt le temps, où il ne falloit qu'une parole deshonnête pour vous couvrir le viſage de confuſion? Où eſt cette innocence qui vous rendoit ſi agreable aux yeux de Dieu, & que l'on pouvoit comparer à la pureté des Anges? Hé! d'où vient que maintenant vôtre cœur eſt tout corrompu? *Quomodo cecidiſti de Cælo Lucifer qui mane oriebaris?* Ame pure & innocente, qui brilliez comme l'Etoile du matin, comment êtes-vous devenuë plus noire que les charbons, pour m'exprimer en termes du Saint Eſprit, *denigrata es ſuper carbones?* Ah! n'en demandez point d'autre raiſon, vous avez donné l'entrée aux penſées les plus infames, qui ont ſoüillé vôtre cœur; vous avez été infidele à les repouſſer, il vous en coûte l'innocence, & la chûte dans les pechez les plus honteux; mais pour retourner à Dieu, dont vous vous êtes éloigné par cette infidelité criminelle, pour recouvrer cette innocence perduë, il faut commencer par bannir de vôtre cœur ces malheureuſes penſées, *auferte malum cogitationum veſtrarum.*

Thren. 4.

Iſaiæ. 1.

Soyez à l'avenir fideles à les repouſſer, & ſi elles vous ont donné la mort en vous faiſant conſentir au peché, efforcez-vous d'en concevoir maintenant de ſaintes & de ſalutaires, qui vous rendront la vie de la grace, & l'aſſurance de celle de la gloire. Je vous la ſouhaite, &c.

Digitized by Google

TREZIE'ME SERMON.

Des Plaintes & des Murmures.

Et accipientes murmurabant adversùs Patremfamilias, dicentes, hi noviſſimi unâ horâ fecerunt, & pares illos nobis feciſti qui portavimus pondus diei, & æſtus. Matth. 20.

Les Ouvriers, en recevant leur ſalaire, murmuroient contre le Pere de famille, en diſant, ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, & vous leur avez donné autant qu'à nous, qui avons porté le poids du jour, & de la chaleur. *En S. Matth. c.* 20.

QUel ſujet (Meſſieurs) ces Ouvriers, dont parle l'Evangile d'aujourd'huy, avoient-ils de ſe plaindre? Leur murmure n'étoit-il pas injuſte, & leur procedé plein d'inſolence? Si le Pere de famille, aprés les avoir mis en beſogne, & en avoir tiré ſervice, eût refuſé de leur payer leur ſa-

Digitized by Google

laire ; on ne ſeroit pas ſurpris qu'ils euſſent formé quelques plaintes, que le reſpect n'auroit pû ſupprimer à la vûë d'une injuſtice criante ; s'il les avoit ſurchargez de travail, ou s'il avoit exigé leur devoir avec trop d'empire & de dureté, ou qu'il eût prétendu retrancher quelque choſe de ce qu'ils avoient gagné à la ſueur de leur front, & aprés avoir porté (comme ils diſoient) le poids de la journée & de la chaleur ; ſi n'étant pas content de leur ouvrage, il ſe fût plaint le premier de leur négligence, & de leur peu d'habileté, & n'eût prétendu les payer à la fin de la journée, qu'à proportion de leur peine, on pourroit dire que picquez d'un juſte reſſentiment contre un maître ſi attaché à ſes interêts, ils ſe ſeroient oubliez, & qu'aprés avoir perdu le reſpect, ils ſe ſeroient répandus en plaintes, en reproches, & en murmures.

Mais trouver à redire qu'un homme uſe de ſon droit, & que dans une inégalité de ſervices, il gratifie les uns plus que les autres, ſans fruſtrer aucun de ce qui lui eſt legitimement dû, marquer de l'indignation de ce qu'il fait du bien à un autre, lorſqu'il ne leur fait nul tort à eux-mêmes ; mais lorſqu'il s'acquitte au contraire d'un devoir de juſtice à leur égard, éclater cependant ſur un ſi juſte procedé, n'eſt-ce pas prendre bien mal ſes meſures ? N'eſt-ce pas donner un juſte ſujet de les accuſer eux-mêmes d'injuſtice & d'ingratitude ? Et n'eſt-ce pas enfin ſe rendre indignes qu'on les employe une autre fois ? Auſſi (Meſſieurs) eſt-ce la juſte punition qu'on s'attire par les plaintes & par les murmures à quoy

on se laisse aller si souvent, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard des hommes ; car on peut dire qu'il ne se passe presque rien dans le monde, d'où l'on ne prenne occasion de murmurer, point de personnes que ce vice n'attaque, & tres-peu qui ne soient sujets à trouver à redire à la conduite des autres, soit par impatience, & par une délicatesse de naturel qui ne peut rien souffrir, soit par un zele outré & chagrin, qui n'est jamais content, & qui ne trouve jamais rien d'assez bien fait ; soit enfin par humeur & par caprice, lorsqu'on se choque de tout, & que rien ne vous plaît.

Il semble (Chrétienne Compagnie) que ç'ait été autrefois le vice des Juifs ; puisque nous ne voyons rien de plus marqué dans l'Evangile, où toutes les actions du Fils de Dieu ont été en bute à la contradiction des Pharisiens, aux murmures des peuples, & aux discours des gens de loisir ; & dans l'ancienne Loy, Dieu ne se plaint de rien plus ordinairement, que du peu de soumission & de confiance de son peuple, qui à toute heure, & à toute occasion, s'abandonnoit au murmure. Mais si jamais l'on peut dire avec saint Augustin, que les vices des Juifs & des Pharisiens ont passé jusqu'à nous, & sont devenus propres des Chrétiens, c'est particulierement à l'égard du murmure, qui n'est pas moins odieux à Dieu présentement, ni moins ordinaire, qu'il étoit alors. Demandons le secours du Ciel pour vous le faire connoître, & la grace d'être plus circonspects pour l'éviter à l'avenir ; ce sera par l'intercession de la

plus patiente, & de la plus soumise de toutes les Créatures.

Ave Maria.

POur traitter un sujet si peu commun, & cependant si necessaire dans les conjonctures differentes où nous nous trouvons tous les jours ; permettez-moy (Messieurs) de développer un peu cette matiere, & de vous exposer plus nettement ce qu'on doit entendre par les plaintes & les murmures, qui, dans l'Ecriture, ont si souvent attiré la colere de Dieu, & même les châtimens les plus terribles de sa vengeance. Car enfin, quel grand crime, me direz-vous, de se plaindre quand on souffre, & que la patience échappe dans les maux extrêmes, dans les disgraces, & dans les malheurs qui nous accablent, ou dans l'oppression injuste qui fait gemir tant de miserables ? On a autrefois regardé comme le dernier excés de la cruauté le barbare commandement d'un Prince, qui deffendoit à ses Sujets de se plaindre, & de témoigner le moindre sentiment de douleur, dans les calamitez publiques dont il étoit l'auteur. Comment donc prétendez-vous aujourd'huy interdire les plaintes & les murmures, que Dieu même a quelquefois écoutez du haut du Ciel, comme quand son peuple gemissoit sous la dure servitude de Pharaon ; & qu'il ne s'est point offensé des plaintes que ses plus grands Saints lui ont faites à lui-même, sur la maniere dont il permettoit qu'ils fussent traitez ? pourquoy donc faire un crime a quelques uns,

Digitized by Google

de ce qu'il reçoit des autres en bonne part ?

Pour l'éclairciſſement de cecy, il faut, s'il vous plaît, ſuppoſer que quoyque dans l'Ecriture, on confonde aſſez ſouvent les plaintes avec les murmures, & que dans la ſuite de ce diſcours, pour m'accommoder à l'uſage, je me ſerve indifferemment de ces deux termes ; ce n'eſt pas cependant tout à fait la même choſe ; puiſque les plaintes ont une ſignification plus étenduë, & ſe peuvent prendre en bonne & en mauvaiſe part, c'eſt pourquoi elles peuvent quelquefois être raiſonnables. Car le tort & le préjudice qu'on ſouffriroit du prochain ſeroit toûjours juſte, ſi jamais on n'avoit droit de s'en plaindre : au lieu que le murmure ſe prend toûjours pour une plainte injuſte, ou qui ſe fait d'une maniere que les Loix deffendent comme ſcandaleuſe, ou comme capable de cauſer de plus grands deſordres, que ceux auſquels on prétend remedier. Ainſi murmurer contre une perſonne, c'eſt blâmer ſa conduite, ſes mœurs ou ſes actions, au lieu de porter nos plaintes à ceux qui y peuvent apporter le remede ; murmurer contre les maux qu'on endure, c'eſt ſe déchaîner contre ceux qu'on en ſoupçonne être les Auteurs, & publier que c'eſt injuſtement que nous ſouffrons ; & murmurer contre les deſordres d'autrui, c'eſt rendre odieuſes des perſonnes ſur leſquelles nous n'avons nul droit d'inſpection, & pour des deffauts, dont elles n'ont à rendre compte qu'à Dieu, & à ceux à qui Dieu les a ſoumiſes.

Le murmure donc pris en ce ſens, pour une plainte que nous n'avons pas droit de fai-

re, eſt ce vice ſi commun, dont nous parlons, ſi injuſte & ſi odieux à Dieu & aux hommes; & je me ſuis ſenti porté à vous en entretenir avec d'autant plus de zele, que c'eſt un des vices à quoy les hommes ont le plus de penchant, & que l'on couvre des prétextes les plus ſpecieux; c'eſt même une erreur aſſez commune, dont les plus gens de bien ſe laiſſent quelquefois entêter, que le murmure eſt un deffaut aſſez leger, qu'ils regardent quelquefois comme l'effet d'un zele trop ardent, qu'on a pour le bien public. Pour les deſabuſer aujourd'huy, je dis (Meſſieurs) que le murmure, tel que nous venons de l'expliquer, montre deux choſes; & je vous prie de les bien remarquer, parce qu'elles feront le partage de ce diſcours. La premiere, il eſt la marque aſſurée, & inconteſtable d'une foible vertu; ce ſera mon premier point. Et la ſeconde, il eſt une diſpoſition aux plus grands crimes; deux veritez qui renferment à mon avis, ce qu'il y a de plus fort & de plus eſſentiel ſur cette matiere Ne perdez donc rien de ce que j'ay à vous dire ſur un ſujet ſi important.

Je dis donc (Meſſieurs) & je ne crois pas qu'il ſoit difficile de vous en convaincre, que ſe plaindre, & murmurer pour quelque ſujet que ce ſoit, eſt la marque d'une patience peu éprouvée, d'une conſtance peu affermie, & en un mot, d'une foible vertu, ſur laquelle on ne peut compter, & dont on ne peut rien ſe promettre de grand, ſoit que nous conſiderions quelles ſont les perſonnes qui ſe laiſ- I. PARTIE.

ſent aller le plus facilement aux murmures & aux plaintes, ſoit que nous examinions les ſujets pour leſquels elles ſe plaignent le plus ordinairement, ſoit enfin les paſſions, qui les portent à ſe plaindre & à murmurer des deffauts, & des actions d'autrui. Dévelopons un peu ceci ſans ſortir de nôtre ſujet, & ſans confondre ce vice avec d'autres, qui y ont beaucoup de rapport, & qui ont coûtume de l'accompagner.

Car premierement, qui ſont ceux qui ſe laiſſent ainſi aller aux murmures dans toutes les occaſions? Il faut convenir qu'ils y ont une forte inclination, & que l'habitude qu'ils s'en ſont faite a beaucoup de part à ce déreglement. Ne m'alleguez point icy, que ce ſont ſouvent ceux qui paſſent pour les plus gens de bien, qui ſcandaliſez des deſordres qu'ils voyent, éclatent hautement, & qui marquent par là leur zele, & l'eſtime qu'ils ont pour la vertu: ne me dites point que comme on ne peut fermer les yeux aux injuſtices criantes, qui ſe commettent impunément, on ne peut auſſi ſe taire là-deſſus; parce qu'on ne peut les approuver. N'ajoûtez point que les perſecutioas qu'on fait à des gens de merite, & celles qu'on ſouffre ſoy-même ſans en avoir donné aucun ſujet, que les maux publics & particuliers, à quoy perſonne n'apporte de remede, pouſſent à bout la patience de tout le monde, & font retentir des plaintes de toutes parts. Je veux bien vous avoüer qu'il peut y avoir de l'injuſtice & du crime de la part de ceux qui donnent occaſion de murmurer, mais comme un déreglement n'en

autorise pas un autre, & qu'un crime ne peut justifier un autre crime; je dis que ni l'injustice, ni la mauvaise conduite d'autrui ne peuvent excuser la nôtre en ce point, & qu'il n'est pas permis de murmurer; puisque le murmure pris dans sa propre difference, & dans sa nature, que nous venons d'expliquer, est toûjours un peché, parce que c'est une rebellion ouverte, ou contre Dieu immediatement, ou contre les hommes à qui Dieu nous a assujetis, ou du moins contre les ordres de Dieu, qui a établi d'autres moyens de tirer raison du tort que nous fait le prochain.

Mais sans nous arrêter à la grieveté de ce peché, que nous ferons tantôt assez entendre par ses pernicieux effets; c'est assez maintenant de dire que cette habitude de murmurer, qu'on remarque quelquefois dans les personnes mêmes, qui sont dans l'approbation publique, & qui donnent le moins de sujet de se plaindre d'eux; que cette habitude, dis-je, marque une foible vertu: je ne l'assûre pas sans raison; car plus j'écoute leurs plaintes, plus je reconnois la veritable cause de ce déchaînement public, sçavoir un naturel plaintif, une délicatesse d'humeur qui ne peut rien souffrir, un amour propre qui s'impatiente de tout; de sorte que comme quand un vase, ou quelqu'autre ouvrage se brise & éclate en pieces au moindre choc, il ne faut point d'autre preuve de la fragilité de la matiere, dont il est composé, que de voir qu'il ne peut resister à l'effort & à l'impression, qu'y fait un corps plus dur, contre lequel il vient à

Digitized by Google

heurter. Foible eſt la ſanté qui ne peut reſiſter à la moindre intemperie de l'air, & qui ne peut ſoûtenir le moindre travail; foible l'eſprit qui ſe trouble de tout; foible la place qui ſe rend à la premiere attaque de l'ennemy, mais encore plus foible eſt la vertu, qui eſt ébranlée par le moindre accident, & qui ne peut retenir ſes plaintes, & ſon reſſentiment, à la moindre contradiction qu'on lui fait. C'eſt le naturel qui agit, c'eſt le chagrin, & la mauvaiſe humeur qui ſe fait voir par là, c'eſt l'amour propre qui ſe ſatisfait par cette voye, & qui ne trouvant pas ſon compte dans ce qui arrive, le trouve à ſe déchaîner dans toutes les rencontres, & à faire éclater ſon reſſentiment par ſes murmures; c'eſt par là qu'il ſoulage ſa douleur & ſon déplaiſir, auſſi bien que par les larmes, par les reproches, & par les menaces, qui ſe mêlent ſouvent avec les plaintes, & qui ne ſervent qu'à faire voir l'impuiſſance où l'on eſt de reſiſter au mal qu'on ſouffre, & à repouſſer l'injure qu'on nous fait.

Ainſi, quand vous me dites, pour vôtre juſtification, que c'eſt un murmure public & un déchaînement general; que tous les gens de bien même ne ſe peuvent taire en cette rencontre, que tout le monde eſt ſcandaliſé de la conduite d'un tel, que tous les voiſins ſe recrient ſur le deſordre qui eſt dans cette famille, que tous les états, & toutes les conditions ſe reſſentent des mauvais temps, & s'en plaignent hautement; le ſujet de tous ces murmures eſt ſouvent imaginaire. Mais ce qu'il y a de plus réel, & de plus indubitable,

ble, eſt que ceux qui ſe laiſſent entraîner par ce torrent, ont peu de vertu, & beaucoup de bile qui ſe décharge ſur tout ce qui ſe preſente; que ce ſont des gens d'une humeur difficile à contenter, & qui ſe fait de veritables chagrins des ſujets mêmes les plus chymeriques, ou qui en cherche qui ayent du moins quelque apparence : car quand ces perſonnes en manquent du côté de la Religion, ils ſe jettent du côté de l'Etat; ſi les deſordres publics ne leur fourniſſent pas aſſez de matiere, ils s'en prennent aux Particuliers; le luxe, les dépenſes exceſſives, la licence des gens de guerre, la diſſipation des finances, tantôt la rigueur, & tantôt la foibleſſe du gouvernement, rien n'échappe à la cenſure, aux invectives, aux murmures d'une bile échauffée, que l'on veut faire paſſer pour zele, quoyque ce ne ſoit que l'effet d'un temperament violent, ou d'un amour propre, qui couvre ſes impatiences du prétexte de l'amour de la juſtice, du zele de la Religion, & du deſir de mettre l'ordre par tout. Mais ſi l'on s'examine de ſang froid ſur ce zele qui paroît ſi ardent, & qu'on ne peut retenir; on trouvera que ce n'eſt qu'un deffaut de moderation, qu'une marque de peu de patience, de peu de ſoumiſſion, de peu de charité, de peu de confiance en Dieu, & enfin d'une vertu peu ſolide, & peu affermie, parce qu'elle n'eſt pas à l'épreuve de la moindre tentation.

C'eſt ainſi (Meſſieurs) que l'Ecriture parle d'une vertu foible, qui n'a point été éprouvée, ni par les diſgraces de la fortune, ni par les contradictions & les obſtacles que l'on ap-

porte à nos deſſeins ; de ſorte que ſi des perſonnes qui ſont les plus ſujettes aux plaintes & aux murmures, nous paſſons aux occaſions mêmes qui ſemblent leur en donner le plus de ſujet, tels que ſont les maux qu'ils ſouffrent, & les fâcheux accidens, dont leur vie eſt traverſée, les maladies, les perſecutions, les pertes de biens, & tout ce que nous comptons entre nos maux & nos adverſitez ; je dis encore que les murmures ſont la marque évidente de la foibleſſe de leur vertu, qui ne peut ſoûtenir les moindres traverſes, par leſquelles & Dieu & les hommes ont coûtume d'éprouver ſi elle eſt veritable ou contrefaite, conſtante ou fragile ; de ſorte que les paroles qui expriment nos veritables ſentimens dans ces rencontres marquent en même temps la force ou la foibleſſe de nôtre vertu. Car ſi nous nous laiſſons alors abbattre par la douleur, ſi nous nous abandonnons au chagrin, aux murmures, & aux emportemens que nous ne pouvons retenir, marque infaillible de nôtre peu de vertu ; elle nous doit être ſuſpecte en effet, & le jugement le plus favorable que l'on en peut faire, eſt que ces murmures ſont des premiers mouvemens dont nous n'avons pas été tout à fait les maîtres ; mais s'ils continuent aprés que nous ſommes revenus à nous, & que la raiſon a diſſipé les tenebres que l'affliction a répanduës dans nôtre eſprit ; ſi le trouble de la raiſon ayant ceſſé, l'émotion du cœur continuë ; le bruit & le murmure que nous faiſons éclater au dehors, ſont un ſigne manifeſte de l'orage qui eſt au dedans, & que nous n'avons

pas la force d'appaiſer ; & qu'ainſi nôtre vertu nous manque au beſoin ; nous n'avons pas aſſez de force pour ſouffrir cette diſgrace imprévûë ; puiſque nous cedons, que nous plions, & que nous ſuccombons ſous le poids de l'adverſité & de la douleur.

En pouvez-vous juger autrement (Chrétienne Compagnie) n'eſt-ce pas par cette épreuve que Dieu examine nôtre vertu, comme l'or dans la fournaiſe, ainſi que parle l'Ecriture, *tanquam aurum in fornace probavit eos.* *Sapient.* 3. Si Abraham eût murmuré contre le rude commandement qui lui avoit été fait, de ſacrifier ce qu'il avoit au monde de plus cher, ſa vertu auroit-elle merité le ſuffrage, & l'approbation de Dieu-même ? *Nunc cognovi quod times Deum* ; David auroit-il été l'homme ſelon ſon cœur, ſi dans le ſoulevement de ſon peuple, & dans la rebellion de ſon propre fils, il ſe fût plaint de la divine Providence, au lieu de s'y ſoumettre par une parfaite reſignation à ſes ordres ? Jacob eût perdu le merite de ſes longs travaux, ſi au lieu d'une patience invincible, on n'eût entendu ſortir de ſa bouche que des plaintes & des murmures contre Laban ; quelle preuve le Patriarche Joſeph auroit-il donnée de la force, & de la fermeté de ſon courage, ſi dans les fers, & dans la rude captivité qu'il ſouffroit, au lieu de ſe conſoler ſur le témoignage de ſa conſcience, il eût murmuré ou contre l'injuſtice de ſes freres, ou contre l'horrible calomnie que la femme de Putiphar lui avoit ſuſcitée? *Genes.* 22.

Que s'il n'y a point de vertu ſur laquelle on puiſſe juſtement compter ſi elle n'a paſſé

par cette épreuve ; certes comme la patience, la moderation, & la tranquilité d'eſprit que l'on conſerve, en font paroître la force ; les plaintes au contraire, l'impatience, l'emportement, & les murmures en découvrent la foibleſſe ; puiſqu'elle ne peut ſoûtenir cette épreuve, qui dans le fond, eſt la ſeule par où on en peut le plus ſûrement juger. En effet celle du ſaint homme Job, quoyque la plus éclatante qui fût alors dans le monde, fût ſuſpecte au Demon avant que d'avoir paſſé par cette épreuve. Quelle merveille, diſoit à Dieu cet ennemy de ſa gloire, que Job vous ſoit fidele, & qu'il vous donne mille benedictions pour mille & mille bienfaits, dont vous le comblez tous les jours, & dont il ſemble que vous l'ayez comme entouré de tous côtez ! mais changez de conduite à ſon égard, & vous verrez s'il ne changera pas de langage, & ſi de la même bouche, dont vous recevez maintenant des loüanges, & des actions de graces, il ne ſortira pas autant de murmures & de maledictions. Hé bien ! nous le verrons, dit Dieu, & je te permets de le réduire en l'état, où tu le crois capable de s'oublier ainſi, & d'en venir juſqu'aux murmures & aux blaſphêmes contre moy. Le deffi fut accepté, & vous ſçavez de quelle maniere le Demon s'y prit ; il uſa de tout le pouvoir que Dieu lui avoit donné, il mit en œuvre l'artifice & la violence, il l'attaqua par tous les endroits ; Job fut accablé de malheurs, dépoüillé de ſes biens, privé de ſes enfans qui faiſoient toute ſa conſolation, abandonné de ſes proches, frappé dans ſon propre corps,

couvert d'ulceres, & couché sur un fumier, où il ne lui resta rien d'entier que les yeux, pour pleurer ses desastres, & ses lévres pour se plaindre, & pour éclater en murmures, si toutes ses disgraces eussent ébranlé sa constance & sa fidelité. Il eut à la verité besoin de toute la force de sa raison, & de la constance de son cœur, pour étouffer la voix de la nature, qui commençoit à se plaindre de l'état déplorable où il se voyoit réduit : mais quelque rigoureuse que fût cette épreuve, il ne lui échappa jamais aucun signe d'impatience, aucun murmure contre la Providence, aucun ressentiment d'un cœur aigri & soulevé contre la main qui lui portoit de si rudes coups. Aussi le Demon fut-il convaincu par là, que la vertu de Job n'avoit rien de cette foiblesse commune à tous les autres hommes, dans leurs disgraces & dans leurs malheurs ; & cette épreuve fit voir que c'étoit une vertu forte, & veritable tout à la fois.

Je dis veritable, car (Messieurs) le murmure ne marque pas moins la fausseté que la foiblesse de ce zele impatient qui ne peut rien souffrir ; je veux dire, que si nous examinons la veritable cause de nos murmures, bien loin qu'ils viennent de quelque principe de vertu, ils n'ont ordinairement d'autre source qu'une passion déreglée, que l'on s'efforce en vain de couvrir du specieux prétexte du bien public, ou de quelqu'autre semblable motif. Tantôt on est frustré de quelque bien que l'on esperoit, & c'est alors l'interêt qui nous fait murmurer ; tantôt on a rompu &

déconcerté les mesures que nous avions prises pour parvenir à nos fins, & c'est l'ambition qui nous fait porter nos plaintes par tout: tantôt on n'a pas eu assez d'égard à nos services, ou à nos merites vrais ou prétendus, nôtre orgueil & nôtre présomption nous en fait murmurer en secret; on s'est opposé à nos desseins & à nos projets, on se persuade qu'ils étoient justes & utiles, pour avoir droit de rendre odieux ceux qui y ont mis obstacle; & c'est la vengeance qui nous fait parler: en un mot, si nous examinons bien la veritable cause de nos murmures, il ne sera pas difficile de voir qu'ils viennent de quelque passion qu'on tâche de déguiser, & de faire passer pour vertu.

C'est ce qui paroît dans tous les murmures dont l'Evangile nous fournit des exemples presque dans toutes les pages. Magdelaine avoit répandu des parfums de grand prix sur les pieds du Sauveur, un peu avant sa passion; Judas prend occasion d'en murmurer, *ut quid perditio ista unguenti facta est, potuit enim unguentum istud venumdari plusquàm trecentis denariis, & dari pauperibus.* Pourquoy cette profusion si inutile, dans la necessité où sont tant de pauvres? Ne pouvoit-on pas les soulager de la somme qu'on eût pû retirer de cette précieuse liqueur, puisqu'on la pouvoit vendre trente deniers d'argent? Fut-ce la charité, & le desir de soulager les pauvres qui fit murmurer ce malheureux Disciple, contre le charitable office que Magdelaine rendit au Fils de Dieu? On l'auroit peut-être pû croire de tout autre que

Marc. 14.

de Judas ; mais quand l'Evangile ne le diroit pas expreſſement, nous jugerions aſſez que ce fut par un motif d'interêt, & d'une déteſtable avarice, *non quia de egenis pertinebat ad eum, ſed quia fur erat, & loculos habens.* Le Phariſien murmure de voir cette même pechereſſe ſe jetter aux pieds de ſon Sauveur, & les laver de ſes larmes : qui fut la cauſe de cette plainte ? l'orgueil, qui lui fit regarder cette femme comme une pechereſſe, & le Fils de Dieu comme un faux Prophete ; *hic ſi eſſet Propheta, ſciret utique, quæ & qualis eſt mulier, quæ tangit eum.* Mais ſans ſortir de l'Evangile de ce jour, n'eſt-ce pas l'envie, qui porta les ouvriers, qui avoient travaillé à la vigne du Pere de famille, à murmurer de ce qu'il faiſoit du bien aux autres, & qu'il leur égaloit dans la récompenſe ceux dont le travail avoit été ſi inégal, ne s'attirérent-ils pas ce reproche, *an oculus tuus nequam eſt, quia ego bonus ſum* ? Pourquoy regardez-vous d'un œil envieux le bien que je fais à vôtre prochain ? Ne ſuis-je pas le maître de gratifier ceux qu'il me plaira ? Vous voyez donc que c'eſt une verité conſtante que le murmure cache toûjours quelque paſſion déreglée, quelque envie qu'on fomente dans ſon cœur, quelque jalouſie ſecrette, quelque dépit, ou quelque déplaiſir qu'on a receu & dont on peut diſſimuler le reſſentiment.

Joan. 12.

Luc. 7.

Matth. 20.

Mais de quelque prétexte qu'on le couvre, ou qu'on le veuille autoriſer, quand on ſe plaint c'eſt toûjours une marque qu'on ſent de la douleur ; & quand on murmure, on donne à connoître qu'on n'a ni aſſez de patience,

ni assez de vertu pour souffrir le tort ou le mal qu'on nous a fait. Ainsi (mon cher Auditeur) quand vous voyez des gens se déchaîner tantôt contre les desordres publics, & tantôt contre la conduite des Particuliers, ou des personnes qui trouvent à redire à tout, & qui n'épargnent ni leurs égaux, ni ceux qui sont au dessus d'eux, & à qui ils doivent le plus de respect; ne vous y trompez pas, ce n'est pas toûjours l'effet d'une humeur chagrine, ou d'une bile échauffée, il y a de plus quelque passion qui échauffe cette bile, & qui anime ce zele; ils se sentent blessez, ils se plaignent, ils ne peuvent se venger, ils murmurent, ils n'osent éclater publiquement, ils murmurent en secret, & jusqu'à ce que la foudre ait fendu la nuë qui la renferme, elle fera toûjours du bruit & du tonnerre; mais qui n'a pas toûjours grand effet. Ce qu'il y a de plus certain, est que le murmure, quelle qu'en puisse être la cause, n'est pas seulement la marque d'une vertu foible, mais encore une disposition aux plus grands crimes; c'est ce que je me suis engagé de vous faire voir dans cette seconde Partie.

II. PARTIE.

C'est (Messieurs) comme je l'ay déja dit, une erreur assez commune, de s'imaginer que le murmure, auquel tant de personnes sont sujettes, n'est qu'un deffaut assez leger, ou tout au plus, qu'un de ces pechez ordinaires, qu'on appelle de pure fragilité, dont on a le moins de peine à s'accuser; & dont, au contraire, on avoüe le plus franchement qu'on est coupable, à cause de la multitude des oc-

casions qui s'en présentent, & des sujets qui nous y excitent. Mais quand je vois que l'Ecriture l'appelle un crime détestable, que Dieu a toûjours exercé de severes châtimens sur ceux qui s'y sont laissé aller, & que les exemples funestes que nous en avons devant les yeux, ne nous laissent point douter combien il a ce peché en horreur. Du moins (Messieurs) les suites auſquelles le murmure nous engage, nous en doivent inspirer une juste apprehension C'est pour cela que j'avance cette seconde proposition, que si le murmure consideré dans sa nature, & dans les circonstances dans lesquelles il se fait, n'est pas toûjours un deffaut ni un peché si considerable; il est du moins une disposition aux plus énormes, & capable par consequent de nous attirer les plus terribles châtimens de la vengeance de Dieu, c'est l'avis que saint Paul donnoit aux Chrétiens de Corinthe, *neque murmuraveritis, sicut quidam eorum murmuraverunt, & perierunt ab exterminatore.* En effet soit qu'on murmure contre ses égaux, ou contre ceux à qui Dieu nous a soumis, soit enfin contre Dieu même, qui n'y est pas souvent épargné; le murmure passe bien-tôt jusqu'à la médisance qui en est ordinairement inseparable, il porte à la désobeïssance & à la rebellion contre une autorité legitime, & enfin c'est un manquement de confiance envers Dieu, & qui en vient souvent jusqu'au blaſphême & jusqu'à l'impieté. Jugez vous-mêmes (Chrétiens Auditeurs) si cette crainte, & si ce danger où l'on s'expose sont raisonnables.

1. ad Cor. c. 10.

Car premierement, quelle disposition plus grande à la médisance que le murmure qui la renferme, & qui lui ressemble tellement, que les Docteurs les confondent ensemble ? il y a pourtant cette difference, que le murmure est quelquefois tout interieur, sans éclater & sans se plaindre à personne ni du mal qu'on souffre, ni de celui qui nous fait souffrir ; & alors, de quelque vive douleur que l'on soit penetré, & quelque indignation que l'on conçoive contre l'auteur de nôtre disgrace ; si l'on se contente de s'en plaindre en secret, ou si la crainte d'un plus grand mal peut nous empêcher de déclarer nos sentimens, le murmure n'est pas alors accompagné de cette odieuse circonstance de médisance ; il est seulement une disposition qui y conduit, & qui nous met pour ainsi dire dans les voyes ; mais on passera de l'un à l'autre à la premiere occasion, dans la premiere compagnie, où l'on se trouvera, & dans la premiere conversation qu'on liera avec une personne, à qui l'on pourra en assurance décharger son cœur ; puisqu'on ne peut se plaindre ni murmurer sans en déclarer le sujet, c'est à dire, sans faire sçavoir, l'injure ou la violence qu'on nous a faite ; ce qui s'appelle médire & murmurer tout à la fois ; ou, pour parler juste, le murmure est une espece de médisance, parce qu'on ne peut murmurer, sans déclarer une chose qui peut décrier la personne donc on se plaint, & diminuer l'estime qu'on avoit pour elle auparavant.

De maniere que tout ce que l'on dit du vice de la medisance, du tort qu'elle fait au

prochain, de l'obligation qu'elle laisse de la reparer, & tout ce que vous sçavez de ce mal si pernicieux, tout cela se peut dire du murmure qui en est l'espece la plus dangereuse, parce qu'elle se fait alors par une personne interessée, & picquée au jeu, qui se déclare pour témoin, & pour partie tout à la fois, qui se plaint hautement, & qui est animée d'un ressentiment si vif, qu'on ne peut la contredire, sans s'attirer sa haine & son indignation; au lieu que dans la médisance ordinaire, on peut s'y opposer sans choquer, ou sans accuser de calomnie celui qui rapporte un fait, qu'il ne s'est pas engagé de soûtenir, mais qu'il a seulement appris par le bruit commun. De plus si le murmure vient de la même source que la médisance, & si ce sont les mêmes passions qui y poussent, il ne faut pas s'étonner s'il en contient aussi toute la malignité, s'il a les mêmes suites, & s'il cause en un mot, tous les mêmes desordres. Diray-je même qu'il dispose aux calomnies formelles & manifestes, parce qu'il n'est rien de plus facile ni de plus ordinaire, que d'exaggerer de paroles les injures qu'on a reçûës en effet; aprés les avoir grossies dans son imagination, on en fait un récit & une peinture peu fideles, pour faire trouver nos plaintes plus justes, ou pour les faire écouter plus favorablement; on rappelle les anciens sujets de querelles, que l'on joint aux nouveaux afin de justifier nôtre procedé, & on peut dire enfin qu'il n'entre pas moins d'artifice, de déguisemens, & de tours malins dans le murmure, que dans la médisan-

ce & dans la calomnie & par conſequent qu'il n'eſt pas moins criminel.

Il eſt cependant ſurprenant que tous les hommes n'en ont pas la même idée ; car il n'y a perſonne qui ne blâme, & qui ne condamne la calomnie & la médiſance, ou comme un crime atroce, ou comme un vice honteux : au lieu qu'on écoute les plaintes & les murmures ſans ſcrupule, & nul preſque ne ſe fait un point de conſcience, de murmurer : mais les Saints ſont bien dans d'autres ſentimens ; car ils ont toûjours regardé les murmures comme des médiſances déguiſées, & ſaint Baſile croyoit que c'étoit la premiere choſe qu'il devoit recommander à ſes freres, comme celle qui pouvoit avoir de plus fâcheuſes conſequences : *ante omnia ſine murmuratione ſint fratres ;* ſur quoy ſaint Bernard fait cette judicieuſe reflexion, *forte aliqui leve peccatum æſtimant murmurare, ſed non hic, qui ante omnia monet eſſe cavendum ;* c'eſt une fauſſe idée & une fauſſe prévention qu'on a du murmure, de le compter entre les pechez les plus pardonnables & les plus legers : ah ! les Saints en ont bien jugé autrement, puiſqu'en voicy un des plus éclairez, qui le met entre les premiers, qu'on doit éviter avec plus de précaution, parce qu'il diſpoſe aux plus grands & aux plus énormes.

in minorib. regul. in ſententiis.

On aura peut-être de la peine à ſe le perſuader ; mais qui a-t-il de plus évident, puiſque l'experience nous le fait voir tous les jours, particulierement quand le murmure ſe fait contre des perſonnes, qui ont quelque autorité, ou quelque titre de ſuperiorité ſur nous ;

Digitized by Google

car n'eſt-ce pas d'abord par des plaintes ſourdes, & par des murmures ſans retenuë & ſans reſpect, que ſe forment les cabales, & les partys les plus formidables contre l'Etat, & contre les Souverains ? Les mécontens ſe plaignent, murmurent, ſe revoltent, & inſpirent aux autres l'eſprit de rébellion ; c'eſt par là qu'on commence à ſecoüer le joug, & à ſe ſouſtraire à l'obeïſſance que l'on doit aux Princes, aux Magiſtrats, & à tous ceux qui ont quelque caractere de ſuperiorité : de maniere que c'eſt par le murmure par où commencent les orages les plus furieux, & qui cauſent enſuite le plus de ravage ; en effet les eſprits factieux ne ſe déclarent pas d'abord, ils ont beſoin de Partiſans qui les ſoûtiennent, & par conſequent de ſolliciter les uns, d'ébranler la fidelité des autres par l'eſperance d'un ſort plus heureux, de repreſenter aux uns le miſerable état où ils ſont réduits, & aux autres les avantages conſiderables qu'ils doivent eſperer, quand la face des affaires ſera changée. C'eſt, en un mot, par les murmures qu'on commence à lever l'étendart de la rebellion. Conſultez toutes les hiſtoires, & rappellez la memoire de tous les temps. Je ne ſçay s'il y a jamais eu de factions, de revoltes, ou de revolutions dans tous les Etats, qui n'ayent commencé par le murmure, lequel a d'abord ébranlé la fidelité des peuples, enſuite excité des guerres civiles, & enfin cauſé le renverſement entier des Royaumes les plus floriſſans.

N'en cherchons point d'exemples dans l'hiſtoire profane, puiſque nous en avons

tant d'exemples dans les livres sacrez ; à quelle extrêmité le murmure d'Absalom ne porta-t-il point les affaires ? Ne fit-il pas soulever tout le peuple d'Israël contre David, *universus Israël sequitur Absalom.* Combien de fois Moyse & Josué coururent-ils risque de la vie, par les murmures de quelques seditieux, qui avoient conspiré leur perte ? Et si vous y faites reflexion, lorsque le texte sacré veut rapporter quelque évenement fâcheux, ou quelque funeste catastrophe, ou enfin quelque revolution surprenante, il ne manque guere d'y préparer les esprits, par le murmure des peuples, & par les plaintes publiques & particulieres qui les ont précedez ; parce que c'est par là qu'on excite, & qu'on anime les esprits à se déclarer, & à risquer plûtôt tout, que de souffrir une chose, qu'on prétend être contre leur liberté : c'est pourquoy les saints Peres, pour nous inspirer de l'horreur de ce vice ne regardent ceux qui y sont portez par leur penchant naturel, que comme des pestes publiques, des empoisonneurs, des rebelles, & des seditieux, qui allument le flambeau de la discorde, & qui sement la division par tout : encore ne considerent-ils ce peché que par rapport aux hommes, dont ils attaquent la réputation ou l'autorité.

1. Reg. c. 15.

Car à le considerer par rapport à Dieu qu'il offense tantôt indirectement, & tantôt directement ; je ne crains point de dire encore une fois, que c'est une disposition aux plus grands crimes ; ce qui a fait dire à saint Chrysostome, que celui qui murmure n'est pas éloigné du blasphême, & que c'est pour cela, que

Dieu l'a ſi ſeverement puni dans l'ancienne Loy : *Gravis enim*, dit ce Pere, *gravis inquam eſt murmurator, & vicinus blaſphemiæ, alioquin cujus gratia illi tantùm ſupplicii dederunt?* Ce peché, en effet, s'adreſſe à Dieu, non ſeulement comme tous les autres crimes, qui ſe commettent contre les hommes, à cauſe que les interêts de Dieu ſont tellement confondus avec ceux de la creature, qu'il eſt impoſſible de les en ſéparer ; mais d'une maniere toute ſpeciale, quand le murmure tend à ſoulever les autres contre une autorité legitime, ſelon le raiſonnement de ſaint Paul, qui nous aſſure que toute puiſſance venant de Dieu, il s'enſuit que celui qui s'y oppoſe, ou qui y reſiſte, ou celui qui ne s'y ſoumet qu'avec murmure, ou enfin qui par ſes murmures porte les autres à s'y oppoſer, reſiſte à l'ordre de Dieu ; & c'eſt ſur ce principe, que Moyſe établi de Dieu pour conduire les Iſraëlites, diſoit à ce peuple rebelle, & accoûtumé à murmurer, *nec contra nos eſt murmur veſtrum, ſed contra Dominum.* Qui ſommes-nous, pour vous en prendre à nous dans vôtre mécontentement ? Non, ce n'eſt point à nous, que vos murmures s'adreſſent, c'eſt à Dieu, dont nous tenons la place, & qui vous conduit par nôtre miniſtere : ſçachez donc que Dieu a entendu les murmures que vous avez faits contre lui, *eò quod audierit murmurationes veſtras, quibus murmurati eſtis contra eum* : & la raiſon qu'en rend ſaint Gregoire le Grand eſt concluante ; parce que celui qui murmure contre le pouvoir que Dieu a donné aux hommes, s'en prend à celui, d'où

Homil. 8. in Epiſt. ad Philipp.

Exod. 16.

Exod. 16.

vient originairement ce pouvoir ; & ainſi il prend Dieu même à partie, en trouvant à redire à ſes ordres : & c'eſt à quoy (Meſſ.) on ne fait pas aſſez de reflexion, quand on ſe laiſſe ſi aiſément aller aux murmures & aux plaintes, contre ceux qui nous gouvernent, *non contra nos eſt murmur veſtrum, ſed contra Deum.*

Il eſt vray qu'on peut dire alors que ce n'eſt qu'indirectement que ce murmure s'adreſſe à Dieu ; auſſi ne s'en tient-il pas toûjours là, puiſqu'il s'attaque directement à lui-même, par des blaſphêmes contre ſa Providence, contre ſa juſtice, & contre la conduite qu'il tient à nôtre égard, quand il traverſe nos deſſeins par des maladies, ou qu'il les renverſe entierement par la perte de nos biens, de nôtre autorité, & de nôtre credit. Ce que le même ſaint Gregoire appelle blaſphême, & un orgueil ſacrilége, qui appelle Dieu en jugement, & qui lui demande compte de ſa conduite ; & ne croyez pas qu'il n'y ait que les Scelerats & les Athées, qui en viennent à cet excés ; car c'eſt peut être le peché où les hommes tombent le plus ſouvent, puiſqu'on n'entend preſque autre choſe tous les jours que murmurer contre le Ciel, contre le temps, contre l'ordre ou la rigueur des ſaiſons, contre la malignité de l'air, contre la ſterilité des moiſſons, & quelquefois contre l'abondance même, ſelon nos interêts, nos vûës, & nos projets. Nous voulons que Dieu s'accommode à nôtre volonté, & que ſa Providence ſe regle ſur nos deſirs. Et qu'eſt-ce que cela, demande l'éloquent Salvien, ſinon murmu-

in 7. Pſalm. Penit.

rer contre les ordres de cette ſageſſe infinie, & ſe plaindre de Dieu même. Plaintes, murmures, cenſures, & accuſations, à quoy il ne manque, pour être autant de blaſphêmes formels, qu'un peu davantage de reflexion ſur la malice de ce peché. Ah! penſons du moins qu'ils ne ſont pas ſi peu de choſe, en voyant les terribles châtimens dont Dieu les a toûjours punis. Ignorons-nous que de plus de ſix cens mille hommes, qui étoient ſortis de l'Egypte ſous la conduite de Moyſe, il n'y en eut que deux qui entrérent dans la terre promiſe, & que les autres en furent exclus pour leurs murmures? N'êtes-vous point effrayez d'apprendre que la terre s'eſt entr'ouverte pour engloutir dans ſes abîmes, Coré, Datan, & Abiron avec deux cens cinquante de leurs complices, lorſqu'ils avoient encore le murmure en la bouche, & que le feu du Ciel réduiſit en cendres une partie du camp d'Iſraël; & ne liſons-nous pas dans l'Epître canonique de l'Apôtre ſaint Jude, que l'Enfer même eſt reſervé aprés la mort, à ceux qui murmurent; puiſqu'il y en a eu qui y ont été enſevelis tout vivans; *murmuratores querulosos, quibus procella tenebrarum ſervata eſt in æternum.*

En faut-il davantage (Chrétiens Auditeurs) pour vous inſpirer de la crainte & de l'horreur de ce peché, & pour vous exhorter avec le Diſciple bien aimé, à vous en donner de garde? *Nolite murmurare invicem.* Il faut ſeulement vous avertir qu'on ne doit pas regarder comme des murmures ces plain- *Conclusion.* *Joan. 6.*

tes respectueuses & pleines de confiance, que les anciens Patriarches, les Prophetes, & d'autres grands hommes ont quelquefois faites à Dieu, en répandant leur cœur en sa présence, soit dans les maux extrêmes qu'ils souffroient, soit dans les outrages qu'on leur faisoit : ces grands Saints representoient seulement à Dieu, dans l'amertume de leur cœur, l'excés de leurs souffrances ; ils découvroient les sentimens de la nature, qui étoit prête de succomber, s'il ne les soûtenoit ; que si quelqu'un de ces grands hommes s'est laissé aller à quelque foiblesse de ce côté-là, comme fit le Prophete Jonas, nous voyons que Dieu n'a pas manqué de s'en plaindre lui-même, & de leur reprocher leur peu de fidelité. Imitons plûtôt la patience & la resignation des autres ; Dieu n'exige pas de nous une insensibilité stoïque ; nous pouvons implorer son secours dans les outrages qu'on nous fait, lui representer l'injustice de nos persecuteurs, nous pouvons même justifier nôtre innocence, & faire connoître que l'on n'a pas merité le dur traitement qu'on nous fait, & en porter nos justes plaintes à ceux qui les doivent écouter, & nous faire justice ; ce n'est pas ce qu'on appelle murmure, ni ce qu'entend le Sage, quand il veut que nous nous donnions de garde de ce vice si odieux, qui ne nous soulage en rien : *custodite vos à murmuratione, quæ nihil prodest* ; mais c'est d'animer tout ce monde par nos plaintes & par nos murmures, contre ceux de qui nous avons receu quelque injure ; & faire connoître par tout l'injustice de ceux

Sapient. 1.

que nous croyons, & que nous appellons nos ennemis.

Il faut de plus comprendre ſous ce nom de murmure, ces plaintes, ces invectives, & ces cenſures que l'on fait des actions d'autrui, des deſordres publics & particuliers; car enfin ſi nous ne pouvons pas y remedier, il eſt évident que Dieu ne nous en demandera pas compte; mais vous rendrez vous-mêmes un compte exact de ces murmures inutiles, qui augmentent plûtôt les deſordres qu'ils n'y remedient, de ces murmures ſéditieux, qui mettent la diviſion par tout, de ces murmures impies & ſacrileges contre la Providence & contre les ordres de Dieu, que les ſaints Peres comptent entre les blaſphêmes. Or pour arrêter ces murmures qui ſont, ſans contredit, les plus criminels, quand il nous arrive quelque accident, qui ſemble nous donner quelque lieu de nous plaindre, ſouvenons-nous des paroles, que dit autrefois le Sauveur du monde au Prince de ſes Apôtres, qui étoit ſurpris du procedé, dont ſon divin Maître uſoit à ſon égard, *quod ego facio, tu neſcis modò, ſcies autem poſtea.* Supprimez vos plaintes, hommes aveugles, qui ne voyez pas les deſſeins de la Providence; attendez que Dieu ait tiré le voile qui vous les couvre preſentement; ſes vûës & ſes penſées ſont auſſi éloignées des vôtres, que le Ciel eſt eloigné de la terre. Vous ignorez maintenant ſes deſſeins, mais il vous les découvrira un jour; vous vous plaignez des *Joan.* 13.

effets de ſa juſtice, & alors vous reconnoîtrez les effets de ſa bonté, & au lieu des ces injuſtes murmures, où vous vous laiſſez aller contre la divine Providence; vous en admirerez la conduite, & éprouverez ſes miſericordes dans l'éternité bien-heureuſe, &c.

Digitized by Google

XIV.

SERMON

De la Science.

Labia Sacerdotis custodiunt scientiam. Malachiæ. 2.

Les lévres du Prêtre sont les dépositaires de la Science. *Au Prophete Malachie. c.* 2.

A science est-elle un present que Dieu fait à ceux qu'il choisit pour être les Ministres de de ses Autels, ou bien une qualité qu'il recherche dans ceux qui se destinent au ministere du Sacerdoce? Il est constant (Messieurs) que de quelque côté qu'elle vienne, que ce soit une qualité acquise ou infuse, un don du Ciel, ou le fruit de leur travail, elle a toûjours été necessaire pour remplir les obligations de cet état; & que dans la nouvelle aussi-bien que dans l'ancienne Loy, la science n'a pas seulement été un ornement de la dignité, à la-

quelle Dieu les a élevez, mais une condition indispensable pour s'acquitter des devoirs qui y sont attachez. C'est ce que veulent dire ces paroles du Prophete, *labia Sacerdotis custodiunt scientiam* : elle ne doit pas être seulement renfermée dans leur esprit & dans leur memoire, comme un tresor caché, qui ne soit d'usage que pour eux-mêmes ; elle doit être sur leurs lévres, afin que les peuples les viennent consulter dans leurs doutes, & dans les difficultez qui peuvent naître sur les points de la Loy du Seigneur.

C'est un dépôt public que Dieu leur confie, afin qu'on puisse y avoir recours dans les besoins pressans ; ils en sont les dépositaires & les gardiens, comme d'un bien reservé pour les necessitez communes, & où chacun a droit de venir puiser, *custodiunt*. C'est de plus un dépôt & un tresor, non d'or, ni d'argent, ni de meubles précieux, mais rempli de richesses de salut, comme ajoûte le Prophete Isaïe, & dont ils doivent faire part aux autres, *divitiæ salutis sapientia & scientia;* *Isaïa. 13.* & ainsi gardiens & dépositaires de ces richesses & de ce trésor, ils doivent non seulement les conserver, mais encore les employer selon les ordres de celui qui les leur a confiez, & qui leur demandera un compte exact de ce qu'ils auront acquis par leur étude, ou négligé de mettre dans ce tresor ; & tout à la fois de l'usage & de l'employ qu'ils en auront fait, pour justifier la menace que Dieu leur fait faire par un autre Prophete, *quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne Sacerdotio fungaris mihi* ; parce que vous avez négligé ou *Oseæ. 6.*

mépriſé d'acquerir la ſcience, je vous rebuteray comme indignes, & incapables du miniſtere auquel je vous avois appellé.

Je ne pouvois (Meſſieurs) dans une aſſemblée de perſonnes, dont les uns ſont d'une érudition conſommée, & où les autres travaillent pour y parvenir; je ne pouvois, dis-je, vous parler d'un ſujet plus utile, que de m'efforcer d'animer l'ardeur de ceux-cy, & le zele de ceux là; c'eſt à dire, que de vous entretenir des moyens de devenir ſçavans en vûë de la gloire de Dieu, & de l'uſage que l'on doit faire de la ſcience pour le même deſſein. Adreſſons-nous pour cela au Pere des lumieres, & joignons-y l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

DE quelque utilité que ſoit la ſcience pour acquerir la ſainteté, & pour l'inſpirer aux autres; c'eſt pourtant un fâcheux préjugé contre les ſçavans, quand nous faiſons reflexion d'un côté, ſur l'établiſſement de la Religion, pour lequel Dieu n'a pas voulu ſe ſervir de la ſageſſe & de la ſcience du ſiecle; mais qu'en rejettant ces ſecours humains, il n'a fait choix que de perſonnes groſſieres, ſans étude & ſans capacité; & d'un autre côté quand nous conſiderons l'humilité & la docilité, qui eſt neceſſaire pour embraſſer la Foi, à laquelle l'orgueil & l'entêtement des plus éclairez de l'antiquité Payenne a toûjours été l'obſtacle le plus à craindre & le plus puiſſant; & ce qui eſt encore plus fort que tout cela, eſt la reproba-

tion que Dieu, dans l'Ecriture, ſemble faire des Sages & des Sçavans du monde, comme des cenſeurs de la divinité, ainſi que les appelle Tertullien, & comme les plus grands ennemis de ſa gloire, les plus rebelles à ſes graces & à ſes Loix, & les plus difficiles à plier ſous le joug de l'Evangile, & à ſoumettre leur raiſon à la Foi; par une préſomption, qui ſemble attachée à la ſcience même, *ſcientia inflat.* C'eſt l'oracle qu'a prononcé le grand Apôtre ſaint Paul, qui proteſte lui-même qu'il ne ſçait autre choſe que Jeſus-Chriſt crucifié, & qu'il n'eſt pas venu pour convaincre les eſprits par la force de l'éloquence, ou par les puiſſans raiſonnemens de la ſageſſe mondaine, quoyqu'il excellât en cela même, & qu'il s'y fût rendu conſiderable parmi ceux de ſa nation. Ce qui a fait que les plus grands Saints que l'Egliſe a produit, ont toûjours préferé une humble ignorance, & une innocente ſimplicité, à une orgueilleuſe & ſuffiſante capacité, que Dieu a même voulu confondre & humilier, comme rapporte le même Apôtre, en permettant qu'ils ſoient tombez dans les crimes, & dans les deſordres les plus honteux.

1. *ad Cor.* 8.

Voilà (Meſſieurs) d'étranges préjugez que j'aurois d'abord à combattre & à détruire, ſi j'entreprenois d'y répondre pied à pied, & ſi je ne croyois ſatisfaire à toutes ces objections par une ſeule réponſe, qui eſt que la ſcience eſt du nombre de ces choſes, que l'on peut appeller équivoques, & dont on peut bien ou mal uſer; telles que ſont le feu, les armes, la parole, les viandes les plus ſalutaires,

res, & cent autres de cette nature, dont l'abus eſt infiniment pernicieux, mais dont on peut auſſi tirer des ſecours & des avantages incomparables, pour tous les beſoins de la vie. Pour renverſer donc tous ces préjugez, dont on pourroit ſe laiſſer prévenir contre la ſcience, je n'ay qu'à vous dire qu'ils viennent du mauvais uſage qu'en font les ſçavans, & qu'on ne peut attribuer à un inſtrument, l'abus ou le mal qu'en peut faire celui qui ne ſçait pas s'en ſervir, ou qui l'employe à des uſages, qui ſont contre ſa nature. Dieu qui reprouve dans l'Ecriture la ſuffiſance des Sçavans remplis de l'eſtime d'eux-mêmes, comme indociles & incapables des veritez de la Foy, rebute auſſi ceux, qui négligent la ſcience qui eſt neceſſaire à un Miniſtre du Seigneur; ſi le Sauveur a préferé des pecheurs groſſiers & ignorans à la ſubtilité des Philoſophes, & à l'éloquence des Orateurs, lui-même n'a-t-il pas inſtruit & éclairé ces perſonnes groſſieres, d'une ſcience toute celeſte? Et n'a-t-il pas donné à leurs diſcours la force de confondre la ſageſſe, & les fauſſes lumieres des plus grands génies? Le même ſaint Paul, qui n'a pas prêché & perſuadé les veritez de l'Evangile par les raiſonnemens de la ſageſſe humaine, veut pourtant qu'on ſe rende capable de les deffendre par la ſcience, & exhorte vivement d'y faire toûjours quelques nouveaux progrés. *Creſcentes in ſcientiâ Dei . . . Magis abundet in ſcientiâ.* *ad Coloſſ. 2. ad Philip. 2.*

De maniere (Meſſieurs) que ſi le Chriſtianiſme n'eſt pas redevable de ſon établiſſe-

ment à la ſcience des Apôtres, avant qu'ils fuſſent éclairez des lumieres, & animez de la force de l'eſprit de Dieu ; il doit ſon avancement & ſa conſervation aux Docteurs, & aux Peres de l'Egliſe, qui ſe ſont oppoſez aux efforts qu'ont fait les heretiques pour renverſer l'ouvrage du Seigneur ; juſque-là que le plus dangereux artifice qu'ait inventé la rage de quelques tyrans, pour ſapper les fondemens de la Religion chrétienne, & pour la renverſer entierement, a été d'interdire aux Chrétiens l'entrée des écoles publiques, afin qu'étant ſans deffenſe & ſans appui elle ne pût ſe ſoûtenir. En effet par ce damnable artifice, ils lui ont plus enlevé de Sujets, que que les autres n'avoient fait par l'appareil des ſupplices, & par toute la cruauté qu'ils avoient employée pour les épouventer. Diray-je enfin que ſi la ſcience enfle le cœur, & remplit l'eſprit de préſomption, & d'une vaine ſuffiſance, d'ailleurs auſſi quand elle a fait alliance avec le zele & la charité, rien n'eſt plus propre pour édifier le prochain, & pour nous rendre des inſtrumens utiles à la gloire du Dieu des ſciences, comme parle l'Ecriture, *Deus ſcientiarum Dominus eſt* ; parce qu'il ſe ſert des hommes ſçavans pour éclairer les autres des veritez du ſalut ; comme dans le Ciel, il ſe ſert des plus ſublimes intelligences, auſquelles il communique immediatement ſes lumieres, pour les répandre ſur celles qui ſont d'un ordre inferieur. Ainſi (Meſſieurs) ne ſoyez pas ſurpris ſi j'employe aujourd'hui tout le zele que Dieu m'inſpire, pour montrer aux uns à quoy ils doivent em-

Digitized by Google

ployer utilement la ſcience qu'ils ont acquiſe par tant de travaux, & aux autres comment ils doivent l'acquerir, afin de s'en ſervir un jour pour la gloire de Dieu & pour le ſalut des ames, qu'ils doivent procurer par ce moyen. Je veux dire que la ſcience dont j'ay deſſein de vous entretenir, ſe peut conſiderer en deux manieres, ou entant qu'on travaille à l'acquerir, & alors elle s'appelle étude, qui a ſes peines, ſes dégouts, ſes difficultez, qu'il faut eſſuyer. Et en ſecond lieu entant qu'on la poſſede & qu'on l'a acquiſe par un long travail: à l'enviſager de la premiere maniere, on a beſoin de conduite pour ſe regler, & pour ſe rendre de dignes inſtrumens de la gloire de Dieu; & lorſqu'on l'a acquiſe, il eſt de la derniere importance de ſçavoir comme on s'en doit ſervir dans les fins & dans les vûës de Dieu même; c'eſt ce qui va faire le partage de ce diſcours.

La ſcience (Meſſieurs) ne s'acquiert que par l'étude; c'eſt ce qui n'a pas beſoin de preuves, & je me perſuade que vous en êtes aſſez convaincus. Cette étude ne peut être ſans un long & un penible travail; autre verité trop conſtante, pour perdre icy le temps à vous en convaincre: & l'Axiome commun qui dit que les racines de l'arbre de la ſcience ſont auſſi ameres que les fruits en ſont doux & agreables, eſt trop rebattu pour en pouvoir douter, ou même pour me laiſſer quelque choſe à dire ſur ce chapitre; d'ailleurs c'eſt la fonction d'un Pedagogue plûtôt que d'un Prédicateur, de tracer une methode I. Partie

de bien étudier, d'en prescrire l'ordre, & d'en regler le temps. Que me reste-il donc à faire ? Le voicy ; c'est de vous apprendre à étudier chrétiennement : car je ne craindrai point de me servir de ce terme, & à faire de la science un moyen de salut, & pour soy & pour les autres en même temps, ce qui regarde particulierement ceux qui sont appellez à l'Eglise, & destinez à conduire & à instruire les autres ; & par consequent qui doivent être les premiers persuadez, que le moyen le plus propre pour remplir un jour leurs devoirs ; c'est de travailler maintenant à acquerir une profonde érudition, & toutes les connoissances necessaires pour soûtenir les plus importans employs. C'est donc à ces personnes en particulier, que je dis, que trois choses leur sont absolument necessaires pour réüssir dans cet important dessein, afin de rendre leur travail d'un grand merite devant Dieu, & d'en recueillir un fruit considerable à l'avenir. Ces trois choses sont une intention droite dans ce travail qu'ils entreprennent; le choix judicieux des sciences ausquelles ils doivent s'appliquer ; & enfin le secours du Ciel, qu'ils doivent s'efforcer de s'attirer, sans lequel & leur peine & leur travail deviendroient inutiles. Expliquons cecy plus en détail.

L'intention pure & droite est, sans contredit, la premiere chose qu'il faut avoir dans l'étude & dans l'acquisition des sciences ; puisque c'est de-là qu'elles tirent ce qu'elles on d'honnête ; & ce qui en fait un exercice saint & loüable, & digne d'un Chrétien, qui

ne peut guere employer plus utilement ſon temps, ni fixer l'inconſtance d'une volage jeuneſſe par une noble & plus innocente occupation. Or cette intention, comme vous ſçavez, n'eſt autre choſe que le deſir de la fin qu'on a en vûë, & qui eſt bonne ou mauvaiſe, ſainte ou corrompuë ſelon la qualité du motif qu'on a devant les yeux. C'eſt pourquoy ſaint Bernard qui parle toûjours des choſes par le rapport qu'elles ont à leur fin, ne fait auſſi l'éloge de la ſcience, que par rapport à l'intention qu'on ſe propoſe en travaillant à l'acquerir. Il y en a, dit il, qui s'y donnent tout entiers & de corps & d'eſprit, mais par une pure curioſité, & par une inſatiable avidité de ſçavoir, en ſe bornant-là, & n'ayant point d'autre but que de ſe remplir l'eſprit de connoiſſances ſteriles; *ſunt qui eo fine ſcire volunt, tantum ut ſciant, & turpis curioſitas eſt.* Les autres étudient avec ardeur, & paſſent les jours & les nuits ſur les livres, afin d'être conſiderez ſur le pied d'hommes ſçavans, & d'une érudition conſommée; & c'eſt une vanité pleine d'ambition; *ſunt qui ſcire volunt ut ſciantur, & turpis vanitas eſt:* & enfin il y en a qui travaillent à devenir ſçavans, par un ſordide interêt, pour ſe pouſſer & pour s'avancer dans le monde, & pour s'élever par ce moyen à quelque poſte, ou pour faire un établiſſement conſiderable: *& ſunt item qui ſcire volunt, ut ſcientiam aliis vendant, & turpis queſtus eſt.* Il y en a enfin, qui ont pour but de leurs études, & de leur ſcience d'édifier le prochain, & de ſe rendre utiles au public: *ſunt quoque qui ſcire* *Serm. 36. in Cant.*

volunt ut ædificent, & charitas est. Et c'est cette fin (Messieurs) ce motif, & cette intention, qu'on se doit proposer dans l'étude, & dans l'acquisition des sciences, pour en faire un instrument utile de la plus parfaite charité, & pour rendre un service considerable à Dieu même, dans l'état où sa Providence nous a appellez.

Ainsi, ne vous imaginez pas que ce soit bien étudier, que de s'appliquer à l'étude par curiosité, & par une avidité inquiete de tout apprendre, & de tout sçavoir; la science n'est pas pour elle-même; c'est un moyen, & pour être de quelque merite devant Dieu, elle doit avoir une fin chrétienne, que saint Bernard exprime par le terme d'édifier; c'est à dire de jetter dans les autres les fondemens d'une vie sainte, élever, étendre, & soûtenir la maison du Seigneur qui est l'Eglise, dont nous sommes les Ministres. De maniere que ceux qui dans leurs études, n'ont autre but que le plaisir de sçavoir, ou qui ne se proposent point d'autre fin que la satisfaction de leur esprit, sans en esperer d'autre fruit, n'étudient pas en Chrétiens; & si le Sage nous assure que ceux qui n'ont pas la science de Dieu, & qui ne s'appliquent pas à le connoître, sont des gens qui passent inutilement leur temps sur la terre, *vani sunt homines, in quibus non subest scientia Dei.* Je puis bien dire le même, de ceux, qui n'étudient pas en vûë de Dieu, & qui ne se proposent pas sa gloire & son service pour fin de leurs travaux. Il est vray que quand on ne retireroit point d'autre fruit de ce laborieux exercice,

Sapient. 13.

que de fuir l'oiſiveté, & par là, de s'éloigner des deſordres où cette oiſiveté faineante plonge une grande partie des hommes ; ce ſeroit toûjours un bien conſiderable, & une honnête occupation, qui polit l'eſprit, & qui eſt toûjours d'uſage dans la vie civile ; & quand même la curioſité y auroit la plus grande part, comme ce motif n'eſt pas aſſez criminel, pour bannir abſolument l'étude des ſciences naturelles, on ne peut pas dire auſſi que ce ſoit une fin aſſez digne d'un Chrétien, qui en doit faire un uſage infiniment plus noble, puiſqu'il la doit regarder comme un moyen de travailler à ſon ſalut, & à la gloire de Dieu.

L'autre motif que quelques-uns ſe propoſent dans la ſcience, qui eſt de ſe faire connoître, & d'acquerir la reputation de Sçavant, eſt ſans doute plus blâmable, comme plus contraire à l'humilité chrétienne ; c'eſt pourquoy ſaint Bernard l'appelle une honteuſe vanité : c'eſt cependant l'unique fin que ſe propoſent la plus grande partie des gens du monde dans leurs études ; parce qu'ils ne connoiſſent rien de plus grand que l'honneur & l'eſtime des hommes ; vous diriez, en ſuivant leurs ſentimens, que comme c'eſt l'eſprit & la raiſon qui diſtingue l'homme, & qui l'éleve au deſſus de tous les autres animaux, de même que la ſcience les devroit élever au deſſus des autres hommes, & les diſtinguer de la foule, par les lumieres & les connoiſſances particulieres que l'étude leur donne ; comme s'il n'y avoit point d'autres qualitez qui les puſſent rendre plus conſiderables. Mais

c'eſt aſſez à un Chrétien de ſçavoir que cette gloire eſt une pure vanité, & que ſi elle eſt l'unique fin de leurs veilles & de leurs travaux, elle en ſera auſſi toute la récompenſe. Enfin le dernier motif qu'allegue ſaint Bernard, n'eſt pas moins ordinaire ni moins honteux, d'étudier par un interêt ſordide, pour trouver le moyen de faire ſa fortune, & comme a dit un ancien, nourrir l'eſprit afin d'avoir enſuite de quoy nourrir le corps. Non, que je veüille ici blâmer la condition de ceux, qui vivent d'une profeſſion auſſi loüable qu'eſt celle d'inſtruire la jeuneſſe, & de tenir des écoles publiques pour enſeigner les arts & les ſciences; à Dieu ne plaiſe, que je condamne jamais un employ, qui dans tous les ſiecles, & parmi toutes les nations a toûjours été jugé auſſi honorable qu'il eſt neceſſaire pour l'éducation des enfans; mais j'appelle, avec ſaint Bernard, faire de la ſcience un interêt honteux, quand on n'a que des vûës baſſes & intereſſées, & qu'on n'y cherche que le lucre, qui eſt l'unique but de ce travail. Et voilà les motifs que ce grand Saint, qui avoit appris la ſcience dans l'école du Saint-Eſprit, a jugé indignes d'un homme appellé de Dieu pour ſervir l'Egliſe, & pour travailler au ſalut du prochain. C'eſt pourquoy la premiere choſe qu'on doit faire, pour rendre les études ſaintes & agréables à Dieu, eſt de les rapporter à la gloire de Dieu, par une intention droite & ſainte, qui en eſt la premiere condition.

Mais il y en faut joindre une ſeconde, ſi on en veut faire un inſtrument propre à avancer

cette gloire qu'on doit toûjours avoir en vûë ; c'eſt de bien regler ſes études, & de faire un bon choix des ſciences auſquelles on doit s'attacher ; car comme il eſt impoſſible de tout ſçavoir, & d'exceller également en tout ; il eſt évident qu'il faut donc s'appliquer aux choſes qui nous peuvent être d'un plus grand uſage par rapport à la fin, & au deſſein que l'on s'eſt propoſé, afin d'en faire l'objet de nôtre ſcience, & la matiere de nos veilles ; car à moins de cela, la curioſité nous fera donner tout nôtre temps à des études profanes, éloignées de nôtre vocation, & qui n'avanceront de rien la pieté, ni le culte de Dieu. On ſe croira bien ſçavant quand on aura appris des Langues nouvelles, au lieu de ſçavoir à fond celles qui ſont neceſſaires pour confondre les heretiques ; on s'appliquera à l'hiſtoire de nos jours, à apprendre les Loix & les mœurs de toutes les nations, au lieu de s'appliquer à la lecture des Peres & des Conciles. On ſe fournira des remarques, & des plus beaux traits des anciens, pour briller dans les converſations, & paſſer pour bel eſprit, au lieu de poſſeder les canons, & la diſcipline eccleſiaſtique ; on s'exercera à des compoſitions pueriles, à des poëſies inutiles, & à des piéces du temps, au lieu de ſçavoir la Theologie, ſoit morale, ſoit ſcholaſtique, l'hiſtoire eccleſiaſtique & les controverſes ; Car ce ſont les études ſolides de ceux qui veulent entrer dans le Clergé pour y rendre ſervice à l'Egliſe. Que s'ils les négligent pour apprendre ce qu'ils appellent les belles Lettres, ils bâtiront ſans jetter de ſolides fon-

demens, ils ne se rempliront l'esprit que de vaines curiositez ; & nous voyons que ces personnes qui se piquent de bel esprit dans une profession, qui doit s'attacher à ce qu'il a d'essentiel ; que ces personnes, dis-je, faute d'avoir fait un bon choix dans leurs études, ne sont capables ni de s'opposer à l'erreur, ni de décider sûrement un cas de conscience, ni de conduire les ames dans les voyes du salut, & s'ils s'ingerent d'annoncer la parole de Dieu, ils n'ont qu'un zele sans science, qui leur fait avancer des choses douteuses, & soûtenir des maximes plus propres à jetter le trouble dans les ames, qu'à les nourrir d'une solide pieté.

J'aurois à la verité mauvaise grace, de la profession dont je suis, de blâmer absolument les Lettres humaines ; je sçay que c'est un des plus honnêtes exercices, & l'un des plus beaux ornemens de l'esprit ; mais aprés tout, quand elles n'ont point d'union ni de rapport avec la science de Dieu, de nos Mysteres & de nôtre Religion, quand elles ne sont point soumises aux veritez divines, quand elles n'ont point pour but de porter à la connoissance & à l'amour de Dieu, elles ne peuvent servir qu'à faire évanoüir l'esprit dans ses propres pensées, comme il arriva à ces orgueilleux Philosophes, dont parle saint Paul, ausquels leur funeste sçavoir n'a servi qu'à les faire tomber dans un aveuglement déplorable, & dans un sens reprouvé. Outre (Mess.) que la science & la capacité doit être differente selon les differentes professions que les hommes embrassent. Car enfin il n'est pas

neceſſaire à un honnête homme du monde d'être profondement ſçavant ; il ſuffit qu'il ſçache un peu de tout, pour en parler dans les cercles, & pour entendre ce qu'en diſent les plus habiles. Un homme qui prétend à la magiſtrature, doit entendre les affaires, étudier les Loix & les coûtumes, ſe rendre conſommé dans le Droit & dans la Juriſprudence ; & il lui ſeroit aſſez inutile d'être un grand Theologien, de ſçavoir à fond les Peres & les Conciles, & s'il les ignore, il en eſt quitte pour dire que cela n'eſt pas de ſa profeſſion. Mais un Eccleſiaſtique, un Paſteur, un homme deſtiné à inſtruire & à conduire les autres, à combattre l'erreur, à établir les veritez & les maximes de la Religion : ne les ſçavoir pas lui-même, n'eſt-ce pas manquer à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans ſes devoirs, & s'attirer le reproche que Dieu fait dans l'Ecriture : *quia repulisti ſcientiam, repellam te, ne Sacerdotio fungaris mihi*, comme vous avez rejetté la ſcience qui étoit neceſſaire pour remplir les fonctions de vôtre miniſtere, & de vôtre état, vous ſerez vous-même rejetté, & rebuté de Dieu, comme un Miniſtre inutile, & qui n'eſt pas capable de lui rendre aucun ſervice.

A quoy il faut ajoûter, le moyen le plus efficace de réüſſir dans ſes études, qui eſt la troiſiéme choſe ſur laquelle je vous prie de faire une particuliere reflexion : car ce moyen n'eſt pas, comme peut-être vous vous imaginez, de s'y appliquer avec un travail opiniâtre, de ſe fournir des meilleurs livres, de prendre les leçons des plus habiles Maîtres, &

qui ſont les plus en vogue, ou de conferer avec les gens, qui ſe ſont fait le plus de réputation; ce ſont des moyens humains, à la verité, qu'il ne faut pas négliger; mais celui qui veut étudier pour Dieu, & pour ſe rendre capable de réüſſir dans une profeſſion toute dévoüée à ſon ſervice, doit particulierement s'adreſſer à Dieu, pour attirer ſes lumieres, & implorer ſon ſecours, ſans lequel, le travail le plus conſtant, l'étude la plus aſſiduë & la plus appliquée, & toutes les plus profondes ſpeculations n'aboutiront à rien,
Pſalm. 126. *niſi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.*

En effet ſi ce ſecours de Dieu eſt neceſſaire dans toutes les autres entrepriſes, qui n'avoüera qu'il l'eſt encore davantage dans la pourſuite & dans l'acquiſition d'un bien, qui doit retourner à ſa gloire, & être uniquement employé à ſon ſervice? Si dans les armées, avant que de donner bataille & de combattre l'ennemy, on ne manque point d'invoquer le Dieu du Ciel, qui prend dans l'Ecriture, le nom du Dieu des armées, perſuadé que l'on eſt, que c'eſt lui qui fait pencher la victoire du côté qu'il lui plaît; n'eſt-il pas auſſi, comme nous l'avons déja appellé, le Dieu des ſciences, & le pere des lumieres? N'eſt-ce pas le conſeil que donne le ſaint Roy Prophete, de s'approcher de lui, pour
Pſalm. 33. en être éclairé, *accedite ad eum, & illuminamini.* Ne peut-il pas en un moment verſer plus de lumieres dans nôtre eſprit, qu'on n'en pourroit acquerir par un étude conſtant de pluſieurs années: *quam velox eſt ſermo ſa-*

pientia ! dit saint Leon, *& ubi Deus Magister est, quàm citò discitur quod jubetur !* n'est-ce pas enfin par ce divin secours, que tant de personnes, à qui la nature avoit donné moins de disposition, moins de talent, moins de genie, sont parvenus au plus éminent degré des sciences les plus sublimes ? Que s'il ne fait pas cette faveur à tous ceux qui se disposent à travailler pour sa gloire, du moins en attirant sa benediction sur leur travail, n'ont ils pas droit d'esperer qu'ils réüssiront à l'édification du prochain ? & cela d'autant plus, que la science qui éleve & qui perfectionne l'esprit, sera moins capable de nous enfler le cœur d'orgueil, quand nous reconnoîtrons qu'il y a plus de Dieu que de nous, & qu'elle n'est pas tant le fruit de nôtre industrie, que du secours d'enhaut. *Sermone 5. de Pentecost.*

Que si vous pensez réüssir par les seuls efforts de vôtre esprit, & si par vôtre seule assiduité, ou par vôtre seul travail, vous croyez vous acquerir la reputation d'un grand Theologien, d'un sçavant Canoniste, d'un Prédicateur éloquent, Dieu qui n'a que faire de vous, & qui ne se sert point d'instrumens qui ne dépendent absolument de lui, n'a qu'à retirer sa benediction, & tout vôtre travail deviendra inutile & sans fruit ; parce qu'enfin les moyens doivent avoir du rapport à leur fin : vous voulez vous rendre capables de rendre quelque service à Dieu, par le moyen de la science ; voilà une fin noble, & digne d'un Ministre du Seigneur ; mais si Dieu ne vous donne pas le secours que vous négligez de le lui demander, réüssirez-vous, soit dans le

ſoin d'acquerir cette ſcience où vous aſpirez, ſoit dans l'uſage que vous eſperez en faire ? Il y a bien du ſujet d'en douter ; car enfin, c'eſt Dieu qui enſeigne la ſcience, dit le ſaint
Pſalm. 39. Roy Prophete, *qui docet hominem ſcientiam*, & vous devez ſouvent vous adreſſer à lui pour ce ſujet & dans cette vûë, avec ce même Prophete, *diſciplinam & ſcientiam doce me.* C'eſt donc à vous, ô mon Dieu ! que je m'adreſſe pour ce deſſein ? à vous qui êtes le Dieu des ſciences, & qui en faites part à qui il vous plaît, à vous qui m'inſpirez le deſir de vous ſervir dans un état, que vous appellez vous-même vôtre héritage & vôtre poſſeſſion, vous voulez que je m'en rende capable par l'étude & par mon travail ; mais ſans vôtre ſecours, & ſans vos lumieres, ſi vôtre divin eſprit n'éclaire le mien, que puis-je faire, convaincu que je ſuis, que je n'avancerai rien ſans vous, non plus que je ne feray rien pour
Pſalm. 118. vous ? *Diſciplinam & ſcientiam doce me.* Voilà (Meſſieurs) les moyens d'acquerir la ſcience, conſiderons maintenant l'uſage qu'un Eccleſiaſtique en doit faire, & comme il doit employer ces richeſſes de ſalut, ainſi qu'un Prophete l'appelle. C'eſt ma ſeconde Partie.

II. PARTIE. Comme la ſcience eſt en effet un grand treſor, dont l'uſage qu'on en fait, enrichit les autres, ſans appauvrir celui qui l'employe. Je dis en trois mots (Meſſieurs) qu'il eſt infiniment utile à celui qui le poſſede, pour ſe rendre plus ſaint & plus vertueux ; qu'il eſt utile au prochain à qui l'on en fait part, puiſqu'on l'inſtruit par ce moyen de ſes devoirs,

Digitized by Google

& qu'on le porte au ſervice de Dieu, & enfin à l'Egliſe, & à Dieu même, dont on procure avantageuſement la gloire par ce même moyen. Ecoutez cecy, Sçavans, & apprenez les richeſſes de ſalut, que vous poſſedez, en poſſedant la ſcience qui les contient.

Car premierement comme c'eſt vous qui avez acquis ce treſor, & que c'eſt à vous proprement qu'il appartient de toute autre maniere que les autres biens; puiſque ni la fortune, ni l'injuſtice des hommes ne peut vous en dépoüiller: il eſt juſte que vous en joüiſſiez les premiers, c'eſt un avantage que vous avez, & que l'on ne peut vous conteſter, de pouvoir plus facilement vous élever en Dieu, par la connoiſſance de ces ouvrages, & de toutes les choſes naturelles. Vous ſçavez mieux ſa Loy, en poſſedant l'Ecriture, vous avez une connoiſſance plus parfaite de nos Myſteres, & des veritez de nôtre Religion, par le ſecours de la Theologie, & vous êtes enfin plus éclairez que le commun des hommes, par tant de lumieres qui vous ſont propres; auſſi êtes-vous appellez par le Sauveur même, la lumiere du monde, pour conduire les autres, & pour leur ſervir de guides; on ne peut donc douter que vous n'ayez un avantage conſiderable pour vôtre propre ſalut; autrement le Fils de Dieu ne menaceroit pas celui qui a une plus parfaite connoiſſance de ſa Loy, d'être plus ſeverement puni que les autres, s'il manque à l'obſerver plus regulierement. Car enfin, comme pour vouloir & pour aimer il faut connoître, il eſt hors de doute, que celui qui a le plus

de lumieres, une raiſon plus éclairée, & une connoiſſance plus diſtincte des choſes de ce monde & de celles de l'autre, aura plus d'avantage pour ſe détacher des unes, & tourner ſes vûës vers les autres, & que la grace du Ciel trouvera moins de réſiſtance de leur côté.

Je ſçay bien que l'on eſt prévenu d'un ſentiment contraire, & qu'on dit communement que les plus ſçavans ne ſont pas toûjours les plus portez à la pieté, parce qu'en donnant la plus grande partie de leurs ſoins à cultiver leur eſprit, ils négligent la pratique des vertus, qui les rendent plus ſaints & plus parfaits aux yeux de Dieu; mais c'eſt une illuſion d'attribuer à la ſcience les deffauts de leurs perſonnes; & comme on ne doute point qu'on ne s'en puiſſe mal ſervir, on ne conteſte point auſſi qu'il n'y ait une certaine intemperance dans l'étude & dans le deſir de ſçavoir, qui peut mettre un grand obſtacle à la ſainteté; c'eſt pourquoy la morale a établi une vertu qu'elle appelle ſtudioſité, pour moderer ce deſir violent, qui fait quelquefois qu'on néglige les autres devoirs de ſon état, & qu'emportez par cette paſſion, on ne paſſe ce juſte temperament, dans lequel on fait conſiſter la vertu; mais outre que cela eſt commun à la ſcience avec les plus nobles inclinations de l'ame, avec l'amitié, la liberalité, & la prudence qui peuvent dégenerer, & qui ſont ſituées entre les confins des vices qui les environnent; on peut toûjours dire que l'indevotion n'eſt pas un effet de la ſcience, mais de la corruption du cœur de celui qui la poſſede,

Digitized by Google

& que d'elle-même elle nous porte au bien, puiſqu'en nous ouvrant l'eſprit pour connoître le bien & le mal, comme l'arbre qui étoit dans le Paradis terreſtre, ce n'eſt pas pour en faire le triſte choix qui perdit nos premiers Peres, mais plûtôt pour fuir le mal, & pour nous attacher au bien.

D'ailleurs ſi l'étude, & la ſcience ſont un repos doux & tranquille, comme l'appellent les ſçavans mêmes; ce n'eſt pas une oiſiveté laquelle enſeigne le vice, c'eſt un repos agiſſant, ou du moins qui nous diſpoſe à agir utilement, & qui, en nous retirant de la diſſipation où les autres employs nous jettent, nous apprend ce que nous devons faire pour nôtre ſalut; & certes quand la ſcience n'auroit point d'autre avantage que de retirer un homme de Lettres des deſordres, où chaque âge a coûtume de ſe laiſſer aller par l'oiſiveté, ne ſeroit-ce pas toûjours un bien conſiderable qu'elle nous procureroit? Et n'eſt-on pas auſſi prévenu en faveur d'une perſonne adonnée à l'étude qu'elle eſt bien éloignée de vivre dans le déreglement, qu'elle ne fréquente point de mauvaiſes compagnies, quand elle converſe plus avec les morts qu'avec les vivans, & que ſes livres ſont tout enſemble & ſon occupation, & ſon divertiſſement. Les Saints Peres mêmes ont donné dans ce ſentiment, & leur exemple ſeul nous tiendroit lieu de preuves, quand ils ne l'auroient pas déclaré dans leurs écrits, *ama ſcientiam ſcripturarum, & carnis vitia non amabis*, dit ſaint Jerôme; c'eſt le ſeul témoignage que je veux en apporter, puiſque ce n'eſt pas juſqu'aux

l. 2. Epiſt. Epiſt. 13. ad Ruſtic.

Payens qui n'ayent été convaincus de cette verité.

Ainſi (Meſſieurs) ne cherchons point d'autre cauſe du déreglement de tant d'Eccleſiaſtiques, dont la vie toute mondaine, pour ne pas dire ſcandaleuſe, va quelquefois à l'opprobre de l'Egliſe & de la Religion. Graces au Ciel! jamais on n'a vû le Clergé plus reglé, & ces ſcandales dont on s'eſt tant plaint autrefois, ne ſont plus à beaucoup prés ſi fréquens; mais on n'en voit encore que trop, & ſi nous en examinons la ſource, nous trouverons qu'elle vient de l'oiſiveté dans laquelle ils paſſent leur vie; ils ne ſçavent de quoy s'occuper, ils ont des Benefices de grand revenu, point de charges d'ames, & s'il y a quelques devoirs attachez à leur profeſſion, ils en ſont quittes en peu de temps & à peu de frais; à moins donc d'une grace toute particuliere du Ciel, & d'un grand fond de pieté, qui les porte aux bonnes œuvres, ne ſont-ils pas expoſez à mille occaſions qui les entraînent dans le vice & dans la vie toute déreglée? Ils ne ſçavent à quoy paſſer le temps, s'ils ne ſont dans le commerce du monde, s'ils ne ſe trouvent dans les converſations les plus dangereuſes, s'ils n'employent une partie de leur revenu à avoir un train proportionné à leur qualité, & l'autre partie au jeu, ou à d'autres folles dépenſes: ſouvent on ne les diſtingue pas même par l'habit des gens du ſiecle, bien loin d'avoir rien qui les faſſe reconnoître pour les Miniſtres du Seigneur, ou pour des perſonnes dévoüées aux Autels; mais d'où vient cela? Remontez à la ſource, ils

ne ſe ſont jamais appliquez à l'étude, & n'étant pas capables de s'occuper de rien de ſérieux, ni aſſez gens de bien pour s'adonner aux exercices de pieté ſi conformes à leur profeſſion, il faut qu'ils s'occupent de ces amuſemens mondains, qui dans les Eccleſiaſtiques doivent être comptez pour de veritables ſcandales : s'ils liſent quelques livres, ce ne ſont que ceux qui les peuvent divertir, & qui ne font que leur corrompre davantage & l'eſprit & le cœur ; au lieu que la ſcience porte naturellement à la vertu, conſerve l'innocence, garantit de la corruption du ſiecle, & eſt d'un merveilleux ſecours, non ſeulement pour rendre plus gens de bien ceux qui s'y appliquent, mais encore plus propres à porter les autres à la vertu, & à les mettre dans les voyes du ſalut.

C'eſt le ſecond uſage de la ſcience, comme ç'a été un des principaux motifs qu'on s'eſt dû propoſer pour l'acquerir. Car ſi pour cela, il faut inſtruire les autres des veritez éternelles, déſabuſer les autres des maximes du monde dont ils ſont entêtez, retirer ceux-cy du vice où ils ſont plongez, & porter ceux-là à la pratique de toutes les vertus, & enfin conduire même les plus gens de bien, & empêcher qu'ils ne s'égarent. La ſcience n'eſt-elle pas neceſſaire à tous ces uſages ? Peut-on ſans ce ſecours reſoudre les doutes & les difficultez qui naiſſent à tous momens, & dans mille rencontres ? Peut-on donner un conſeil ſûr & ſalutaire ? annoncer la parole de Dieu ? Peut-on, en un mot, remplir les fonctions de Paſteur, & les autres,

Digitized by Google

auſquelles tout Eccleſiaſtique s'engage en quelque façon en embraſſant cet état ? Or s'en trouver incapable quand on y eſt engagé, n'eſt-ce pas s'attirer le reproche que le Fils de Dieu faiſoit aux Phariſiens, d'être des aveugles, c'eſt à dire des perſonnes peu éclairées, & qui cependant s'ingerent dans un miniſtere, qui les engage à conduire les autres, vû qu'enſuite ils tombent dans le même précipice qu'eux ? Et n'eſt-ce pas pour cela, que Dieu vouloit indiſpenſablement dans l'ancienne Loy, que ceux qu'il appelloit au Sacerdoce, fuſſent ſçavans ; & qu'il rebutoit d'un miniſtere ſi ſaint & ſi auguſte, ceux qui négligeoient un moyen ſi neceſſaire pour en bien remplir toutes les fonctions.

Je ſçay bien que la ſainteté eſt la premiere & la plus eſſentielle condition qu'on demande dans cet état ; il ne s'enſuit pas pourtant de-là, qu'ils doivent ou mépriſer ou négliger la ſcience, qui eſt un moyen ſi neceſſaire pour inſpirer aux autres cette ſainteté ; puiſque le Sauveur du monde ordonnoit aux peuples d'écouter leurs paroles, & de ſuivre les avis & les conſeils des perſonnes élevées à cette dignité ; quoiqu'il ne les obligeât pas de ſuivre leur exemple, à moins que leur vie ne fût ſaintement reglée, *quæcunque ergo dixerint vobis ſervate & facite, ſecundùm opera verò illorum nolite facere.* Tous les Eccleſiaſtiques, je l'avoüe, ne ſont pas aſſis ſur la chaire de Moyſe, pour être une regle ſûre & infaillible de la doctrine, & des maximes qu'ils pourroient inſpirer ; mais ils y doi-

Matth. 23.

vent en quelque maniere ſuppléer par une ſcience profonde, afin de diſcerner le vray d'avec le faux, le certain d'avec le douteux, & pour deſabuſer ceux qui pourroient être tombez dans l'erreur. Car enfin dans le ſiecle où nous ſommes, c'eſt un bonheur dont nous devons remercier le Ciel, qu'il n'y eut jamais plus de Directeurs, plus de Prédicateurs, ni plus de perſonnes qui inſtruiſent & qui conduiſent les autres; mais c'eſt un malheur auquel on ne peut preſque parer, de voir des perſonnes qui s'ingerent dans ces miniſteres ſans une ſuffiſante capacité; car c'eſt être du nombre de ces conducteurs aveugles, ou de ces faux Prophetes de l'ancienne Loy, qui trompoient les peuples en leur annonçant des fauſſetez; car il n'y a rien de plus capable de ſéduire les eſprits, & d'établir l'erreur, qu'un Eccleſiaſtique zelé, mais trompé lui-même, ou peu éclairé; parce que comme ſa vertu, vraye ou fauſſe, autoriſe ſa doctrine, & donne du poids & du crédit à ſes diſcours, il ſemera plus de zizanie dans le camps du Seigneur, que mille ſçavans, qui n'auront pas cet air impoſant de ſainteté, ni cette réputation d'hommes de Dieu, n'en pourront arracher. Ce n'eſt donc pas aſſez pour travailler au ſalut des ames, d'avoir de la vertu & du zele, ſi ce zele n'eſt accompagné de ſcience, comme le preſcrit ſaint Paul.

De plus pour aider & pour conduire les autres dans la voye de ſalut il faut les exciter, & les porter au bien, aux bonnes œuvres, & à toutes les vertus chrétiennes: j'avoüe que la ſcience ſeule ne ſuffit pas toûjours pour cela,

Digitized by Google

ques, d'être les Miniſtres, les Agens, & les Ambaſſadeurs du Tres-Haut, qu'ils doivent être conſiderez : mais il faut ajoûter que c'eſt par le moyen de la ſcience qu'ils ſe rendent dignes de ces illuſtres qualitez ; puiſque ce n'eſt preſque que par ce ſeul moyen qu'ils travaillent pour Dieu, & pour la gloire de ſon nom. Car qu'eſt-ce que lui procurer de la gloire, ſinon de le faire connoître, de le faire ſervir & honorer ? Et par quelle voye le peut-on mieux faire que par la ſcience, qui éclaire tout le monde, & qui publie par tout ſes grandeurs, ſes veritez, ſes maximes, ſa Loy, ſa Religion ? C'eſt pour cela que l'Apôtre ſaint Paul aprés avoir donné à ſon diſciple Timothée le glorieux titre d'homme de Dieu, comme à celui qui étoit l'Agent & Miniſtre du Seigneur, employe une partie de la premiere lettre qu'il lui écrit, à ſe ſervir utilement de la ſcience qu'il avoit appriſe. *Hæc proponens, bonus eris Miniſter Chriſti Jeſu, enutritus verbis fidei, & bonæ doctrinæ quam aſſecutus eſt* ; propoſez aux autres ce que vous avez appris, pour vous rendre un digne Miniſtre de Jeſus-Chriſt ; parlez en Maître, & enſeignez ; cette fonction vous regarde ; éclairez comme vous êtes des Myſteres de la Foy, inſtruit des veritez chrétiennes, & ayant fait un ſi bon fond de doctrine, vous vous rendrez utile au Maître qui vous envoye ; s'il y a quelque choſe dont vous ne ſoyez pas encore ſuffiſamment inſtruit, *attende lectioni, exhortationi, doctrinæ*; ne plaignez point le temps que vous employerez à la lecture, & à vous rendre toûjours plus conſommé en ſcience ; que le progrés même *1. ad Tim. 4.* *Ibidem.*

que vous y avez fait ſoit connu de tout le monde, afin qu'il ne dédaigne pas de vous écouter, *profectus tuus ſit manifeſtus omnibus.* Enfin je ne puis rien vous recommander davantage ; puiſque c'eſt par là que vous vous acquitterez du miniſtere que Dieu vous a confié, de le faire connoître, & de lui procurer la gloire qu'il attend de vous dans le ſalut des ames, qui eſt le plus grand ſervice que vous lui puiſſiez rendre, *attendite tibi & doctrinæ, hoc enim faciens, & te ipſum ſalvum facies, & eos qui te audiunt.* *Ibidem.*

Vous voyez (Meſſieurs) avec quelle ardeur ce grand Apôtre inſpire à ce cher Diſciple, le zele, dont il étoit lui-même ſi vivement penetré ; mais faites auſſi reflexion comme il le porte à l'étude, & à ſe ſervir de la ſcience qu'il a acquiſe pour le bien de l'Egliſe, & pour la gloire de ſon Dieu ; comme il l'y excite par l'interêt de ſon propre ſalut, & de celui de ſes freres ; mais particulierement comme il lui fait entendre que c'eſt par ce moyen qu'il ſe rendra un digne Miniſtre du Seigneur, & qu'il remplira dignement les devoirs qui ſont attachez à cette qualité. Aprés cela il eſt inutile d'employer d'autres motifs pour animer ceux qui m'écoutent, les uns à acquerir la ſcience, & les autres à s'en ſervir dans les vûës de Dieu ; puiſque cette Epître du grand Apôtre peut tenir lieu du plus fort & du puiſſant Sermon ſur ce ſujet. Je puis dire ſeulement que quelque indifferentes que ſoient d'elles-mêmes les ſciences humaines & naturelles, par leſquelles on a coûtume de commencer ; on les conſacre en les rapportant à une ſi haute fin, qu'on en fait, comme par-

le

le le Prophete, des richeſſes de ſalut, dont on ne trafique point pour le temps, mais pour l'éternité : ce qui fait dire au Fils de Dieu, que ceux qui auront inſtruit les autres, & qui leur auront enſeigné les voyes de la juſtice, brilleront comme des aſtres dans le Ciel, d'une lumiere toute particuliere, qui ſera la récompenſe de leurs ſoins, de leurs veilles, & de leurs travaux. Je vous la ſouhaite, &c.

QUINZIE'ME SERMON.

De la Retraite & de la Solitude.

Assumit Jesus Petrum & Jacobum, & Joannem fratrem ejus, & ducit illos in montem excelsum seorsum, & transfiguratus est ante eos. Matth. c. 17.

Jesus prenant Pierre, Jacques & Jean son frere les conduit sur une haute montagne à l'écart, & fut transfiguré devant eux. *En S. Matth. c.* 17.

JE ne sçay (Messieurs) si entre toutes les actions du Fils de Dieu, on en trouvera une & plus mysterieuse, & plus instructive tout à la fois, que sa transfiguration, qui est rapportée dans l'Evangile de ce jour. Tout nous arrête & tout nous surprend, le lieu où elle se passe, qui est la montagne du Thabor, la disposition qu'il y

apporte, qui eſt de ſe retirer à l'écart, & de prendre avec lui trois de ſes Diſciples, dont le choix qu'il fait, pour en être les ſpectateurs & les témoins eſt un nouveau myſtere; les perſonnes qui interviennent dans cette action, & qui ont part à ſa gloire, ſçavoir Moyſe & Elie, qui repreſentent la Loy & les Prophetes; le témoignage que le Pere éternel rend à ſon Fils bien-aimé par une voix deſcenduë du Ciel; les tranſports de joye que reſſentirent ces trois Diſciples, dont l'un ne pût s'empêcher de ſe recrier. *Domine bonum eſt nos hic eſſe*; Seigneur que nous ſommes bien icy! & enfin les précautions qu'il prend pour tenir ce Myſtere ſecret, en leur recommandant le ſilence aprés que cette viſion eût diſparu. Que de Myſteres! que d'inſtructions! que de circonſtances capables de ravir nos eſprits, & de nous exciter à ſuivre ce Sauveur à l'écart, dans ce lieu ſeparé de tout commerce du monde, à monter avec lui ſur le Thabor, pour nous y transfigurer nous-mêmes, & devenir des hommes tout nouveaux!

Croiriez-vous bien (Chrétienne Compagnie) que quelque difficulté qu'il y ait de joindre toutes ces circonſtances, & de les réünir dans un corps de diſcours, j'ay cru avoir trouvé la clef de tous ces Myſteres, & avoir réduit toutes ces inſtructions à une ſeule pratique, qui renferme toute la morale chrétienne, & dont le fruit ſera, ſi nous voulons en faire l'eſſay, de nous transfigurer nous-mêmes, & de nous élever au deſſus de toutes les choſes creées; de trouver Dieu, que nous ne trouvons pas ſi facilement ailleurs, de lui

parler & de l'entẽdre; de méditer ſa Loy, & les veritez que les Prophetes nous ont annõcées, & enfin de joüir par avance du bonheur que nous attendons dans le Ciel. Oüy (Meſſieurs) je veux aujourd'hui vous conduire dans un lieu, où tout cela ſe trouve; ou du moins je veux vous l'enſeigner, & il ne tiendra qu'à vous d'en faire l'experience dés aujourd'huy. Vous en tomberez d'accord, ſi, ſans vous tenir plus long-temps en ſuſpens, je vous dis que le Thabor, où ſe rencontrent toutes ces merveilles & tous ces avantages, eſt la Retraite & la Solitude; c'eſt à dire une vie ſéparée du commerce du grand monde, pour penſer plus commodement aux veritez éternelles, & aux affaires de vôtre ſalut; heureux ſi je puis vous en inſpirer le deſir. Mais pour vous convaincre par vous-même, de ce que j'ay à vous dire ſur ce ſujet; implorons les lumieres de l'eſprit ſaint, & ſalüons celle qui a été le modele d'une vie éloignée du monde, & unie intimement à Dieu.

Ave Maria.

POur vous repreſenter (Meſſieurs) le bonheur & les avantages de la vie ſolitaire & retirée; je ne puis entrer plus à propos dans mon ſujet, que par la demande que quelques ſaints Peres font ſur l'Evangile de ce jour. Le Fils de Dieu (diſent-ils) comme Maître de ſa conduite & de ſes actions, ne pouvoit-il pas faire paroître ce leger écoulement de ſa gloire, & ſe transfigurer en tout autre lieu, auſſi-bien que ſur le Thabor? Ou

n'en fait nul doute, répondent ils en même-temps ; mais il a voulu que ce fût en un lieu à l'écart, & éloigné de tout commerce des hommes, que s'accomplît ce Myſtere ſi glorieux pour lui, & ſi conſolant pour nous, *ducit illos in montem excelſum ſeorſum* ; & cela par un nouveau Myſtere, & d'une merveilleuſe inſtruction, qui eſt, de nous apprendre que ce n'eſt que dans la ſolitude, & en ſe retirant de la foule & du tumulte, qu'il faut chercher Dieu, que l'on perd ordinairement dans le bruit & dans l'embarras du monde ; de ſorte que ſi nous voulons nous transfigurer nous-mêmes en d'autres hommes, c'eſt à dire de pecheurs devenir Saints, & d'eſclaves des plaiſirs du monde, goûter le ſolide contentement que l'on goûte au ſervice de Dieu ; il faut mener une vie retirée, monter ſur le Thabor, pour y contempler à loiſir les veritez éternelles, & les grandeurs d'un Dieu, qui ſemble ne ſe communiquer aux hommes qu'à meſure qu'ils s'éloiguent des ſoins de la terre.

C'eſt à quoy (Chrétiens) le Texte ſacré nous invite ſouvent ; car quoyque l'Apôtre nous aſſûre que Dieu n'eſt pas éloigné de nous ; & même que nous vivons, que nous nous remüons, & que nous ſommes dans lui, & qu'il eſt reciproquement dans nous par l'immenſité de ſon être, ſans pouvoir jamais nous en ſéparer ; il y a cependant un lieu, où nous le devons chercher, où on le trouve immanquablement, & où l'on joüit de ſa divine preſence d'une maniere plus particuliere : & je dis encore une fois, que ce lieu eſt la ſolitu-

de, un lieu à l'écart où l'on s'éloigne du tumulte du monde, & de la vûë de tous les objets qui nous dissipent, pour mener une vie retirée, & pour ne vacquer qu'à la grande affaire de nôtre salut. C'est là où l'Épouse des Cantiques le trouva, *paululùm cùm pertransissem, inveni quem diligit anima mea*; aprés que je fus hors du bruit de la Ville, & que j'eus passé la foule du peuple, je trouvay celui que j'avois cherché inutilement ailleurs, & aprés l'avoir enfin si heureusement rencontré, je résolus de ne le jamais quitter, *tenui eum nec dimittam.* Voilà (Chrétiens Auditeurs) qui souhaitez vous donner à Dieu, & qui demandez comment vous pourrez vous attacher inviolablement à son service, en voilà, dis-je, le moyen; sortez du milieu de Babylone, comme parle un Prophete, retirez-vous, du moins de temps en temps, du bruit & de l'embarras du monde, pour penser à vous-même; cherchez la retraite & la solitude, & là vous y trouverez Dieu infailliblement; & si vous voulez que je vous dévelope ce Mystere, que vous ne concevez peut-être encore que confusément: je vous diray, que comme en cette vie, on ne trouve, & on ne possede Dieu que par la grace, c'est dans la retraite que l'on recouvre cette grace que l'on perd ordinairement dans le commerce du monde. Je vous le feray voir dans ma premiere Partie, & dans la seconde, que c'est là où on la conserve plus facilement: c'est le partage de ce discours; où aprés vous avoir entretenu dans un autre, de la necessité que nous avons de nous séparer du grand monde, j'ay dessein de vous

Cantic. 3.

Digitized by Google

montrer en celui-cy les avantages que vous retirerez de cette Retraite, pour l'interêt de vôtre salut. Commençons.

Ce n'est pas peu dire (Messieurs) à l'avantage de la solitude & de la vie retirée, que de dire que c'est-là où l'on recouvre la grace que l'on a perduë dans le commerce du monde, qui est tout rempli des piéges, & des embûches que l'on nous tend & qu'on nous dresse par tout; c'est plûtôt comprendre, en un mot, le plus grand bien, & le plus grand bonheur que l'on y peut trouver; puisque c'est sur cela qu'est fondée toute l'esperance de nôtre bonheur éternel. Mais pour ne point effaroucher d'abord vos esprits par ces mots de solitude & de vie retirée, il est important d'aller au devant d'un fâcheux préjugé dont les hommes sont prévenus, & de vous faire bien comprendre ce qu'on entend par cet éloignement du monde, & par cette vie de Retraite. I. Partie.

Non (Messieurs) par cette sainte pratique à laquelle je vous exhorte, de chercher la solitude, je ne prétend pas vous engager à renoncer absolument à la societé des hommes, pour vous enfoncer dans un desert, & pour y vivre dans la compagnie des bêtes farouches; ni à vous renfermer dans les grotes, comme ces anciens Solitaires, ni enfin à vous retirer dans les Cloîtres, pour vous dérober aux yeux des hommes, & pour ne penser plus qu'à Dieu. Je sçay bien que tout le monde n'est pas appellé à une si haute perfection, & que de prétendre dépeupler les Villes d'habi-

tans pour en remplir les deſerts, ce ſeroit ſeulement faire changer le monde de lieu, ou bien le réduire à ſa premiere maniere de vie, avant que les hommes euſſent bâti des Villes, pour vivre en commerce les uns avec les autres. C'eſt à la verité par cette vie civile qu'ils ſe ſont polis, & qu'ils ont quitté leurs mœurs toutes ſauvages, pour vivre en hommes; mais je ne crains point de dire aujourd'huy, que pour vivre en Chrétiens, & pour prendre une conduite plus ſainte & plus reglée, il faut, en quelque maniere, ſe réduire à ce premier état, & retourner dans la ſolitude, afin de penſer à ſoy-même & aux veritez éternelles. C'eſt ce que nous entendons par la vie retirée, à laquelle, & l'Ecriture & tous les Saints nous invitent; c'eſt ce qui ſemble neceſſaire pour y trouver Dieu; c'eſt à dire pour recouvrer la grace, que les charmes & les objets du monde nous ont fait perdre. En voicy les raiſons, faites-y, je vous prie, une particuliere attention. Premierement Dieu ne ſe trouve point parmi le tumulte, & dans la confuſion (dit le Texte ſacré) c'eſt donc dans le ſilence, & hors de la foule du monde qu'il le faut chercher. En ſecond lieu, c'eſt là où Dieu a toûjours lui-même conduit les hommes quand il a voulu ſe communiquer à eux, afin qu'ils puſſent écouter ſa voix ſans nul obſtacle. C'eſt là enfin où il a operé ſes plus grandes merveilles dans la nature & dans la grace, nous le voyons dans l'ancienne Loy & dans la nouvelle; d'où il eſt aiſé d'inferer que les trois choſes, que Dieu demande de nous pour recouvrer la grace, ſe rencontrent

Digitized by Google

dans la retraite ; ſçavoir quitter le peché, & les occaſions qui nous y ont engagez ; écouter la voix de Dieu, qui nous rappelle, & qui nous raproche de lui ; & enfin ſe mettre en état de recevoir les effets de ſa miſericorde & de ſa bonté ; tout cela, dis-je, ſe trouve dans la retraite, & par conſequent, nous y recouvrons le bien ineſtimable de la grace, que nous avons perduë dans le grand monde ; voyons-le donc plus en détail.

Premierement pour retourner à Dieu, que nous avons quitté, & pour recouvrer ſa grace, que les objets du monde nous ont fait perdre, il faut s'éloigner du lieu qui a été ſi funeſte à nôtre innocence. C'eſt la premiere choſe que Dieu exige de nôtre côté ; ou plûtôt c'eſt la premiere choſe que lui-même nous inſpire d'abord ; parce qu'on ne peut s'approcher d'un terme où l'on prétend parvenir, qu'en s'éloignant de celui qui lui eſt oppoſé. Or c'eſt dans le monde que nous avons perdu Dieu, il faut donc ſe retirer du monde pour le trouver. Vous vous en ſouvenez, je m'aſſure (mon cher Auditeur) que ç'ont été les mauvaiſes compagnies qui vous ont ſéduit, & qui ont corrompu ce riche naturel, que le ſoin d'une bonne éducation avoit formé à la vertu ; elles vous ont entraîné dans les débauches & dans les deſordres ; vous ſçavez que c'eſt dans telle occaſion, & dans cette malheureuſe rencontre, que vous avez perdu l'innocence la premiere fois, & qu'enſuite par de fréquentes rechûtes vous avez formé la chaîne de cette habitude vicieuſe, que vous avez tant de peine à rompre ; vous ne pou-

vez ignorer, que c'eſt dans ces embarras d'affaires, d'intrigues, & d'occupations tumultueuſes que vous avez perdu non ſeulement la dévotion & la pieté ; mais preſque tous les ſentimens de Dieu & de la Religion ; vous ne pouvez même nier, que ce ſont les charmes des plaiſirs qui vous attachent au monde, & qui ne vous permettent pas de penſer à autre choſe qu'aux biens de cette vie ; les liaiſons enfin que vous y avez faites, les commerces que vous y entretenez, & les engagemens où vous vous trouvez, vous empêchent de penſer à vôtre ſalut. N'eſt-il donc pas évident que la fuite de ce monde, auquel vous tenez par tant de liens, eſt tout à fait neceſſaire pour recouvrer la grace, pour retourner à Dieu, & pour prendre de tout autres ſentimens que ceux où vous avez vêcu ſi longtemps ? C'eſt dans le bruit & dans le tumulte du monde que vous avez perdu Dieu, c'eſt hors des ſoins, des troubles, & des intrigues du monde que vous le retrouverez, & que vous reprendrez les ſentimens de pieté, que la diſſipation, où vous ont jetté tant d'objets, ont fait évanoüir de vôtre eſprit.

De là vient qu'une des adreſſes, & l'un des artifices de la ſageſſe de Dieu dans la converſion des pecheurs (c'eſt le Saint-Eſprit même qui s'exprime de la ſorte) un de ſes artifices, dis-je, quand il veut attirer quelqu'un à ſon ſervice, eſt de le ſéparer de ce monde, & de lui ménager une eſpece de ſolitude, pour le retirer des objets de ſes plaiſirs, & de tout ce qui l'empêchoit de ſe donner entierement à lui. Tel eſt éloigné de la

Cour par une disgrace imprévûë, tel est privé de sa charge, & de son employ ; celui-cy exilé & renvoyé chez lui pour n'avoir plus de part aux affaires ; cet autre obligé de se retirer dans quelque azile pour se soustraire à la haine, & aux poursuites de ses ennemis, qui lui joüeroient quelque mauvais party. Les hommes, qui ne penetrent point dans les ressorts de la Providence, appellent cela disgrace, revers de fortune, révolution d'affaires : mais Dieu qui a bien d'autres vûës sur ces personnes, compte cet éloignement pour une insigne faveur à leur égard ; c'est un coup de sa misericorde ; il les veut sauver, & les faire rentrer dans l'état d'où ils étoient sortis ; c'est pour cela qu'il écarte le monde d'eux, afin de les faire changer de vie & de sentimens. Ils n'auroient pas eu la force de rompre les attachemens qu'ils avoient au monde, Dieu leur a procuré & ménagé ce bonheur, que l'on regarde comme un renversement de leur fortune ; & à proprement parler, ce n'est pas eux qu'on éloigne de la Cour, & du grand monde, c'est la Cour & le grand monde que Dieu éloigne d'eux, pour leur faire trouver un azile contre les poursuites des veritables ennemis de leur salut ; c'est enfin dans la retraite qu'ils trouvent Dieu, qu'ils avoient non seulement perdu, mais entierement oublié, & qu'ils ne reconnoissoient presque plus.

Et j'ose dire (Chrétiens) que c'est inutilement qu'on le cherche ailleurs ; parce qu'il ne se trouve point parmi le bruit & le tumulte du monde : *non in commotione Dominus* ; 3. *Reg.* c. 19.

comme il fut déclaré un jour à un Prophete: vous diriez que la ſolitude ſeroit ſa demeure, & que c'eſt là uniquement qu'il faut l'aller chercher. Vous pourrez-bien, en demeurant parmi le grand monde, avoir de temps en temps quelques bons ſentimens, vôtre conſcience vous preſſera de temps en temps de vous reconcilier avec vôtre Dieu, & d'appaiſer ſa juſtice; vous ferez quelques efforts pour rentrer dans ſon amitié, & pour recouvrer la grace; mais tous ces bons mouvemens, qui vous porteront alors à quelques exercices de pieté, ne produiront aucun fruit de penitence, aucun changement qui ſoit de durée dans vos mœurs, & dans vôtre conduite; & enfin aucune converſion veritable, ſi vous ne ſortez de cette Babylone pour un temps, afin de vous retirer dans quelque lieu ſolitaire, comme dans un azile, où débarraſſé des affaires du monde, ſéparé des compagnies, & de tout commerce, déchargé de tout autre employ, & de toute autre occupation, vous penſiez uniquement à l'affaire de vôtre ſalut.

C'eſt à quoy (Meſſieurs) Dieu nous invite lui-même; parce qu'en ſecond lieu, pour recouvrer la grace, éloignez de lui comme nous ſommes, c'eſt une verité de foy qu'il faut que Dieu nous recherche le premier, qu'il nous appelle, & qu'il nous vienne trouver lui-même, avant que nous puiſſions l'aller chercher. Or c'eſt par la ſolitude, & par la retraite qu'il nous diſpoſe à écouter ſa voix, comme il le déclare lui même, *ducam eam in ſolitudinem, & loquar ad cor ejus*; c'eſt

Oſee. 2.

là où il nous parle au cœur, & où il nous fait entendre cette voix interieure de ſes graces actuelles, que le bruit & le tumulte du monde a coûtume d'étouffer, ou de nous empêcher d'entendre dans la vie diſſipée & diſtraite, que la pluſpart des hommes y menent. L'application continuelle aux choſes preſentes ne nous permet pas de penſer à celles de l'avenir; & on eſt trop attentif aux choſes exterieures, qui occupent nôtre eſprit tout entier, pour rentrer dans nous-mêmes; à moins qu'on ne s'en retire tout à fait pour quelque temps, afin de donner lieu d'agir aux mouvemens de l'Eſprit ſaint, & de faire les reflexions neceſſaires ſur les veritez qu'il nous fait connoître. C'eſt ainſi qu'au rapport de l'Evangile, le Fils de Dieu, pour guerir un homme ſourd, le tira hors de la foule, & le prit à part, pour lui rendre la faculté de l'oüye qu'il avoit perduë, ou que la nature lui avoit refuſée dés ſa naiſſance: de même tandis que nous ſerons dans la foule, & parmi l'embarras du monde, nous demeurerons ſourds aux paroles de Dieu qui nous appelle, & qui nous veut retirer du miſerable état où nous ſommes engagez: le grand bruit qui ſe fera ſans ceſſe autour de nous, nous rendra incapables d'entendre ſa voix, ou s'il nous la fait entendre quelquefois, nôtre eſprit attentif à mille autres objets ne conçoit qu'à demi ce qu'il demande de nous.

Qui ne voit donc que pour l'entendre, pour lui obéïr, & pour concevoir l'importance de ce qu'il nous veut dire, il faut faire taire ce tumulte, & nous retirer à l'écart dans un lieu

ſolitaire, là où écoutant, & méditant à loiſir cette divine parole, le cœur en puiſſe être penetré. Car enfin hors de là, les vanitez du ſiecle, les amuſemens du monde, les charmes des plaiſirs, les divertiſſemens, & les affaires, que nous regardons comme plus importantes que celles de Dieu & de nôtre ſalut, nous dérobent tout le temps que nous devrions donner à nos veritables interêts. Il n'y a donc que dans la retraite où l'on penſe ſérieuſement à Dieu, où on lui parle, & où on l'écoute avec l'attention qui eſt neceſſaire. Ce qui eſt ſi vray, que dans le monde même, s'il arrive quelque affaire qui ait plus de beſoin de déliberation, ou d'application d'eſprit; on ſe dérobe aux compagnies, & à la vûë des hommes, pour s'enfermer, afin de n'être point diverti par d'autres que l'on congedie, & que l'on remet à un autre temps: ſi donc l'affaire du ſalut, le retour à Dieu, & le recouvrement de ſa grace eſt la premiere & la plus preſſée de toutes nos affaires, ne demande-t-elle pas auſſi tous nos ſoins? Mais le moyen de les lui donner, & d'écouter la voix de Dieu, qui nous preſſe de nous y appliquer tout de bon, dans la diſſipation continuelle, où nous jettent les viſites, les entretiens, les compagnies, & les occupations qui ſurviennent à toute heure & à tout moment? La voix de Dieu ne ſe peut faire entendre parmi tout ce bruit.

C'eſt ce qui fut un jour repreſenté au Prophete Elie, qui attendoit un ſigne de la venuë de l'Eſprit de Dieu, pour ſe rendre attentif à ce qu'il vouloit lui reveler. Un vent impetueux s'éleva d'abord, qui renverſoit les mon-

tagnes, & qui briſoit les pierres. Elie penſoit qu'il n'y avoit point de marque plus certaine de la preſence de celui qu'il attendoit, que le ſymbole de la force; mais il y fut trompé, auſſi-bien qu'au bruit, & au fracas terrible, qu'il entendit peu de temps aprés : *non in commotione Dominus*, ajoûte le Texte ſacré, 3. *Reg.* c. 19.
ce n'eſt point parmi le tumulte, & l'agitation que la voix de Dieu ſe fait entendre, c'eſt dans le ſilence, dans la retraite, dans la paix, & dans le repos. C'eſt là où il nous parlera, & où il nous apprendra ce qu'il ſouhaite de nous. Le malheur eſt que ceux qui ont le moins de beſoin de s'éloigner du monde & de chercher la ſolitude pour y écouter la voix de Dieu, ce ſont ceux qui en font leurs délices : on y voit de pieux Eccleſiaſtiques uniquement occupez du ſervice de Dieu, & de la charité du prochain; on y voit des Religieux déja ſolitaires par l'eſprit de leur vocation, des perſonnes dévotes, qui ne voyent le monde que pour y pratiquer de bonnes œuvres. Ce ne ſont pas ceux-là qu'il faut exciter à chercher la retraite, pour recouvrer la grace de Dieu; il faut ſeulement les exhorter à pratiquer la ſolitude de cœur, & cet eſprit de ſéparation du monde, au milieu du monde même. C'eſt aux gens de Cour à qui il faut s'adreſſer, à ceux qui ſont dans les intrigues, & dans une diſſipation d'eſprit continuelle, à ceux qui ſe livrent à toutes les occupations, leſquelles les détournent de cet unique neceſſaire à quoy ils devroient penſer. J'éleve donc ma voix pour dire à ces perſonnes abîmées dans les affaires du ſiecle, *non*

in commotione Dominus. Ce n'eſt pas parmi ce bruit & dans cette confuſion que vous entendrez la voix de Dieu, c'eſt dans la ſolitude, & dans la retraite qu'il parle au cœur, & qu'il fait entendre ſes volontez, *ducam eam in ſolitudinem, & loquar ad cor ejus.*

Il eſt vray que les hommes ſont étrangement prévenus contre la vie retirée, & qu'ils regardent une perſonne ſéparée du commerce du monde, comme ſi elle n'étoit plus du nombre des vivans, au lieu que Dieu ne l'appelle à la ſolitude, que pour lui rendre la vie de l'ame, en lui faiſant recouvrer la grace, par un effet de ſa puiſſance & de ſa miſericorde, dont il n'a jamais donné des marques plus viſibles & plus éclatantes que dans les deſerts : ce qui me fait ajoûter en troiſiéme lieu, que c'eſt là que vous avez plus lieu d'eſperer qu'il operera ce grand ouvrage de vôtre converſion, que l'on doit préferer à juſte titre à tous les plus grands miracles qu'il ait jamais fait dans la nature. La ſolitude en effet & la retraite eſt le lieu le plus favorable, & le plus propre à ces ſortes de merveilles ; puiſque c'eſt là où il ſe communique plus volontiers aux hommes, & qu'il a voulu lui-même les rendre celebres par ſes bienfaits ; juſques-là que ſelon la remarque de ſaint Eucher, dans une lettre qui eſt un éloge achevé de la vie ſolitaire, Dieu a voulu que ces lieux deſerts fuſſent fertiles en biens celeſtes & ſpirituels, comme pour récompenſer la ſterilité naturelle qui s'y trouve de tous les biens de la terre.

Il n'eſt pas neceſſaire (Meſſieurs) de vous

Digitized by Google

avertir icy une seconde fois, que je n'entends pas par la solitude à laquelle je vous invite, les deserts, ni les forests, ni les grotes, ni les cavernes, où les anciens solitaires se sont ensevelis tout vivans, comme dans des tombeaux; mais seulement une retraite dans un lieu éloigné du bruit du monde, & qui vous éloigne reciproquement de l'embarras des affaires; & je dis que Dieu qui a rempli les solitudes de prodiges, y operera la plus grande merveille de sa grace, qui est une conversion entiere, & une parfaite reconciliation, qu'il ne vous accordera pas si facilement par tout ailleurs; & si vous en demandez la raison, je vous répondray que c'est là que Dieu s'est toûjours davantage communiqué aux hommes, & qu'il a répandu ses bienfaits sur eux avec plus de profusion. Il n'en faut point d'autres preuves, que les prodiges qu'il fit en faveur de son peuple, dont il se fit le conducteur durant un voyage de quarante ans; la terre ne pouvant lui fournir des vivres dans un sol ingrat & abandonné, le Ciel lui en fourniſſoit; il les nourrit d'un pain fait de la main des Anges, & qui renfermoit tous les goûts des autres viandes en particulier; il fit sortir des sources d'eau vive du milieu des rochers, afin de soulager sa soif; & dans une autre rencontre, les eaux, dont ce peuple ne pouvoit souffrir l'amertume, s'adoucirent & devinrent potables; & Dieu aprés avoir tiré ce peuple de l'Egypte, d'une maniere toute miraculeuse, le conduisit de même par cette affreuse solitude, en faisant marcher devant lui une colomne de nüée, qui étoit tan-

tôt lumineuſe pour l'éclairer, & tantôt obſcure pour le couvrir, & pour le deffendre de l'ardeur du Soleil; Dieu voulant ſe faire le guide & le conducteur de ces Iſraëlites, pour leur marquer que c'étoit lui qui les avoit retiré de l'Egypte, qui les nourriſſoit, qui écoutoit leurs demandes, qui leur rendoit des oracles, quand ils le conſultoient, qui les combloit de bienfaits, & qui leur donnoit cent preuves de ſa preſence, & de ſa protection. C'étoit en effet tous les jours de nouveaux miracles dans ce lieu, où ils ne pouvoient recevoir aucun ſecours des hommes.

Ne m'avoüerez-vous pas (Chretienne Compagnie) que comme cette ſolitude eſt une figure & une image de celle que nous trouvons dans la vie retirée dont nous parlons, la maniere dont Dieu s'y communiqua, & ſe fit connoître à ce peuple, eſt auſſi une peinture des graces & des faveurs qu'on y reçoit, lorſqu'on y entre pour les mêmes fins que les Iſraëlites, qui cherchoient à ſe délivrer par là de la ſervitude de l'Egypte, & des ouvrages penibles & accablans, auſquels on les aſſujetiſſoit; mais particulierement pour aller rendre leur culte, & offrir un ſacrifice au Seigneur; ce qu'ils ne pouvoient faire aux yeux d'un peuple idolâtre, qui n'eût jamais ſouffert qu'on eût immolé en ſa preſence des animaux, dont il faiſoit ſes divinitez. On doit entrer dans la ſolitude dont je parle, dans les mêmes vûës qu'eurent les Iſraëlites, pour ſe délivrer de la tyrannie de ce monde, que tous les Peres nous repreſentent ſous l'idée de la ſervitude de l'Egypte, où preſque tous ceux

qui y demeurent, éprouvent la rude tyrannie de leurs passions ; il faut y venir pour y faire à Dieu un sacrifice de soy-même, & pour lui rendre le culte que nous ne pouvons lui rendre ailleurs, ni en assurance, ni avec la tranquilité d'esprit qui est necessaire ; là, Dieu se communique à nous par ses bienfaits, qui pour n'être pas si éclatans, ne sont pas moins considerables ; là nous y trouvons cette nüée sombre & lumineuse tout à la fois, qui nous cache à la vûë des hommes, & qui nous éclaire interieurement ; la mane du Ciel y tombe en abondance ; on y est nourri d'un pain tout celeste, qui est le corps adorable du Sauveur ; là on y trouve des ruisseaux d'eau vive, qui sont les douceurs & les joyes interieures que ressentent les ames en renonçant aux viandes de l'Egypte, qui sont les plaisirs des sens ; là on consulte Dieu sur la conduite qu'on doit tenir toute sa vie, & Dieu y rend ses oracles par la bouche de ceux qui sont nos conducteurs dans cette solitude.

Que s'il ne nous y donne pas une nouvelle Loy, comme il fit au peuple d'Israël par le ministere de Moyse, du moins il nous y donne l'intelligence de la Loy Evangelique, dont il nous fait voir les veritez dans tout un autre jour que nous ne les avions enviſagées jusqu'alors ; & comme sur le Thabor il donne une espece d'évidence à nôtre Foy, en faisant voir un rayon de sa gloire par une merveilleuse transfiguration, nous nous sentons transfigurez nous mêmes en d'autres hommes ; parce que les passions s'affoiblissent par l'éloignement des objets ; on se convainc de

la vanité du monde, on dégage ſon cœur de toutes les bagatelles, & de tous les amuſemens qui l'occupoient, on fait de ſalutaires reflexions ſur l'incertitude de la vie, on y goûte enfin le bonheur que l'on trouve au ſervice de Dieu. Ce qui me fait recrier avec ſaint Bernard, *ô beata ſolitudo ! ô ſola beatitudo !* bien-heureuſe ſolitude, & la ſeule beatitude ou j'aſpire ! qu'il fait bon, mon Dieu, dans ce lieu où l'on recouvre la grace, où l'on joüit de vôtre divine preſence d'une façon ſi ſinguliere ? où l'ame éloignée de l'embarras des affaires, déchargée du fardeau d'un penible employ, & délivrée des ſoins importuns des choſes de cette vie, ne penſe qu'au bonheur de l'autre, & joüit déja d'une felicité anticipée par la poſſeſſion de la grace, qui l'unit à ſon ſouverain bien. C'eſt le premier avantage & l'incomparable bonheur, que nous trouvons dans la retraite ; mais qui nous en procure un ſecond, qui eſt, d'y pouvoir conſerver la grace plus facilement que par tout ailleurs ; c'eſt ma ſeconde Partie, je la feray fort courte, continuez-moy, je vous prie, vôtre attention.

II. PARTIE. Quelque avantage que trouvaſſent les Apôtres ſur le Thabor, & quelque grand que fût le bonheur dont ils joüirent à la vûë du Sauveur transfiguré, ce n'étoit pourtant qu'un bonheur paſſager ; & ſaint Pierre qui ne ſouhaitoit point de plus grande felicité que d'établir en ce lieu ſa demeure, fut accuſé de *Matth.* 17. ne ſçavoir ce qu'il demandoit, *neſciens quid diceret.* Il prenoit un petit rayon de gloire

pour la gloire même, que le Fils de Dieu lui avoit promiſe pour récompenſe d'avoir tout quitté pour ſon ſervice; il regardoit ce repos comme la fin de tous ſes travaux, & il s'imaginoit être au terme, lorſqu'on lui accordoit ce petit adouciſſement, pour l'encourager à pourſuivre la penible carriere qu'il avoit à fournir. Mais permettez-moy de dire (Meſſieurs) que quelque rapport qu'ait d'ailleurs la vie ſolitaire, telle que je vous l'ay repreſentée, avec le bonheur que trouvérent les Apôtres ſur le Thabor, où le Fils de Dieu les avoit conduits; l'avantage qu'on trouve dans la retraite dont je vous parle, lui eſt préferable en ce point, qu'il eſt de plus longue durée; puiſque aprés nous avoir fait recouvrer la grace, elle nous donne encore le moyen de la conſerver, & de joüir ainſi toute ſa vie de ce bonheur, qui n'eſt nulle part plus en aſſurance.

Sur quoy (Meſſieurs) pour ne rien laiſſer qui ſerve d'éclairciſſement à une ſi importante verité, il faut bien remarquer qu'il y a deux manieres de renoncer au monde, ou ſi vous l'aimez mieux, deux ſortes de retraite & de ſolitude que les Saints ont pratiquées; l'une eſt de vivre dans le monde, comme ſi l'on en étoit entierement ſéparé, & d'en uſer, dit ſaint Paul, comme ſi on n'en uſoit pas, *utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur*, ou ſelon la pratique de quelques grands Saints, ſe faire une ſolitude dans ſon cœur au milieu du monde même; & la ſeconde eſt, de s'en retirer abſolument & de corps & d'eſprit, du moins de temps en temps. Il eſt vray, & l'on

1. *ad Cor.* 7.

n'en peut disconvenir, que la premiere retraite, qu'on peut appeller morale, est seule de précepte, & n'est point incompatible avec la grace; puisqu'elle suffit absolument pour accomplir la Loi de Dieu, & pour conserver l'innocence; parce que l'éloignement d'affection & de volonté supplée à l'éloignement des lieux, & que quoyque le monde soit presque tout rempli de pecheurs & de pechez, on y peut cependant demeurer, sans participer à sa corruption. Ainsi mille & mille Saints ont trouvé le moyen de se faire une solitude interieure, & secrete au milieu de la foule, & de se garantir par là de l'air contagieux du vice, qui a infecté tous les autres. C'est ainsi que Job, au milieu d'une nation perverse & idolâtre, est demeuré fidele à Dieu; & s'est bâti, comme il parle, une solitude, qui l'a mis à couvert des crimes qu'il voyoit commettre: mais aussi je sçay que cette premiere maniere de retraite est plus difficile, & qu'il faut avoir une grande force d'esprit, pour s'opposer au torrent de la coûtume, & resister à l'impression de l'exemple.

C'est pourquoy la seconde maniere de se retirer du monde d'esprit & de corps, du moins pour quelque temps, est la plus sûre pour conserver la grace qu'on a recouvrée; les raisons en sont plausibles & convaincantes tout à la fois: heureux, si en étant bien persuadez vous pouvez-vous resoudre à en faire une salutaire experience! Les voicy, on y est moins en danger de perdre cette grace, que dans le grand monde, où tout semble conspirer à nous enlever ce précieux tresor.

Digitized by Google

Les autres avantages que nous trouvons dans la retraite, nous aident à conſerver le bonheur, que nous y ſommes venu chercher; & enfin ſi nous trouvons des ennemis qui nous attaquent dans cet azile même, comme il s'en trouve par tout; il y a auſſi des ſecours tout particuliers, pour nous deffendre: je vous prie appliquez-vous à cecy.

Premierement, qui peut nier que les dangers de perdre la grace, & de ſe replonger dans le vice, dont on eſt heureuſement ſorti, n'y ſoient & moins fréquens, & moins à craindre, que dans le tumulte & l'embarras du grand monde, où la grace eſt auſſi difficile à conſerver qu'à acquerir; où les touches du Ciel ſont & plus foibles & plus rares, & où les précipices ſe rencontrent preſque à chaque pas? Il faudroit icy vous retracer la peinture de ce monde, qu'on vous a faite tant de fois, pour vous faire voir le danger où eſt continuellement cette grace, que nous portons dans des vaſes fragiles; mais vôtre propre experience ne vous l'a peut être que trop fait connoître. Je ſuppoſe donc preſentement, que pour recouvrer ce précieux treſor, vous vous êtes éloignez de ce monde ſi corrompu, & ſi contagieux à l'innocence, & que vous vous êtes retiré dans une maiſon de retraite, ou que vous vous êtes fait une ſolitude dans vôtre propre maiſon; & là, que vous pouvez dire avec le ſaint Roy Prophete, *ecce elongavi, fugiens, & manſi in ſolitudine*, je me ſuis éloigné de ce monde ſi corrompu, & de ces compagnies ſi funeſtes à l'innocence; j'ay pris la fuite pour éviter les occaſions

où ma perte étoit immanquable, *& manſi in ſolitudine* : je me ſuis confiné dans la ſolitude, où loin du bruit & de l'embarras, je mene une vie tranquile : ah ! je dis que comme les choſes ſe conſervent dans leur centre & dans leur lieu propre ; ſi c'eſt dans la ſolitude & dans la retraite, que vous avez recouvré la grace perduë ; c'eſt auſſi là, que vous la conſerverez ; parce que vous ſerez hors des dangers qui vous l'ont fait perdre ; que n'ayant plus les mêmes ennemis à ſoûtenir & à combattre, vous ſerez en aſſurance retranché dans un lieu, où vous leur avez fermé toutes les avenuës, qui les pouvoient conduire à vous. Il eſt donc évident, que vous y pourrez plus facilement conſerver la grace, & avec la grace, la poſſeſſion de Dieu ; puiſque c'eſt par ſon moyen qu'on le trouve, qu'on s'y unit, & qu'on le poſſede : *inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam*, je l'ay trouvé celui qui fait tout le bonheur de ma vie, & il eſt maintenant en mon pouvoir de ne le point laiſſer échapper.

Cantic. 3.

Car en ſecond lieu, la ſolitude & la retraite dont nous parlons, nous fournit des moyens tout particuliers pour cela, la priere, la méditation ſerieuſe que l'on fait ſur les choſes de l'autre vie, & les reflexions ſur les hazard que l'on court en celle-cy, & tant d'autres penſées ſalutaires, & de ſentimens chrétiens qui ne ſe puiſent que dans la retraite, nous y font enſuite établir nôtre demeure comme ſaint Pierre vouloit faire ſur le Thabor, & la juſte crainte que nous concevons de perdre Dieu & ſa grace, nous retient dans nôtre

Digitized by Google

nôtre asyle, ou du moins nous attache si fortement au service de Dieu, qu'il n'y a plus tant à craindre du côté du monde, aprés nous être munis & fortifiez contre ses attaques; outre que quand on a une fois goûté Dieu, l'on ne s'en dégoûte pas, comme l'on fait de toutes les choses creées, *qui edunt me adhuc esurient, & qui bibunt me adhuc sitient*, dit l'Ecclesiastique en parlant de la sagesse, & c'est ce qui distingue les plaisirs celestes, de ceux des sens; que ceux-cy nous lassent, & nous dégoutent, & qu'aprés les avoir poursuivis avec ardeur, leur possession produit une satieté qui les fait rebuter; au lieu que la joüissance des autres excite la soif; & si Dieu fait ses plus délicieux plaisirs de converser avec les hommes; on peut dire aussi que quand on a une fois goûté Dieu, on ne s'ennuye point dans sa conversation, on craint de le perdre de vûë, on soûpire & on gémit, quand il se retire pour quelque temps, & on ne goûte point de plaisir plus charmant, que dans les précieux momens que l'on passe dans son entretien. Je souhaiterois (Messieurs) que les Antoines, les Augustins, les Bernards & les Thereses, nous eussent fait comprendre, ce qu'ils pensoient sur cela, & ce qu'ils ne pouvoient eux-mêmes expliquer: Je conçois seulement, par ce qu'ils en ont dit, que la solitude & la retraite leur étant devenuë délicieuse, ils eussent souhaité comme saint Pierre passer toute leur vie sur ce Thabor, où ils joüissoient de la presence de leur Dieu; & que la grace qui nous l'y fait trouver est plus aisée à conserver; puisque toutes les charmes c. 24.

du monde ne ſont plus capables de nous l'enlever ; & voilà ce que le Prophete Iſaïe a prédit il y a tant de ſiecles, ſi toutefois on peut appeller une prédiction & une Prophetie, ce qu'il avoit lui-même vû de ſes yeux, & appris par ſa propre experience : *ponet deſertum Sion quaſi delicias, & ſolitudinem ejus quaſi hortum Domini; gaudium & lætitia invenietur in eâ, gratiarum actio, & vox laudis ;* que le Seigneur changera le deſert en un lieu de délices, & fera de la ſolitude un veritable Paradis ; on n'y entendra que crys de joye & d'allegreſſe, & tout y retentira d'actions de graces & de loüanges ; de maniere que tout ce qu'on voit & tout ce qu'on trouve dans cette ſalutaire retraite, eſt d'un puiſſant ſecours pour y conſerver la grace, qu'on y a ſi heureuſement recouvrée. Cap. 51.

Je dis (Meſſieurs) qu'on y trouve plus de ſecours pour la deffendre, non ſeulement contre tous les charmes du monde qui ont coutume de nous ſéduire ; cela eſt manifeſte, puiſque la retraite nous en éloigne ; mais de plus contre les ſollicitations du Demon, & contre nous-mêmes, qui ſommes nos plus grands ennemis. Je ſçay donc (Chrétiens) qu'il n'y a point de lieu où nous puiſſions trouver une ſecurité entiere, & qu'on ne manque pas d'exemples des chûtes funeſtes de ces anciens Solitaires, qui ont trouvé leur perte dans cet azile même, & qui ont fait un triſte naufrage dans cet heureux port ; parce que nous avons au dedans de nous la ſource de tous les pechez, & enſuite de nôtre malheur, ſçavoir nôtre concupiſcence, & ce funeſte

penchant que nous avons au mal, qui fait que la grace eſt toûjours en danger ; c'eſt pourquoi ſaint Paul ſouhaitoit d'être tout à fait hors du monde & ſéparé de ce corps de mort, *quis me liberabit de corpore mortis hujus ?*

Or que peut la ſolitude, me direz-vous, contre un ennemy qui nous ſuit par tout, & que nous portons par tout avec nous ? Je dis (*Meſſieurs*) qu'elle nous donne un ſecours pour le vaincre, que nous ne trouvons point ailleurs ; parce qu'enfin, comme par cette ſolitude, on n'entend pas un repos oiſif, mais un loiſir précieux de penſer à Dieu, & aux veritez éternelles, qui ne ſçait que ces ſalutaires penſées banniſſent les mauvaiſes de nôtre eſprit ? Que goûtant les délices du Ciel, on perd le goût de ceux de la terre ? Qu'on ſe fait une occupation de déclarer la guerre à ſes inclinations les plus naturelles ? Que délivrez des paſſions que les objets du monde allument, de l'ambition, de l'envie, du deſir de la gloire, & des richeſſes, on n'a que ſoi-même à combattre, & que l'on réünit toutes ſes forces contre cet ennemy domeſtique ; & que la grace, enfin, n'étant plus attaquée que par ce ſeul endroit, il eſt infiniment plus aiſé de la deffendre & de la conſerver ? Car l'oraiſon, la méditation des choſes divines, l'uſage des Sacremens & tous les exercices de pieté ſont de puiſſantes armes pour cela, auſſi bien que pour repouſſer tous les efforts du Demon : outre la protection ſinguliere de Dieu ſur laquelle nous pouvons compter plus aſſurément, aprés nous être eloignez

des occasions de l'offenser.

Conclusion. Voilà (Chrétiens) les avantages de la vie retirée, & de la solitude, que j'ay réduit à ces deux principaux, qui renferment tous les autres; on y recouvre la grace que l'on a perduë dans le commerce du monde, & on l'y conserve plus aisément aprés l'avoir recouvrée. Double bonheur auquel nul autre ne peut être comparé, & qui me fait conclure par les paroles, que saint Pierre tout hors de lui-même par un transport de joye, dit au *Matth.* 17. Fils de Dieu, *Domine bonum est nos hic esse*, qu'il nous est avantageux, Seigneur! d'être dans un lieu si saint où nous devenons Saints nous-mêmes, & où transfigurez en d'autres hommes, nous joüissons de la presence de nôtre Dieu d'une façon toute particuliere, aprés nous être rapprochez de lui par une parfaite reconciliation; & où enfin nous nous unissons à ce divin objet, d'autant plus étroitement, que nous sommes plus séparez de tous les autres objets. Mais pour joüir de ces avantages, il ne faut pas icy confondre la solitude de Philosophe avec la retraite chrétienne; j'appelle solitude de Philosophe cette séparation du monde, que le chagrin & le dépit inspire à des personnes, qui aprés avoir fait une assez belle figure dans le monde, n'y pouvant plus vivre sur le même pied; l'inconstance de la fortune, le mauvais état de leurs affaires, la perte de leur credit, & l'infidelité de leurs amis qui les abandonnent, les obligent à abandonner reciproquement le monde, & à se venger de

Digitized by Google

ſon inconſtance par le mépris qu'ils en font; ils ſe conſolent de leurs diſgraces, en traitant de vanité, de ſervitude, ou d'illuſion, la faveur & l'autorité dont ils ſe voyent déchûs; c'eſt vouloir ſe faire honneur de quitter le monde, qui ne les peut plus ſouffrir.

J'appelle encore ſolitude & retraite de Philoſophe, celle à laquelle une prudence purement humaine & politique en porte d'autres. Cette femme mondaine, par exemple, n'eſt plus d'âge à voir les compagnies, ni à ſe faire voir dans le monde; l'attachement qu'elle y a cependant, eſt auſſi grand que jamais, mais la bienſeance l'oblige à s'en retirer; elle ſent bien qu'on ne l'y regarde plus qu'avec mépris, & qu'aprés en avoir pris tous les divertiſſemens, elle n'eſt plus propre qu'à donner matiere aux autres de ſe divertir à ſes dépens. Elle y fait reflexion, & pour ſe ſéparer du monde avec honneur, le prétexte de la dévotion lui paroît le plus ſpecieux, elle ſe ſépare des compagnies, elle renonce au luxe & aux viſites, & elle commence à battre en retraite, par une ſecrete vanité, qui veut avoir la gloire de ſe retirer par vertu, des aſſemblées où elle n'eſt plus conſiderée, & où la bienſeance ne lui permet plus de demeurer. C'eſt une retraite forcée, à laquelle Dieu n'a point de part, & où le changement de lieu ne fait nul changement dans ſon cœur, & dans ſon eſprit.

J'appelle enfin retraite de Philoſophe, celle que l'on recherche pour tout autre mo-

tif, que celui d'y ſervir Dieu. Car il y a des perſonnes qui ont naturellement de l'averſion du bruit & de l'embarras des affaires, qui regardent la Cour comme un eſclavage gênant & incommode; c'eſt pourquoy ils n'ont nulle part à ſes intrigues, nulle paſſion pour ſe pouſſer dans le monde, & nul penchant pour la vie tumultueuſe qu'on y mene. Ce ſont des perſonnes nées pour la vie privée; mais qui ne ſuivent en cela, que leur naturel: ils ne cherchent pas la retraite par penitence, ou par vertu; mais pour en goûter la douceur & le repos. J'appelle donc ſolitude & retraite chrétienne, celle que la penitence fait embraſſer, pour reparer le mal qu'on a fait dans le monde, celle qu'on choiſit pour s'éloigner des occaſions du peché, dont le monde eſt rempli; & enfin celle qu'on recherche pour y ſervir Dieu avec plus de recueillement, & moins de diſſipation d'eſprit; & puiſque c'eſt le moyen de recouvrer & de conſerver la grace; nous devrions ſouhaiter avec le Prophete Royal, les aîles de la colombe, pour nous éloigner au plûtôt du bruit & du tumulte du monde, & pour nous retirer dans cet azile, afin d'y joüir d'un ſi ſouhaitable bonheur: mais nous aimons le monde, les compagnies, les converſations, les ſpectacles, & tout ce que ce monde a de plus brillant, & de capable de nous ſéduire. Nous tenons à ce monde par des liens, que nous ne pouvons nous reſoudre de rompre; c'eſt pourtant ce que nous devons faire pour recouvrer la grace

de Dieu, pour la conſerver dans cette vie, & pour joüir enſuite de la gloire éternelle dans l'autre, je vous la ſouhaite, &c.

XVI.

SERMON.

De l'Abandon de Dieu,

Que doivent craindre ceux qui sont infideles à son service.

Quaretis me, & non invenietis. Joan. 7.

Vous me chercherez, & vous ne me trouverez point. *En S. Jean. c. 7.*

LA terrible menace, que le Fils de Dieu fait aux Juifs dans nôtre Evangile, eût été sans doute (Messieurs) bien capable de les effrayer, s'ils avoient conçû l'état déplorable, où les devoit réduire le funeste abandon, dont il les ménaçoit; mais leur infidelité & leur aveuglement volontaire, qui leur a attiré une si épouvantable punition, leur en cachoit les suites & les effets; de maniere qu'insensibles à leur propre malheur, nous voyons dans cet Evangile qu'ils y courent eux-mêmes, &

qu'ils se le procurent, en voulant chasser de leur Ville celui, qui ne pouvoit les punir plus rigoureusement, que de les abandonner à leur propre conduite. Terrible châtiment ! (Chrétiens) abandonnement déplorable ! qui est la source & le principe de tous les maux, pour cette vie & pour l'autre, & dont la justice divine punit leur ingratitude & leur opiniâtreté.

Mais ce qui m'effraye (Messieurs) c'est que cette même menace regarde encore la plusspart des Chrétiens d'aujourd'huy, qui aprés avoir été appellez au service de Dieu, par préference à une infinité d'autres, éclairez de ses graces plus particulieres, & comblez de ses bienfaits, l'abandonnent, par une infidelité criminelle, pour se rendre maîtres de leur conduite, ou plûtôt pour devenir les esclaves de leurs passions : mais qui ne pensent point qu'en quittant le service de Dieu, ils l'obligent de les abandonner reciproquement, & de leur dire qu'ils le rechercheront un jour à leur tour, & qu'ils ne le trouveront pas, *quæretis me & non invenietis.* Le malheur est, que ceux, que cette menace étonne le moins, sont d'ordinaire ceux, qui y doivent prendre le plus de part ; c'est pourquoy j'adresse ce discours, non à ceux, qui par leur aveuglement, & par leur insensibilité portent déja les marques & les caracteres les plus visibles de cet abandon ; mais à ceux qui rebutez ou dégoûtez du service de Dieu, pensent à le quitter, ou qui ayant déja commencé à s'en retirer, s'en éloignent tous les jours davantage, par une vie libertine & déreglée.

qui attire ſur eux l'abandon du ſouverain Maître, qu'ils ont les premiers abandonné. Or pour les obliger à revenir de leur égarement, & à rentrer au plûtôt dans leur devoirs je veux leur mettre devant les yeux l'effroyable malheur où ils s'engagent, en leur faiſant voir, premierement, quels ſont les ſignes & les marques de ce funeſte abandon; & en ſecond lieu, quelles ſont les cauſes qui l'attirent, & par quels degrez on y vient; ce ſera le partage de ce diſcours, aprés que nous aurons imploré le ſecours du Ciel, par l'entremiſe de Marie.

Ave Maria.

QUe Dieu s'éloigne des pecheurs, & qu'il en abandonne quelques-uns au déreglement de leurs paſſions, & enſuite à tous les malheurs qui peuvent naître de ce funeſte abandon; c'eſt (Meſſieurs) une verité, dont Dieu même n'a pas voulu que nous euſſions lieu de douter; puiſque c'eſt une des plus ordinaires menaces qu'il leur fait dans l'Ecriture, & qu'il leur en a donné dans tous les ſiecles mille exemples capables de les faire trembler.

I. PARTIE. Pour voir donc d'abord la grandeur de ce malheur, & pour en concevoir la crainte qu'il merite; il faut ſuppoſer, s'il vous plaît, premierement que Dieu garde une conduite bien differente quand il appelle les pecheurs à ſon ſervice, & quand il les abandonne aprés les y avoir receus; lorſqu'il les appelle, c'eſt toû-

Digitized by Google

jours lui qui commence, qui fait les premieres avances, & les premieres démarches; car il faut qu'il nous parle par la voix interieure de ſes graces, qu'il nous vienne chercher le premier, quelque éloignez que nous ſoyons de lui, par nos crimes; puiſque ſans ſon ſecours, & ſans cette recherche de ſa part, il nous ſeroit impoſſible de faire le moindre pas pour nous approcher de ce ſouverain bien; mais il n'en va pas de même quand il ſe retire des pecheurs, & qu'il les abandonne; ce n'eſt jamais lui qui commence le premier; ce n'eſt pas même de ſon propre mouvement, qu'il s'éloigne, mais il y eſt comme forcé par le mauvais traitement qu'ils lui font; & ce n'eſt qu'avec un ſenſible regret, qu'il eſt obligé de leur dire, *ego vado*, je m'en vais, & je me retire; & cela (Meſſieurs) ſoit qu'il ſe reſolve d'abord à leur perte, comme il fit au temps du déluge, le cœur touché & comme percé de douleur, *tactus dolore cordis intrinſecus*; ſoit qu'il prévoye ſeulement les malheurs, que cet abandon leur attirera un jour, comme quand il pleura ſur la ville de Jeruſalem, *videns Jeſus civitatem, flevit ſuper illam.* Ainſi encore une fois, jamais il n'abandonne le premier; mais ſeulement aprés qu'on l'a lui même abandonné, aprés mille infidelitez & mille outrages de nôtre part, *neminem deſerit, niſi prius deſeratur*; ce ſont les paroles & la doctrine de ſaint Auguſtin, dont le Concile de Trente a fait un article de Foy. *Geneſ. 6.* *Luc. 19.* *l. de Nat. & grat. c. 26.*

La ſeconde verité (Meſſieurs) qu'il faut ſuppoſer ſur ce ſujet, eſt que cet abandon qui a des ſuites ſi funeſtes, ne conſiſte pas dans la

perte de la grace habituelle, par laquelle Dieu demeure en nous, & nous en lui, & par laquelle il nous poſſede, & nous le poſſedons reciproquement, parce que c'eſt comme le lien qui nous attache à lui; car quoyqu'en ce ſens, il ſe retire de tout homme qui eſt en peché mortel, ce n'eſt pas à dire qu'il l'abandonne pour cela; puiſqu'il a encore pour lui une providence paternelle, qu'il le prévient, qu'il le recherche, & qu'il le regarde comme un enfant, qui a oublié ſon devoir; mais qui y rentrera bien-tôt, & qui ſera peut-être un jour un grand Saint; mais cet abandon ſe fait lorſque Dieu retire ſes graces actuelles, & les ſaints mouvemens par leſquels il portoit ce pecheur au bien, & tâchoit de le rappeller de ſon égarement: de maniere que cet abandon, n'eſt pas quelque choſe que Dieu mette dans l'eſprit, ou dans le cœur d'un pecheur; c'eſt ſeulement une privation de ſes graces, qui ne l'éclairent plus à l'ordinaire; une ſouſtraction de ſon ſecours & de ſes aſſiſtances particulieres, qu'il donne encore aux autres, qui ne ſont pas réduits à ce déplorable état.

Enfin la troiſiéme choſe qu'il faut préſuppoſer en cette matiere, c'eſt, que quoyque quelques Docteurs ſoûtiennent, qu'il y a des perſonnes en cette vie, qui en viennent juſqu'à un tel abandon, qu'ils ſont abſolument ſans grace, ſans ſecours, ſans aucun bon mouvement qui les porte au bien; en ſorte qu'il n'y a plus de reſſources pour eux, ni d'eſperance de retour: cette doctrine cependant eſt communement rejettée de tous les autres, comme inſoûtenable; parce qu'elle confond l'état de

cette vie, où nous sommes encore dans la voye, avec celui de l'autre, où l'on est arrivé au terme, & qu'ils ne peuvent concevoir que tant qu'un homme est encore dans cet état de voyageur, pour me servir de l'expression de l'école, Dieu lui refuse ce qui est absolument necessaire pour son salut, quelque criminel & abominable qu'il puisse être. C'est ce qu'enseigne l'Ange de l'école par ces paroles décisives, *Deus ita vult omnes homines salvos fieri, ut nemini, quantumvis scelerato, gratiam suam substrahat.* Ainsi (Messieurs) cet abandon, dont Dieu menace les pecheurs, n'est pas une privation totale de ses graces & de ses bienfaits, mais une soustraction de son secours special, & de sa providence particuliere; en sorte que, quoyqu'ils puissent toûjours se convertir, ils ne le feront cependant jamais. *Ego vado, quæretis me & non invenietis.*

Cecy étant donc présuppose, je dis qu'il est aisé de voir le malheur étrange, où ce funeste abandon de Dieu réduit un pecheur, & qui fait que le Prophete Osée n'en parle qu'avec une imprécation capable de porter la frayeur jusqu'au fond de l'ame de celui, à qui il reste encore quelque sentiment de Dieu, & quelque crainte de sa justice; *va eis cum recesſero ab eis.* Mais comme ce Prophete ne s'explique point davantage, & qu'il semble seulement le laisser à conjecturer, je l'emprunte d'un autre Prophete, qui le represente plus en détail, par la comparaison d'une vigne sterile que Dieu a plantée de ses propres mains, cultivée avec grand soin, qui cependant ne rap- *Oseæ. 9.*

porte point de fruit ; *quid eſt quod debui ultrà facere vineæ meæ & non feci ei ? An quod expectavi ut faceret uvas, & fecit labruſcas ?* Que pouvois je faire davantage à cette vigne ſterile ? Quel ſoin n'ay-je point pris pour lui faire rapporter du fruit ? Il y a tant d'années que je ſuis fruſtré de mon attente, que je ſuis reſolu enfin de l'abandonner : hé ! que fera cet abandon ? Et quel mal en arrivera-t-il à cette vigne délaiſſée ? Le voicy, *auferam ſepem ejus, & aſcendent ſpina & vepres, & nubibus mandabo ne pluant ſuper eam.* Je la laiſſeray ſans haye, & ſans foſſé ; en ſorte qu'elle ſera en proye à quiconque y voudra entrer pour la ravager ; enſuite les ronces & les épines y croîtront, qui en conſumeront tout le ſuc, & la rendront incapable de rien produire jamais ; & enfin les nues ſeront fermées, & il n'y aura plus de pluyes ny de roſées pour elle.

Iſaiæ. 5.

Ibidem.

Voilà (Meſſieurs) les effets & les marques de cet abandon, & de ce délaiſſement dont je parle, *auferam ſepem*, Dieu la prive de ſa protection ſpeciale, qui eſt comme une haye & un rempart qui la deffendoit, & qui empêchoit qu'elle ne fût deſolée, & elle demeure par là, expoſée au pillage, & au ravage qu'y peuvent faire ſes ennemis ; enſuite les ronces & les épines y croiſſent, montent, la couvrent, & l'étouffent, ce ſont les vices & les paſſions qui ne lui permettent pas de penſer à ſon ſalut, en lui cachant toutes les lumieres du Ciel ; *& aſcendent vepres & ſpina* ; & enfin il n'y tombe plus ni pluye ni roſée, c'eſt à dire, les graces y ſeront rares & y ſont inutiles. Autant d'effets funeſtes (Meſſieurs)

Digitized by Google

autant de marques ſenſibles de cet abandon, où Dieu laiſſe un ſerviteur infidele, qui l'a abandonné le premier. Repaſſons ſur les traits de cette effroyable peinture, & tâchons d'en former une idée du malheureux état, où il réduit un pecheur par un juſte, mais par un terrible châtiment de la juſtice de Dieu.

Premierement, donc Dieu retire ſa protection, & les ſoins de ſa Providence de deſſus lui, & les ſecours exterieurs qu'il lui donnoit auparavant; c'eſt ſelon l'expreſſion du Prophete, cette haye qui deffend ſa vigne, & qui empêche qu'elle ne ſoit expoſée au pillage; en effet pendant que Dieu regarde une ame, comme un bien qui lui appartient, & dont il attend quelque choſe pour ſon ſervice & pour ſa gloire, on ne peut dire le ſoin qu'il en prend; il l'entoure non ſeulement d'une haye, comme une vigne; mais comme ſa chere ville de Jeruſalem, d'une forte & d'une épaiſſe muraille; il y ajoûte des terraſſes, des fortifications, & des ouvrages avancez pour en éloigner les ennemis, & pour la mettre à couvert de leurs inſultes. *ponetur in eâ murus & antemurale*; il l'entoure de montagnes, dont les approches ſont difficiles, & comme ſi la ſituation du lieu, & toutes ces fortifications qu'il y ajoûte ne lui paroiſſoient pas ſuffiſantes pour la deffendre; il ſe fait lui-même ſon rempart, pour la mettre hors d'atteinte & de peril, *montes in circuitu ejus, & Dominus in circuitu populi ſui.* C'eſt ainſi que Dieu exprime dans l'Ecriture, ſes ſoins, & le ſecours qu'une ame fidele ſe peut promettre de lui; tellement que ce ne peut être que

Iſaie. 26.

Pſalm. 124.

par ſa lâcheté, ou par une honteuſe trahiſon, qu'elle tombe entre les mains de ſes ennemis; mais au contraire, quand Dieu l'abandonne, & la juge indigne de ſa protection; alors elle ne peut éviter que l'ennemy, qui depuis long-temps a reſolu ſa perte, n'y entre ſans reſiſtance, & ne s'enrichiſſe du butin, qu'il y fera.

C'eſt encore une image de ce qui arrive à une
Ezech. 26. ame abandonnée de Dieu, *erit in direptionem gentibus*, les ennemis de ſon ſalut y feront tout le ravage que l'on peut attendre de leur haine & de leur cruauté. C'eſt cette maiſon abandonnée, qui étoit auparavant deffenduë par un fort armé; mais un autre plus fort l'a ſurpriſe, & a enlevé tout ce qu'il y avoit. S'il y a quelque reſte de vertu morale, de juſtice, & d'équité naturelle; quelque ſentiment de pieté, qui pouvoit encore donner quelque eſperance qu'elle reviendroit de ſes égaremens; ſi elle pratiquoit encore quelques bonnes œuvres, qui étoient comme une racine capable de produire avec le temps quelque fruit pour l'éternité; ſi l'on y remarquoit encore quelque penchant au bien, & qui fit connoître que tout n'étoit pas deſeſperé; ſi de temps en temps, on y voyoit quelque bon intervalle, durant lequel elle ſe ſouvenoit de Dieu, & ſe tournoit vers le ſouverain bien; ſi l'on y appercevoit quelque marque de Religion, qui montroit que le fond n'en étoit pas encore tout à fait gâté & corrompu; tout cela eſt enlevé, diſſipé, ravagé, par ceux qui ſe ſont emparez de cette place abandonnée; le rempart qui la deffendoit au dehors étant renver-

Digitized by Google

fé, elle vient en la puiſſance de ſes plus cruels ennemis, qui n'y laiſſent pas pierre ſur pierre aprés en avoir enlevé toutes les richeſſes ; & enfin il arrive ce que le Prophete Royal dit de la ville de Babylone, qui eſt encore une figure d'un pecheur abandonné, *exinanite, exinanite, uſque ad fundamentum in eâ* ; on y renverſe juſque aux fondemens, c'eſt à dire, juſqu'au principe de toutes les vertus ; car la Foi même, cette Foi qui demeure dans une ame ſoüillée de crimes, & qui ſubſiſte aprés la perte de la charité, & de toutes les autres vertus chrétiennes, s'éclypſe & s'éteint enfin par un Atheïſme ſecret, qui lui ôte toute la crainte des jugemens de Dieu, & la penſée des veritez les plus terribles, qui pourroient faire rentrer ce pecheur dans lui-même ; & ainſi inſenſible à toutes les choſes de Dieu, portant toutes ſes penſées, & mettant toutes ſes eſperances aux choſes de la terre, il ne lui reſte que le nom de Chrétien, qu'il deshonore par une vie de Payen & d'Infidele. *Pſalm.* 139.

Mais ce qui marque encore plus viſiblement cet abandon, & la colere, que Dieu a conçûë contre une ame, qui s'eſt miſe en cet état par ſes infidelitez & par ſes crimes ; c'eſt, que non ſeulement il retire les ſecours exterieurs qui la deffendoient, ce qui donne lieu à ſes ennemis de l'attaquer & de s'en rendre les maîtres ; mais encore il empêche qu'on ne la ſecoure ; c'eſt ce que nous voyons dans l'Ecriture, où Dieu, pour marquer qu'il avoit entierement abandonné ſon peuple, tantôt deffend à ſes Prophetes de prier pour lui, *tu verò noli orare pro populo, quia non exaudiam*, dit-il à *Jerem.* 14.

prêchent les grandes & les fortes veritez de l'Evangile, & qui par là, font ces converſions ſurprenantes, qu'on admiroit dans les Apôtres & dans les perſonnes Apoſtoliques; il permet que d'autres s'en mêlent, qui les amuſent par de belles paroles, & par des penſées ſubtiles, qui n'entrent point dans leur cœur pour en fléchir la dureté, & les reveiller de cet aſſoupiſſement; comme autrefois il permettoit que de faux Prophetes trompaſſent ſon peuple, & l'entretinſſent dans les illuſions où il étoit; c'eſt ainſi qu'il ſouffre, que les pecheurs, dans cet abandon, ne rencontrent que des perſonnes, qui s'intereſſent peu dans leur ſalut, & qui ne ſervent qu'à entretenir leur curioſité, ſans faire couler la grace dans leur cœur avec la parole de Dieu.

Diray-je même (Meſſieurs) que Dieu ôte ſouvent à ces pecheurs qu'il abandonne, les perſonnes qui pourroient arrêter leurs deſordres, & les contenir du moins exterieurement dans les termes de leur devoir, *auferam ſepem ejus*; comme il ôta autrefois Moyſe à Pharaon, & le grand ſaint Jean au Roy Herode: c'eſt ainſi qu'il prive un pecheur abandonné, d'un ami, dont les charitables avertiſſemens pourroient arrêter le cours de ſes deſordres, & les emportemens d'un méchant naturel; c'eſt ainſi qu'il ôte à cet Enfant prodigue & débauché, un Pere ſage & vertueux, qui étoit l'unique barriere qui arrêtoit ce torrent, & qui l'empêchoit de ſe répandre ſans bornes dans toutes ſortes de déreglemens. Une Mere a retenu long-temps cette Fille dans la modeſtie, & empêché ſes deſordres

C'eſt le châtiment, dont ſaint Paul nous aſſûre qu'il punit ces anciens idolâtres, qui ayant connu Dieu par la lumiere de leur raiſon, ne lui avoient pas rendu le culte qu'il meritoit : *ideo tradidit eos in deſideria cordis eorum, in paſſiones ignominiæ, &c.* & ces vices & ces paſſions ſont appellez dans l'Evangile des épines qui déchirent le cœur, qui l'occupent, qui l'arrêtent, & qui ne lui permettent pas de produire autre choſe. Ainſi lorſque la ſemence de la parole de Dieu y tombe par hazard ; il arrive ce que le Sauveur dit dans une parabole, que ces épines venant à s'élever, l'étouffent, & l'empêchent de prendre racine, *& ſimul exortæ ſpinæ ſuffocaverunt illud* ; ce qui veut dire qu'un pecheur abandonné de Dieu, comme une terre infructueuſe, non ſeulement ne produit aucune bonne action pour le Ciel ; mais que les vices les plus énormes, & les paſſions les plus honteuſes l'occupent & le poſſedent tout entier ; qu'il n'a d'autre ſoin, ni d'autres vûës que de les ſatisfaire ; & que comme Dieu l'abandonne à lui-même, il s'abandonne enſuite à toute ſorte de déreglemens ; tantôt c'eſt à l'avarice, qui le porte à mille baſſeſſes, & qui le rend non ſeulement criminel devant Dieu, mais encore odieux & mépriſable aux hommes ; tantôt c'eſt à l'ambition qui lui fait chercher toutes ſortes de voyes les plus injuſtes pour s'élever dans ce monde, & s'y rendre conſiderable ; parce que n'ayant nulle prétention ſur la gloire de l'autre vie, il borne toutes ſes eſperances à celle-cy, où il veut en quelque maniere s'éterniſer.

ad Rom. 1.

Luc. 8.

Mais le plus ordinaire effet de cet abandon de Dieu, & le peché auquel s'abandonnent le plus ordinairement ces sortes de pecheurs, est l'impureté, qui a pour l'ordinaire aussi été la principale cause de leur perte. Un pecheur en cet état, ayant achevé d'étouffer dans son cœur tous les sentimens de Dieu, ne cherche & ne goûte plus que les plaisirs des sens; de maniere que cet esprit creé de Dieu, & qui porte les caracteres les plus éclatans de la divinité, est comme réduit au rang des bêtes, tout plongé dans les plaisirs des sens, & à qui Dieu semble dire encore la même chose qu'il dît, quand il voulut abîmer la terre par un déluge universel : *non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est*; non, mon esprit ne peut demeurer avec cet homme, qui est devenu tout sensuel & tout charnel, je le retire, & j'abandonne celui, que je cherissois comme l'ouvrage de mes mains.

Genes. 6.

Enfin pour mettre le dernier trait à ce portrait d'un pecheur abandonné; le Prophete ajoûte, que Dieu ne se contente pas d'abattre la haye qui entouroit sa vigne, pour laisser l'entrée libre à tous ceux qui la veulent ravager, qu'il ne se contente pas d'y laisser croître les ronces & les épines qui l'étouffent, & qui en consument tout le suc & toute la substance; mais de plus, qu'il empêche que le Ciel n'y verse ses pluyes & ses rosées, *& nubibus mandabo, ne pluant super eam, imbrem*, c'est à dire qu'il arrête & retient ses graces interieures, qui sont les causes prochaines de nôtre salut, & de tout nôtre bonheur; non (Messieurs) qu'il les refuse toutes absolument,

Digitized by Google

comme nous avons déja dit, mais parce qu'elles deviennent plus rares, plus foibles, & qu'elles diminüent toûjours en force & en nombre, à meſure qu'un pecheur s'éloigne de Dieu, & que Dieu ſe retire de lui; c'eſt la conduite qu'il tient à l'égard d'un pecheur abandonné, repreſenté par cette vigne délaiſſée; juſque-là qu'il en vient à un tel état, qu'il n'a plus de ces graces, qui éclairent immediatement ſon eſprit, ou qui touchent directement ſon cœur, mais ſeulement de ces graces éloignées qui le portent à la priere, à l'aumône, ou à quelques actions de charité, & qui l'y portent même foiblement; & c'eſt particulierement par là, qu'il lui fait ſentir cet abandon, comme c'eſt proprement en cela qu'il conſiſte.

Car avant que l'on en vienne à cet état, une ame eſt comme pourſuivie de Dieu; elle entend ſouvent ſa voix qui la rappelle de ſon égarement, elle reçoit de fréquentes lumieres qui lui découvrent le malheur où elle s'engage, ſa conſcience qui eſt un Cenſeur & un Juge domeſtique, lui fait à tous momens des reproches ſur les déreglemens de ſa vie; les penſées de la mort, & des jugemens de Dieu entrent ſouvent dans ſon eſprit, & le troublent au milieu de ſes plaiſirs; ſouvent Dieu lui envoye des diſgraces de fortune, & d'autres pertes ſenſibles, qui l'obligent de rentrer dans elle-même, c'eſt ce qu'on appelle graces, lumieres du Ciel, touches de Dieu, ſaints mouvemens qui nous reveillent de l'aſſoupiſſement où nous ſommes, & qui nous font penſer à nous. Ces attaques ſont preſſan-

Digitized by Google

tes, ces lumieres ſont vives & penetrantes; ces impreſſions ſont fortes; mais aprés qu'un pecheur a tenu long-temps contre ces attaques, & reſiſté à tous ces ſaints mouvemens, Dieu enfin l'abandonne, le laiſſe en paix & en repos dans ſes deſordres & ne l'éclaire plus, du moins de ces lumieres ſi vives; ce ne ſont plus que quelques rayons reflechis, qui n'ont pas aſſez de force pour l'échauffer; la penſée des jugemens de Dieu & des autres veritez les plus terribles ne l'épouvente plus, *auferuntur judicia tua à facie ejus*, comme dit le Prophete; de ſorte qu'un pecheur paſſe des mois & des années entieres ſans penſer à Dieu, & vit dans un oubli entier de ſon ſalut.

Pſalm. 9.

C'eſt ce que le Prophete veut dire, quand il repreſente Dieu, qui deffend au Ciel & aux nuës de verſer leurs pluyes & leurs roſées ſur cette vigne abandonnée, qui eſt la figure d'une ame délaiſſée; & c'eſt ce qui cauſe ce dernier & cet épouvantable malheur, dont le Fils de Dieu menace les Juifs dans l'Evangile; que, quoyqu'ils puiſſent encore ſe convertir, ils ne le feront pourtant jamais, qu'ils le chercheront quand il ſe ſera retiré; mais qu'ils ne le trouveront pas; *quæretis me & non invenietis.* Ce malheur eſt extrême, & ſans reſſource, non qu'il n'y en ait point abſolument, s'ils vouloient s'en ſervir; mais parce qu'ils ne le voudront pas, car pour cela, il faudroit que Dieu troublât leur repos, en leur envoyant ces revers de fortune, & ces afflictions ſenſibles qui font ouvrir les yeux aux pecheurs les plus aveuglez, qu'il traversât toutes

toutes leurs joyes par les remords les plus cuisans de leur conscience. Mais c'est cela même qui fait & qui marque cet abandon, de les laisser en paix durant cette vie ; parce qu'il les reserve pour servir en l'autre d'exemple funeste de sa justice, comme parle saint Augustin *cùm serventur in ultimam opportunamque vindictam.* Mais aprés avoir vû les marques & les effets de cet abandon de Dieu ; examinons-en, s'il vous plaît, les causes, & par quels degrez l'on tombe dans cet effroyable malheur. C'est ma seconde Partie.

II. PARTIE.

Comme personne ne devient méchant tout d'un coup, & qu'il y a des degrez par où l'on descend jusque dans l'abîme de l'iniquité, aussi-bien que la vertu a les siens, par lesquels on monte jusqu'au comble de la perfection ; il ne faut pas s'imaginer (Messieurs) que Dieu abandonne d'abord un pecheur, ou se retire de lui, pour le laisser dans le déplorable état que je viens de vous representer ; il a de la peine à s'y resoudre, & il faut qu'il y soit en quelque maniere forcé par ses crimes ; il ne le quitte, pour ainsi dire, qu'à regret, & aprés qu'il s'est lui-même retiré de lui ; car d'abord nos infidelitez produisent de la froideur dans son cœur, selon le langage de saint Augustin, ensuite la multitude de nos crimes nous en éloigne, ce qui cause dans Dieu un éloignement reciproque ; enfin nôtre insensibilité, & le mépris continuel que nous faisons de ses graces fait qu'il nous les refuse, & attire cet abandon funeste, qui est comme le caractere de nôtre reprobation ; c'est l'or-

dre que Dieu garde dans ce terrible effet de sa justice, & les degrez par où l'on vient dans cet épouvantable malheur ; je ne fais que les parcourir, & vous marquer les écueils qui se trouvent dans la voye de nôtre salut, pour vous avertir de les éviter.

Premierement donc l'on est infidele à Dieu, & l'on commence même souvent par des fautes assez legeres ; mais on les commet avec une pleine reflexion, & par une malice déterminée, ou bien par un oubli, & une négligence de ses devoirs, causée par une lâcheté criminelle, par une langueur & un dégoût de tous les exercices de pieté, qui se changeant en habitude, nous retire insensiblement du service de Dieu ; de là vient que Dieu ne nous regarde plus du même œil qu'il faisoit auparavant, & que n'ayant plus reciproquement que de l'indifference pour nous, il nous prive de ces graces choisies, & de ces secours particuliers, qu'il donne à ses amis & à ses fideles serviteurs ; ce qui fait que l'on tombe ensuite en des pechez plus griefs ; car c'est ce qui arrive ordinairement, *qui spernit modica, paulatim, decidet*, comme parle le Sage, celui qui mépriſe les petites choſes ne manquera pas de tomber peu à peu dans les pechez les plus griefs ; Dieu, qui nous avoit conduit jusqu'alors comme par la main, irrité par ces infidelitez multipliées les unes sur les autres, se lasse enfin de nous soûtenir, & comme nous sommes suspendus sur l'abîme du crime, comme par un filet de la grace, il retire sa main & permet ces chûtes funestes qui suivent infailliblement les plus legeres,

Eccles. 19.

quand on néglige de s'en relever. Voilà donc le premier degré qui nous conduit à ce malheureux état de l'abandon de Dieu ; nôtre infidelité, la négligence en ſon ſervice, l'oubli de nos devoirs & de nos obligations ; car peu à peu on s'en retire ſi loin, qu'il ſemble qu'on ne le connoiſſe plus, comme il arriva à l'Enfant prodigue, lequel en vint juſqu'à cet abandon, que de ne chercher plus que les plaiſirs des ſens, & à mener une vie toute brutale ; trop heureux encore dans ſon malheur! ſi ce pecheur pouvoit, comme ce Prodigue, reconnoître du moins le miſerable état où il eſt réduit, & prendre la reſolution de rentrer dans ſon devoir. Mais c'eſt une grace que Dieu ne fait pas à tous ceux qui l'ont quitté ; ils peuvent bien s'éloigner de lui par leurs crimes, mais non pas y retourner quand il leur plaît : car il faut pour cela que Dieu les rappelle, leur facilite ce retour, & les preſſe par des graces puiſſantes de retourner au lieu d'où ils ſont ſortis ; grace qu'il ne donne pas à tous ceux qui l'ont abandonné de la ſorte, & qu'il refuſe juſtement à ceux qu'il a lui-même abandonnez.

Mais ſi l'infidelité que nous apportons au ſervice de Dieu, eſt comme le premier pas de cet éloignement ; la reſiſtance que nous faiſons enſuite aux graces par leſquelles il nous rappelle, le mépris que nous faiſons de ſes recherches & de ſes pourſuites, par leſquelles il nous preſſe de rentrer dans nous-mêmes, eſt cauſe que Dieu ſe laſſe enfin de tant de tentatives inutiles, qu'il ſe rebute aprés tant de vains efforts, & qu'il nous abandonne ; com-

me quand une perſonne ſe voit ſouvent rebutée dans la demande qu'elle fait à un autre, elle pert enfin avec l'eſperance, le deſſein & le deſir même de l'obtenir; ou pour l'exprimer d'une maniere encore plus ſenſible; repreſentez-vous un Général d'armée, qui aſſiége une place forte, & ſi bien deffenduë qu'il eſt repouſſé avec perte, autant de fois qu'il approche, & par tous les endroits qu'il l'attaque, lorſqu'il voit enfin qu'il pert ſa peine & ſon temps, il leve le ſiége, & abandonne le deſſein qu'il avoit de s'en rendre le maître. C'eſt ce que fait Dieu, en quelque maniere, à l'égard d'un cœur rebelle, & opiniâtre dans ſa rebellion; il fait, pour ainſi dire, mille efforts, & y donne mille attaques: mais c'eſt une place qui ſe deffend toûjours, & qui reſiſte aux impreſſions les plus puiſſantes de ſes graces; il y a tant de temps qu'il le preſſe, & qu'il n'a rien gagné, ni avancé par tant de differentes repriſes, enfin il ſe rebute du mauvais ſuccés de ſon entrepriſe, & abandonne ce pecheur opiniâtre, à ſon obſtination.

C'eſt (Chrétiens) ce qui arrive tous les jours; car comme nous avons dit que cet abandon de Dieu n'arrive que par la ſouſtraction de ſes graces, & par le refus qu'il en fait; auſſi peut-on dire qu'à meſure qu'un pecheur les rebute & les mépriſe, Dieu les retire & les refuſe de ſon côté, puiſque ſes graces diminuent toûjours en force & en nombre à chaque refus qu'on en fait; de maniere que ces mouvemens interieurs ſont comme des traits émouſſez qui ne frappent plus que de loin, & par intervalle; & c'eſt en quoy con-

siste cet abandon ; mais ce qui nous doit bien faire trembler, c'est, que Dieu ne garde pas toûjours la même conduite à l'égard de tous les pecheurs ; il y en a, dont il se retire aprés un combat plus opiniâtré, & d'autres aprés de moindres resistances ; quelques-uns qu'il poursuit long-temps, & durant plusieurs années, & d'autres qu'il se lasse bien-tôt de solliciter ; les uns qu'il n'abandonne qu'aprés un grand nombre de refus, & aprés plusieurs rebellions, & d'autres aprés un nombre moins considerable ; parce qu'étant le maître & l'arbitre de ses faveurs, il en dispose comme il lui plaît sans en rendre compte à personne. Ce qui est constant, est, qu'il n'y a point de peché qui ne merite ce châtiment, & qui ne soit capable de l'attirer.

Que si Dieu n'use pas toûjours de cette rigueur envers tout le monde, quelle assurance avons-nous, qu'il aura des égards pour nous, qu'il n'a pas eu pour tant d'autres, qui n'ont peut-être pas été si criminels, & qui n'ont pas lassé sa patience au point que nous l'avons lassée ? Car combien de graces avons-nous mépriſées ? combien en rebutons-nous tous les jours ? Quelle dissipation n'en avons-nous point faite, depuis que Dieu nous appelle & nous presse de nous rendre ? Ah ! qu'il y a à craindre que cette menace qu'il fait aux Juifs, dans nôtre Evangile, ne s'adresse à nous, *quæretis me, & non invenietis*, vous me chercherez un jour, & vous ne me trouverez pas ; parce que je me retireray de vous, & que je vous laisseray dans ce déplorable abandon. C'est (Chrétien) ce que nous avons

ſujet d'apprehender, quand malgré tant d'inſpirations ſeeretes, & de graces, dont Dieu nous éclaire tous les jours, nous vivons dans un oubli volontaire de nôtre ſalut ; quand au lieu d'écouter Dieu qui nous rappelle, nous nous éloignons tous les jours de lui par de nouveaux crimes, quand bien loin de faire nos efforts pour ſortir de l'état où nous ſommes, & mettre ordre à nôtre conſcience, nous y contractons toûjours de plus fortes habitudes qui nous y retiennent, & qui nous empêchent d'en ſortir. C'eſt par là que nous épuiſons la ſource de ſes miſericordes, & que nous devenons enfin inſenſibles à toutes les graces du Ciel.

Voilà (Meſſieurs) le dernier degré de cet abandon, quand à force de refuſer les graces de Dieu, & d'y reſiſter, on en vient juſqu'à l'inſenſibilité, ce qui fait perdre toute eſperance qu'un pecheur s'en releve jamais ; puiſqu'il ne le peut que par les graces, & le ſecours qu'il leur donne, & que ſon malheur eſt tel, qu'il n'eſt plus touché de rien ; par un endurciſſement qui s'appelle inſenſibilité, laquelle, comme dit ſaint Auguſtin, naît de la multitude de ſes pechez, *de multitudine peccatorum naſcitur obduratio.* En effet, pendant qu'il lui reſte encore quelque ſentiment de Religion, & des veritez de l'autre vie, rien n'eſt encore deſeſperé ; mais quand il s'eſt étourdi l'eſprit ſur tout cela, qu'il s'eſt fait un calus aux playes de ſa conſcience, laquelle reſſentoit auparavant juſque aux moindres bleſſures, & qui maintenant ne ſent plus rien ; par quel endroit le peut-on prendre ? à moins

Auguſt. in quodam Serm. de temp.

d'un miracle de grace, & un coup extraordinaire de la misericorde de Dieu, on peut dire que c'en est fait, & qu'il est entierement abandonné; aussi demeure-t il toute sa vie en cet état, sans mouvement qui le porte vers Dieu, sans reflexion sur sa misere, inflexible dans son opiniâtreté, & sans jamais changer de conduite.

Ce fut la derniere playe dont Dieu frappa autrefois l'Egypte, *fiant immobiles quasi lapis, donec pertranseat populus tuus.* Ce peuple aprés avoir été sollicité de toutes les manieres dont la misericorde de Dieu a coûtume de se servir pour flechir les cœurs les plus obstinez, aprés que Dieu, pour le punir, eut employé tous les élemens, qu'il les eut affligez dans leurs personnes, dans leurs biens, dans leur bétail, dans leurs moissons, ils ne laisserent pas de demeurer, nonobstant tout cela, dans leur obstination, par une insensibilité surprenante; ainsi Dieu a beau frapper & punir un pecheur en cet état, dans son corps par les maladies les plus douloureuses, dans ses biens & dans tout ce qui le touche; il est insensible & s'endurcit sous les coups de la justice divine, sans se reconnoître pour cela, & sans rentrer dans lui-même; il est à l'épreuve de tout, il prend occasion de tout, pour se rendre plus criminel, il meurt enfin abandonné de Dieu comme il a vêcu; & alors, comme dit Tertulien, Dieu fait voir que s'il a été patient à le souffrir, c'est qu'il est éternel, & qu'il aura une éternité toute entiere pour le punir & pour exercer sa justice, que ce pecheur ne peut échapper. De sorte qu'un pecheur aban- *Exod.* 15.

donné de Dieu en cette vie, en eſt encore abandonné durant toute l'éternité; parce que l'un eſt une ſuite, & un effet de l'autre. Et voilà (Chrétienne Compagnie) les degrez par où l'on deſcend en cet abîme de tous les malheurs; on commence par l'infidelité à ſon ſervice, on continuë par le refus & le mépris des graces qu'il nous preſente pour rentrer dans nôtre devoir; & enfin on acheve par l'inſenſibilité ſur tout ce qui regarde nôtre ſalut, & ſur toutes les veritez de l'autre vie.

Concluſion. Finiſſons, & aprés avoir fait voir les effets & les cauſes de cet abandon, dont Dieu menace les pecheurs en la perſonne des Juifs, vous devez conclure qu'il n'y a point d'autre moyen de l'éviter, que de demeurer fideles à ſon ſervice, & entrer dans les ſentimens du ſaint homme Job, qui apprehendoit vivement ce malheur, quoyqu'il fût l'homme du monde qui eût le moins de ſujet de le craindre: *non recedam ab innocentiâ meâ, juſtificationem meam, quam cœpi tenere, non deſeram*, je conſerveray mon innocence juſqu'à la fin de mes jours, & je demeureray fidele au ſervice de mon Dieu. Mon cœur à la verité ne me reproche rien ſur ce chapitre; mais quelque choſe qui arrive, & de quelle maniere qu'il en uſe avec moi, je me donneray bien de garde d'abandonner la voye de la juſtice, que j'ay commencé de ſuivre: car ne m'attirerois-je pas, par mon infidelité, l'abandon de celui, que j'aurois ſi lâchement quitté? Dieu eſt fidele dans ſes promeſſes

Cap. 27.

(Chrétiens) & l'Ecriture ne nous repete rien plus souvent, mais c'est envers ceux qui demeurent constamment attachez à son service, à ceux qui craignent de perdre son amitié; à ceux, en un mot, qui lui sont fideles eux-mêmes, & qui sont dans la resolution de l'Apôtre, de plûtôt tout perdre, de tout risquer, & d'abandonner tout, que de se separer de la charité de Jesus-Christ, *quis nos separabit à charitate Christi?* *ad Rom. 8.*

Ce qu'il y a de fâcheux, & de quoy nous devons nous deffier; c'est nôtre inconstance & nôtre legereté naturelle, qui est une des playes, que nous a laissé le peché originel; car le penchant que nous avons vers le mal, fait que nous sommes inconstans dans le bien, que nous quittons facilement la voye de la justice, & qu'en nous éloignant de Dieu les premiers, nous l'obligeons de s'éloigner reciproquement de nous, & de nous abandonner. Il ne le fait qu'à regret; mais il le fait pourtant, & par un terrible effet de sa justice, il nous laisse dans le déplorable état où nôtre malice nous a mis. Mais afin de nous obliger à faire nos efforts pour l'éviter, concevons encore une fois la grandeur de ce malheur par ces deux termes capables de porter l'effroy dans une ame, qui a encore quelque sentiment de Religion. Un Chrétien abandonné de Dieu qui est sa fin, & qui l'avoit créé pour un bonheur éternel! main d'un Dieu, que l'obstination du cœur d'un pecheur oblige à le rebuter, & consentir à sa perte, & à sa damnation! un Chrétien abandonné de Dieu! qui voyant ses graces mépriſées,

ſes recherches & ſes pourſuites rebutées, ſes bienfaits, & tous les moyens dont il s'eſt ſervi pour l'attirer, inutiles, laſſé de l'attendre, & de le ſouffrir plus long-temps, ſe retire, le rebute, & le mépriſe à ſon tour! un Chrétien, en un mot, abandonné de Dieu! qui change à ſon égard toutes les tendreſſes de ſa bonté, en une indifference, & en une froideur, qui fait qu'il ne le regarde plus que comme un ingrat, & comme un ſerviteur infidele qu'il chaſſe de ſa maiſon, & comme un vaſe de colere, ainſi que parle l'Apôtre, qu'il laiſſe encore pour quelque temps en ce monde; mais qui ne peut manquer d'éprouver un jour la ſeverité de ſa vengeance. C'eſt pourquoy (Chrétiens) pour éviter ce malheur, au lieu que les anciens Idolâtres enchaînoient leurs Dieux, de crainte qu'ils ne ſe retiraſſent de leurs maiſons, & qu'ils ne les abandonnaſſent; retenons, & arrêtons nôtre Dieu par nôtre fidelité, en nous attachant inviolablement à ſon ſervice; c'eſt par là que nous l'obligerons à ne nous point délaiſſer.

Que s'il y a quelqu'un dans cette compagnie, qui reconnoiſſe en ſa perſonne quelques marques & quelques caracteres de cet abandon de Dieu, qu'il ſe ſouvienne de ce que nous avons dit d'abord, qu'il n'y a point de pecheur ſi deſeſperé, ni ſi abandonné, qui n'ait toûjours aſſez de graces & de ſecours, pour pouvoir, s'il veut, retourner à Dieu, qui n'a point borné ſa miſericorde à un nombre de pechez fixe & arrêté; qui deffend même aux plus abominables pecheurs de deſeſperer de leur ſalut, & qui eſt encore tout prêt à les

recevoir. C'eſt à ce pecheur de faire un dernier effort, pour ſortir de ce malheureux état, en écoutant la voix de Dieu qui le rappelle, & qui ſe fait encore aſſez entendre. Mais vous (mon Dieu !) qui ne voulez point la mort du pecheur, qui ne l'abandonnez qu'à regret, & qu'aprés qu'il vous a lui même abandonné; c'eſt à vous à le venir trouver, & à le rappeller; vous avez des graces dans vos treſors, leſquelles feroient infailliblement ce grand effet, ſi vous daigniez jetter un regard favorable ſur le malheur où il eſt réduit, faites-vous ſentir à ce cœur rebelle & abandonné, fût-ce par tous les traits de vôtre plus grande colere en cette vie, pourvû qu'il éprouve les effets de vôtre miſericorde dans l'éternité bienheureuſe, &c.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Ce qu'il faut faire de nôtre part pour éviter un si grand malheur. 464.
Il faut bien méditer ces deux termes, un Chrétien abandonné de Dieu! 465.
Nous avons toûjours les graces neceſſaires pour retourner à Dieu. 466.
Ambition. Ce que l'ambition fait ſouffrir aux eſclaves du monde. 5.
Ange. Difference de la conduite de Dieu envers les Anges, & envers les hommes. 65.

C.

Ceſar. Ce que c'eſt que rendre à Ceſar, ce qui appartient à Ceſar. 32.
Chriſtianiſme. Le Chriſtianiſme n'eſt point oppoſé aux loix de la bienſeance, & des devoirs civils. 41. &c.
Il donne un grand avantage pour faire un honnête homme. 46. &c.
Il s'accommode à toutes les conditions de la vie civile. 56.
Croître en vertu & en ſainteté, Sermon ſur ce ſujet. 63.
L'obligation de toûjours croître en vertu eſt priſe de la volonté de Dieu. 67.
Nôtre progrés dans la vertu ſe meſure par nos victoires ſur nos paſſions. 76.
On ne peut ceſſer d'avancer, qu'on ne recule, *là même.*
Nôtre foibleſſe n'eſt pas une excuſe pour nous empêcher d'avancer. 78.
Les moyens que nous avons dans la Religion Chrétienne, de toûjours croître en ſainteté. 79. &c.
Ce qu'il faut juger d'un Chrétien qui demeure toûjours en même état. 80. &c.
La nourriture que nous recevons dans le Chriſtianiſme, nous doit faire croître. 83.
La ſeule qualité de Chrétien nous impoſe cette obligation. 89. &c.

Digitized by Google

D.

Devoir. Accord des devoirs du monde avec ceux de la Religion, Sermon sur ce sujet. 31.
Les devoirs de nôtre état ne sont point incompatibles avec ceux de nôtre Religion. 33.
Difficulté au service de Dieu s'évanoüit dans la pratique. 9 &c.
La difficulté ne doit pas nous détourner du service de Dieu. 10.

E.

Education des enfans, comme on leur doit d'abord inspirer la vertu. 49.
Ezechiel. Comme ce Prophete pensoit sans cesse au Temple de Dieu. 116.
Esprit. En quel sens le S. Esprit nous accusera de peché. *là même.*

F.

Finesse & Fourberie. Combien on les hait dans le monde. 190. &c.
Pourquoy les hommes ont horreur des fourbes. 191. & 197.
Les fourberies & les artifices sont les maximes ordinaires du monde. 196. &c.

G.

Gloire. Vaine gloire, Sermon sur ce sujet. 210.
Elle est comparée à l'yvraye ou à la zizanie de l'Evangile. 212.
La nature, & le caractere de ce vice. 213.
Il ravit à Dieu ce qu'il a de plus cher, qui est sa gloire. 215. &c.
Comme ce n'est pas un fleger peché, que l'on croit communement. 216. &c.
Combien Dieu punit severement les usurpateurs de sa gloire. 208.
C'est une infidelité que l'on commet envers Dieu. 219.
Dieu n'employe point à son service ceux qui usurpent sa gloire. 221. &c.

Digitized by Google

Ce peché joint l'ingratitude à l'injuſtice, & à l'infidelité. 222. &c.
Reflexions que nous devons faire dans les penſées de vaine gloire. 224.
Le grand tort que fait cette zizanie mêlée avec avec le bon grain. 225.
La vaine gloire gâte & corrompt nos meilleures actions. 226. &c.
Il y a des perſonnes qui veulent que tout le monde ſçache ce qu'ils font. 227. &c.
La vaine gloire change le bien en mal. 228. &c.
Elle ſe gliſſe facilement dans le cœur, & elle s'arrache difficilement 230.
Elle eſt le plus grand obſtacle, que le Sauveur ait trouvé à établir ſa doctrine & ſa Religion. 231.
Il faut mépriſer les jugemens des hommes. 232.
Il faut fuir l'éclat de nos bonnes œuvres, comme l'écueil de la vertu. 233.
Grace. La grace habituelle peut toûjours croître. 69.

H.

Honnête homme. Il n'y a point d'oppoſition entre l'honnête l'homme & le veritable Chrétien. 38. &c.
Les plus honnêtes gens ſont ceux qui ſont les plus appliquez à leurs devoirs. 43.
La ſeule vertu fait l'honnête homme. 48. &c.
Les honnêtes gens vertueux autoriſent la vertu. 52. &c.
Humeur. Il faut corriger ſon humeur pour vivre en Chrétien, Sermon ſur ce ſujet. 267.
Ce que c'eſt que nôtre humeur & nôtre naturel. 268.
C'eſt nôtre foible & le principe de tous nos défauts. 270. & 272.
Il n'y a point de ſi mauvais naturel que l'éducation ne puiſſe corriger. 271. &c.
Chaque humeur & chaque naturel a ſes propres défauts. 272. &c.
C'eſt par là d'ordinaire

Digitized by Google

que le Démon nous attaque. 275. &c.
Combien il eſt difficile de corriger, ou de vaincre ſon humeur. 276. &c.
C'eſt le dernier retranchement de l'amour propre. 277. &c.
C'eſt par là qu'il faut commencer à mener une vie chrétienne. 279.
C'eſt un effet de la Providence d'avoir donné aux hommes de differens naturels. 281.
On ne peut vivre dans nulle aſſemblée, ſans vaincre ou corriger ſon humeur. 283. &c.
On eſt toûjours importun aux autres à moins de cela. 285.
Il eſt impoſſible ſans cela de s'acquitter des devoirs de la vie civile. 287. & 289.
Pourquoy on fait une exacte recherche de l'humeur des perſonnes, avant que de contracter une alliance. 288.
Quelque beau naturel qu'on puiſſe avoir, il y a toûjours quelque choſe à redreſſer. 292.
On en vient facilement à bout avec l'étude & le travail. 293.

I.

JOye. Difference des joyes du monde & de celles qu'on goûte au ſervice de Dieu, Sermon ſur ce ſujet. 1.
Maniere differente, dont Dieu & le monde traitent leurs ſerviteurs. 2.
Joug du Sauveur plus doux que celui du monde 12.
Exemple, & ſentiment de ſaint Auguſtin ſur ce ſujet. 14.
La nature des joyes de ce monde ſelon ce grand Saint. 18.
Elles nous trompent, & ne ſont que ſuperficielles. 19.
Elles ſont ſuivies d'une veritable amertume de cœur. 21.
Les joyes de Dieu ſe font ſentir au fond du cœur. 22.
La grandeur des joyes qu'on goûte au ſervice de Dieu. 23.

Digitized by Google

Les joyes du monde paſſent bien vîte. 24. &c.
Témoignage de Salomon ſur ce ſujet. 25.
Nôtre cœur eſt fait pour d'autres joyes, que celles de ce monde. 26.
Les joyes du monde aboutiſſent à un malheur éternel. 27.

M.

Maître. Dieu eſt un doux Maître, & le monde un Maître cruel. 11.
Monde. Ce que c'eſt que le monde, & en quel ſens il le faut entendre. 24. &c.
Le monde ſe peut prendre pour les honnêtes gens qui y ſont. 36.
Les bienſeances du monde. 37.
Les bienſeances du monde, & les devoirs de la Religion s'accordent bien. 61.
Murmure. Sermon ſur ce ſujet. 352.
Ce qu'on doit entendre par les plaintes & par les murmures. 355.
En quoy conſiſte la malice du murmure. 357.
C'eſt la marque d'une foible vertu. 359.
C'eſt ſouvent l'effet d'une mauvaiſe humeur. 362.
On montre de la vertu quand on ſouffre ſans murmure. 363. &c.
Exemple du ſaint homme Job ſur ce ſujet. 364. &c.
Le murmure eſt une marque d'un faux zele. 365.
Le murmure de Judas à l'occaſion de Magdelaine. 366.
Le murmure eſt une diſpoſition aux plus grands crimes. 369.
Il diſpoſe à la médiſance, qui en eſt une eſpece. 370. &c.
C'eſt par là que commencent les factions & les cabales. 372.
C'eſt une diſpoſition au blaſphême contre la Providence. 375. &c.
Les châtimens de Dieu ſur ceux qui ſe laiſſent aller aux murmures. 377. &c.
Remedes contre ce vi-

Digitized by Google

ce. 379.

P.

Patience. De la patience chrétienne, Sermon sur ce sujet. 152.
Raisons qui nous doivent faire établir nôtre joye dans la patience. 156.
C'est la vertu qui est le plus d'usage en ce monde. 157. &c.
L'homme est condamné à souffrir dés qu'il commence à vivre. 158.
La patience de quelques Payens étoit pleine de faste & d'ostentation. 159. & 162.
Ce que c'est que souffrir avec une patience chrétienne. 160.
Comme il y a à souffrir dans tous les états, & dans toutes les conditions. 163.
La qualité de Chrétiens nous engage à souffrir patiemment. 164. &c.
La patience est mêlée dans l'exercice de toutes les vertus. 166. &c.
Sentimens de saint Augustin sur ce sujet. 167.
La qualité de pecheur nous oblige à la patience. 168. &c.
Sentimens du Roy Prophete sur ce chapitre. 170.
Exemple, & sentiment du saint homme Job, sur ce même sujet. 171.
Nôtre patience est acceptée en satisfaction des peines, que nous meriterions en l'autre vie. 173. & 175.
C'est par ce moyen que Dieu éprouve, & épure nôtre vertu. 177 &c.
Elle nous donne une assûrance morale, que nous sommes agréables à Dieu. 179.
Comme cette pensée nous doit animer à souffrir avec patience. 180.
Elle nous donne esperance d'acquerir le Ciel & d'augmenter nôtre gloire. *là même.*
Comme tout ce que nous pouvons souffrir en cette vie, est peu de chose. 181.
Peché veniel. Sermon sur ce sujet. 123.
Ce que c'est, la nature

Digitized by Google

& les effets du peché veniel. 126.
Il a cela de commun avec le mortel, qu'il eſt une offenſe de Dieu. 127.
Il eſt une tache de l'ame. 131.
La rigueur des ſupplices dont il eſt puni dans l'autre vie. 133. & 135.
Comme le paſſage eſt gliſſant & facile du peché veniel au mortel. 137.
C'eſt par les petits défauts que commencent ordinairement les grands deſordres. 139.
Le peché veniel diminuë l'horreur qu'on avoit du mortel. 140.
Le paſſage du veniel au mortel eſt ſouvent imperceptible. 141.
Comme on tombe ordinairement de l'un dans l'autre. 142. &c.
Comme il eſt un obſtacle aux communications de Dieu. 145.
Comme il empêche une ame d'être entierement à Dieu. 146.
Il retarde la joüiſſance de nôtre ſouverain bien, dans l'autre vie. 147. &c.
Quoyque nous ne puiſſions les éviter tous, nous pouvons en diminüer le nombre, & la grieveté. 149.
La multitude de ces ſortes de pechez que nous commettons tous les jours. 150.
Penſées. Des pechez de penſée, Sermon ſur ce ſujet. 321.
En quel ſens l'Evangile dit que les mauvaiſes penſées viennent du cœur. 323. &c.
Pourquoy Dieu deffend les mauvaiſes penſées. 325.
Ce qu'on doit entendre par les mauvaiſes penſées. 326.
On ne craint pas tant les pechez d'action. 331.
Qu'il n'y a rien de plus prompt, & de plus ſubit que la penſée. 336. &c.
Nous devons être fideles à repouſſer les mauvaiſes penſées. 338. &c.
Dieu nous juge par le cœur, & par nos penſées. 340. &c.
Plus ces penſées ſont im-

Digitized by Google

portunes, plus nôtre fidelité paroît à y resister. 342. &c.
Il n'appartient qu'à Dieu de deffendre les pensées. 346. &c.
Nous devons veiller sur nous-mêmes, puisqu'il ne faut qu'une mauvaise pensée pour nous perdre. 349.
C'est toûjours par la pensée que commence le peché. 327. &c.
Regles pour rassurer une conscience troublée par les mauvaises pensées. 329.
Perfection & Sainteté. Qu'il faut toûjours croître en perfection. 63. & 70.
Le desir d'acquerir la perfection croît à mesure qu'on y avance. 71. &c.
La haute perfection à laquelle un Chrétien s'est engagé. 73. &c.
Progrés dans la perfection & dans la vertu. *v.* Croître. 63.
Pharisiens Comme ils voulurent surprendre le Fils de Dieu. 184.
Préceptes du monde plus rigoureux que ceux de Dieu. 6.
Presence de Dieu. Sermon sur ce sujet. 93.
Dieu n'est pas éloigné de chacun de nous, comme dit l'Apôtre. 95. &c.
Les avantages que l'on retire de la pensée de la la presence de Dieu. 97. &c.
Elle nous fait éviter le peché. 98. &c.
Pourquoy nous n'avons pas toûjours cette pensée dans l'esprit. 101.
Les hommes n'offenseroient jamais Dieu s'ils avoient toûjours cette pensée. 102.
La cause de tous les crimes est qu'on ne s'occupe point de cette pensée. 103.
La pensée de la presence de Dieu fait pratiquer la vertu. 109.
C'est le moyen d'être bien-tôt Saints & parfaits. 111. &c.
Cette pensée nous doit enflamer en l'amour de Dieu. 114.
C'est par là que les Saints se sont élevez à une haute perfection. 117.

Digitized by Google

Cette penſée nous fait trouver nôtre joye, & nôtre repos en Dieu. 118.
Sentimens de ſaint Auguſtin ſur ce ſujet. 120.
Sentiment du Proyhete Royal ſur ce même ſujet. 201. &c.

R.

Recompenſe. Les differentes récompenſes que Dieu & le monde donnent à leurs Serviteurs. 14. &c.
Regle, regularité, vie reglée, Sermon ſur ce ſujet. 294.
La vie reglée eſt la vie d'un veritable Chrétien. 295.
L'ordre conſtant que l'on garde, eſt le caractere de l'eſprit de Dieu. 297.
Avantage de l'état religieux en ce point. 199. &c.
Sans un ordre conſtant & reglé, on ne ſert Dieu que par humeur. 301.
Nôtre pieté, & nôtre devotion ne ſera pas de durée ſans cela. 302. &c.
Une conſtante regularité égale les actions extraordinaires. 303. &c.
Le moyen de réüſſir en toutes choſes, eſt d'agir par methode. 307.
Sans ordre & ſans regle, on n'avance jamais dans la vertu. 308.
Une vie reglée eſt un moyen de devenir bientôt grands Saints. 307.
C'eſt la ſource de mille bonnes actions. 310. &c.
Les grands merites que nous perdons, faute d'agir par ordre & par regle. 311.
La ſainteté ſe peut acquerir ſans peine, par cette voye. 312.
C'eſt par cette voye que Dieu a conduit une infinité de Saints. 313.
C'eſt encore la voye la plus ſûre dans le ſervice de Dieu. 315. &c.
Il n'y a point d'illuſion à craindre dans cette voye. 316.
On eſt à couvert de la vaine gloire & de l'oſtentation. 317. &c.
Cette maniere de vie n'eſt pas ſi gênante que l'on croit. 319. &c.

Digitized by Google

Réputation. Soin de la conſerver, Sermon ſur ce ſujet. 235.
L'exemple que nous a donné le Fils de Dieu là deſſus. 236. &c.
Les meſures que nous devons garder ſur ce ſujet. 238.
Combien la réputation eſt un bien fragile. 240.
Elle eſt pourtant neceſſaire, pour remplir les devoirs de nôtre état. 242. & 244.
C'eſt un motif preſſant pour nous acquitter de nos employs. 243.
Le ſoin de nôtre réputation eſt utile pour la gloire de Dieu même. 246. &c.
L'exemple de ſaint Paul ſur ce ſujet, 248.
La conſideration du ſalut du prochain nous y oblige ſouvent. 250 &c.
Il eſt aiſé d'accorder ce ſoin avec l'humilité chrétienne. 252.
On eſt ſouvent obligé de ſe juſtifier des crimes qu'on nous oppoſe. 252.
En quelles rencontres on doit mépriſer ſa réputation pour Dieu. 255.
La premiere eſt quand on ne la peut acquerir ſans crime. 256.
La ſeconde quand la crainte de la perdre nous détourne de quelque action de vertu. 259. &c.
Le troiſiéme quand il nous arrive quelque confuſion par l'injuſtice des hommes. 262.
L'uſage que nous devons faire de nôtre réputation en differentes occaſions. 264.
Conſerver ſa réputation n'eſt pas avoir bonne opinion de ſoy-même. 264.
En ſacrifiant nôtre reputation pour Dieu, Dieu nous la rend au centuple. 266.
Retraite, ſolitude, vie retirée, Sermon ſur ce ſujet. 410.
C'eſt le lieu, où l'on trouve Dieu plus facilement, & où il nous invite. 413. & 249.
Ce qu'on doit entendre par la retraite, & par la vie retirée. 215.
On y trouve la grace que

Digitized by Google

l'on a perduë dans le grand monde. 417.
Quand Dieu appelle quelqu'un à ſon ſervice, il lui inſpire un eſprit de retraite. 418. &c.
Dieu ne ſe trouve point parmi le bruit & le tumulte. 419. & 421.
Qui ſont ceux qui ont le plus de beſoin de la retraite. 423.
C'eſt dans la ſolitude que Dieu a operé ſes plus grandes merveilles. 424. &c.
Les grands avantages que nous y trouvons. 427. &c.
Deux ſortes de ſolitudes que l'on peut pratiquer. 429. &c.
Les dangers de perdre la grace ſont moins fréquens dans la vie retirée. 431.
Il y a plus de moyens d'y conſerver la grace. 432.
On y trouve les ſecours contre les tentations du Demon. 434.
Difference de la retraite Chrétienne, de celles des Philoſophes. 436.

S.

Sainteté. v. *Perfection.*
Science. Du moyen de l'acquerir, & de l'uſage qu'on en doit faire. 381. &c.
Eloge de la ſcience. 382.
Fâcheux préjugez contre les ſçavans. 383. &c.
La ſcience a toûjours ſervi à défendre la Religion. 286.
Ce qui eſt neceſſaire pour étudier chrétiennement. 388.
Il faut avoir une intention droite dans ſes études. *là même.*
Quelles ſont les mauvaiſes intentions qu'on peut avoir dans ſes études, 389.
Le choix des études auſquelles on doit s'appliquer. 393. &c.
Le jugement qu'il faut faire des lettres humaines. 394.
Il faut recourir à Dieu pour profiter dans les ſciences. 396. &c.
En quoy la ſcience eſt utile à celui qui la poſſe-

Digitized by Google

de. 399. &c.
Pourquoy l'on dit que les ſçavans ne ſont pas les plus portez à la pieté. 400.
La ſcience & l'étude éloignẽt des débauches, & des deſordres. 402. &c.
L'ignorance eſt la cauſe des deſordres de pluſieurs Eccleſiaſtiques. 402. &c.
La ſcience eſt utile pour exciter les autres à la vertu. 403. &c.
Le malheur qui arrive de voir des perſonnes ſans capacité dans l'Egliſe. 405.
La ſcience eſt un moyen de procurer une gloire toute particuliere à Dieu. 206. &c.

Service de Dieu, les joyes qu'on y goûte, Sermon ſur ce ſujet. 1.
Il y a à ſouffrir au ſervice de Dieu, on n'en peut douter. 4.
Il n'y en a pas moins au ſervice du monde. *là même.*
La peine qu'il y a au ſervice de Dieu eſt infiniment adoucie. 8. &c.
Le ſervice de Dieu eſt préferable au ſervice du monde. 28.
Dieu a des ſerviteurs par tout, & dans toutes les conditions. 58. &c.

Sincerité, & bonne foy, Sermon ſur ce ſujet. 184.
C'eſt le moyen de gagner le cœur de Dieu. 187.
La ſincerité eſt cette ſimplicité ſi recommandée dans l'Ecriture. 188. &c.
Le principe de cette ſincerité & de cette droiture de cœur. 189. &c.
C'eſt par ce moyen qu'on accomplit tous les devoirs de la charité. 193.
C'eſt pour cela, que le Sauveur a cheri particulierement les enfans. 194.
La ſincerité eſt oppoſée à la prudence du ſiecle que Dieu a en horreur. 195.
C'eſt par cette vertu, qu'on s'attire l'eſtime des hommes. 199.
Les plus ſaintes actions nous ſont ſuſpectes quand on y remarque peu de bonne foy. 201.
Cette droiture de cœur ſupplée en quelque maniere à toutes les autres vertus. 202. &c.

Par là

Par là on se fait aimer de tout le monde. 293. &c.
Solitude. v. *Retraite.*
Souffrances. v. *Patience chrétienne.* Les souffrances & les persécutions sont ordinairement le partage des Justes en ce monde. 153.
Erreur des hommes sur les afflictions & les souffrances. 154.
C'est par là qu'on gagne le cœur de Dieu 187.
Stoïciens. Leur erreur sur l'égalité des pechez. 115.

T.

Tristesse. La tristesse du siecle cause la mort, selon saint Paul. 16.
Temple. Tout ce grand monde est comme le Temple de Dieu. 116.

V.

Vertu. Les vertus civiles & morales sont propres de toutes les Religions. 45. &c.
Les personnes considerables par leur rang, font estimer la vertu, quand elles sont vertueuses. 50. &c.
On peut vivre vertueusement dans le monde. 55.
Avancer, & croître en vertu. *v.* Croître.
Comme on a toûjours occasion de pratiquer vertus dans le Christianisme. 86. &c.
Vie reglée. v. *Regle.*
Voye. Les voyes de l'iniquité sont difficiles. 17. &c

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google